UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01932323 7

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rflexionssent00laro

RÉFLEXIONS

SENTENCES ET MAXIMES MORALES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

ŒUVRES CHOISIES

DE

VAUVENARGUES

Édition limitée à MILLE *exemplaires numérotés et tirés sur papier pur fil des Papeteries Lafuma.*

N° 317

COLLECTION "SELECTA" DES CLASSIQUES GARNIER

RÉFLEXIONS
SENTENCES ET MAXIMES MORALES

DE

LA ROCHEFOUCAULD

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR

M. SAINTE-BEUVE

de l'Académie française

ŒUVRES CHOISIES

DE

VAUVENARGUES

AVEC UN CHOIX DES NOTES DE VOLTAIRE, MORELLET, FORTIA, ETC.

ET PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

PAR SUARD

PARIS

LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

LA ROCHEFOUCAULD

Il faut savoir montrer l'esprit de son âge et le fruit de sa saison. Il vient un moment dans la vie où La Rochefoucauld plaît beaucoup et où il paraît plus vrai peut-être qu'il ne l'est. Les mécomptes de l'enthousiasme jettent dans le dégoût. Mme de Sévigné trouve qu'il serait joli d'avoir un cabinet tout tapissé de dessous de cartes; dans son imprudence aimable, elle n'en voit que le piquant et l'amusant. Le fait est qu'à un certain jour toutes ces belles dames de cœur, ces nobles et chevaleresques *valets* de carreau, avec lesquels on jouait si franc jeu, se retournent; on s'était endormi en croyant à Hector, à Berthe ou à Lancelot; on se réveille dans ce cabinet même dont parle Mme de Sévigné, et on n'aperçoit de tous côtés que l'envers. On cherche sous son chevet le livre de la veille : c'étaient Elvire et Lamartine; on trouve en place La Rochefoucauld. Ouvrons-le donc; il console, à force d'être chagrin comme nous, il amuse. Ces pensées, qui aux jours de la jeunesse révoltaient comme trop fausses ou ennuyaient comme trop vraies, et dans lesquelles on ne voyait que la morale des livres, nous apparaissent pour la première fois dans toute la fraîcheur de la nouveauté et le montant de la vie; elles ont aussi leur printemps à elles; on les découvre : *Que c'est vrai* ! s'écrie-t-on. On en chérit la secrète injure, on en suce à plaisir l'amertume. Cet excès même a de quoi rassurer. S'enthousiasmer pour

elles, c'est déjà en quelque façon les dépasser et commencer à s'en guérir.

M. de La Rochefoucauld lui-même, il est permis de le conjecturer, en adoucit sur la fin et en corrigea tout bas certaines conclusions trop absolues; durant le cours de sa liaison délicate et constante avec Mme de La Fayette, on peut dire qu'il sembla souvent les abjurer, au moins en pratique; et cette noble amie eut quelque droit de se féliciter d'avoir réformé, ou tout simplement d'avoir réjoui son cœur.

La vie de M. de La Rochefoucauld, avant sa grande liaison avec Mme de La Fayette, se divise naturellement en trois parties, dont la Fronde n'est que le milieu. Sa jeunesse et ses premiers éclats datent d'auparavant. Né en 1613, entré dans le monde dès l'âge de seize ans, il n'avait pas étudié, et ne mêlait à sa vivacité d'esprit qu'un bon sens naturel encore masqué d'une grande imagination. Avant le nouveau texte des *Mémoires*, découvert en 1817, et qui donne sur cette période première une foule de particularités retranchées par l'auteur dans la version jusqu'alors connue, on ne se pouvait douter du degré de chevalerie et de romanesque auquel se porta tout d'abord le jeune prince de Marsillac. Buckingham et ses royales aventures paraissent lui avoir fait un point de mire, comme Catilina au jeune de Retz. Ces premiers travers ont barré plus d'une vie. Tout le beau feu de La Rochefoucauld se consuma alors dans ses dévouements intimes à la reine malheureuse, à Mlle d'Hautefort, à Mme de Chevreuse elle-même : en prenant cette route du dévouement, il tournait, sans y songer, le dos à la fortune. Il indisposait le roi, il irritait le cardinal : qu'importe? le sort de Chalais, de Montmorency, de ces illustres décapités, semblait seulement le piquer au jeu. Dans un certain moment (1637, il avait vingt-trois ou vingt-quatre ans), la reine persécutée, « abandonnée de tout le monde, « nous dit-il, et n'osant se confier qu'à Mlle d'Hau-

« tefort et à moi, me proposa de les enlever toutes « deux et de les emmener à Bruxelles. Quelque diffi- « culté et quelque péril qui me parussent dans un tel « projet, je puis dire qu'il me donna plus de joie que je « n'en avois eu de ma vie. J'étois dans un âge où l'on « aime à faire des choses extraordinaires et éclatantes, « et je ne trouvois pas que rien le fût davantage que « d'enlever en même temps la reine au roi son mari et « au cardinal de Richelieu qui en étoit jaloux, et d'ôter « Mlle d'Hautefort au roi qui en étoit amoureux ». Toutes ces fabuleuses intrigues finirent pour lui, à la fuite de Mme de Chevreuse, par huit jours de Bastille et un exil de deux ou trois ans à Verteuil (1639-1642) : c'était en être quitte à bon compte avec Richelieu, et cet exil un peu languissant se trouvait encore agréablement diversifié, il l'avoue, par les douceurs de la famille[1], les plaisirs de la campagne, et les espérances surtout d'un règne prochain où la reine payerait ses fidèles services.

Cette première partie des *Mémoires* était essentielle, ce me semble, pour éclairer les *Maximes*, et faire bien mesurer toute la hauteur d'où l'ambitieux chevaleresque était tombé pour creuser ensuite en moraliste; les *Maximes* furent la revanche du roman.

Il résulte de plus de cette première période mieux connue, que Marsillac, qui, en effet, avait trente-trois ans bien passés lors de son engagement avec Mme de Longueville, et trente-cinq ans à son entrée dans la Fronde, n'y arriva que déjà désappointé, irrité, et, pour tout dire, fort perverti; et cela, sans l'excuser, explique mieux la détestable conduite qu'il y tint. On le voit gâté tout d'abord. Il ne se cache pas sur les motifs qui l'y jetèrent : « Je ne balançai point, dit-il, et je ressentis un grand plaisir de voir qu'en quelque état que la

1. Il avait épousé, fort jeune, mademoiselle de Vivonne, dont je ne vois pas qu'on dise rien de plus par rapport à lui, sinon qu'il en eut cinq fils et trois filles.

dureté de la reine et la haine du cardinal (Mazarin), eusent pu me réduire, il me restoit encore des moyens de me venger d'eux ». Mal payé de son premier dévouement, il s'était bien promis qu'on ne l'y prendrait plus.

La Fronde présente donc la seconde période de la vie de M. de La Rochefoucauld; la troisième comprend les dix ou douze années qui suivirent, et durant lesquelles il se refit, comme il put, de ses blessures au physique, et s'en vengea, s'en amusa, s'en releva au moral dans ses *Maximes*. L'intime liaison avec Mme de La Fayette, qui les adoucit et les consola véritablement, ne vint guère qu'après.

On pourrait donner à chacune des quatre périodes de la vie de M. de La Rochefoucauld le nom d'une femme, comme Hérodote[1] donne à chacun de ses livres le nom d'une muse. Ce seraient Mme de Chevreuse, Mme de Longueville, Mme de Sablé, Mme de La Fayette : les deux premières, héroïnes d'intrigue et de roman; la troisième, amie moraliste et causeuse; la dernière, revenant, sans y viser, à l'héroïne par une tendresse tempérée de raison, repassant, mêlant les nuances, et les enchantant comme dans un dernier soleil.

Mme de Longueville fut la passion brillante : fut-elle une passion sincère? Mme de Sévigné écrivait à sa fille (7 octobre 1676) : « Quant à M. de La Rochefoucauld, il alloit, comme un enfant, revoir Verteuil et les lieux où il a chassé avec tant de plaisir; je ne dis pas où il a été amoureux, car je ne crois pas que ce qui s'appelle amoureux, il l'ait jamais été ». Lui-même, au rapport de Segrais, disait qu'il n'avait trouvé d'amour que dans les romans. Si la *maxime* est vraie : « Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies », celui de M. de La Rochefoucauld et de Mme de Longueville pourrait bien n'être, en effet, qu'une copie

1. Hérodote ou plutôt quelque ancien grammairien et critique comme nous-même.

des plus flatteuses. Marsillac, au moment où il s'attacha à Mme de Longueville, voulait, avant tout, se pousser à la cour et se venger de l'oubli où on l'avait laissé : il la jugea propre à son dessein. Il nous a raconté comment il traita d'elle, en quelque sorte, avec Miossens[1], qui avait les devants : « J'eus sujet de croire que je pourrois faire un usage plus considérable que Miossens de l'amitié et de la confiance de Mme de Longueville; je l'en fis convenir lui-même. Il savoit l'état où j'étois à la cour; je lui dis mes vues, mais que sa considération me retiendroit toujours, et que je n'essaierois point à prendre des liaisons avec Mme de Longueville, s'il ne m'en laissoit la liberté. *J'avoue même que je l'aigris exprès contre elle pour l'obtenir, sans lui rien dire toute fois qui ne fût vrai*[2]. Il me la donna tout entière, mais il se repentit... » L'attrait s'en mêla sans doute; l'imagination et le désir s'y entr'aidaient. M. de la Rochefoucauld aimait les *belles passions* et les croyait du fait d'un *honnête homme*. Quel plus bel objet pour s'y appliquer? Mais tout cela, à l'origine du moins, n'est-ce pas du parti pris?

Du côté de Mme de Longueville, il n'y aurait pas moins à raisonner, à distinguer. On n'a pas à craindre de subtiliser avec elle sur le sentiment, car elle était plus que tout subtile. En dévotion, nous avons par Port-Royal ses examens secrets de conscience : les raffinements de scrupules y passent toute idée. En amour, en galanterie, c'était de même, sauf les scrupules[3]. Sa vie et son portrait ne sauraient être ici brusqués en passant : elle mérite une place à part et elle l'aura. Sa

1. Depuis, maréchal d'Albret.

2. N'admirez-vous pas la franchise ? Durant la Fronde, le sobriquet de La Rochefoucauld était le camarade *la Franchise;* il l'a mieux justifié depuis.

3. « Les femmes croient souvent aimer, encore qu'elles n'aiment pas : l'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser, leur persuadent qu'elles ont de la passion, lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie. » (*Maximes.*)

destinée a de tels contrastes et de telles harmonies dans son ensemble, que ce serait une profanation d'y rien dégrader. Elle est de celles, d'ailleurs, dont on a beau médire ; la raison y perd ses droits ; il en est de son cœur comme de sa beauté, qui, avec bien des défauts, avait un éclat, une façon de *langueur*, et un charme enfin, qui attachaient.

Ses vingt-cinq ans étaient déjà passés quand sa liaison avec M. de la Rochefoucauld commença. Jusqu'alors, elle s'était assez peu mêlée de politique : Miossens avait pourtant tâché de l'initier. La Rochefoucauld s'y appliqua et lui donna le mouvement plus que l'habileté, qu'en ce genre il n'atteignit lui-même qu'à peu près.

Le goût naturel de Mme de Longueville était celui qu'on a appelé de l'hôtel de Rambouillet ; elle n'aimait rien tant que les conversations galantes et enjouées, les distinctions sur les sentiments, les délicatesses qui témoignaient de la *qualité* de l'esprit. Elle tenait sur toutes choses à faire paraître ce qu'elle en avait de plus fin, à se détacher du commun, à briller dans l'élite. Quand elle se crut une personne politique, elle n'était pas fâchée qu'on l'estimât moins sincère, s'imaginant passer pour plus habile. Les petites considérations la décidaient dans les grands moments. Il y avait chimère en elle, fausse gloire, ce que nous baptiserions aussi *poésie* : elle fut toujours hors du positif. Sa belle-fille [1], la duchesse de Nemours, qui, elle, n'en sortait pas, Argus peu bienveillant, mais très clairvoyant, nous la montre telle, dans les *Mémoires* si justes, qu'on voudrait, toutefois, moins rigoureux. La Rochefoucauld, à sa manière, ne dit pas autre chose, et lui, si bien posé pour le savoir, il se plaint encore de cette facilité qu'elle avait à être gouvernée, dont il usa trop et dont il ne resta pas maître : «...Ses belles qualités étoient moins

1. Fille de M. de Longueville, d'un premier lit.

brillantes, dit-il, à cause d'une tache qui ne s'est jamais vue en une princesse de ce mérite, qui est que, bien loin de donner la loi à ceux qui avoient une particulière adoration pour elle, elle se transformoit si fort dans leurs sentiments qu'elle ne reconnoissoit plus les siens propres. » En tout temps, que ce fût M. de La Rochefoucauld, ou M. de Nemours, ou à Port-Royal, M. Singlin, qui la gouvernât, Mme de Longueville se servit moins de son esprit que de celui des autres.

M. de La Rochefoucauld, pour la guider dans la politique, n'y était pas assez ferme lui-même : « Il y eut toujours du je ne sais quoi, dit Retz, en tout M. de La Rochefoucauld ». Et dans une page merveilleuse où l'ancien ennemi s'efface et ne semble plus qu'un malin ami[1], il développe ce *je ne sais quoi* par l'idée de quelque chose d'irrésolu, d'insuffisant, d'incomplet dans l'action au milieu de tant de grandes qualités : « Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il eût toujours bonne intention de l'être. Il n'a jamais été homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé ». Et il le renvoie à être le plus honnête homme dans la vie privée. Sur un seul point j'oserai contredire Retz : il refuse l'imagination à La Rochefoucauld, qui me semble l'avoir eue grande[2]. Encore une fois, il commença par pratiquer le roman, du temps de Mme de Chevreuse; sous la Fronde, il essaya l'histoire, la politique, et la manqua. La vengeance et le dépit l'y poussaient plus qu'une ambition sérieuse : de beaux restes de roman venaient à la traverse; la vie privée et sa douce paresse, par où il devait finir, l'appelaient déjà. A peine embarqué dans une affaire, il se montrait impatient d'en sor-

1. La Rochefoucauld a laissé un portrait de lui par lui-même; il y tourne ses défauts même à louange. Retz, dans celui qu'il trace, détourne l'éloge même en malice.

2. Même comme écrivain, quand il dit : « Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement ».

tir : sa pensée essentielle n'était pas là[1]. Or, avec la disposition entraînée de Mme de Longueville, qu'on songe à ce qu'elle dut devenir en conduite dès l'instant que ce *je ne sais quoi* de M. de La Rochefoucauld fut son étoile : et autour de cette étoile, comme autant de lunes, ses propres caprices.

Ce serait trop entreprendre que de les suivre; et, à l'égard de M. de La Rochefoucauld, ce serait souvent trop pénible et trop humiliant[2], pour ceux qui l'admirent, que de l'accompagner. Le résultat chez lui vaut mieux que le chemin. Qu'il suffise d'indiquer que, durant la première Fronde et le siège de Paris (1649), son ascendant fut entier sur Mme de Longueville. Lorsque, après l'arrestation des princes, elle s'enfuit en Normandie, puis de là par mer en Hollande, d'où elle gagna Stenay, elle se déshabitua un peu de lui[3]. A son retour en France et à la reprise d'armes, on la retrouve gouvernée encore quelque temps par les avis de M. de La Rochefoucauld, qui cette fois les donne meilleurs, à mesure qu'il va être plus désintéressé. Elle lui échappe enfin tout à fait (1652), et prête l'oreille à l'aimable duc de Nemours.

M. de Nemours plaisait surtout à Mme de Longueville en ce qu'il lui sacrifiait Mme de Châtillon.

« On a bien de la peine à rompre, quand on ne s'aime plus. » On en était à ce point de difficulté : M. de Nemours le trancha, et M. de La Rochefoucauld saisit avec joie une occasion d'être libre en faisant l'offensé : « Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien

1. Matha disait de M. de La Rochefoucauld « qu'il faisoit tous les matins une brouillerie, et que tous les soirs il travailloit à un rhabillement (c'étoit son mot) ».

2. Ce mot d'*humiliant* ne semblera pas trop fort à ceux qui ont lu sur son compte les *Mémoires* de la duchesse de Nemours, le récit surtout de cette triste scène au Parlement, où il tint Retz entre deux portes, et les propos qu'il y lâcha et qu'il essuya. Oh ! que de sensibles déchirures au noble et galant pourpoint !

3. « L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes comme le vent éteint les bougies et allume le feu » (*Maximes*).

aises qu'on nous devienne infidèle pour nous dégager de notre fidélité ».

Il fut donc bien aise, mais non pas sans mélange ni sans des retours amers : « La jalousie, il l'a dit, naît avec l'amour; mais elle ne meurt pas toujours avec lui ». Le châtiment de ces sortes de liaisons, c'est qu'on souffre également de les porter et de les rompre. Il voulut se venger et manœuvra si bien que Mme de Châtillon reconquit M. de Nemours sur Mme de Longueville, et qu'en veine de triomphe, elle fit encore perdre à celle-ci le cœur et la confiance du prince de Condé qu'elle s'attacha également. Entre Mme de Châtillon, M. le Prince et M. de Nemours, La Rochefoucauld, qui était l'âme de cette intrigue, s'applaudissait cruellement. Vue et blessure trois fois aigrissantes pour Mme de Longueville.

A peu de temps de là, M. de Nemours fut tué en duel par M. de Beaufort, et (bizarrerie du cœur !) Mme de Longueville le pleura comme si elle l'eût encore possédé. Ses idées de pénitence suivirent de près.

M. de La Rochefoucauld fut puni tout le premier de sa vilaine action; il reçut, au combat du faubourg Saint-Antoine, cette mousquetade qui lui perça le visage et lui fit perdre les yeux pendant quelque temps. On a cité maintes fois, et avec toutes sortes de variantes, les vers tragiques qu'il tourna et parodia à ce sujet. Ils ne furent sérieux à aucun moment, puisqu'à cette époque il était déjà brouillé avec Mme de Longueville :

> Pour ce cœur inconstant qu'enfin je connois mieux,
> J'ai fait la guerre aux Rois : j'en ai perdu les yeux !

Chacun est ainsi. Du jour où on ne répond au jeu du sort que par une moquerie de cette devise héroïque de la jeunesse :

> J'ai fait la guerre aux Rois, je l'aurois faite aux Dieux;

de ce jour-là, plus de tragédie, ni d'acte sérieux; on est entré dans l'ironie profonde.

Ce fut, à lui, le terme de ses actives erreurs. Il a près de quarante ans : la goutte le tient déjà, et le voilà presque aveugle. Il retombe dans la vie privée et s'enfonce dans le fauteuil pour n'en plus sortir. Les amis empressés l'entourent, et Mme de Sablé est aux petits soins. L'honnête homme accompli commence, et le moraliste se déclare.

M. de La Rochefoucauld va nous paraître tout sage, du moment qu'il est tout désintéressé. Ainsi des hommes : sagesse d'un côté, et action de l'autre. Le bon sens est au comble quand on n'a plus qu'à juger ceux qui n'en ont pas.

Le *je ne sais quoi* dont Retz cherchait l'explication en M. de La Rochefoucauld se réduit à ceci, autant que j'ose le préciser : c'est que sa vocation propre consistait à être observateur et écrivain. Ce fut la fin à quoi lui servit tout le reste. Avec ses diverses qualités essayées de guerrier, de politique, de courtisan, il n'était dans aucune tout entier; il y avait toujours un coin essentiel de sa nature qui se dérobait et qui déplaçait l'équilibre. Sa nature, sans qu'alors il s'en doutât, avait son *arrière-pensée* dans toutes les entreprises : cette arrière-pensée était d'y réfléchir quand ce serait passé. Toutes les aventures devaient finir chez lui, non comme la Fronde par des chansons, mais par des maximes; une moquerie aussi, couverte et grave. Ce qui semblait un débris ramassé par l'expérience après le naufrage composa le vrai centre, enfin trouvé, de sa vie[1].

1. C'est en pleine Fronde qu'il lui échappa un mot souvent cité, et qui révélait en lui le futur auteur des *Maximes*. Pendant les conférences de Bordeaux (octobre 1650), comme il se trouvait avec M. de Bouillon et le conseiller d'État Lenet dans le carrosse du cardinal Mazarin, celui-ci se mit à rire en disant : « Qui « auroit pu croire, il y a seulement huit jours, que nous serions tous quatre aujour- « d'hui dans un même carrosse ? » — « *Tout arrive en France* », repartit le frondeur moraliste; et pourtant, remarque M. Bazin il était loin encore d'avoir vu tout ce qui pouvait y arriver.

Un léger signe, très singulier, me paraît encore indiquer en M. de La Rochefoucauld cette destination expresse de la nature. Pour un homme de tant de monde, il avait (Retz nous le dit) un air de honte et de timidité dans la vie civile. Huet (dans ses *Mémoires*) nous le montre comme tellement embarrassé en public, que, s'il avait eu à parler *d'office* devant un cercle de six ou sept personnes, le cœur lui aurait failli. L'effroi de la solennelle harangue l'empêcha toujours d'être de l'Académie française. Nicole était ainsi, et n'aurait pu prêcher ni soutenir une thèse. Un des traits du moraliste est dans cette observation à la dérobée, dans cette causerie à mi-voix. Montesquieu dit quelque part que s'il avait été forcé de vivre en professant, il n'aurait pu. Combien l'on conçoit cela de moralistes surtout, comme La Rochefoucauld, comme Nicole ou La Bruyère ! Les *Maximes* sont de ces choses qui ne s'enseignent pas : les réciter devant six personnes, c'est déjà trop. On n'accorde à l'auteur qu'il a raison, que dans le tête-à-tête. A l'homme en masse, il faut plutôt du Jean-Jacques ou du La Mennais[1].

Les *Réflexions ou Sentences et Maximes morales* paru-

1. M. de La Rochefoucauld n'était pas sans se rendre très bien compte, sous d'autres noms, de ces différences. Segrais (en ses *Mémoires-Anecdotes*) raconte ceci : « M. de La Rochefoucauld étoit l'homme du monde le plus poli, qui savoit garder toutes les bienséances et surtout qui ne se louoit jamais. M. de Roquelaure et M. de Miossens avoient beaucoup d'esprit, mais ils se louoient incessamment : ils avoient un grand parti. M. de La Rochefoucauld disoit en parlant d'eux, bien loin pourtant de sa pensée : « Je me repens de la loi que je me suis imposée « de ne me pas louer; j'aurois beaucoup plus de sectateurs si je le faisois. Voyez « M. de Roquelaure et M. de Miossens qui parlent deux heures de suite devant « une vingtaine de personnes en se vantant toujours; il n'y en a que deux ou trois « qui ne peuvent les souffrir, et les dix-sept autres les applaudissent et les regar- « dent comme des gens qui n'ont point leurs semblables ». Si Roquelaure et Miossens avaient mêlé à leur propre éloge celui de leurs auditeurs, ils se seraient encore mieux fait écouter. Dans un gouvernement constitutionnel, où il faut tout haut se louer quelque peu soi-même (on en a des exemples) et louer à la fois la majorité des assistants, on voit que M. de La Rochefoucauld n'aurait pu être autre chose que ce qu'il fut de son temps, un moraliste toujours.

rent en 1665. Douze ans s'étaient écoulés depuis la vie aventureuse de M. de La Rochefoucauld et ce coup de feu, sa dernière disgrâce. Dans l'intervalle, il avait écrit ses *Mémoires* qu'une indiscrétion avait divulgués (1662), et auxquels il dut opposer un de ces désaveux qui ne prouvent rien[1]. Une copie des *Maximes* courut également, et s'imprimait en Hollande. Il y para en les faisant publier chez Barbin. Cette première édition, sans nom d'auteur, mais où il est assez désigné, renferme un *Avis au Lecteur* très digne du livre, un *Discours* qui l'est beaucoup moins, qu'on a attribué à Segrais, qui me semble encore trop fort pour lui, et où l'on répond aux objections déjà courantes avec force citations d'anciens philosophes et de Pères de l'Église. Le petit *Avis au Lecteur* y répond bien mieux d'un seul mot : « Il faut prendre garde..., il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces *Réflexions* que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre[2] ».

Voltaire, qui a jugé les *Maximes* en quelques lignes légères et charmantes, y dit qu'aucun livre ne contribua davantage à former le goût de la nation : « On lut rapidement ce petit recueil; il accoutuma à penser et à renfermer ses pensées dans un tour vif, précis et

1. Il fallait aller au-devant du mécontentement de M. le Prince pour certains passages où il était touché. Il y avait d'autres mécontentements plus violents de personnages secondaires, qui pourtant n'auraient pas laissé d'embarrasser : on en peut prendre idée par la furieuse colère du duc de Saint-Simon, racontée dans les *Mémoires* de son fils, t. I, p. 91.

2. Et encore : « Le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces maximes qui le regarde en particulier et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire... » Pourquoi ce malin petit *Avis* ne se trouve-t-il reproduit dans aucune des éditions ordinaires de La Rochefoucauld ? En général, les premières éditions ont une physionomie qui n'est qu'à elles et apprennent je ne sais quoi sur le dessein de l'auteur, que les autres, augmentées et complétées, ne disent plus. Cela est vrai, surtout des premières éditions de La Rochefoucauld et de La Bruyère.

délicat; c'était un mérite que personne n'avait eu avant lui, en Europe, depuis la renaissance des lettres ». Trois cent seize pensées formant cent cinquante pages eurent ce résultat glorieux. En 1665, il y avait neuf ans que les *Provinciales* avaient paru; les *Pensées* ne devaient être publiées que cinq ans plus tard, et le livre des *Caractères* qu'après vingt-deux ans. Les grands monuments de prose, les éloquents ouvrages oratoires qui consacrent le règne de Louis XIV, ne sortirent que depuis 1669, à commencer par l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre. On était donc, en 1665, au vrai seuil du beau siècle, au premier plan du portique, à l'avant-veille d'*Andromaque*; l'escalier de Versailles s'inaugurait dans les fêtes : Boileau, accostant Racine, montait les degrés; La Fontaine en vue s'oubliait encore; Molière dominait déjà, et le *Tartufe*, achevé dans sa première forme, s'essayait sous le manteau. A ce moment décisif et d'entrain universel, M. de La Rochefoucauld, qui aimait peu les hauts discours, et qui ne croyait que causer, dit son mot : un grand silence s'était fait; il se trouva avoir parlé pour tout le monde, et chaque parole demeura.

C'était un misanthrope poli, insinuant, souriant, qui précédait de bien peu et préparait avec charme l'autre *Misanthrope*.

Dans l'histoire de la langue et de la littérature française, La Rochefoucauld vient en date au premier rang après Pascal, et comme en plein Pascal[1], qu'il devance même en tant que pur moraliste. Il a cette netteté et cette concision de tour que Pascal seul, dans ce siècle, a eues avant lui, que La Bruyère ressaisira, que Nicole n'avait pas su garder, et qui sera le cachet propre du XVIIIe siècle, le triomphe perpétuellement aisé de Voltaire.

1. Celui-ci était mort dès 1662; mais la mise en ordre et la publication de ses *Pensées* furent retardées par suite des querelles jansénistes jusqu'à l'époque dite de *la paix de l'Église* (1669). Il résulte de ce retard que La Rochefoucauld ne put rien lui emprunter : tous deux restent parfaitement originaux et collatéraux.

Si les *Maximes* peuvent sembler, à leur naissance, n'avoir été qu'un délassement, un jeu de société, une sorte de gageure de gens d'esprit qui jouaient aux proverbes, combien elles s'en détachent par le résultat et prennent un caractère au-dessus de la circonstance ! Saint-Évremond, Bussy, qu'on a comparés à La Rochefoucauld pour l'esprit, la bravoure et les disgrâces, sont aussi des écrivains de qualité et de société ; ils ont de l'agrément parfois, mais je ne sais quoi de corrompu ; ils sentent leur Régence. Le moraliste, chez La Rochefoucauld, est sévère, grand, simple, concis ; il atteint au beau ; il appartient au pur Louis XIV.

On ne peut assez louer La Rochefoucauld d'une chose, c'est qu'en disant beaucoup il n'exprime pas trop. Sa manière, sa forme est toujours honorable pour l'homme, quand le fond l'est si peu.

En correction, il est de l'école de Boileau, et bien avant l'*Art poétique*. Quelques-unes de ses maximes ont été refaites plus de trente fois, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'expression nécessaire. Avec cela, il n'y paraît aucun tourment. Ce petit volume original, dans sa primitive ordonnance qui s'est plus tard rompue, offrant ses trois cent quinze pensées si brèves, encadrées entre les considérations générales sur l'*amour-propre* au début et les réflexions sur le *mépris de la mort* à la fin, me figure encore mieux que les éditions suivantes un tout harmonieux, où chaque détail espacé arrête le regard. Le parfait modèle du genre est là : c'est l'aphorisme aiguisé et poli. Si Racine se peut admirer après Sophocle, on peut lire La Rochefoucauld après Job, Salomon, Hippocrate et Marc-Aurèle.

Tant d'esprits profonds, solides ou délicats, en ont parlé tour à tour, que c'est presque une témérité d'y vouloir ajouter. J'indiquerai parmi ceux dont j'ai sous la main les notices particulières, Suard, Petitot, M. Vinet, tout récemment, M. Gérusez. A peine s'il y a à glaner encore.

Nul n'a mieux traité de la philosophie des *Maximes*, que M. Vinet[1]. Il est assez de l'avis de Vauvenargues, qui dit : « La Bruyère étoit un grand peintre, et n'étoit pas peut-être un grand philosophe. Le duc de La Rochefoucauld étoit philosophe et n'étoit pas peintre ». Quelqu'un a dit en ce même sens : « Chez La Bruyère, la pensée ressemble souvent à une femme plutôt bien mise que belle : elle a moins de corps que de tournure ». Mais, sans prétendre diminuer du tout La Bruyère, on a droit de trouver dans La Rochefoucauld un angle d'observation plus ouvert, un coup d'œil plus à fond. Je crois même qu'il eut plus de système et d'unité de principe que M. Vinet ne voudrait lui en reconnaître, et que c'est par là qu'il justifie en plein ce nom de philosophe que l'ingénieux critique lui accorde si expressément. Les *souvent*, *quelquefois*, *presque toujours*, *d'ordinaire*, par lesquels il modère ses conclusions fâcheuses, peuvent être pris pour des précautions polies. Tout en mettant le doigt sur le ressort, il faisait semblant de reculer un peu; il lui suffisait de ne pas lâcher prise. Après tout, la philosophie morale de La Rochefoucauld n'est pas si opposée à celle de son siècle, et il profita de la rencontre pour oser être franc. Pascal, Molière, Nicole, La Bruyère, ne flattent guère l'homme, j'imagine; les uns disent le mal et le remède, les autres ne parlent que du mal : voilà toute la différence. Vauvenargues, qui commença l'un des premiers la réhabilitation, le remarque très bien : « L'homme, dit-il, est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera le plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se révéler et de se faire restituer toutes ses vertus... et bien au delà[2] ». Jean-Jacques s'est chargé de cet *au delà*; il l'a poussé si loin, qu'on le pourrait croire épuisé. Mais non; on ne s'arrête pas en si beau chemin;

1. *Essais de Philosophie morale*, 1837.

2. Vauvenargues répète cette pensée en deux endroits, presque dans les mêmes termes.

la veine orgueilleuse court et s'enfle encore. L'homme est tellement réhabilité de nos jours, qu'on n'oserait lui dire tout haut ni presque écrire ce qui passait pour des vérités au XVIIe siècle. C'est un trait caractéristique de ce temps-ci. Tel rare esprit qui, en causant, n'est pas moins ironique qu'un La Rochefoucauld[1], le même, sitôt qu'il écrit ou parle en public le prend sur un ton de sentiment et se met à exalter la nature humaine. On proclame à la tribune le beau et le grand dont on fait des gaietés dans l'embrasure d'une croisée, ou des sacrifices d'un trait de plume autour d'un tapis vert. Le philosophe ne pratique que l'intérêt et ne prêche que l'idée pure[2].

Les *Maximes* de La Rochefoucauld ne contredisent en rien le christianisme, bien qu'elles s'en passent. Vauvenargues, plus généreux, lui est bien plus contraire, là même où il n'en parle pas. L'homme de La Rochefoucauld est exactement l'homme déchu, sinon comme l'entendent François de Sales et Fénelon, du moins comme l'estiment Pascal, Du Guet et Saint-Cyran. Otez de la morale janséniste la *rédemption*, et vous avez La Rochefoucauld tout pur. S'il paraît oublier dans l'homme le roi exilé que Pascal relève, et

1. Benjamin Constant, par exemple.

2. Un descendant de l'auteur des *Maximes*, le duc de La Rochefoucauld, l'ami de Condorcet qui était son oracle, et nourri de toutes les idées et les illusions du XVIIIe siècle (voir son Portrait au tome III des *Œuvres* de Rœderer, et au tome I des *Mémoires* de Dampmartin), a écrit une lettre à Adam Smith (mai 1778) sur les *Maximes* de son aïeul; cette lettre où, tout en cherchant à l'excuser sur les circonstances où il a vécu, il lui donne tort sur l'ensemble, est d'un homme qui lui-même, à cette date n'avait encore vu les hommes que par le meilleur côté. Le duc de La Rochefoucauld fut depuis victime des journées de septembre 1792, et massacré à Gisors par le peuple, derrière la voiture de sa mère et de sa femme qui entendaient ses cris. Un philosophe de nos jours qui, s'il n'y prend garde, conçoit plus vivement qu'il ne raisonne juste, a cru trouver dans tout ceci une réfutation suffisante des *Maximes*, et il s'est écrié : « Admirables représailles exercées par le petit-fils contre les écrits et la conduite de son grand-père ! » Je ne puis rien voir d'admirable en toute cette destinée du duc de La Rochefoucauld et, si elle prouvait quelque chose, c'est que son aïeul n'avait pas si tort en définitive de juger les hommes comme il l'a fait.

les restes brisés du diadème, qu'est-ce donc que cet insatiable orgueil qu'il dénonce, et qui, de ruse ou de force, se veut l'unique souverain? Mais il se borne à en sourire; et ce n'est pas tout d'être mortifiant, dit M. Vinet, il faut être utile. Le malheur de La Rochecoucauld est de croire que les hommes ne se corrigent pas : « On donne des conseils, pense-t-il, mais on n'inspire pas de conduite ». Lorsqu'il fut question d'un gouverneur pour M. le Dauphin, on songea un moment à lui : j'ai peine à croire que M. de Montausier, moins aimable et plus doctoral, ne convenait pas mieux.

Les réflexions morales de La Rochefoucauld semblent vraies, exagérées ou fausses, selon l'humeur et la situation de celui qui lit. Elles ont droit de plaire à quiconque a eu sa Fronde et son coup de feu dans les yeux. Le célibataire aigri les chérira. L'honnête homme heureux, le père de famille rattaché à la vie par des liens prudents et sacrés, pour ne pas les trouver odieuses, a besoin de ne les accepter qu'en les interprétant. Qu'importe si aujourd'hui j'ai paru y croire? demain, ce soir, la seule vue d'une famille excellente et unie les dissipera. Une mère qui allaite, une aïeule qu'on vénère, un noble père attendri, des cœurs dévoués et droits, non alambiqués par l'analyse, les fronts hauts des jeunes hommes, les fronts candides et rougissants des jeunes filles, ces rappels directs à une nature franche, généreuse et saine, recomposent une heure vivifiante, et toute subtilité de raisonnement a disparu.

Du temps de La Rochefoucauld et autour de lui, on se faisait les mêmes objections et les mêmes réponses. Segrais, Huet, lui trouvaient plus de sagacité que d'équité, et ce dernier même remarquait très finement que l'auteur n'avait intenté de certaines accusations à l'homme que pour ne pas perdre quelque expression ingénieuse et vive dont il les avait su revêtir[1]. Si peu

1. *Huetiana*, p. 251.

auteur qu'on se pique d'être en écrivant, on l'est toujours par un coin. Si Balzac et les *académistes* de cette école n'ont jamais l'idée que par la phrase, La Rochefoucauld lui-même, le strict penseur, sacrifie au mot. Ses lettres à Mme de Sablé, dans le temps de la confection des *Maximes*, nous le montrent plein de verve, mais de préoccupation littéraire aussi; c'était une émulation entre elle et lui, et M. Esprit, et l'abbé de la Victoire : « Je sais qu'on dîne chez vous sans moi, écrivait-il, et que vous faites voir des sentences que je n'ai pas faites, dont on ne me veut rien dire... » Et encore, de Verteuil où il était allé, non loin d'Angoulême : « Je ne sais si vous avez remarqué que l'envie de faire des sentences se gagne comme le rhume : il y a ici des disciples de M. de Balzac qui en ont eu le vent et qui ne veulent plus faire autre chose ». La mode des maximes avait succédé à celle des portraits : La Bruyère les ressaisit plus tard et les réunit toutes les deux. Les *post-scriptum* des lettres de La Rochefoucauld sont remplis et assaisonnés de ces sentences qu'il essaie, qu'il retouche, qu'il retire presque en les hasardant, dont il va peut-être avoir regret, dit-il, dès que le courrier sera parti : « La honte me prend de vous envoyer des ouvrages, écrit-il à quelqu'un qui vient de perdre un quartier de rentes sur l'Hôtel de Ville; tout de bon, si vous les trouvez ridicules, renvoyez-les-moi sans les montrer à Mme de Sablé. » Mais on ne manquait pas de les montrer, il le savait bien. Courant ainsi d'avance, ces pensées excitaient des contradictions, des critiques. On en a une de Mme de Schomberg, cette même Mlle d'Hautefort, objet d'un chaste amour de Louis XIII, et dont Marsillac, au temps de sa chevalerie première, avait été l'ami et le serviteur dévoué : « Oh ! qui l'auroit cru alors, pouvait-elle lui dire; et se peut-il que vous vous soyez tant gâté depuis? » On leur reprochait aussi de l'obscurité; Mme de Schomberg ne leur en trouvait pas et se plaignait plutôt de trop les comprendre; Mme de Sévi-

gné écrivait à sa fille en lui envoyant l'édition de 1672 : « Il y en a de divines; et, à ma honte, il y en a que je n'entends pas ». Corbinelli les commentait. Mme de Maintenon, à qui elles allaient tout d'abord, écrivait, en mars 1666, à Mlle de Lenclos, à qui elles allaient encore mieux : « Faites, je vous prie, mes compliments à M. de La Rochefoucauld, et dites-lui que le livre de Job et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures[1] ».

Le succès, les contradictions et les éloges ne se continrent pas dans les entretiens de société et dans les correspondances; les journaux s'en mêlèrent; quand je dis *journaux*, il faut entendre le *Journal des Savants*, le seul alors fondé, et qui ne l'était que depuis quelques mois. Ceci devient piquant, et j'oserai tout révéler. En feuilletant moi-même les papiers de Mme de Sablé, j'y ai trouvé le premier projet d'article destiné au *Journal des Savants* et de la façon de cette dame spirituelle. Le voici :

« C'est un traité des mouvements du cœur de l'hom-
« me qu'on peut dire avoir été comme inconnus, avant
« cette heure, au cœur même qui les produit. Un sei-
« gneur aussi grand en esprit qu'en naissance en est
« l'auteur. Mais ni son esprit ni sa grandeur n'ont pu
« empêcher qu'on en ait fait des jugements bien diffé-
« rents.

« Les uns croient que c'est outrager les hommes
« que d'en faire une si terrible peinture, et que l'au-
« teur n'en a pu prendre l'original qu'en lui-même.
« Ils disent qu'il est dangereux de mettre de telles pen-
« sées au jour, et qu'ayant si bien montré qu'on ne fait
« les bonnes actions que par de mauvais principes, la

1. On peut ajouter à ces hommages et témoignages, au sujet des *Maximes*, la fable de La Fontaine (onzième du livre I), une ode et des moralités de Mme Deshoulières, l'ode de La Motte sur l'*Amour-propre* et la réponse en vers du marquis de Sainte-Aulaire (voir sur ce dernier débat les *Mémoires de Trévoux*, avril et juin 1709).

« plupart du monde croira qu'il est inutile de chercher « la vertu, puisqu'il est comme impossible d'en avoir « si ce n'est en idée; que c'est enfin renverser la morale, « de faire voir que toutes les vertus qu'elle nous ensei- « gne ne sont que des chimères, puisqu'elles n'ont que « de mauvaises fins.

« Les autres, au contraire, trouvent ce traité fort « utile parce qu'il découvre aux hommes les fausses « idées qu'ils ont d'eux-mêmes, et leur fait voir que, « sans la religion, ils sont incapables de faire aucun « bien; qu'il est toujours bon de se connoître tel qu'on « est, quand même il n'y auroit que cet avantage de « n'être point trompé dans la connoissance qu'on peut « avoir de soi-même.

« Quoi qu'il en soit, il y a tant d'esprit dans cet « ouvrage et une si grande pénétration pour connoître le « véritable état de l'homme, à ne regarder que sa « nature, que toutes les personnes de bon sens y trou- « veront une infinité de choses qu'*ils* (*sic*) auroient « peut-être ignorées toute leur vie si cet auteur ne les « avoit tirées du chaos du cœur de l'homme pour les « mettre dans un jour où quasi tout le monde peut les « voir et les comprendre sans peine. »

En envoyant ce projet d'article à M. de La Rochefoucauld, Mme de Sablé y joignait le petit billet suivant, daté du 18 février 1665 :

« Je vous envoie ce que j'ai pu tirer de ma tête pour « mettre dans le *Journal des Savants*. J'y ai mis cet « endroit qui vous est si sensible..., et je n'ai pas craint « de le mettre parce que je suis assurée que vous ne le « ferez pas imprimer quand même le reste vous plai- « roit. Je vous assure aussi que je vous serai plus obli- « gée, si vous en usez comme d'une chose qui seroit à « vous, en le corrigeant ou en le jetant au feu, que si « vous lui faisiez un honneur qu'il ne mérite pas. Nous

« autres grands auteurs sommes trop riches pour crain-
« dre de rien perdre de nos productions... »

Notons bien tout ceci : Mme de Sablé dévote, qui, depuis des années, a pris un logement au faubourg Saint-Jacques, rue de la Bourbe, dans les bâtiments de Port-Royal de Paris ; Mme de Sablé, tout occupée, en ce temps-là même, des persécutions qu'on fait subir à ses amis, les religieuses et les solitaires, n'est pas moins très présente aux soins du monde, aux affaires du bel esprit : ces *Maximes*, qu'elle a connues d'avance, qu'elle a fait copier, qu'elle a prêtées sous main à une quantité de personnes et avec toutes sortes de mystères, sur lesquelles elle a ramassé pour l'auteur les divers jugements de la société, elle va les aider dans un journal devant le public, et elle en *travaille* le succès. Et, d'autre part, M. de La Rochefoucauld, qui craint sur toutes choses de faire l'auteur, qui laisse dire de lui, dans le *Discours* en tête de son livre, « qu'il n'auroit pas moins de chagrin de savoir que ses *Maximes* sont devenues publiques, qu'il en eut lorsque les *Mémoires* qu'on lui attribue furent imprimés »; M. de La Rochefoucauld, qui a tant médit de l'homme, va revoir lui-même son éloge pour un journal; il va ôter juste ce qui lui en déplaît. L'article, en effet, fut inséré dans le *Journal des Savants* du 9 mars; et si on le compare avec le projet[1], l'endroit que Mme de Sablé appelait *sensible* y a disparu. Plus rien de ce second paragraphe : « Les uns croient que c'est outrager les hommes, etc. » Après la fin du premier, où il est question des *jugements bien différents* qu'on a faits du livre, on saute tout de suite au troisième, en ces termes : « L'on peut dire, néanmoins, que ce traité est fort utile, parce qu'il découvre, etc., etc. » Les autres petits changements ne sont que de style. M. de La Rochefoucauld laissa donc tout

1. C'est ce que n'a pas fait Petitot, qui a donné, dans sa *Notice sur La Rochefoucauld*, le projet d'article comme étant l'article même : il n'en a pas tiré parti.

subsister, excepté le paragraphe moins agréable. Le premier journal littéraire qui ait paru ne paraissait encore que depuis trois mois, et déjà on y arrangeait soi-même son article. Les journaux se perfectionnant, l'abbé Prévost et Walter-Scott y écriront le leur tout au long.

La part que Mme de Sablé eut dans la composition et la publication des *Maximes*, ce rôle d'amie moraliste et un peu littéraire qu'elle remplit durant ces années essentielles auprès de l'auteur, donnerait ici le droit de parler d'elle plus à fond, si ce n'était du côté de Port-Royal qu'il nous convient surtout de l'étudier : esprit charmant, coquet, pourtant solide; femme rare, malgré des ridicules, à qui Arnauld envoyait le discours manuscrit de la *Logique* en lui disant : « Ce ne sont que des personnes comme vous que nous voulons en avoir pour juges »; et à qui presque en même temps M. de La Rochefoucauld écrivait : « Vous savez que je ne crois que vous sur de certains chapitres et surtout sur les replis du cœur ». Elle forme comme le vrai lien entre La Rochefoucauld et Nicole.

Je ne dirai qu'un mot de ses *Maximes* à elle, car elles sont imprimées; elles peuvent servir à mesurer et à réduire ce qui lui revient dans celles de son illustre ami. Elle fut conseillère, mais pas autre chose : La Rochefoucauld reste l'auteur tout entier de son œuvre. Dans les quatre-vingt-une pensées que je lis sous le nom de Mme de Sablé, j'en pourrais à peine citer une qui ait du relief et du tour. Le fond en est de morale chrétienne ou de pure civilité et usage de monde; mais la forme surtout fait défaut; elle est longue, traînante; rien ne se termine ni ne se grave. La simple comparaison fait mieux comprendre à quel point (ce à quoi autrement on ne songue guère) La Rochefoucauld est *écrivain*.

Mme de La Fayette, dont il est très peu question

jusque-là dans la vie de M. de La Rochefoucauld, y intervient d'une manière intime aussitôt après les *Maximes* publiées, et s'applique en quelque sorte à les corriger dans son cœur. Leurs deux existences, dès lors, ne se séparent plus. J'ai raconté, en parlant d'elle, les douceurs graves et les afflictions tendrement consolées de ces quinze dernières années. La fortune, en même temps que l'amitié, semblait sourire enfin à M. de La Rochefoucauld; il avait la gloire; la faveur de son heureux fils le relevait à la cour et même l'y ramenait : il y avait des moments où il ne bougeait de Versailles, retenu par ce roi dont il avait si peu ménagé l'enfance. Les joies, les peines de famille le trouvaient incomparable. Sa mère ne mourut qu'en 1672 : « Je l'en ai vu pleurer, écrit Mme de Sévigné, avec une tendresse qui me le faisoit adorer ». Sa grande douleur, on le sait, fut à ce *coup de grêle* du passage du Rhin. Il y eut un de ses fils tué, et l'autre blessé. Mais le jeune duc de Longueville, qui fut des victimes, né durant la première guerre de Paris, lui était plus cher que tout. Il avait fait son entrée dans le monde vers 1666, à peu près l'année des *Maximes :* le livre chagriné et la jeune espérance, ces deux enfants de la Fronde ! Dans la lettre si connue où elle raconte l'effet de cette mort sur Mme de Longueville, Mme de Sévigné ajoute aussitôt : « Il y a un homme dans le monde qui n'est guère moins touché; j'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers moments, et qu'il n'y eût personne avec eux, tous les autres sentiments auroient fait place à des cris et à des larmes que l'on auroit redoublés de bon cœur : c'est une vision ».

Jamais mort, au dire de tous les contemporains, n'a peut-être tant fait verser de larmes et de belles larmes que celle-là. Dans sa chambre de l'hôtel Liancourt, à un dessus de porte, M. de La Rochefoucauld avait un portrait du jeune prince. Un jour, peu de temps après la fatale nouvelle, la belle duchesse de Brissac, qui

venait en visite, entrant par la porte opposée à celle du portrait, recula tout d'un coup; puis, après être demeurée un moment comme immobile, elle fit une petite révérence à la compagnie et sortit sans dire une parole. La seule vue inopinée du portrait avait réveillé toutes ses douleurs et, n'étant plus maîtresse d'elle-même, elle n'avait pu que se retirer[1].

Dans ses soins et ses conseils autour des gracieuses ardeurs de la princesse de Clèves et de M. de Nemours, M. de La Rochefoucauld songeait sans doute à cette fleur de jeunesse moissonnée, et il retrouvait à son tour à travers une larme quelque chose du portrait non imaginaire. Et même sans cela, le front du moraliste vieilli, qu'on voit se pencher avec amour sur ces êtres romanesques si charmants, est plus fait pour toucher que pour surprendre. Lorsqu'au fond l'esprit est droit et le cœur bon, après bien des efforts dans le goût, on revient au simple : après bien des écarts dans la morale, on revient au virginal amour, au moins pour le contempler.

C'est à Mme de Sévigné encore qu'il faut demander le récit de sa dernière maladie et de ses suprêmes moments; ses douleurs, l'affliction de tous, sa constance : il regarda *fixement* la mort[2]. Il mourut le 17 mars 1680, avant ses soixante-sept ans accomplis. C'est Bossuet qui l'assista aux derniers moments, et M. de Bausset en a tiré quelque induction religieuse bien naturelle en pareil cas. M. Vinet semble moins con-

1. Voir tout le récit dans les *Mémoires* de l'abbé Arnauld, à l'année 1672.

2. Dans l'ode sérieuse qu'elle lui adresse, Mme Deshoulières, lui parlant de la mort en des termes virils, avait dit :

Oui, soyez alors plus ferme
Que ces vulgaires humains
Qui près de leur dernier terme
De vaines terreurs sont pleins,
En sage que rien n'offense,
Livrez-vous sans résistance
A d'inévitables traits;
Et d'une démarche égale,
Passez cette onde fatale
Qu'on ne repasse jamais.

beaucoup de gestes en parlant. Voilà naïvement comme je pense que je suis fait au dehors, et l'on trouvera, je crois, que ce que je pense de moi là-dessus n'est pas fort éloigné de ce qui en est. J'en userai avec la même fidélité dans ce qui me reste à faire de mon portrait; car je me suis assez étudié pour me bien connaître, et je ne manquerai ni d'assurance pour dire librement ce que je puis avoir de bonnes qualités, ni de sincérité pour avouer franchement ce que j'ai de défauts.

Premièrement, pour parler de mon humeur, je suis mélancolique, et je le suis à un point que, depuis trois ou quatre ans, à peine m'a-t-on vu rire trois ou quatre fois. J'aurois pourtant, ce me semble, une mélancolie assez supportable et assez douce, si je n'en avois point d'autre que celle qui me vient de mon tempérament; mais il m'en vient tant d'ailleurs, et ce qui m'en vient me remplit de telle sorte l'imagination, et m'occupe si fort l'esprit, que la plupart du temps, ou je rêve sans dire mot, ou je n'ai presque point d'attache à ce que je dis. Je suis fort resserré avec ceux que je ne connois pas, et je ne suis pas même extrêmement ouvert avec la plupart de ceux que je connois. C'est un défaut, je le sais bien, et je ne négligerai rien pour m'en corriger; mais comme un certain air sombre que j'ai dans le visage contribue à me faire paroître encore plus réservé que je ne le suis et qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous défaire d'un méchant air qui nous vient de la disposition naturelle des traits, je pense qu'après m'être corrigé au dedans, il ne laissera pas de me demeurer toujours de mauvaises marques au dehors.

J'ai de l'esprit, et je ne fais point difficulté de le dire; car à quoi bon façonner là-dessus? Tant biaiser et tant appporter d'adoucissement pour dire les avantages que l'on a, c'est, ce me semble, cacher un peu de vanité sous une modestie apparente et se servir d'une manière bien adroite pour faire croire de soi beaucoup plus de bien que l'on n'en dit. Pour moi, je

suis content qu'on ne me croie ni plus beau que je me fais, ni de meilleure humeur que je me dépeins, ni plus spirituel et plus raisonnable que je le suis. J'ai donc de l'esprit, encore une fois, mais un esprit que la mélancolie gâte; car, encore que je possède assez bien ma langue, que j'aie la mémoire heureuse, et que je ne pense pas les choses fort confusément, j'ai pourtant une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.

La conversation des honnêtes gens est un des plaisirs qui me touchent le plus. J'aime qu'elle soit sérieuse, et que la morale en fasse la plus grande partie. Cependant je sais la goûter aussi lorsqu'elle est enjouée; et si je ne dis pas beaucoup de petites choses pour rire, ce n'est pas du moins que je ne connoisse pas ce que valent les bagatelles bien dites, et que je ne trouve fort divertissante cette manière de badiner, où il y a certains esprits prompts et aisés qui réussissent si bien. J'écris bien en prose, je fais bien en vers; et si j'étois sensible à la gloire qui vient de ce côté-là, je pense qu'avec peu de travail je pourrois m'acquérir assez de réputation.

J'aime la lecture, en général; celle où il se trouve quelque chose qui peut façonner l'esprit et fortifier l'âme est celle que j'aime le plus. Surtout, j'ai une extrême satisfaction à lire avec une personne d'esprit : car, de cette sorte, on réfléchit à tout moment sur ce qu'on lit; et des réflexions que l'on fait il se forme une conversation la plus agréable du monde et la plus utile.

Je juge assez bien des ouvrages de vers et de prose que l'on me montre; mais j'en dis peut-être mon sentiment avec un peu trop de liberté. Ce qu'il y a encore de mal en moi, c'est que j'ai quelquefois une délicatesse trop scrupuleuse et une critique trop sévère. Je ne hais pas entendre disputer, et souvent aussi je me mêle assez volontiers dans la dispute : mais je soutiens d'or-

dinaire mon opinion avec trop de chaleur; et lorsqu'on défend un parti injuste contre moi, quelquefois, à force de me passionner pour la raison, je deviens moi-même fort peu raisonnable.

J'ai les sentiments vertueux, les inclinations belles, et une si forte envie d'être tout à fait honnête homme que mes amis ne me sauroient faire un plus grand plaisir que de m'avertir sincèrement de mes défauts. Ceux qui me connoissent un peu particulièrement, et qui ont eu la bonté de me donner quelquefois des avis là-dessus, savent que je les ai toujours reçus avec toute la joie imaginable et toute la soumission d'esprit que l'on sauroit désirer.

J'ai toutes les passions assez douces et assez réglées : on ne m'a presque jamais vu en colère, et je n'ai jamais eu de haine pour personne. Je ne suis pas pourtant incapable de me venger, si l'on m'avoit offensé, et qu'il y allât de mon honneur à me ressentir de l'injure qu'on m'auroit faite. Au contraire, je suis assuré que le devoir feroit si bien en moi l'office de la haine, que je poursuivrois ma vengeance avec encore plus de vigueur qu'un autre.

L'ambition ne me travaille point. Je ne crains guère de choses, et ne crains aucunement la mort. Je suis peu sensible à la pitié et voudrois ne l'y être point du tout. Cependant il n'est rien que je ne fisse pour le soulagement d'une personne affligée; et je crois effectivement que l'on doit tout faire, juqu'à lui témoigner même beaucoup de compassion pour son mal, car les misérables sont si sots, que cela leur fait le plus grand bien du monde; mais je tiens aussi qu'il faut se contenter d'en témoigner et se garder soigneusement d'en avoir. C'est une passion qui n'est bonne à rien au dedans et qu'on doit laisser au peuple, qui, n'exécutant jamais rien par la raison, a besoin de passions pour le porter à faire les choses.

J'aime mes amis, et je les aime d'une façon que je ne

balancerois pas un moment à sacrifier mes intérêts aux leurs. J'ai de la condescendance pour eux; je souffre patiemment leurs mauvaises humeurs : seulement je ne leur fais beaucoup de caresses, et je n'ai pas non plus de grandes inquiétudes en leur absence.

J'ai, naturellement, fort peu de curiosité pour la plus grande partie de tout ce qui en donne aux autres gens. Je suis fort secret et j'ai moins de difficulté que personne à taire ce qu'on m'a dit en confidence. Je suis extrêmement régulier à ma parole; je n'y manque jamais, de quelque conséquence que puisse être ce que j'ai promis et je m'en suis fait toute ma vie une loi indispensable. J'ai une civilité fort exacte parmi les femmes et je ne crois pas avoir jamais rien dit devant elles qui leur ait pu faire de la peine. Quand elles ont l'esprit bien fait, j'aime mieux leur conversation que celle des hommes : on y trouve une certaine douceur qui ne se rencontre point parmi nous et il me semble, outre cela, qu'elles s'expliquent avec plus de netteté, et qu'elles donnent un tour plus agréable aux choses qu'elles disent. Pour galant, je l'ai été un peu autrefois; présentement je ne le suis plus, quelque jeune que je sois. J'ai renoncé aux fleurettes et je m'étonne seulement de ce qu'il y a encore tant d'honnêtes gens qui s'occupent à en débiter.

J'approuve extrêmement les belles passions; elles marquent la grandeur de l'âme : et quoique, dans les inquiétudes qu'elles donnent, il y ait quelque chose de contraire à la sévère sagesse, elles s'accomodent si bien d'ailleurs avec la plus austère vertu que je crois qu'on ne les sauroit condamner avec justice. Moi qui connois tout ce qu'il y a de délicat et de fort dans les grands sentiments de l'amour, si jamais je viens à aimer, ce sera assurément de cette sorte; mais, de la façon dont je suis, je ne crois pas que cette connoissance que j'ai me passe jamais de l'esprit au cœur.

PORTRAIT

DU

DUC DE LA ROCHEFOUCAULD

PAR LE CARDINAL DE RETZ

Il y a toujours eu du *je ne sais quoi* en M. de La Rochefoucauld. Il a voulu se mêler d'intrigues dès son enfance, et en un temps où il ne sentoit pas les petits intérêts qui n'ont jamais été son foible et où il ne connaissoit pas les grands, qui, d'un autre sens, n'ont pas été son fort. Il n'a jamais été capable d'aucunes affaires, et je ne sais pourquoi; car il avoit des qualités qui eussent suppléé en tout autre celles qu'il n'avoit pas. Sa vue n'étoit pas assez étendue, et il ne voyoit pas même tout ensemble ce qui étoit à sa portée; mais son bon sens, très bon dans la spéculation, joint à sa douceur, à son insinuation, et à sa facilité de mœurs qui est admirable, devoit récompenser plus qu'il n'a fait le défaut de sa pénétration. Il a toujours eu une irrésolution habituelle; mais je ne sais à quoi attribuer cette irrésolution. Elle n'a pu venir en lui de la fécondité de son imagination, qui n'est rien moins que vive. Je ne la puis donner à la stérilité de son jugement; car, quoiqu'il ne l'ait pas exquis dans l'action, il a un bon fonds de raison. Nous voyons les effets de cette irrésolution, quoique nous n'en connaissions pas la cause. Il n'a jamais été guerrier, quoiqu'il fût très soldat. Il n'a jamais été par lui-même bon courtisan, quoiqu'il ait eu toujours

bonne intention de l'être. Il n'a jamais été bon homme de parti, quoique toute sa vie il y ait été engagé. Cet air de honte et de timidité que vous lui voyez dans la vie civile, s'étoit tourné dans les affaires en air d'apologie. Il croyoit toujours en avoir besoin; ce qui, joint à ses *Maximes*, qui ne marquent pas assez de foi à la vertu et à sa pratique, qui a toujours été à sortir des affaires avec autant d'impatience qu'il y étoit entré, me fait conclure qu'il eût beaucoup mieux fait de se connoître et de se réduire à passer, comme il eût pu, pour le courtisan le plus poli et le plus honnête homme, à l'égard de la vie commune, qui eût paru dans son siècle.

RÉFLEXIONS

OU

SENTENCES ET MAXIMES

MORALES

Nos vertus ne sont le plus souvent que des vices déguisés[1].

I

Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts que la fortune ou notre industrie savent arranger, et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants et que les femmes sont chastes[2].

1. Cette pensée, qui peut être considérée comme la base du système de La Rochefoucauld, se trouve dans la première édition sous la forme suivante : « Ce que le monde nomme vertu n'est d'ordinaire qu'un fantôme orné par nos passions, à qui on donne un nom honnête pour faire impunément ce qu'on veut ». (1665 — n° 179.) Elle ne se retrouve ni dans la seconde ni dans la troisième édition, et ce n'est que dans les deux dernières (1675, 1678) qu'elle reparut comme épigraphe et sous une autre forme, à la tête des Réflexions morales.

2. *Variante.* Nous sommes préoccupés de telle sorte en notre faveur que ce que nous prenons souvent pour des vertus n'est en effet qu'un nombre de vices qui leur ressemblent, et que l'orgueil et l'amour-propre nous ont déguisés (1665 — n° 181).

De plusieurs actions différentes que la fortune arrange comme il lui plaît il s'en fait plusieurs vertus (1665 — n° 293).

Dans la seconde et la troisième édition (1666,1671), La Rochefoucauld refondit

II

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

*III

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

IV

L'amour-propre est plus habile que le plus habile homme du monde.

V

La durée de nos passions ne dépend pas plus de nous que la durée de notre vie.

VI

La passion fait souvent un fou du plus habile homme, et rend souvent les plus sots habiles[1].

VII

Ces grandes et éclatantes actions qui éblouissent les yeux sont représentées par les politiques comme les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur et des passions. Ainsi la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à

ces deux pensées en une seule, qu'il plaça au commencement de son ouvrage; ce ne fut que dans les deux dernières éditions (1675, 1678) que cette maxime parut telle qu'on la voit aujourd'hui.

1. *Var.* On lit dans l'édition de 1665 : « La passion fait souvent du plus habile homme un fol et rend quasi toujours les plus sots habiles ». Les mots *fol* et *quasi* disparurent dans la deuxième édition (1666).

l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie[1].

*VIII

Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles, et l'homme le plus simple, qui a de la passion, persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point[2].

IX

Les passions ont une injustice et un propre intérêt, qui fait qu'il est dangereux de les suivre, et qu'on s'en doit défier, lors même qu'elles paroissent les plus raisonnables.

*X

Il y a dans le cœur humain une génération perpétuelle de passions; en sorte que la ruine de l'une est presque toujours l'établissement d'une autre.

XI

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires : l'avarice produit quelquefois la prodigalité et la prodigalité l'avarice; on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité[3].

1. *Var.* La Rochefoucauld avait d'abord présenté d'une manière affirmative le motif de cette guerre; voici comment il s'exprimoit : « ..... Ainsi, la guerre d'Auguste et d'Antoine, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre maîtres du monde, étoit un effet de jalousie ». (1665 — nº 7.) Depuis, l'auteur employa la forme dubitative.

2. *Var.* On lit dans la première édition : « ..... et l'homme le plus simple que la passion fait parler, persuade mieux que celui qui n'a que la seule éloquence ». (1665 — nº 8.)

3. *Var.* Le mot *prodigalité* a remplacé dans les quatre dernières éditions celui de *libéralité*, que la Rochefoucauld avait mis dans la première.

XII

Quelque soin que l'on prenne de couvrir ses passions par des apparences de piété et d'honneur, elles paroissent toujours au travers de ces voiles[1].

XIII

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts que de nos opinions.

XIV

Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits et des injures; ils haïssent même ceux qui les ont obligés et cessent de haïr ceux qui leur ont fait des outrages. L'application à récompenser le bien et à se venger du mal leur paroît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.

XV

La clémence des princes n'est souvent qu'une politique pour gagner l'affection des peuples.

XVI

Cette clémence, dont on fait une vertu, se pratique, tantôt par vanité, quelquefois par paresse, souvent par crainte et presque toujours par toutes les trois ensemble[2].

1. *Var.* Quelque industrie que l'on ait à cacher ses passions sous le voile de la piété et de l'honneur, il y en a toujours quelque endroit qui se montre (1665 — nº 12).

2. *Var.* La clémence, dont nous faisons une vertu, se pratique tantôt pour la gloire, quelquefois par paresse, souvent par crainte et presque toujours par tous les trois ensemble (1665 — nº 16).

XVII

La modération des personnes heureuses vient du calme que la bonne fortune donne à leur humeur[1].

*XVIII

La modération est une crainte de tomber dans l'envie et dans le mépris que méritent ceux qui s'enivrent de leur bonheur : c'est une vaine ostentation de la force de notre esprit; et enfin la modération des hommes, dans leur plus haute élévation, est un désir de paroître plus grands que leur fortune.

XIX

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

*XX

La constance des sages n'est que l'art de renfermer leur agitation dans leur cœur.

XXI

Ceux qu'on condamne au supplice affectent quelquefois une constance et un mépris de la mort qui n'est, en effet que la crainte de l'envisager; de sorte qu'on peut dire que cette constance et ce mépris sont à leur esprit ce que le bandeau est à leurs yeux[2].

1. *Var.* La modération des personnes heureuses est le calme de leur humeur adoucie par la possession du bien (1665 — nº 19)

2. *Var.* Ceux qu'on fait mourir affectent quelquefois des constances, des froideurs, et des mépris de la mort, pour ne pas penser à elle; de sorte qu'on peut dire que ces froideurs et ces mépris font à leur esprit ce que le bandeau fait à leurs yeux (1665 — nº 24).

*XXII

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présents triomphent d'elle[1].

*XXIII

Peu de gens connoissent la mort; on ne la souffre pas ordinairement par résolution, mais par stupidité et par coutume; et la plupart des hommes meurent parce qu'on ne peut s'empêcher de mourir[2].

XXIV

Lorsque les grands hommes se laissent abattre par la longueur de leurs infortunes, ils font voir qu'ils ne les soutenoient que par la force de leur ambition, et non par celle de leur âme et qu'à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes[3].

XXV

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise[4].

*XXVI

Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement.

1. *Var.* La philosophie triomphe aisément des maux passés et de ceux qui ne sont pas près d'arriver, mais les maux présents triomphent d'elle (1665 — nº 25).

2. *Var.* Dans la première édition, cette réflexion se termine ainsi : « ..... et la plupart des hommes meurent parce qu'on meurt » (1665 — nº 26).

3. *Var.* Les grands hommes s'abattent et se démontent à la fin par la longueur de leurs infortunes; cela fait bien voir qu'ils n'étoient pas forts quand ils les supportoient, mais seulement qu'ils se donnoient la gêne pour le paroître et qu'ils soutenoient leurs malheurs par la force de leur ambition et non pas par celle de leur âme ; enfin, à une grande vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes (1665 — nº 27).

4. *Var.* Il faut de plus grandes vertus et en plus grand nombre pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise (1665 — nº 28).

XXVII

On fait souvent vanité des passions, même les plus criminelles; mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer[1].

*XXVIII

La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir : au lieu que l'envie est une fureur qui ne peut souffrir le bien des autres[2].

*XXIX

Le mal que nous faisons ne nous attire pas tant de persécution et de haine que nos bonnes qualités.

XXX

Nous avons plus de force que de volonté; et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes que nous nous imaginons que les choses sont impossibles.

XXXI

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres[3].

1. *Var.* Quoique toutes les passions se dussent cacher, elles ne craignent pas néanmoins le jour; la seule envie est une passion timide et honteuse qu'on n'ose jamais avouer (1665 — nº 30).

2. *Var.* La jalousie est raisonnable et juste en quelque manière, puisqu'elle ne cherche qu'à conserver un bien qui nous appartient ou que nous croyons nous appartenir; au lieu que l'envie est une fureur qui nous fait toujours souhaiter la ruine du bien des autres (1665 — nº 31).

3. *Var.* Si nous n'avions point de défauts, nous ne serions pas si aises d'en remarquer aux autres (1665 — nº 34).

XXXII

La jalousie se nourrit dans les doutes et elle devient fureur, ou elle finit, sitôt qu'on passe du doute à la certitude[1].

XXXIII

L'orgueil se dédommage toujours et ne perd rien, lors même qu'il renonce à la vanité.

*XXXIV

Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

*XXXV

L'orgueil est égal dans tous les hommes, et il n'y a de différence qu'aux moyens et à la manière de le mettre à jour.

XXXVI

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections[2].

*XXXVII

L'orgueil a plus de part que la bonté aux remon-

1. *Var.* La jalousie ne subsiste que dans les doutes : l'incertitude est sa matière; c'est une passion qui cherche tous les jours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments. On cesse d'être jaloux dès que l'on est éclairci de ce qui causoit la jalousie (1665 — nº 35). — La jalousie se nourrit dans les doutes. C'est une passion qui cherche toujours de nouveaux sujets d'inquiétude et de nouveaux tourments et elle devient fureur sitôt qu'on passe du doute à la certitude (1666 — nº 32).

2. *Var.* La nature, qui a si sagement pourvu à la vie de l'homme par la disposition admirable des organes du corps, lui a sans doute donné l'orgueil pour lui épargner la douleur de connoître ses imperfections et ses misères (1665 — nº 40).

trances que nous faisons à ceux qui commettent des fautes et nous ne les reprenons pas tant pour les en corriger que pour leur persuader que nous en sommes exempts.

*XXXVIII

Nous promettons selon nos espérances et nous tenons selon nos craintes.

XXXIX

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

XL

L'intérêt qui aveugle les uns fait la lumière des autres[1].

XLI

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses deviennent ordinairement incapables des grandes[2].

*XLII

Nous n avons pas assez de force pour suivre toute notre raison.

XLIII

L'homme croit souvent se conduire lorsqu'il est conduit et, pendant que par son esprit il tend à un but, son cœur l'entraîne insensiblement à un autre[3].

1. *Var.* L'intérêt, à qui on reproche d'aveugler les uns, est tout ce qui fait la lumière des autres (1665 — nº 44).

2. *Var.* La complexion qui fait le talent pour les petites choses est contraire à celle qu'il faut pour le talent des grandes (1665 — nº 51).

3. *Var.* L'homme est conduit, lorsqu'il croit se conduire et, pendant que par son esprit il vise à un endroit, son cœur l'achemine insensiblement à un autre (1665 — nº 47).

*XLIV

La force et la foiblesse de l'esprit sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps.

XLV

Le caprice de notre humeur est encore plus bizarre que celui de la fortune.

XLVI

L'attachement ou l'indifférence que les philosophes avoient pour la vie n'étoient qu'un goût de leur amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que du goût de la langue ou du choix des couleurs[1].

XLVII

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

*XLVIII

La félicité est dans le goût et non pas dans les choses; et c'est par avoir ce qu'on aime qu'on est heureux et non par avoir ce que les autres trouvent aimable.

XLIX

On n'est jamais si heureux ni si malheureux qu'on s'imagine[2].

1. *Var.* L'attachement ou l'indifférence pour la vie sont des goûts de l'amour-propre, dont on ne doit non plus disputer que de ceux de la langue ou du choix des couleurs (1665 — nº 52).

2. *Var.* On n'est jamais si malheureux qu'on croit, ni si heureux qu'on avoit espéré (1665 — nº 59). — On n'est jamais si heureux ni si malheureux que l'on pense (1666 — nº 50).

*L

Ceux qui croient avoir du mérite se font un honneur d'être malheureux pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune[1].

LI

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre[2].

LII

Quelque différence qui paroisse entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux qui les rend égales[3].

LIII

Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle seule, mais la fortune avec elle, qui fait les héros[4].

LIV

Le mépris des richesses étoit, dans les philosophes, un désir caché de venger leur mérite de l'injustice de

1. *Var.* Ceux qui se sentent du mérite se piquent toujours d'être malheureux pour persuader aux autres et à eux-mêmes quils sont au-dessus de leurs malheurs et qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune (1665 — nº 57). On trouve dans la même édition (nº 60) la même pensée ainsi rédigée : « On se console souvent d'être malheureux par un certain plaisir qu'on trouve à le paroitre ».

2. *Var.* Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes que de voir que nous avons été contents dans l'état et dans les sentiments que nous désapprouvons à cette heure (1665 — nº 58).

3. *Var.* Quelque différence qu'il y ait entre les fortunes, il y a pourtant une certaine proportion de biens et de maux qui les rend égales (1665 — nº 61).

4. *Var.* Quelques grands avantages que la nature donne, ce n'est pas elle, mais la fortune, qui fait les héros (1665 — nº 62).

la fortune par le mépris des mêmes biens dont elle les privoit; c'étoit un secret pour se garantir de l'avilissement de la pauvreté; c'étoit un chemin détourné pour aller à la considération qu'ils ne pouvoient avoir par les richesses.

LV

La haine, pour les favoris, n'est autre chose que l'amour de la faveur. Le dépit de ne pas la posséder se console et s'adoucit par le mépris que l'on témoigne de ceux qui la possèdent et nous leur refusons nos hommages, ne pouvant pas leur ôter ce qui leur attire ceux de tout le monde.

LVI

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

LVII

Quoique les hommes se flattent de leurs grandes actions, elles ne sont pas souvent les effets d'un grand dessein, mais des effets du hasard[1].

LVIII

Il semble que nos actions aient des étoiles heureuses ou malheureuses à qui elles doivent une grande partie de la louange et du blâme qu'on leur donne.

LIX

Il n'y a point d'accidents si malheureux dont les

1. *Var.* Quoique la grandeur des ministres se flatte de celle de leurs actions, elles sont bien souvent les effets du hasard ou de quelque petit dessein (1665 — n° 66).

habiles gens ne tirent quelque avantage, ni de si heureux que les imprudents ne puissent tourner à leur préjudice.

LX

La fortune tourne tout à l'avantage de ceux qu'elle favorise[1].

LXI

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

LXII

La sincérité est une ouverture de cœur. On la trouve en fort peu de gens et celle que l'on voit d'ordinaire n'est qu'une fine dissimulation pour attirer la confiance des autres.

LXIII

L'aversion du mensonge est souvent une imperceptible ambition de rendre nos témoignages considérables et d'attirer à nos paroles un respect de religion.

LXIV

La vérité ne fait pas tant de bien dans le monde que ses apparences y font de mal.

*LXV

Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence; cependant, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement[2].

1. *Var.* La fortune ne laisse rien perdre pour les hommes heureux (1665 — n° 69).

2. *Var.* L'auteur s'est essayé plusieurs fois avant d'arriver à une précision si parfaite. Voici comment il s'exprimait dans sa première édition : « On élève la prudence jusqu'au ciel, et il n'est sorte d'éloges qu'on ne lui donne; elle est la

LXVI

Un habile homme doit régler le rang de ses intérêts et les conduire chacun dans son ordre. Notre avidité le trouble souvent en nous faisant courir à tant de choses à la fois que, pour désirer trop les moins importantes, on manque les plus considérables.

*LXVII

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

*LXVIII

Il est difficile de définir l'amour : ce qu'on en peut dire est que, dans l'âme, c'est une passion de régner; dans les esprits, c'est une sympathie et, dans le corps, ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime, après beaucoup de mystères.

LXIX

S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos

règle de nos actions et de notre conduite, elle est la maîtresse de la fortune, elle fait le destin des empires; sans elle, on a tous les maux, avec elle on a tous les biens, et, comme disoit autrefois un poète, quand nous avons la prudence, il ne nous manque aucune divinité : *Nullum numen abest, si sit prudentia* (Juvénal, Sat. X), pour dire que nous trouvons dans la prudence tout le secours que nous demandons aux dieux. Cependant, la prudence la plus consommée ne sauroit nous assurer du plus petit effet du monde, parce que, travaillant sur une matière aussi changeante et aussi inconnue qu'est l'homme, elle ne peut exécuter sûrement aucun de ses projets : d'où il faut conclure que toutes les louanges dont nous flattons notre prudence ne sont que des effets de notre amour-propre, qui s'applaudit en toutes choses et en toutes rencontres » (1665 — nº 75). Dès la seconde édition, l'auteur se corrigea ainsi : « Il n'y a point d'éloges qu'on ne donne à la prudence. Cependant, quelque grande qu'elle soit, elle ne sauroit nous assurer du moindre événement, parce qu'elle travaille sur l'homme, qui est le sujet du monde le plus changeant » (1666 — nº 66; 1671, 1675 — nº 65). Enfin, dans sa dernière édition, l'auteur refit cette pensée telle qu'elle est aujourd'hui. Ces différents essais offrent une étude de style bien digne d'être méditée.

autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes[1].

LXX

Il n'y a point de déguisement qui puisse longtemps cacher l'amour où il est, ni le feindre où il n'est pas.

LXXI

Il n'y a guère de gens qui ne soient honteux de s'être aimés quand ils ne s'aiment plus.

LXXII

Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié.

LXXIII

On peut trouver des femmes qui n'ont jamais eu de galanterie, mais il est rare d'en trouver qui n'en aient jamais eu qu'une[2].

LXXIV

Il n'y a que d'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies.

LXXV

L'amour, aussi bien que le feu, ne peut subsister dans un mouvement continuel et il cesse de vivre dès qu'il cesse d'espérer ou de craindre.

LXXVI

Il est du véritable amour comme de l'apparition

1. *Var.* Il n'y a point d'amour pur et exempt du mélange des autres passions que celui qui est caché au fond du cœur et que nous ignorons nous-mêmes (1665 — n° 79).

Var. Qui n'ont jamais *fait* de galanterie (1665 — n° 83).

des esprits : tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu.

LXXVII

L'amour prête son nom à un nombre infini de commerces qu'on lui attribue et où il n'a non plus de part que le doge à ce qui se fait à Venise.

*LXXVIII

L'amour de la justice n'est, en la plupart des hommes, que la crainte de souffrir l'injustice[1].

LXXIX

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

LXXX

Ce qui nous rend si changeants dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme et facile de connoître celles de l'esprit[2].

*LXXXI

Nous ne pouvons rien aimer que par rapport à nous, et nous ne faisons que suivre notre goût et notre plaisir quand nous préférons nos amis à nous-mêmes; c'est néanmoins par cette préférence seule que l'amitié peut être vraie et parfaite.

1. *Var.* La justice n'est qu'une vive appréhension qu'on ne nous ôte ce qui nous appartient : de là vient cette considération et ce respect pour tous les intérêts du prochain, et cette scrupuleuse application à ne lui faire aucun préjudice : cette crainte retient l'homme dans les bornes des biens que la naissance ou la fortune lui ont donnés; et sans cette crainte, il feroit des courses continuelles sur les autres (1665 — nº 88). — On blâme l'injustice, non pas pour l'aversion que l'on a pour elle, mais pour le préjudice que l'on en reçoit (1665 — nº 90).

2. *Var.* Ce qui rend nos inclinations si légères et si changeantes, c'est qu'il est aisé de connoître les qualités de l'esprit et difficile de connoître celles de l'âme 1665 — nº 93).

*LXXXII

La réconciliation avec nos ennemis n'est qu'un désir de rendre notre condition meilleure, une lassitude de la guerre et une crainte de quelque mauvais événement[1].

LXXXIII

Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts et qu'un échange de bons offices; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner[2].

LXXXIV

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

LXXXV

Nous nous persuadons souvent d'aimer les gens plus puissants que nous et, néanmoins, c'est l'intérêt seul qui produit notre amitié; nous ne nous donnons pas à eux pour le bien que nous leur voulons faire, mais pour celui que nous voulons en recevoir.

LXXXVI

Notre défiance justifie la tromperie d'autrui.

*LXXXVII

Les hommes ne vivroient pas longtemps en société s'ils n'étoient les dupes les uns des autres.

1. *Var.* La réconciliation avec nos ennemis, qui se fait au nom de la sincérité, de la douceur et de la tendresse... (1665 — nº 95).

2. *Var.* L'amitié la plus désintéressée n'est qu'un trafic où notre amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner (1665 — nº 94).

LXXXVIII

L'amour-propre nous augmente ou nous diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LXXXIX

Tout le monde se plaint de sa mémoire et personne ne se plaint de son jugement.

*XC

Nous plaisons plus souvent dans le commerce de la vie par nos défauts que par nos bonnes qualités.

XCI

La plus grande ambition n'en a pas la moindre apparence lorsqu'elle se rencontre dans une impossibilité absolue d'arriver où elle aspire.

XCII

Détromper un homme préoccupé de son mérite est lui rendre un aussi mauvais office que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivaient dans le port étaient à lui[1].

XCIII

Les vieillards aiment à donner de bons préceptes pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples.

1. *Var.* On a autant de sujet de se plaindre de ceux qui nous apprennent à nous connoître nous-mêmes qu'en eut ce fou d'Athènes de se plaindre du médecin qui l'avoit guéri de l'opinion d'être riche (1665 — n° 104).

XCIV

Les grands noms abaissent, au lieu d'élever, ceux qui ne les savent pas soutenir.

*XCV

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

*XCVI

Tel homme est ingrat, qui est moins coupable de son ingratitude que celui qui lui a fait du bien.

XCVII

On s'est trompé lorsqu'on a cru que l'esprit et le jugement étoient deux choses différentes : le jugement n'est que la grandeur de la lumière de l'esprit. Cette lumière pénètre le fond des choses; elle y remarque tout ce qu'il faut remarquer et aperçoit celles qui semblent imperceptibles. Ainsi il faut demeurer d'accord que c'est l'étendue de la lumière de l'esprit qui produit tous les effets qu'on attribue au jugement[1].

*XCVIII

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

1. *Var.* Le jugement n'est autre chose que la grandeur de la lumière de l'esprit; son étendue est la mesure de sa lumière, sa profondeur est celle qui pénètre le fond des choses, son discernement les compare et les distingue, sa justesse ne voit que ce qu'il faut voir, sa droiture les prend toujours par le bon biais, sa délicatesse aperçoit celles qui paroissent imperceptibles, et le jugement décide ce que les choses sont; si on l'examine bien, on trouvera que toutes ces qualités ne sont autre chose que la grandeur de l'esprit, lequel, voyant tout, rencontre dans la plénitude de ses lumières tous les avantages dont nous venons de parler (1665 — n° 107)

XCIX

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates[1].

C

La galanterie de l'esprit est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable[2].

CI

Il arrive souvent que des choses se présentent plus achevées à notre esprit qu'il ne les pourroit faire avec beaucoup d'art[3].

CII

L'esprit est toujours la dupe du cœur.

CIII

Tous ceux qui connoissent leur esprit ne connoissent pas leur cœur[4].

CIV

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger et d'autres dont on ne juge jamais si bien que quand on en est éloigné[5].

1. *Var.* La politesse de l'esprit est un tour par lequel il pense toujours des choses honnêtes et délicates (1665 — nº 99).

2. *Var.* La galanterie de l'esprit est un tour de l'esprit, par lequel il entre dans es choses les plus flatteuses, c'est-à-dire celles qui sont le plus capables de plaire aux autres (1665 — nº 110).

3. *Var.* Il y a des jolies choses que l'esprit ne cherche point et qu'il trouve toutes achevées en lui-même; il semble qu'elles y soient cachées comme l'or et les diamants dans le sein de la terre (1665 — nº 111).

4. *Var.* Bien des gens connoissent leur esprit, qui ne connoissent pas leur cœur (1665 — nº 113).

5. *Var.* Toutes les grandes choses ont leur point de perspective, comme les statues; il y en a...., etc. (1665 — nº 114).

CV

Celui-là n'est pas raisonnable, à qui le hasard fait trouver la raison ; mais celui qui la connoît, qui la discerne, et qui la goûte.

CVI

Pour bien savoir les choses, il en faut savoir le détail et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites.

CVII

C'est une espèce de coquetterie de faire remarquer qu'on n'en fait jamais.

CVIII

L'esprit ne saurait jouer longtemps le personnage du cœur.

CIX

La jeunesse change ses goûts par l'ardeur du sang et la vieillesse conserve les siens par l'accoutumance.

CX

On ne donne rien si libéralement que ses conseils[1].

CXI

Plus on aime une maîtresse, plus on est près de la haïr.

CXII

Les défauts de l'esprit augmentent en vieillissant, comme ceux du visage.

1. *Var.* Il n'y a point de plaisir qu'on fasse plus volontiers à un ami que celui de lui donner conseil (1665 — nº 117).

CXIII

Il y a de bons mariages, mais il n'y en a point de délicieux.

CXIV

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis et trahi par ses amis et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

CXV

Il est aussi facile de se tromper soi-même sans s'en apercevoir qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

CXVI

Rien n'est moins sincère que la manière de demander et de donner des conseils. Celui qui en demande paroît avoir une déférence respectueuse pour les sentiments de son ami, bien qu'il ne pense qu'à lui faire approuver les siens et à le rendre garant de sa conduite; et celui qui conseille paye la confiance qu'on lui témoigne d'un zèle ardent et désintéressé, quoiqu'il ne cherche le plus souvent, dans les conseils qu'il donne, que son propre intérêt ou sa gloire[1].

CXVII

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir

1. *Var.* Rien n'est plus divertissant que de voir deux hommes assemblés, l'un pour demander conseil et l'autre pour le donner : l'un paroît avec une déférence respectueuse et dit qu'il vient recevoir des instructions pour sa conduite, et son dessein, le plus souvent, est de faire approuver ses sentiments, et de rendre celui qu'il vient consulter garant de l'affaire qu'il lui propose. Celui qui conseille paye d'abord la confiance de son ami des marques d'un zèle ardent et désintéressé et il cherche en même temps, dans ses propres intérêts, des règles de conseiller; de sorte que son conseil lui est bien plus propre qu'à celui qui le reçoit (1665 – n° 118).

bien feindre de tomber dans les pièges qu'on nous tend et l'on n'est jamais si aisément trompé que quand on songe à tromper les autres.

CXVIII

L'intention de ne jamais tromper nous expose à être souvent trompés.

CXIX

Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes[1].

CXX

L'on fait plus souvent des trahisons par foiblesse que par un dessein formé de trahir.

CXXI

On fait souvent du bien pour pouvoir impunément faire du mal.

CXXII

Si nous résistons à nos passions, c'est plus par leur foiblesse que par notre force.

CXXIII

On n'auroit guère de plaisir si on ne se flattoit jamais.

*CXXIV

Les plus habiles affectent toute leur vie de blâmer les finesses pour s'en servir en quelque grande occasion et pour quelque grand intérêt.

1. *Var.* La coutume que nous avons de nous déguiser aux autres, pour acquérir leur estime, fait qu'enfin nous nous déguisons à nous-mêmes (1665 — n° 123).

CXXV

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit se découvre en un autre.

CXXVI

Les finesses et les trahisons ne viennent que du manque d'habileté[1].

*CXXVII

Le vrai moyen d'être trompé c'est de se croire plus fin que les autres[2].

CXXVIII

La trop grande subtilité est une fausse délicatesse et la véritable délicatesse est une solide subtilité.

CXXIX

Il suffit quelquefois d'être grossier pour n'être pas trompé par un habile homme.

CXXX

La foiblesse est le seul défaut que l'on ne sauroit corriger.

*CXXXI

Le moindre défaut des femmes qui se sont abandonnées à faire l'amour, c'est de faire l'amour.

CXXXII

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que de l'être pour soi-même.

1. *Var.* Si on était toujours assez habile, on ne feroit jamais de finesses ni de trahisons (1665 — n° 128).

2. *Var.* On est fort sujet à être trompé quand on croit être plus fin que les autres (1665 — n° 129).

CXXXIII

Les seules bonnes copies sont celles qui nous font voir le ridicule des méchants originaux[1].

*CXXXIV

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a que par celles que l'on affecte d'avoir.

CXXXV

On est quelquefois aussi différent de soi-même que des autres.

CXXXVI

Il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux s'ils n'avoient jamais entendu parler de l'amour.

CXXXVII

On parle peu quand la vanité ne fait pas parler[2].

CXXXVIII

On aime mieux dire du mal de soi-même que de n'en point parler.

CXXXIX

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les

1. *Var.* Dans l'édition de 1666, qui est celle où cette réflexion a paru pour la première fois, on lit *des excellents originaux*, au lieu de *des méchants originaux*.

2. *Var.* Quand la vanité ne fait point parler on n'a pas envie de dire grand' chose (1665 — n° 139).

plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, au même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire; au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

*CXL

Un homme d'esprit serait souvent bien embarrassé sans la compagnie des sots.

CXLI

Nous nous vantons souvent de ne nous point ennuyer et nous sommes si glorieux que nous ne voulons pas nous trouver de mauvaise compagnie[1].

CXLII

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses, les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler et de ne rien dire.

*CXLIII

C'est plutôt par l'estime de nos propres sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres, que par l'estime de leur mérite; et nous voulons nous

1. *Var.* On se vante souvent mal à propos de ne se point ennuyer et l'homme est si glorieux qu'il ne veut pas se trouver de mauvaise compagnie (1665 — n° 143).

attirer des louanges, lorsqu'il semble que nous leur en donnons[1].

CXLIV

On n'aime point à louer et on ne loue jamais personne sans intérêt. La louange est une flatterie habile, cachée et délicate qui satisfait différemment celui qui la donne et celui qui la reçoit : l'un la prend comme une récompense de son mérite; l'autre la donne pour faire remarquer son équité et son discernement.

CXLV

Nous choisissons souvent des louanges empoisonnées qui font voir par contre-coup, en ceux que nous louons, des défauts que nous n'osons découvrir d'une autre sorte.

CXLVI

On ne loue d'ordinaire que pour être loué.

CXLVII

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit.

CXLVIII

Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent.

CXLIX

Le refus des louanges est un désir d'être loué deux fois[2].

1. *Var.* C'est plutôt par l'estime de nos sentiments que nous exagérons les bonnes qualités des autres que par leur mérite ; et nous nous louons, en effet, lorsqu'il semble que nous leur donnons des louanges (1665 — n° 146).

2. *Var.* La modestie qui semble refuser les louanges n'est en effet qu'un désir d'en avoir de plus délicates (1665 — n° 147.

CL

Le désir de mériter les louanges qu'on nous donne fortifie notre vertu et celles que l'on donne à l'esprit, à la valeur et à la beauté, contribuent à les augmenter[1].

*CLI

Il est plus difficile de s'empêcher d'être gouverné que de gouverner les autres.

CLII

Si nous ne nous flattions pas nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

CLIII

La nature fait le mérite et la fortune le met en œuvre.

CLIV

La fortune nous corrige de plusieurs défauts que la raison ne sauroit corriger.

*CLV

Il y a des gens dégoûtants avec du mérite et d'autres qui plaisent avec des défauts[2].

CLVI

Il y a des gens dont tout le mérite consiste à dire et

1. *Var.* L'approbation que l'on donne à l'esprit à la beauté et à la valeur, les augmente, les perfectionne et leur fait faire de plus grands effets qu'ils n'auroient été capables de faire d'eux-mêmes (1665 — nº 156).

2. *Var.* Comme il y a de bonnes viandes qui affadissent le cœur, il y a un mérite fade et des personnes qui dégoûtent avec des qualités bonnes et estimables (1665 — nº 162).

à faire des sottises utilement et qui gâteroient tout s'ils changeoient de conduite.

*CLVII

La gloire des grands hommes se doit toujours mesurer aux moyens dont ils se sont servis pour l'acquérir.

CLVIII

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a de cours que par notre vanité.

CLIX

Ce n'est pas assez d'avoir de grandes qualités, il en faut avoir l'économie.

CLX

Quelque éclatante que soit une action, elle ne doit pas passer pour grande lorsqu'elle n'est pas l'effet d'un grand dessein[1].

CLXI

Il doit y avoir une certaine proportion entre les actions et les desseins si on en veut tirer tous les effets qu'elles peuvent produire.

CLXII

L'art de savoir bien mettre en œuvre de médiocres qualités dérobe l'estime et donne souvent plus de réputation que le véritable mérite.

1. *Var.* On se mécompte toujours dans le jugement que l'on fait de nos actions, quand elles sont plus grandes que nos desseins (1665 — n° 167).

CLXIII

Il y a une infinité de conduites qui paroissent ridicules et dont les raisons cachées sont très sages et très solides[1].

*CLXIV

Il est plus facile de paroître digne des emplois qu'on n'a pas que de ceux que l'on exerce.

CLXV

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens et notre étoile celle du public.

CLXVI

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite que le mérite même.

CLXVII

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

*CLXVIII

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

CLXIX

Pendant que la paresse et la timidité nous retiennent dans notre devoir, notre vertu en a souvent tout l'honneur[2].

1. *Var.* Il y a une infinité de conduites qui ont un ridicule apparent et qui sont, dans leurs raisons cachées, très sages et très solides (1665 — n° 170).

2. *Var.* Pendant que la paresse et la timidité ont seules le mérite de nous tenir dans notre devoir, notre vertu en a tout l'honneur (1665 — n° 177).

CLXX

Il est difficile de juger si un procédé net, sincère et honnête, est un effet de probité ou d'habileté[1].

CLXXI

Les vertus se perdent dans l'intérêt comme les fleuves se perdent dans la mer.

CLXXII

Si on examine bien les divers effets de l'ennui, on trouvera qu'il fait manquer à plus de devoirs que l'intérêt.

*CLXXIII

Il y a diverses sortes de curiosités : l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent[2].

CLXXIV

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

CLXXV

La constance en amour est une inconstance perpé-

1. *Var.* Il n'y a personne qui sache si un procédé net sincère et honnête est plutôt un effet de probité que d'habileté (1665 — n° 178).

2. *Var.* La curiosité n'est pas, comme l'on croit, un simple amour de la nouveauté; il y en a une d'intérêt qui fait que nous voulons savoir les choses pour nous en prévaloir; il y en a une autre d'orgueil qui nous donne envie d'être au-dessus de ceux qui ignorent les choses et de n'être pas au-dessous de ceux qui les savent (1665 — n° 182).

tuelle qui fait que notre cœur s'attache successivement à toutes les qualités de la personne que nous aimons, donnant tantôt la préférence à l'une, tantôt à l'autre; de sorte que cette constance n'est qu'une inconstance arrêtée et renfermée dans un même sujet.

CLXXVI

Il y a deux sortes de constance en amour : l'une vient de ce que l'on trouve sans cesse dans la personne que l'on aime de nouveaux sujets d'aimer et l'autre vient de ce que l'on se fait un honneur d'être constant.

*CLXXVII

La persévérance n'est digne ni de blâme ni de louange, parce qu'elle n'est que la durée des goûts et des sentiments qu'on ne s'ôte et qu'on ne se donne point.

CLXXVIII

Ce qui nous fait aimer les nouvelles connoissances n'est pas tant la lassitude que nous avons des vieilles, ou le plaisir de changer, que le dégoût de n'être pas assez admirés de ceux qui nous connoissent trop et l'espérance de l'être davantage de ceux qui ne nous connoissent pas tant.

CLXXIX

Nous nous plaignons quelquefois légèrement de nos amis pour justifier par avance notre légèreté.

CLXXX

Notre repentir n'est pas tant un regret du mal que nous avons fait qu'une crainte de celui qui nous en peut arriver.

CLXXXI

Il y a une inconstance qui vient de la légèreté de l'esprit ou de sa foiblesse, qui lui fait recevoir toutes les opinions d'autrui; et il y en a une autre qui est plus excusable, qui vient du dégoût des choses.

*CLXXXII

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

*CLXXXIII

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

CLXXXIV

Nous avouons nos défauts, pour réparer par notre sincérité le tort qu'ils nous font dans l'esprit des autres[1].

*CLXXXV

Il y a des héros en mal comme en bien.

CLXXXVI

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices, mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu[2].

1. *Var.* Nous avouons nos défauts afin qu'en donnant bonne opinion de la justice de notre esprit, nous réparions le tort qu'ils nous ont fait dans l'esprit des autres (1665 — n° 193). — Nous n'avouons jamais nos défauts que par vanité (1665 — n° 200).

2. *Var.* On peut haïr et mépriser les vices sans haïr ni mépriser les vicieux; mais on a toujours du mépris pour ceux qui manquent de vertu (1665 — n° 195)

CLXXXVII

Le nom de la vertu sert à l'intérêt aussi utilement que les vices.

CLXXXVIII

La santé de l'âme n'est pas plus assurée que celle du corps et, quoique l'on paroisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'y laisser emporter que de tomber malade quand on se porte bien.

CLXXXIX

Il semble que la nature ait prescrit à chaque homme, dès sa naissance, des bornes pour les vertus et pour les vices.

CXC

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

*CXCI

On peut dire que les vices nous attendent dans le cours de la vie comme des hôtes chez qui il faut successivement loger, et je doute que l'expérience nous les fît éviter, s'il nous étoit permis de faire deux fois le chemin.

CXCII

Quand les vices nous quittent, nous nous flattons de la créance que c'est nous qui les quittons.

CXCIII

Il y a des rechutes dans les maladies de l'âme comme dans celles du corps. Ce que nous prenons pour notre guérison n'est le plus souvent qu'un relâche ou un changement de mal.

CXCIV

Les défauts de l'âme sont comme les blessures du corps; quelque soin qu'on prenne de les guérir, la cicatrice paroît toujours et elles sont à tout moment en danger de se rouvrir.

CXCV

Ce qui nous empêche souvent de nous abandonner à un seul vice est que nous en avons plusieurs.

CXCVI

Nous oublions aisément nos fautes lorsqu'elles ne sont sues que de nous[1].

CXCVII

Il y a des gens de qui l'on peut ne jamais croire du mal sans l'avoir vu, mais il n'y en a point en qui il nous doive surprendre en le voyant.

CXCVIII

Nous élevons la gloire des uns pour abaisser celle des autres et quelquefois on loueroit moins monsieur le Prince et monsieur de Turenne si on ne les vouloit point blâmer tous deux[2].

CXCIX

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

1. *Var.* Quand il n'y a que nous qui savons nos crimes, ils sont bientôt oubliés (1665 — n° 207).

2. Dans la première édition (1665 — n° 149), cette réflexion et la 145e n'en faisaient qu'une seule et étaient comprises sous le même numéro. Dès la 2e édition (1666), La Rochefoucauld les sépara et les plaça dans l'ordre où elles sont aujourd'hui.

*CC

La vertu n'iroit pas si loin si la vanité ne lui tenoit compagnie.

CCI

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde se trompe fort; mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui se trompe encore davantage.

CCII

Les faux honnêtes gens sont ceux qui déguisent leurs défauts aux autres et à eux-mêmes; les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connoissent parfaitement et les confessent.

CCIII

Le vrai honnête homme est celui qui ne se pique de rien.

*CCIV

La sévérité des femmes est un ajustement et un fard qu'elles ajoutent à leur beauté[1].

*CCV

L'honnêteté des femmes est souvent l'amour de leur réputation et de leur repos.

CCVI

C'est être véritablement honnête homme que de vouloir être toujours exposé à la vue des honnêtes gens.

1. *Var.* Dans la première édition, la pensée se terminait ainsi : « C'est un attrait fin et délicat et une douceur déguisée » (1665 — nº 216).

CCVII

La folie nous suit dans tous les temps de la vie. Si quelqu'un paroît sage c'est seulement parce que ses folies sont proportionnées à son âge et à sa fortune.

CCVIII

Il y a des gens niais qui se connoissent et qui emploient habilement leur niaiserie.

CCIX

Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit.

CCX

En vieillissant, on devient plus fou et plus sage.

*CCXI

Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles qu'on ne chante qu'un certain temps[1].

CCXII

La plupart des gens ne jugent des hommes que par la vogue qu'ils ont ou par leur fortune.

CCXIII

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, le désir de rendre notre vie commode et agréable et l'envie d'abaisser les autres, sont

1. *Var.* Il y a des gens qui ressemblent aux vaudevilles, que tout le monde chante un certain temps, quelque fades et dégoûtants qu'ils soient (1665 — n° 223).

souvent les causes de cette valeur si célèbre parmi les hommes.

CCXIV

La valeur est dans les simples soldats un métier périlleux qu'ils ont pris pour gagner leur vie.

CCXV

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre deux est vaste et contient toutes les autres espèces de courage. Il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs. Il y a des hommes qui s'exposent volontiers au commencement d'une action et qui se relâchent et se rebutent aisément par sa durée. Il y en a qui sont contents quand ils ont satisfait à l'honneur du monde et qui font fort peu de chose au delà. On en voit qui ne sont pas toujours également maîtres de leur peur. D'autres se laissent quelquefois entraîner à des terreurs générales; d'autres vont à la charge parce qu'ils n'osent demeurer dans leurs postes. Il s'en trouve à qui l'habitude des moindres périls affermit le courage et les prépare à s'exposer à de plus grands. Il y en a qui sont braves à coups d'épée et qui craignent les coups de mousquet; d'autres sont assurés aux coups de mousquet et appréhendent de se battre à coups d'épée. Tous ces courages de différentes espèces conviennent en ce que la nuit augmentant la crainte et cachant les bonnes et les mauvaises actions, elle donne la liberté de se ménager. Il y a encore un autre ménagement plus général : car on ne voit point d'homme qui fasse tout ce qu'il seroit capable de faire dans une occasion s'il étoit assuré d'en revenir; de sorte qu'il

est visible que la crainte de la mort ôte quelque chose de la valeur.

CCXVI

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde[1].

CCXVII

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle et c'est par cette force que les héros se maintiennent en un état paisible et conservent l'usage libre de leur raison dans les accidents les plus surprenants et les plus terribles.

*CCXVIII

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

CCXIX

La plupart des hommes s'exposent assez dans la guerre pour sauver leur honneur, mais peu se veulent toujours exposer autant qu'il est nécessaire pour faire réussir le dessein pour lequel ils s'exposent.

CCXX

La vanité, la honte et surtout le tempérament, font souvent la valeur des hommes et la vertu des femmes[2].

1. *Var.* La pure valeur (s'il y en avoit) seroit de faire sans témoins, etc. (1665 — n° 229).

2. Dans la première édition, La Rochefoucauld n'avait pas étendu ce raisonnement à la vertu des femmes.

CCXXI

On ne veut point perdre la vie et on veut acquérir de la gloire : ce qui fait que les braves ont plus d'adresse et d'esprit pour éviter la mort que les gens de chicane n'en ont pour conserver leur bien.

CCXXII

Il n'y a guère de personnes qui, dans le premier penchant de l'âge, ne fassent connoître par où leur corps et leur esprit doivent défaillir.

*CCXXIII

Il est de la reconnoissance comme de la bonne foi des marchands : elle entretient le commerce et nous ne payons pas parce qu'il est juste de nous acquitter, mais pour trouver plus facilement des gens qui nous prêtent.

CCXXIV

Tous ceux qui s'acquittent des devoirs de la reconnoissance ne peuvent pas pour cela se flatter d'être reconnoissants.

CCXXV

Ce qui fait le mécompte dans la reconnoissance qu'on attend des grâces que l'on a faites, c'est que l'orgueil de celui qui donne et l'orgueil de celui qui reçoit ne peuvent convenir du bienfait.

CCXXVI

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

CCXXVII

Les gens heureux ne se corrigent guère ; ils croient toujours avoir raison quand la fortune soutient leur mauvaise conduite.

CCXXVIII

L'orgueil ne veut pas devoir et l'amour-propre ne veut pas payer.

CCXXIX

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait[1].

CCXXX

Rien n'est si contagieux que l'exemple et nous ne faisons jamais de grands biens ni de grands maux qui n'en produisent de semblables. Nous imitons les bonnes actions par émulation et les mauvaises par la malignité de notre nature que la honte retenait prisonnière et que l'exemple met en liberté.

CCXXXI

C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul.

CCXXXII

Quelque prétexte que nous donnions à nos affections, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent.

CCXXXIII

Il y a dans les afflictions diverses sortes d'hypo-

1. *Var.* Le bien qu'on nous a fait veut que nous respections le mal que l'on nous a fait après (1665 — nº 243). — Le bien que nous avons reçu veut que nous respections le mal qu'on nous fait (1666 — 1671 — 1675 — nº 229).

crisie. Dans l'une, sous prétexte de pleurer la perte d'une personne qui nous est chère, nous nous pleurons nous-mêmes; nous regrettons la bonne opinion qu'elle avoit de nous; nous pleurons la diminution de notre bien, de notre plaisir, de notre considération. Ainsi, les morts ont l'honneur des larmes qui ne coulent que pour les vivants. Je dis que c'est une espèce d'hypocrisie, à cause que dans ces sortes d'afflictions on se trompe soi-même. Il y a une autre hypocrisie qui n'est pas si innocente, parce qu'elle impose à tout le monde : c'est l'affliction de certaines personnes qui aspirent à la gloire d'une belle et immortelle douleur. Après que le temps, qui consume tout, a fait cesser celle qu'elles avoient en effet, elles ne cessent pas d'opiniâtrer leurs pleurs, leurs plaintes et leurs soupirs; elles prennent un personnage lugubre et travaillent à persuader, par toutes leurs actions, que leur déplaisir ne finira qu'avec leur vie. Cette triste et fatigante vanité se trouve d'ordinaire dans les femmes ambitieuses. Comme leur sexe leur ferme tous les chemins qui mènent à la gloire, elles s'efforcent de se rendre célèbres par la montre d'une inconsolable affliction. Il y a encore une autre espèce de larmes qui n'ont que de petites sources qui coulent et se tarissent facilement. On pleure pour avoir la réputation d'être tendre; on pleure pour être plaint; on pleure pour être pleuré; enfin on pleure pour éviter la honte de ne pleurer pas.

CCXXXIV

C'est plus souvent par orgueil que par défaut de lumières qu'on s'oppose avec tant d'opiniâtreté aux opinions les plus suivies : on trouve les premières places prises dans le bon parti et on ne veut point des dernières.

CCXXXV

Nous nous consolons aisément des disgrâces de nos amis lorsqu'elles servent à signaler notre tendresse pour eux.

CCXXXVI

Il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté et qu'il s'oublie lui-même lorsque nous travaillons pour l'avantage des autres. Cependant, c'est prendre le chemin le plus assuré pour arriver à ses fins; c'est prêter à usure, sous prétexte de donner : c'est enfin s'acquérir tout le monde par un moyen subtil et délicat[1].

*CCXXXVII

Nul ne mérite d'être loué de sa bonté s'il n'a pas la force d'être méchant. Toute autre bonté n'est, le plus souvent, qu'une paresse ou une impuissance de la volonté.

*CCXXXVIII

Il n'est pas si dangereux de faire du mal à la plupart des hommes que de leur faire trop de bien.

CCXXXIX

Rien ne flatte plus notre orgueil que la confiance

1. *Var.* Qui considérera superficiellement tous les effets de la bonté qui nous fait sortir hors de nous-mêmes et qui nous immole continuellement à l'avantage de tout le monde, sera tenté de croire que, lorsqu'elle agit, l'amour-propre s'oublie et s'abandonne lui-même ou se laisse dépouiller et appauvrir sans s'en apercevoir. De sorte qu'il semble que l'amour-propre soit la dupe de la bonté: cependant, c'est le plus utile de tous les moyens dont l'amour-propre se sert pour arriver à ses fins; c'est un chemin dérobé par où il revient à lui-même plus riche et plus abondant, c'est un désintéressement qu'il met à une furieuse usure, c'est enfin un ressort délicat avec lequel il réunit, il dispose et tourne tous les hommes en sa faveur (1665 — n° 250).

des grands, parce que nous la regardons comme un effet de notre mérite, sans considérer qu'elle ne vient le plus souvent que de vanité ou d'impuissance de garder le secret[1].

CCXL

On peut dire de l'agrément séparé de la beauté que c'est une symétrie dont on ne sait point les règles et un rapport secret des traits ensemble et des traits avec les couleurs et l'air de la personne.

CCXLI

La coquetterie est le fond de l'humeur des femmes; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par la crainte ou par la raison[2].

CCXLII

On incommode souvent les autres quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

CCXLIII

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens.

1. *Var.* Rien ne nous plaît tant que la confiance des grands et des personnes considérables par leurs emplois, par leur esprit, ou par leur mérite; elle nous fait sentir un plaisir exquis et élève merveilleusement notre orgueil parce que nous la regardons comme un effet de notre fidélité; cependant, nous serions remplis de confusion si nous considérions l'imperfection et la bassesse de sa naissance. car elle vient de la vanité, de l'envie de parler et de l'impuissance de retenir le secret : de sorte qu'on peut dire que la confiance est comme un relâchement de l'âme causé par le nombre et par le poids des choses dont elle est pleine (1665 — nº 255).

2. *Var.* La coquetterie est le fond et l'humeur de toutes les femmes ; mais toutes ne la mettent pas en pratique, parce que la coquetterie de quelques-unes est retenue par leur tempérament et par leur raison (1665 — nº 262).

CCXLIV

La souveraine habileté consiste à bien connoître le prix des choses.

CCXLV

C'est une grande habileté que de savoir cacher son habileté[1].

CCXLVI

Ce qui paroît générosité n'est souvent qu'une ambition déguisée qui méprise de petits intérêts pour aller à de plus grands[2].

*CCXLVII

La fidélité qui paroît en la plupart des hommes n'est qu'une invention de l'amour-propre pour attirer la confiance : c'est un moyen de nous élever au-dessus des autres et de nous rendre dépositaires des choses les plus importantes[3].

CCXLVIII

La magnanimité méprise tout pour avoir tout.

CCXLIX

Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la

1. *Var.* Le plus grand art d'un habile homme est celui de savoir cacher son habileté (1665 — nº 267).

2. *Var.* La générosité est un industrieux emploi du désintéressement pour aller plus tôt à un plus grand intérêt (1665 — nº 268).

3. *Var.* La fidélité est une invention rare de l'amour-propre, par laquelle l'homme, s'érigeant en dépositaire des choses précieuses, se rend lui-même infiniment précieux; de tous les trafics de l'amour-propre, c'est celui où il fait le moins d'avances et de plus grands profits; c'est un raffinement de sa politique avec lequel il engage les hommes par leurs biens, par leur honneur, par leur liberté et par leur vie, qu'ils sont forcés de confier en quelques occasions, à élever l'homme fidèle au-dessus de tout le monde(1665 — nº 269).

voix, dans les yeux et dans l'air de la personne, que dans le choix des paroles[1].

CCL

La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu'il faut et à ne dire que ce qu'il faut.

*CCLI

Il y a des personnes à qui les défauts siéent bien et d'autres qui sont disgraciées avec leurs bonnes qualités.

CCLII

Il est aussi ordinaire de voir changer les goûts qu'il est extraordinaire de voir changer les inclinations.

*CCLIII

L'intérêt met en œuvre toutes sortes de vertus et de vices[2].

CCLIV

L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission dont on se sert pour soumettre les autres. C'est un artifice de l'orgueil qui s'abaisse pour s'élever et, bien qu'il se transforme en mille manières, il n'est jamais mieux déguisé et plus capable de tromper que lorsqu'il se cache sous la figure de l'humilité[3].

1. *Var.* Il n'y a pas moins d'éloquence dans le ton de la voix que dans le choix des paroles (1665 — n° 272). — Il y a une éloquence dans les yeux et dans l'air de la personne qui ne persuade pas moins que celle de la parole (1665 — n° 274).

2. *Var.* L'intérêt donne toutes sortes de vertus et de vices (1665 — n° 276).

3. *Var.* L'humilité n'est souvent qu'une feinte soumission que nous employons pour soumettre effectivement tout le monde; c'est un mouvement de l'orgueil par lequel il s'abaisse devant les hommes pour s'élever sur eux; c'est un déguisement, et son premier stratagème; mais, quoique ses changements soient presque infinis et qu'il soit admirable sous toutes sortes de figures, il faut avouer néan-

CCLV

Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, des gestes et des mines qui leur sont propres et ce rapport, bon ou mauvais, agréable ou désagréable, est ce qui fait que les personnes plaisent ou déplaisent[1].

CCLVI

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paroître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi, on peut dire que le monde n'est composé que de mines[2].

*CCLVII

La gravité est un mystère du corps inventé pour cacher les défauts de l'esprit.

*CCLVIII

Le bon goût vient plus du jugement que de l'esprit.

CCLIX

Le plaisir de l'amour est d'aimer et l'on est plus

moins qu'il n'est jamais si rare ni si extraordinaire que lorsqu'il se cache sous la forme et sous l'habit de l'humilité : car alors on le voit, les yeux baissés, dans une contenance modeste et reposée; toutes ses paroles sont douces et respectueuses, pleines d'estime pour les autres et de dédain pour lui-même. Si on l'en veut croire, il est indigne de tous les honneurs, il n'est capable d'aucun emploi, il ne reçoit les charges où on l'élève que comme un effet de la bonté des hommes et de la faveur aveugle de la fortune. C'est l'orgueil qui joue tous les personnages que l'on prend pour l'humilité (1665 — n° 277).

1. *Var.* Tous les sentiments ont chacun un ton de voix, un geste et des mines qui leur sont propres; ce rapport, bon ou mauvais, fait les bons ou les mauvais comédiens et c'est ce qui fait aussi que les personnes plaisent ou déplaisent (1665 — n° 278).

2. *Var.* Dans toutes les professions et dans tous les arts, chacun se fait une mine et un extérieur qu'il met en la place de la chose dont il veut avoir le mérite; de sorte que tout le monde n'est composé que de mines et c'est inutilement que nous travaillons à y trouver rien de réel (1665 — n° 270).

heureux par la passion que l'on a que par celle que l'on donne.

*CCLX

La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli.

*CCLXI

L'éducation que l'on donne d'ordinaire aux jeunes gens est un second amour-propre qu'on leur inspire.

*CCLXII

Il n'y a point de passion où l'amour de soi-même règne si puissamment que dans l'amour et on est toujours plus disposé à sacrifier le repos de ce qu'on aime qu'à perdre le sien.

*CCLXIII

Ce qu'on nomme libéralité n'est le plus souvent que la vanité de donner, que nous aimons mieux que ce que nous donnons[1].

*CCLXIV

La pitié est souvent un sentiment de nos propres maux dans les maux d'autrui. C'est une habile prévoyance des malheurs où nous pouvons tomber. Nous donnons du secours aux autres pour les engager à nous en donner en de semblables occasions; et ces services que nous leur rendons sont, à proprement parler, des biens que nous nous faisons à nous-mêmes par avance.

CCLXV

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté et nous ne

1. *Var.* Il n'y a point de libéralité; ce n'est que la vanité de donner que nous aimons mieux que ce que nous donnons (1665 — nº 280).

croyons pas aisément ce qui est au delà de ce que nous voyons[1].

CCLXVI

C'est se tromper que de croire qu'il n'y ait que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour, qui puissent triompher des autres. La paresse, toute languissante qu'elle est, ne laisse pas d'en être souvent la maîtresse; elle usurpe sur tous les desseins et sur toutes les actions de la vie; elle y détruit et y consume insensiblement les passions et les vertus.

CCLXVII

La promptitude à croire le mal sans l'avoir assez examiné est un effet de l'orgueil et de la paresse. On veut trouver des coupables et on ne veut pas se donner la peine d'examiner les crimes.

CCLXVIII

Nous récusons des juges pour les plus petits intérêts et nous voulons bien que notre réputation et notre gloire dépendent du jugement des hommes qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie ou par leur préoccupation, ou par leur peu de lumières et ce n'est que pour les faire prononcer en notre faveur que nous exposons en tant de manières notre repos et notre vie[2].

1. La seconde partie de cette réflexion se trouve répétée deux fois dans la première édition (nos 257, 288).

2. *Var.* Nous récusons tous les jours des juges pour les plus petits intérêts et nous faisons dépendre notre gloire et notre réputation, qui sont les plus grands biens du monde, du jugement des hommes qui nous sont tous contraires, ou par leur jalousie, ou par leur malignité, ou par leur préoccupation, ou par leur sottise; et c'est pour obtenir d'eux un arrêt en notre faveur que nous exposons notre repos et notre vie en cent manières et que nous la condamnons à une infinité de soucis de peines et de travaux (1665 — no 292).

CCLXIX

Il n'y a guère d'homme assez habile pour connaître tout le mal qu'il fait.

CCLXX

L'honneur acquis est caution de celui qu'on doit acquérir.

*CCLXXI

La jeunesse est une ivresse continuelle; c'est la fièvre de la raison[1].

CCLXXII

Rien ne devroit plus humilier les hommes qui ont mérité de grandes louanges que le soin qu'ils prennent encore de se faire valoir par de petites choses.

CCLXXIII

Il y a des gens qu'on approuve dans le monde, qui n'ont pour tout mérite que les vices qui servent au commerce de la vie.

CCLXXIV

La grâce de la nouveauté est à l'amour ce que la fleur est sur les fruits : elle y donne un lustre qui s'efface aisément et qui ne revient jamais.

*CCLXXV

Le bon naturel, qui se vante d'être si sensible, est souvent étouffé par le moindre intérêt.

1. *Var.* La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la santé, c'est la folie de la raison (1665 — nº 295).

CCLXXVI

L'absence diminue les médiocres passions et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

CCLXXVII

Les femmes croient souvent aimer encore qu'elles n'aiment pas. L'occupation d'une intrigue, l'émotion d'esprit que donne la galanterie, la pente naturelle au plaisir d'être aimées et la peine de refuser leur persuadent qu'elles ont de la passion lorsqu'elles n'ont que de la coquetterie.

CCLXXVIII

Ce qui fait que l'on est souvent mécontent de ceux qui négocient est qu'ils abandonnent presque toujours l'intérêt de leurs amis pour l'intérêt du succès de la négociation qui devient le leur, par l'honneur d'avoir réussi à ce qu'ils avoient entrepris.

CCLXXIX

Quand nous exagérons la tendresse que nos amis ont pour nous, c'est souvent moins par reconnaissance que par le désir de faire juger de notre mérite.

CCLXXX

L'approbation que l'on donne à ceux qui entrent dans le monde vient souvent de l'envie secrète que l'on porte à ceux qui y sont établis.

CCLXXXI

L'orgueil qui nous inspire tant d'envie nous sert souvent aussi à la modérer.

CCLXXXII

Il y a des faussetés déguisées qui représentent si bien la vérité que ce serait mal juger que de ne s'y pas laisser tromper.

CCLXXXIII

Il n'y a pas quelquefois moins d'habileté à savoir profiter d'un bon conseil qu'à se bien conseiller soi-même.

CCLXXXIV

Il y a des méchants qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

*CCLXXXV

La magnanimité est assez définie par son nom, néanmoins on pourroit dire que c'est le bon sens de l'orgueil et la voie la plus noble pour recevoir des louanges.

CCLXXXVI

Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d'aimer.

CCLXXXVII

Ce n'est pas tant la fertilité de l'esprit qui nous fait trouver plusieurs expédients sur une même affaire, que c'est le défaut de lumières qui nous fait arrêter à tout ce qui se présente à notre imagination et qui nous empêche de discerner d'abord ce qui est le meilleur.

CCLXXXVIII

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certains temps et la grande habileté

consiste à connoître quand il est dangereux d'en user[1].

CCLXXXIX

La simplicité affectée est une imposture délicate.

CCXC

Il y a plus de défauts dans l'humeur que dans l'esprit.

*CCXCI

Le mérite des hommes a sa saison aussi bien que les fruits.

CCXCII

On peut dire de l'humeur des hommes comme de la plupart des bâtiments, qu'elle a diverses faces : les unes agréables et les autres désagréables.

*CCXCIII

La modération ne peut avoir le mérite de combattre l'ambition et de la soumettre : elles ne se trouvent jamais ensemble. La modération est la langueur et la paresse de l'âme, comme l'ambition en est l'activité et l'ardeur[2].

CCXCIV

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

1. *Var.* Il est des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent et on peut dire que la grande habileté consiste à savoir connoître les temps où il est dangereux d'en faire (1665 — nº 316).

2. *Var.* La modération dans la plupart des hommes n'a garde de combattre et de soumettre l'ambition puisqu'elles ne se peuvent trouver ensemble ; la modération n'étant d'ordinaire qu'une paresse, une langueur et un manque de courage ; de manière qu'on peut justement dire à leur égard, que la modération est une bassesse de l'âme, comme l'ambition en est l'élévation (1665 — nº 17).

CCXCV

Il s'en faut bien que nous ne connoissions toutes nos volontés[1].

CCXCVI

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

CCXCVII

Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté. Elles roulent ensemble et exercent successivement un empire secret en nous : de sorte qu'elles ont une part considérable à toutes nos actions sans que nous le puissions connoître[2].

CCXCVIII

La reconnoissance de la plupart des hommes n'est

1. *Var.* Comment peut-on répondre de ce qu'on voudra à l'avenir puisque l'on ne sait pas précisément ce que l'on veut dans le temps présent (1665 — nº 74)?

Dans le temps où La Rochefoucauld écrivait et il y a peu d'années encore, lorsque après *il s'en faut* il n'y avait point d'adverbe ou qu'il y en avait un autre que *peu*, on pouvait indifféremment employer ou retrancher *ne*. Aujourd'hui, la langue est fixée sur ce point : et toutes les fois que le verbe *il s'en faut* n'est accompagné ni d'une négation ni de quelques mots qui aient un sens négatif, tels que *peu*, *guère*, *presque*, *rien*, etc., la proposition subordonnée s'emploie sans la négative *ne*. Tous les éditeurs se sont permis de corriger cette faute, qui se retrouve plusieurs fois dans l'ouvrage.

2. *Var.* Nous ne nous apercevons que des emportements et des mouvements extraordinaires de nos humeurs et de notre tempérament, comme de la violence de la colère; mais personne quasi ne s'aperçoit que ses humeurs ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et tourne doucement et imperceptiblement notre volonté à des actions différentes ; elles roulent ensemble, s'il faut ainsi dire, et exercent successivement un empire secret en nous-mêmes : de sorte qu'elles ont une part considérable en toutes nos actions, sans que nous le puissions reconnoître (1665 — nº 18).

qu'une secrète envie de recevoir de plus grands bienfaits.

CCXCIX

Presque tout le monde prend plaisir à s'acquitter des petites obligations : beaucoup de gens ont de la reconnoissance pour les médiocres, mais il n'y a quasi personne qui n'ait de l'ingratitude pour les grandes.

CCC

Il y a des folies qui se prennent comme les maladies contagieuses.

CCCI

Assez de gens méprisent le bien, mais peu savent le donner.

CCCII

Ce n'est d'ordinaire que dans de petits intérêts où nous prenons le hasard de ne pas croire aux apparences.

CCCIII

Quelque bien qu'on nous dise de nous on ne nous apprend rien de nouveau.

CCCIV

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient, mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

CCCV

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

CCCVI

On ne trouve guère d'ingrats tant qu'on est en état de faire du bien.

*CCCVII

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

CCCVIII

On a fait une vertu de la modération, pour borner l'ambition des grands hommes et pour consoler les gens médiocres de leur peu de fortune et de leur peu de mérite.

CCCIX

Il y a des gens destinés à être sots qui ne font pas seulement des sottises par leur choix mais que la fortune même contraint d'en faire.

*CCCX

Il arrive quelquefois des accidents dans la vie d'où il faut être un peu fou pour se bien tirer.

CCCXI

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a jamais bien cherché.

*CCCXII

Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes.

CCCXIII

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire

pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne?

CCCXIV

L'extrême plaisir que nous prenons à parler de nous-mêmes nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

CCCXV

Ce qui nous empêche d'ordinaire de faire voir le fond de notre cœur à nos amis n'est pas tant la défiance que nous avons d'eux que celle que nous avons de nous-mêmes.

CCCXVI

Les personnes foibles ne peuvent être sincères.

*CCCXVII

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats; mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

CCCXVIII

On trouve des moyens pour guérir de la folie mais on n'en trouve point pour redresser un esprit de travers.

*CCCXIX

On ne sauroit conserver longtemps les sentiments qu'on doit avoir pour ses amis et pour ses bienfaiteurs si on se laisse la liberté de parler souvent de leurs défauts.

CCCXX

Louer les princes de la vertu qu'ils n'ont pas c'est leur dire impunément des injures.

CCCXXI

Nous sommes plus près d'aimer ceux qui nous haïssent que ceux qui nous aiment plus que nous ne voulons.

CCCXXII

Il n'y a que ceux qui sont méprisables qui craignent d'être méprisés.

*CCCXXIII

Notre sagesse n'est pas moins à la merci de la fortune que nos biens.

CCCXXIV

Il y a dans la jalousie plus d'amour-propre que d'amour.

CCCXXV

Nous nous consolons souvent par foiblesse des maux dont la raison n'a pas la force de nous consoler.

*CCCXXVI

Le ridicule déshonore plus que le déshonneur.

*CCCXXVII

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

CCCXXVIII

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

CCCXXIX

On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter.

CCCXXX

On pardonne tant que l'on aime.

CCCXXXI

Il est plus difficile d'être fidèle à sa maîtresse quand on est heureux que quand on en est maltraité.

*CCCXXXII

Les femmes ne connoissent pas toute leur coquetterie.

CCCXXXIII

Les femmes n'ont point de sévérité complète sans aversion.

*CCCXXXIV

Les femmes peuvent moins surmonter leur coquetterie que leur passion.

CCCXXXV

Dans l'amour, la tromperie va presque toujours plus loin que la méfiance.

*CCCXXXVI

Il y a une certaine sorte d'amour dont l'excès empêche la jalousie.

CCCXXXVII

Il est de certaines bonnes qualités comme des sens : ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

*CCCXXXVIII

Lorsque notre haine est trop vive, elle nous met au-dessous de ceux que nous haïssons.

*CCCXXXIX

Nous ne ressentons nos biens et nos maux qu'à proportion de notre amour-propre.

CCCXL

L'esprit de la plupart des femmes sert plus à fortifier leur folie que leur raison.

CCCXLI

Les passions de la jeunesse ne sont guère plus opposées au salut que la tiédeur des vieilles gens.

*CCCXLII

L'accent du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

*CCCXLIII

Pour être un grand homme, il faut savoir profiter de toute sa fortune.

CCCXLIV

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir[1].

CCCXLV

Les occasions nous font connaître aux autres et encore plus à nous-mêmes.

*CCCXLVI

Il ne peut y avoir de règle dans l'esprit ni dans le cœur des femmes si le tempérament n'en est d'accord.

CCCXLVII

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

*CCCXLVIII

Quand on aime, on doute souvent de ce que l'on croit le plus.

CCCXLIX

Le plus grand miracle de l'amour, c'est de guérir de la coquetterie.

CCCL

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

CCCLI

On a bien de la peine à rompre quand on ne s'aime plus.

1. *Var.* Chaque talent dans les hommes, de même que chaque arbre a ses propriétés et ses effets qui lui sont tous particuliers (1665 — n° 128).

CCCLII

On s'ennuie presque toujours avec les gens avec qui il n'est pas permis de s'ennuyer.

CCCLIII

Un honnête homme peut être amoureux comme un fou, mais non pas comme un sot.

CCCLIV

Il y a de certains défauts qui, bien mis en œuvre, brillent plus que la vertu même.

CCCLV

On perd quelquefois des personnes qu'on regrette plus qu'on n'en est affligé et d'autres dont on est affligé, et qu'on ne regrette guère.

*CCCLVI

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

CCCLVII

Les petits esprits sont trop blessés des petites choses; les grands esprits les voient toutes et n'en sont point blessés.

CCCLVIII

L'humilité est la véritable preuve des vertus chrétiennes : sans elle nous conservons tous nos défauts et ils sont seulement couverts par l'orgueil qui les cache aux autres et souvent à nous-mêmes.

CCCLIX

Les infidélités devroient éteindre l'amour et il ne

faudroit point être jaloux quand on a sujet de l'être. Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui soient dignes qu'on en ait pour elles.

*CCCLX

On se décrie beaucoup plus auprès de nous par les moindres infidélités qu'on nous fait que par les plus grandes qu'on fait aux autres.

CCCLXI

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

CCCLXII

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la mort de leurs amants pour les avoir aimés que pour paroître plus dignes d'être aimées.

CCCLXIII

Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

CCCLXIV

On sait assez qu'il ne faut guère parler de sa femme mais on ne sait pas assez qu'on devrait encore moins parler de soi.

CCCLXV

Il y a de bonnes qualités qui dégénèrent en défauts, quand elles sont naturelles et d'autres qui ne sont jamais parfaites quand elles sont acquises. Il faut, par exemple, que la raison nous fasse ménagers de notre bien et de notre confiance et il faut au contraire que la nature nous donne la bonté et la valeur.

CCCLXVI

Quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres.

*CCCLXVII

Il y a peu d'honnêtes femmes qui ne soient lasses de leur métier.

CCCLXVIII

La plupart des honnêtes femmes sont des trésors cachés qui ne sont en sûreté que parce qu'on ne les cherche pas.

CCCLXIX

Les violences qu'on se fait pour s'empêcher d'aimer sont souvent plus cruelles que les rigueurs de ce qu'on aime.

CCCLXX

Il n'y a guère de poltrons qui connoissent toujours toute leur peur.

CCCLXXI

C'est presque toujours la faute de celui qui aime de ne pas connoître quand on cesse de l'aimer.

CCCLXXII

La plupart des jeunes gens croient être naturels lorsqu'ils ne sont que mal polis et grossiers.

CCCLXXIII

Il y a de certaines larmes qui nous trompent souvent nous-mêmes après avoir trompé les autres.

CCCLXXIV

Si on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle on est bien trompé.

CCCLXXV

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

CCCLXXVI

L'envie est détruite par la véritable amitié et la coquetterie par le véritable amour.

CCCLXXVII

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but, c'est de le passer.

CCCLXXVIII

On donne des conseils, mais on n'inspire point de conduite.

CCCLXXIX

Quand notre mérite baisse, notre goût baisse aussi.

CCCLXXX

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paroître les objets.

CCCLXXXI

La violence qu'on se fait pour demeurer fidèle à ce qu'on aime ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

CCCLXXXII

Nos actions sont comme les bouts-rimés que chacun fait rapporter à ce qu'il lui plaît.

CCCLXXXIII

L'envie de parler de nous et de faire voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

CCCLXXXIV

On ne devroit s'étonner que de pouvoir encore s'étonner.

CCCLXXXV

On est presque également difficile à contenter quand on a beaucoup d'amour et quand on n'en a plus guère.

CCCLXXXVI

Il n'y a point de gens qui aient plus souvent tort que ceux qui ne peuvent souffrir d'en avoir.

CCCLXXXVII

Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon.

CCCLXXXVIII

Si la vanité ne renverse pas entièrement les vertus du moins elle les ébranle toutes.

*CCCLXXXIX

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable c'est qu'elle blesse la nôtre.

*CCCXC

On renonce plus aisément à son intérêt qu'à son goût.

CCCXCI

La fortune ne paroît jamais si aveugle qu'à ceux à qui elle ne fait pas de bien.

CCCXCII

Il faut gouverner la fortune comme la santé : en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

CCCXCIII

L'air bourgeois se perd quelquefois à l'armée, mais il ne se perd jamais à la cour.

CCCXCIV

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

CCCXCV

On est quelquefois moins malheureux d'être trompé de ce qu'on aime, que d'en être détrompé.

CCCXCVI

On garde longtemps son premier amant quand on n'en prend point de second.

CCCXCVII

Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que

nous n'avons point de défauts et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités, mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

*CCCXCVIII

De tous nos défauts, celui dont nous demeurons le plus aisément d'accord, c'est de la paresse : nous nous persuadons qu'elle tient à toutes les vertus paisibles et que, sans détruire entièrement les autres, elle en suspend seulement les fonctions.

CCCXCIX

Il y a une élévation qui ne dépend point de la fortune : c'est un certain air qui nous distingue et qui semble nous destiner aux grandes choses ; c'est un prix que nous donnons imperceptiblement à nous-mêmes; c'est par cette qualité que nous usurpons les déférences des autres hommes et c'est elle d'ordinaire qui nous met plus au-dessus d'eux que la naissance, les dignités et le mérite même.

CCCC

Il y a du mérite sans élévation, mais il n'y a point d'élévation sans quelque mérite.

CCCCI

L'élévation est au mérite ce que la parure est aux belles personnes.

CCCCII

Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour.

CCCCIII

La fortune se sert quelquefois de nos défauts pour nous élever et il y a des gens incommodes dont le mérite seroit mal récompensé si on ne vouloit acheter leur absence.

*CCCCIV

Il semble que la nature ait caché dans le fond de notre esprit des talents et une habileté que nous ne connoissons pas; les passions seules ont le droit de les mettre au jour et de nous donner quelquefois des vues plus certaines et plus achevées que l'art ne sauroit faire.

CCCCV

Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années.

CCCCVI

Les coquettes se font honneur d'être jalouses de leurs amants pour cacher qu'elles sont envieuses des autres femmes.

CCCCVII

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses ne nous paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes quand les finesses des autres nous ont attrapés.

*CCCCVIII

Le plus dangereux ridicule des vieilles personnes qui ont été aimables, c'est d'oublier qu'elles ne le sont plus.

CCCCIX

Nous aurions souvent honte de nos plus belles actions si le monde voyoit tous les motifs qui les produisent.

CCCCX

Le plus grand effort de l'amitié n'est pas de montrer nos défauts à un ami, c'est de lui faire voir les siens.

CCCCXI

On n'a guère de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens dont on se sert pour les cacher.

CCCCXII

Quelque honte que nous ayons méritée, il est presque toujours en notre pouvoir de rétablir notre réputation.

*CCCCXIII

On ne plaît pas longtemps quand on n'a qu'une sorte d'esprit[1].

CCCCXIV

Les fous et les sottes gens ne voient que par leur humeur.

CCCCXV

L'esprit nous sert quelquefois hardiment à faire des sottises.

CCCCXVI

La vivacité, qui augmente en vieillissant, ne va pas loin de la folie.

1. *Var.* C'est une grande pauvreté de n'avoir qu'une sorte d'esprit. *Var. indiquée par Brotier.*

CCCCXVII

En amour, celui qui est guéri le premier est toujours le mieux guéri.

CCCCXVIII

Les jeunes femmes qui ne veulent point paroître coquettes et les hommes d'un âge avancé qui ne veulent pas être ridicules ne doivent jamais parler de l'amour comme d'une chose où ils puissent avoir part.

CCCCXIX

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite, mais nous paraissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

CCCCXX

Nous croyons souvent avoir de la constance dans les malheurs lorsque nous n'avons que de l'abattement et nous les souffrons sans oser les regarder, comme les poltrons se laissent tuer, de peur de se défendre.

CCCCXXI

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

CCCCXXII

Toutes les passions nous font faire des fautes, mais l'amour nous en fait faire de plus ridicules.

CCCCXXIII

Peu de gens savent être vieux.

CCCCXXIV

Nous nous faisons honneur des défauts opposés à ceux que nous avons; quand nous sommes foibles, nous nous vantons d'être opiniâtres.

CCCCXXV

La pénétration a un air de deviner qui flatte plus notre vanité que toutes les autres qualités de l'esprit.

*CCCCXXVI

La grâce de la nouveauté et la longue habitude, quelques opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

CCCCXXVII

La plupart des amis dégoûtent de l'amitié et la plupart des dévôts dégoûtent de la dévotion.

CCCCXXVIII

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

CCCCXXIX

Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités.

CCCCXXX

Dans la vieillesse de l'amour, comme dans celle de l'âge, on vit encore pour les maux, mais on ne vit plus pour les plaisirs.

CCCCXXXI

Rien n'empêche tant d'être naturel que l'envie de le paroître.

CCCCXXXII

C'est, en quelque sorte, se donner part aux belles actions que de les louer de bon cœur.

CCCCXXXIII

La plus véritable marque d'être né avec de grandes qualités c'est d'être né sans envie.

CCCCXXXIV

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

*CCCCXXXV

La fortune et l'humeur gouvernent le monde.

*CCCCXXXVI

Il est plus aisé de connoître l'homme en général, que de connoître un homme en particulier.

*CCCCXXXVII

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

CCCCXXXVIII

Il y a une certaine reconnoissance vive qui ne nous acquitte pas seulement des bienfaits que nous avons

reçus mais qui fait même que nos amis nous doivent en leur payant ce que nous leur devons.

*CCCCXXXIX

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

CCCCXL

Ce qui fait que la plupart des femmes sont peu touchées de l'amitié, c'est qu'elle est fade quand on a senti de l'amour.

CCCCXLI

Dans l'amitié, comme dans l'amour, on est souvent plus heureux par les choses qu'on ignore que par celles que l'on sait.

CCCCXLII

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

CCCCXLIII

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

CCCCXLIV

Les vieux fous sont plus fous que les jeunes.

CCCCXLV

La foiblesse est plus opposée à la vertu que le vice.

CCCCXLVI

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie

si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

*CCCCXLVII

La bienséance est la moindre de toutes les lois et la plus suivie.

CCCCXLVIII

Un esprit droit a moins de peine de se soumettre aux esprits de travers que de les conduire.

CCCCXLIX

Lorsque la fortune nous surprend en nous donnant une grande place, sans nous y avoir conduits par degrés ou sans que nous y soyons élevés par nos espérances, il est presque impossible de s'y bien soutenir et de paroître digne de l'occuper.

CCCCL

Notre orgueil s'augmente souvent de ce que nous retranchons de nos autres défauts.

CCCCLI

Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit.

*CCCCLII

Il n'y a point d'homme qui se croie, en chacune de ses qualités, au-dessous de l'homme du monde qu'il estime le plus.

CCCCLIII

Dans les grandes affaires, on doit moins s'appliquer à faire naître des occasions qu'à profiter de celles qui se présentent.

CCCCLIV

Il n'y a guère d'occasion où l'on fît un méchant marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en dire point de mal.

CCCCLV

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

CCCCLVI

On est quelquefois un sot avec de l'esprit, mais on ne l'est jamais avec du jugement.

CCCCLVII

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

CCCCLVIII

Nos ennemis approchent plus de la vérité dans les jugements qu'ils font de nous que nous n'en approchons nous-mêmes.

CCCCLIX

Il y a plusieurs remèdes qui guérissent de l'amour, mais il n'y en a point d'infaillible.

CCCCLX

Il s'en faut bien que nous connoissions tout ce que nos passions nous font faire.

*CCCCLXI

La vieillesse est un tyran qui défend, sur peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

CCCCLXII

Le même orgueil qui nous fait blâmer les défauts dont nous nous croyons exempts nous porte à mépriser les bonnes qualités que nous n'avons pas.

CCCCLXIII

Il y a souvent plus d'orgueil que de bonté à plaindre les malheurs de nos ennemis; c'est pour leur faire sentir que nous sommes au-dessus d'eux, que nous leur donnons des marques de compassion.

CCCCLXIV

Il y a un excès de biens et de maux qui passe notre sensibilité.

CCCCLXV

Il s'en faut bien que l'innocence trouve autant de protection que le crime.

CCCCLXVI

De toutes les passions violentes, celle qui sied le moins mal aux femmes, c'est l'amour.

CCCCLXVII

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

*CCCCLXVIII

Il y a de méchantes qualités qui font de grands talents.

CCCCLXIX

On ne souhaite jamais ardemment ce qu'on ne souhaite que par raison.

*CCCCLXX

Toutes nos qualités sont incertaines et douteuses, en bien comme en mal, et elles sont presque toutes à la merci des occasions.

*CCCCLXXI

Dans les premières passions, les femmes aiment l'amant, et dans les autres, elles aiment l'amour.

CCCLXXII

L'orgueil a ses bizarreries comme les autres passions : on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu et d'être capable d'en avoir.

CCCCLXXIII

Quelque rare que soit le véritable amour, il l'est encore moins que la véritable amitié.

*CCCCLXXIV

Il y a peu de femmes dont le mérite dure plus que la beauté.

CCCCLXXV

L'envie d'être plaint ou d'être admiré fait souvent la plus grande partie de notre confiance.

CCCCLXXVI

Notre envie dure toujours plus longtemps que le bonheur de ceux que nous envions.

CCCCLXXVII

La même fermeté qui sert à résister à l'amour sert aussi à le rendre violent et durable, et les personnes foibles, qui sont toujours agitées des passions, n'en sont presque jamais véritablement remplies.

CCCCLXXVIII

L'imagination ne sauroit inventer tant de diverses contrariétés qu'il y en a naturellement dans le cœur de chaque personne.

*CCCCLXXIX

Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir une véritable douceur; celles qui paroissent douces n'ont ordinairement que de la foiblesse, qui se convertit aisément en aigreur.

CCCCLXXX

La timidité est un défaut dont il est dangereux de reprendre les personnes qu'on en veut corriger.

CCCCLXXXI

Rien n'est plus rare que la véritable bonté; ceux même qui croient en avoir n'ont d'ordinaire que de la complaisance ou de la foiblesse.

CCCCLXXXII

L'esprit s'attache par paresse et par constance à ce qui lui est facile ou agréable. Cette habitude met toujours des bornes à nos connoissances et jamais personne ne s'est donné la peine d'étendre et de conduire son esprit aussi loin qu'il pourroit aller.

CCCCLXXXIII

On est d'ordinaire plus médisant par vanité que par malice.

CCCCLXXXIV

Quand on a le cœur encore agité par les restes d'une passion, on est plus près d'en prendre une nouvelle que quand on est entièrement guéri.

CCCCLXXXV

Ceux qui ont eu de grandes passions se trouvent toute leur vie heureux et malheureux d'en être guéris.

CCCCLXXXVI

Il y a encore plus de gens sans intérêt que sans envie.

CCCCLXXXVII

Nous avons plus de paresse dans l'esprit que dans le corps.

CCCCLXXXVIII

Le calme ou l'agitation de notre humeur ne dépend pas tant de ce qui nous arrive de plus considérable dans la vie, que d'un arrangement commode ou désagréable de petites choses qui arrivent tous les jours.

*CCCCLXXXIX

Quelque méchants que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

CCCCXC

On passe souvent de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour.

*CCCCXCI

L'extrême avarice se méprend presque toujours; il n'y a point de passion qui s'éloigne plus souvent de son but, ni sur qui le présent ait tant de pouvoir, au préjudice de l'avenir.

*CCCCXCII

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présents.

CCCCXCIII

Il semble que les hommes ne se trouvent pas assez de défauts : ils en augmentent encore le nombre par de certaines qualités singulières dont ils affectent de se parer et ils les cultivent avec tant de soin qu'elles deviennent à la fin des défauts naturels qu'il ne dépend plus d'eux de corriger.

CCCCXCIV

Ce qui fait voir que les hommes connoissent mieux leurs fautes qu'on ne pense, c'est qu'ils n'ont jamais tort quand on les entend parler de leur conduite : le même amour-propre qui les aveugle d'ordinaire, les éclaire alors et leur donne des vues si justes qu'il leur fait supprimer ou déguiser les moindres choses qui peuvent être condamnées.

*CCCCXCV

Il faut que les jeunes gens qui entrent dans le monde soient honteux ou étourdis : un air capable et composé se tourne d'ordinaire en impertinence.

CCCCXCVI

Les querelles ne dureroient pas longtemps si le tort n'étoit que d'un côté.

*CCCCXCVII

Il ne sert de rien d'être jeune sans être belle, ni d'être belle sans être jeune.

CCCCXCVIII

Il y a des personnes si légères et si frivoles qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

CCCCXCIX

On ne compte d'ordinaire la première galanterie des femmes que lorsqu'elles en ont une seconde.

D

Il y a des gens si remplis d'eux-mêmes que, lorsqu'ils sont amoureux, ils trouvent moyen d'être occupés de leur passion sans l'être de la personne qu'ils aiment.

*DI

L'amour, tout agréable qu'il est, plaît encore plus par les manières dont il se montre que par lui-même.

DII

Peu d'esprit avec de la droiture ennuie moins à la longue que beaucoup d'esprit avec du travers.

DIII

La jalousie est le plus grand de tous les maux et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

*DIV

Après avoir parlé de la fausseté de tant de vertus apparentes, il est raisonnable de dire quelque chose de la fausseté du mépris de la mort. J'entends parler de ce mépris de la mort que les païens se vantent de tirer de leurs propres forces sans l'espérance d'une meilleure vie. Il y a différence entre souffrir la mort constamment et la mépriser. Le premier est assez ordinaire, mais je crois que l'autre n'est jamais sincère. On a écrit, néanmoins, tout ce qui peut le plus persuader que la mort n'est point un mal, et les hommes les plus foibles, aussi bien que les héros, ont donné mille exemples célèbres pour établir cette opinion. Cependant, je doute que personne de bon sens l'ait jamais cru et la peine que l'on prend pour le persuader aux autres et à soi-même fait assez voir que cette entreprise n'est pas aisée. On peut avoir divers sujets de dégoût dans la vie, mais on n'a jamais raison de mépriser la mort. Ceux mêmes qui se la donnent volontairement ne la comptent pas pour si peu de chose, et ils s'en étonnent et la rejettent comme les autres lorsqu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'inégalité que l'on remarque dans le courage d'un nombre infini de vaillants

hommes vient de ce que la mort se découvre différemment à leur imagination et y paroît plus présente en un temps qu'en un autre. Ainsi, il arrive qu'après avoir méprisé ce qu'ils ne connoissent pas, ils craignent enfin ce qu'ils connoissent. Il faut éviter de l'envisager avec toutes ses circonstances si on ne veut pas croire qu'elle soit le plus grand de tous les maux. Les plus habiles et les plus braves sont ceux qui prennent de plus honnêtes prétextes pour s'empêcher de la considérer, mais tout homme qui la sait voir telle qu'elle est trouve que c'est une chose épouvantable. La nécessité de mourir faisoit toute la constance des philosophes. Ils croyoient qu'il falloit aller de bonne grâce où l'on ne sauroit s'empêcher d'aller et, ne pouvant éterniser leur vie, il n'y avoit rien qu'ils ne fissent pour éterniser leur réputation et sauver du naufrage ce qui en peut être garanti. Contentons-nous, pour faire bonne mine, de ne nous pas dire à nous-mêmes tout ce que nous en pensons, et espérons plus de notre tempérament que de ces foibles raisonnements qui nous font croire que nous pouvons approcher de la mort avec indifférence. La gloire de mourir avec fermeté, l'espérance d'être regretté, le désir de laisser une belle réputation, l'assurance d'être affranchi des misères de la vie et de ne dépendre plus des caprices de la fortune, sont des remèdes qu'on ne doit pas rejeter. Mais on ne doit pas croire aussi qu'ils soient infaillibles. Ils font, pour nous assurer, ce qu'une simple haie fait souvent à la guerre pour assurer ceux qui doivent approcher d'un lieu d'où l'on tire : quand on en est éloigné, on s'imagine qu'elle peut mettre à couvert; mais quand on en est proche, on trouve que c'est un foible secours. C'est nous flatter de croire que la mort nous paroisse de près ce que nous en avons

jugé de loin, et que nos sentiments, qui ne sont que foiblesse, soient d'une trempe assez forte pour ne point souffrir d'atteinte par la plus rude de toutes les épreuves. C'est aussi mal connoître les effets de l'amour-propre, que de penser qu'il puisse nous aider à compter pour rien ce qui le doit nécessairement détruire, et la raison, dans laquelle on croit trouver tant de ressources, est trop foible en cette rencontre pour nous persuader ce que nous voulons. C'est elle, au contraire, qui nous trahit le plus souvent et qui, au lieu de nous inspirer le mépris de la mort, sert à nous découvrir ce qu'elle a d'affreux et de terrible. Tout ce qu'elle peut faire pour nous est de nous conseiller d'en détourner les yeux pour les arrêter sur d'autres objets. Caton et Brutus en choisirent d'illustres. Un laquais se contenta, il y a quelque temps, de danser sur l'échafaud où il alloit être roué. Ainsi, bien que les motifs soient différents, ils produisent les mêmes effets, de sorte qu'il est vrai que, quelque disproportion qu'il y ait entre les grands hommes et les gens du commun, on a vu mille fois les uns et les autres recevoir la mort d'un même visage; mais ç'a toujours été avec cette différence que, dans le mépris que les grands hommes font paroître pour la mort, c'est l'amour de la gloire qui leur en ôte la vue, et dans les gens du commun, ce n'est qu'un effet de leur peu de lumières qui les empêche de connoître la grandeur de leur mal et leur laisse la liberté de penser à autre chose.

PREMIER SUPPLÉMENT

PENSÉES

SUPPRIMÉES PAR L'AUTEUR

AVEC LA DATE DES ÉDITIONS

AVIS DE L'ÉDITEUR

La Rochefoucauld avait inséré dans les premières éditions plusieurs Maximes qu'il a successivement rejetées. Brotier en a compté cent vingt et une; mais des recherches exactes nous ont appris que les nos 6, 49, 58, 59, 74, 75, 77, 85, 96, 118 et 121 des *Pensées*, rangées par Brotier sous le titre de *Premières pensées*, sont la répétiton de celles comprises sous les nos 18, 31, 162, 177, 178, 223, 228, 251, 265 et 284 des *Réflexions morales* et qui, par conséquent, doivent être supprimées pour éviter un double emploi. Les autres Pensées que Brotier a placées sous le même titre, et qu'on ne retrouve point ici, ne sont que des Variantes. On les trouvera au bas du texte : les Maximes rejetées par La Rochefoucauld se réduisent à soixante-quatre.

Nous reproduisons ici les deux Avis au Lecteur des éditions 1665 et 1666, qui ont été supprimés dans toutes les éditions publiées après la mort de l'auteur. Une lettre de La Rochefoucauld à Mme de Sablé semble prouver qu'il avait lui-même rédigé au moins une de ces Préfaces. Voici cette Lettre : « Je vous envoie une « manière de Préface pour les Maximes; mais comme

« je la dois rendre dans deux heures, je vous supplie « très humblement, madame, de me la renvoyer par le « même laquais qui vous porte ce billet. Je vous « demande aussi de me dire ce que vous en trouvez. »

AVIS AU LECTEUR

DE L'ÉDITION DE 1665

Voici un portrait du cœur de l'homme que je donne au public, sous le nom de *Réflexions* ou *Maximes morales*. Il court fortune de ne plaire pas à tout le monde, parce qu'on trouvera peut-être qu'il ressemble trop et qu'il ne flatte pas assez. Il y a apparence que l'intention du peintre n'a jamais été de faire paroître cet ouvrage et qu'il seroit encore renfermé dans son cabinet, si une méchante copie, qui en a couru et qui a passé même depuis quelque temps en Hollande, n'avoit obligé un de ses amis de m'en donner une autre, qu'il dit être tout à fait conforme à l'original; mais, toute correcte qu'elle est, possible n'évitera-t-elle pas la censure de certaines personnes qui ne peuvent souffrir que l'on se mêle de pénétrer dans le fond de leur cœur et qui croient être en droit d'empêcher que les autres les connoissent, parce qu'elles ne veulent pas se connoître elles-mêmes. Il est vrai que, comme ces Maximes sont remplies de ces sortes de vérités dont l'orgueil humain ne se peut accommoder, il est presque impossible qu'il ne se soulève contre elles et qu'elles ne s'attirent des censeurs. Aussi, est-ce pour eux que je mets ici une *Lettre* que l'on m'a donnée et qui a été faite depuis que le manuscrit a paru et dans le temps que chacun se mêloit d'en dire son avis; elle m'a semblé assez propre pour répondre aux principales difficultés que l'on peut opposer aux *Réflexions* et pour expliquer les sentiments de leur auteur : elle suffit pour faire voir que ce qu'elles contiennent n'est autre chose que l'abrégé d'une morale conforme aux pensées de plusieurs Pères de l'Église, et que celui qui les a écrites a eu beaucoup de raison

de croire qu'il ne pouvoit s'égarer en suivant de si bons guides et qu'il lui étoit permis de parler de l'homme comme les Pères en ont parlé; mais, si le respect qui leur est dû n'est pas capable de retenir le chagrin des critiques, s'ils ne font point de scrupule de condamner l'opinion de ces grands hommes en condamnant ce livre, je prie le lecteur de ne les pas imiter, de ne laisser point entraîner son esprit au premier mouvement de son cœur et de donner ordre, s'il est possible, que l'amour-propre ne se mêle point dans le jugement qu'il en fera : car, s'il le consulte, il ne faut pas s'attendre qu'il puisse être favorable à ces Maximes; comme elles traitent l'amour-propre de corrupteur de la raison, il ne manquera pas de prévenir l'esprit contre elles. Il faut donc prendre garde que cette prévention ne les justifie et se persuader qu'il n'y a rien de plus propre à établir la vérité de ces Réflexions que la chaleur et la subtilité que l'on témoignera pour les combattre. En effet, il sera difficile de faire croire à tout homme de bon sens que l'on les condamne par d'autre motif que par celui de l'intérêt caché, de l'orgueil et de l'amour-propre. En un mot, le meilleur parti que le lecteur ait à prendre est de se mettre d'abord dans l'esprit qu'il n'y a aucune de ces Maximes qui le regarde en particulier et qu'il en est seul excepté, bien qu'elles paroissent générales. Après cela, je lui réponds qu'il sera le premier à y souscrire et qu'il croira qu'elles font encore grâce au cœur humain. Voilà ce que j'avois à dire sur cet écrit en général : pour ce qui est de la méthode que l'on y eût pu observer, je crois qu'il eût été à désirer que chaque Maxime eût eu un titre du sujet qu'elle traite et qu'elles eussent été mises dans un plus grand ordre; mais je ne l'ai pu faire sans renverser entièrement celui de la copie qu'on m'a donnée, et comme il y a plusieurs Maximes sur une même matière, ceux à qui j'en ai demandé avis ont jugé qu'il étoit plus expédient de faire une Table à laquelle on aura recours pour trouver celles qui traitent d'une même chose.

AVIS AU LECTEUR

DE L'ÉDITION DE 1666

MON CHER LECTEUR,

Voici une seconde édition des *Réflexions morales* que vous trouverez sans doute plus correcte et plus exacte en toutes façons que n'a été la première. Ainsi, vous pouvez maintenant en faire tel jugement que vous voudrez sans que je me mette en peine de tâcher à vous prévenir en leur faveur, puisque si elles sont telles que je le crois, on ne pourroit leur faire plus de tort que de se persuader qu'elles eussent besoin d'apologie. Je me contenterai de vous avertir de deux choses : l'une, que, par le mot d'intérêt, on n'entend pas toujours un intérêt de bien, mais le plus souvent un intérêt d'honneur ou de gloire; et l'autre, qui est la principale et comme le fondement de toutes ces réflexions, est que celui qui les a faites n'a considéré les hommes que dans cet état déplorable de la nature corrompue par le péché, et qu'ainsi la manière dont il parle de ce nombre infini de défauts qui se rencontrent dans leurs vertus apparentes ne regarde point ceux que Dieu en préserve par une grâce particulière.

Pour ce qui est de l'ordre de ces Réflexions, vous n'aurez pas de peine à juger, mon cher Lecteur, que comme elles sont toutes sur des matières différentes, il étoit difficile d'y en observer. Et, bien qu'il y en ait plusieurs sur un même sujet, on n'a pas cru les devoir mettre de suite, de crainte d'ennuyer le lecteur, mais on les trouvera dans la Table.

PENSÉES

TIRÉES DES PREMIÈRES ÉDITIONS

ET REPLACÉES DANS L'ORDRE OU ELLES S'Y TROUVENT

I

L'amour-propre est l'amour de soi-même et de toutes choses pour soi; il rend les hommes idolâtres d'eux-mêmes et les rendroit les tyrans des autres si la fortune leur en donnoit les moyens : il ne se repose jamais hors de soi et ne s'arrête dans les sujets étrangers que comme les abeilles sur les fleurs, pour en tirer ce qui lui est propre. Rien n'est si impétueux que ses désirs, rien de si caché que ses desseins, rien de si habile que ses conduites : ses souplesses ne se peuvent représenter, ses transformations passent celles des métamorphoses et ses raffinements ceux de la chimie. On ne peut sonder la profondeur ni percer les ténèbres de ses abîmes. Là, il est à couvert des yeux les plus pénétrants, il y fait mille insensibles tours et retours. Là, il est souvent invisible à lui-même : il y conçoit, il y nourrit et il y élève, sans le savoir, un grand nombre d'affections et de haines; il en forme de si monstrueuses que, lorsqu'il les a mises au jour, il les méconnaît ou il ne peut se résoudre à les avouer. De cette nuit qui le couvre naissent de ridicules persuasions qu'il a de lui-même; de là viennent ses erreurs, ses ignorances, ses grossièretés et ses niaiseries sur son

sujet; de là vient qu'il croit que ses sentiments sont morts lorsqu'ils ne sont qu'endormis; qu'il s'imagine n'avoir plus envie de courir dès qu'il se repose et qu'il pense avoir perdu tous les goûts qu'il a rassasiés: mais cette obscurité épaisse qui le cache à lui-même n'empêche pas qu'il ne voie parfaitement ce qui est hors de lui; en quoi il est semblable à nos yeux, qui découvrent tout et sont aveugles seulement pour eux-mêmes. En effet, dans ses plus grands intérêts et dans ses plus importantes affaires où la violence de ses souhaits appelle toute son attention, il voit, il sent, il entend, il imagine, il soupçonne, il pénètre, il devine tout; de sorte qu'on est tenté de croire que chacune de ses passions a une espèce de magie qui lui est propre. Rien n'est si intime et si fort que ses attachements qu'il essaye de rompre inutilement à la vue des malheurs extrêmes qui le menacent. Cependant, il fait quelquefois, en peu de temps et sans aucun effort, ce qu'il n'a pu faire avec tous ceux dont il est capable dans le cours de plusieurs années : d'où l'on pourroit conclure assez vraisemblablement que c'est par lui-même que ses désirs sont allumés, plutôt que par la beauté et par le mérite de ses objets; que son goût est le prix qui les relève et le fard qui les embellit; c'est après lui-même qu'il court et qu'il suit son gré lorsqu'il suit les choses qui sont à son gré. Il est tous les contraires, il est impérieux et obéissant, sincère et dissimulé, miséricordieux et cruel, timide et audacieux : il a de différentes inclinations, selon la diversité des tempéraments qui le tournent et le dévouent tantôt à la gloire, tantôt aux richesses et tantôt aux plaisirs. Il en change selon le changement de nos âges, de nos fortunes et de nos expériences; mais il lui est indifférent d'en avoir plusieurs ou de

n'en avoir qu'une, parce qu'il se partage en plusieurs et se ramasse en une, quand il le faut et comme il lui plaît. Il est inconstant et, outre les changements qui viennent des causes étrangères, il y en a une infinité qui naissent de lui et de son propre fonds. Il est inconstant d'inconstance, de légèreté, d'amour, de nouveauté, de lassitude et de dégoût. Il est capricieux, et on le voit quelquefois travailler avec le dernier empressement et avec des travaux incroyables à obtenir des choses qui ne lui sont pas avantageuses et qui même lui sont nuisibles, mais qu'il poursuit parce qu'il les veut. Il est bizarre et met souvent toute son application dans les emplois les plus frivoles; il trouve tout son plaisir dans les plus fades et conserve toute sa fierté dans les plus méprisables. Il est dans tous les états de la vie et dans toutes les conditions; il vit partout et il vit de tout; il vit de rien, il s'accommode des choses et de leur privation; il passe même dans le parti des gens qui lui font la guerre; il entre dans leurs desseins et, ce qui est admirable, il se hait lui-même avec eux, il conjure sa perte, il travaille lui-même à sa ruine; enfin il ne se soucie que d'être et, pourvu qu'il soit, il veut bien être son ennemi. Il ne faut donc pas s'étonner s'il se joint quelquefois à la plus rude austérité et s'il entre si hardiment en société avec elle pour se détruire, parce que, dans le même temps qu'il se ruine en un endroit il se rétablit en un autre. Quand on pense qu'il quitte son plaisir, il ne fait que le suspendre ou le changer et, lors même qu'il est vaincu et qu'on croit en être défait, on le retrouve qui triomphe de sa propre défaite. Voilà la peinture de l'amour-propre dont toute la vie n'est qu'une grande agitation. La mer en est une image sensible et l'amour-propre trouve dans

le flux et le reflux de ses vagues continuelles une fidèle expression de la succession turbulente de ses pensées et de ses éternels mouvements (1665 — nº 1).

II

Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang (1665 — nº 13).

III

La modération dans la bonne fortune n'est que l'appréhension de la honte qui suit l'emportement ou la peur de perdre ce que l'on a (1665 — nº 18).

IV

La modération est comme la sobriété; on voudroit bien manger davantage, mais on craint de se faire mal (1665 — nº 21).

V

Tout le monde trouve à redire en autrui ce qu'on trouve à redire en lui (1665 — nº 33).

VI

L'orgueil, comme lassé de ses artifices et de ses différentes métamorphoses, après avoir joué tout seul les personnages de la comédie humaine, se montre avec un visage naturel et se découvre par la fierté; de sorte qu'à proprement parler, la fierté est l'éclat et la déclaration de l'orgueil (1665 — nº 37).

VII

C'est une espèce de bonheur de comprendre jus-

ques à quel point on doit être malheureux (1665 — nº 53).

VIII

Quand on ne trouve pas son repos en soi-même, il est inutile de le chercher ailleurs (1665 — nº 55).

IX

Il faudroit pouvoir répondre de sa fortune pour pouvoir répondre de ce que l'on fera (1665 — nº 70).

X

L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'elle anime (1665 — nº 77).

XI

Comme on n'est jamais en liberté d'aimer ou de cesser d'aimer, l'amant ne peut se plaindre avec justice de l'inconstance de sa maîtresse, ni elle de la légèreté de son amant (1665 — nº 81).

XII

La justice dans les juges qui sont modérés n'est que l'amour de leur élévation (1665 — nº 89).

XIII

Quand nous sommes las d'aimer, nous sommes bien aises que l'on devienne infidèle pour nous dégager de notre fidélité[1] (1665 — nº 85).

1. On lit dans les éditions de Brotier et de M. de Fortia : *pour nous dégager de notre infidélité*. Cependant les éditions de 1666, 1671 et 1675, dans lesquelles on retrouve encore cette pensée, sont conformes à celle de 1665.

XIV

Le premier mouvement de joie que nous avons du bonheur de nos amis ne vient ni de la bonté de notre naturel ni de l'amitié que nous avons pour eux, c'est un effet de l'amour-propre qui nous flatte de l'espérance d'être heureux à notre tour ou de retirer quelque utilité de leur bonne fortune (1665 — nº 97).

XV

Dans l'adversité de nos meilleurs amis, nous trouvons toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas (1665 — nº 99).

XVI

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret si nous n'avons pu le garder nous-mêmes ? (1665 — nº 100).

XVII

Comme si ce n'étoit pas assez à l'amour-propre d'avoir la vertu de se transformer lui-même, il a encore celle de transformer les objets, ce qu'il fait d'une manière fort étonnante; car non seulement il les déguise si bien qu'il y est lui-même trompé, mais il change aussi l'état et la nature des choses. En effet, lorsqu'une personne nous est contraire et qu'elle tourne sa haine et sa persécution contre nous, c'est avec toute la sévérité de la justice que l'amour-propre juge de ses actions : il donne à ses défauts une étendue qui les rend énormes et il met ses bonnes qualités dans un jour si désavantageux qu'elles deviennent plus dégoûtantes que ses défauts. Cependant, dès que cette même personne nous devient favorable ou que quelqu'un de nos intérêts la réconcilie avec nous, notre

seule satisfaction rend aussitôt à son mérite le lustre que notre aversion venoit de lui ôter. Les mauvaises qualités s'effacent et les bonnes paroissent avec plus d'avantage qu'auparavant; nous rappelons même tout notre indulgence pour la forcer à justifier la guerre qu'elle nous a faite. Quoique toutes les passions montrent cette vérité, l'amour la fait voir plus clairement que les autres; car nous voyons un amoureux, agité de la rage où l'a mis l'oubli ou l'infidélité de ce qu'il aime, méditer pour sa vengeance tout ce que cette passion inspire de plus violent. Néanmoins, aussitôt que sa vue a calmé la fureur de ses mouvements, son ravissement rend cette beauté innocente; il n'accuse plus que lui-même, il condamne ses condamnations et, par cette vertu miraculeuse de l'amour-propre, il ôte la noirceur aux mauvaises actions de sa maîtresse et en sépare le crime pour s'en charger lui-même.

XVIII

Il n'y en a point qui pressent tant les autres que les paresseux lorsqu'ils ont satisfait à leur paresse, afin de paroître diligents (1666 — nº 91).

XIX

L'aveuglement des hommes est le plus dangereux effet de leur orgueil : il sert à le nourrir et à l'augmenter et nous ôte la connoissance des remèdes qui pourroient soulager nos misères et nous guérir de nos défauts (1665 — nº 102).

XX

On n'a plus de raison quand on n'espère plus d'en trouver aux autres (1665 — nº 103).

XXI

Les philosophes, et Sénèque sur tous, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes : ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil (1665 — nº 105).

XXII

C'est une preuve de peu d'amitié de ne s'apercevoir pas du refroidissement de celle de nos amis (1666 — nº 97).

XXIII

Les plus sages le sont dans les choses indifférentes, mais ils ne le sont presque jamais dans leurs plus sérieuses affaires (1665 — nº 132).

XXIV

La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse (1665 — nº 134).

XXV

La sobriété est l'amour de la santé ou l'impuissance de manger beaucoup (1665 — nº 135).

XXVI

On n'oublie jamais mieux les choses que quand on s'est lassé d'en parler (1665 — nº 144).

XXVII

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus (1665 — nº 155).

XXVIII

L'amour-propre empêche bien que celui qui nous

flatte ne soit jamais celui qui nous flatte le plus (1665 — nº 157).

XXIX

On ne blâme le vice et on ne loue la vertu que par intérêt (1665 — nº 151).

XXX

On ne fait point de distinction dans les espèces de colère, bien qu'il y en ait une légère et quasi innocente, qui vient de l'ardeur de la complexion et une autre très criminelle qui est, à proprement parler, la fureur de l'orgueil (1665 — nº 159).

XXXI

Les grandes âmes ne sont pas celles qui ont moins de passions et plus de vertus que les âmes communes, mais celles seulement qui ont de plus grands desseins (1665 — nº 161).

XXXII

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie; ils les font valoir ce qu'ils veulent et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours et non pas selon leur véritable prix (1665 — nº 165).

XXXIII

La férocité naturelle fait moins de cruels que l'amour-propre (1665 — nº 174).

XXXIV

On peut dire de toutes nos vertus ce qu'un poète italien a dit de l'honnêteté des femmes, que ce n'est

souvent autre chose qu'un art de paroître honnête (1665 — nº 176).

XXXV

Il y a des crimes qui deviennent innocents et même glorieux par leur éclat, leur nombre et leur excès : de là vient que les voleries publiques sont des habiletés et que prendre des provinces injustement s'appelle faire des conquêtes (1665 — nº 192).

XXXVI

On ne trouve point dans l'homme le bien ni le mal dans l'excès (1665 — nº 201).

XXXVII

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes n'en soupçonnent pas facilement les autres (1665 — nº 208).

XXXVIII

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts (1665 — nº 213).

XXXIX

Quelque incertitude et quelque variété qui paroisse dans le monde, on y remarque néanmoins un certain enchaînement secret et un ordre réglé de tout temps par la Providence, qui fait que chaque chose marche en son rang et suit le cours de sa destinée (1665 — nº 225).

XL

L'intrépidité doit soutenir le cœur dans les conjurations, au lieu que la seule valeur lui fournit toute la

fermeté qui lui est nécessaire dans les périls de la guerre (1665 — nº 231).

XLI

Ceux qui voudroient définir la victoire par sa naissance seroient tentés, comme les poètes, de l'appeler la fille du ciel, puisqu'on ne trouve point son origine sur la terre. En effet, elle est reproduite par une infinité d'actions qui, au lieu de l'avoir pour but, regardent seulement les intérêts particuliers de ceux qui les font, puisque tous ceux qui composent une armée, allant à leur propre gloire et à leur élévation, procurent un bien si grand et si général (1665 — nº 232).

XLII

On ne peut répondre de son courage quand on n'a jamais été dans le péril (1665 — nº 236).

XLIII

On donne plus souvent des bornes à sa reconnoissance qu'à ses désirs et à ses espérances (1665 — nº 241).

XLIV

L'imitation est toujours malheureuse et tout ce qui est contrefait déplaît avec les mêmes choses qui charment lorsqu'elles sont naturelles (1665 — nº 245).

XLV

Nous ne regrettons pas la perte de nos amis selon leur mérite mais selon nos besoins et selon l'opinion que nous croyons leur avoir donnée de ce que nous valons (1665 — nº 248).

XLVI

Il est bien malaisé de distinguer la bonté générale et répandue sur tout le monde, de la grande habileté (1665 — nº 252).

XLVII

Pour pouvoir être toujours bon, il faut que les autres croient qu'ils ne peuvent jamais nous être impunément méchants (1655 — nº 254).

XLVIII

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement (1665 — nº 256).

XLIX

La confiance que l'on a en soi fait naître la plus grande partie de celle que l'on a aux autres (1665 — nº 258).

L

Il y a une révolution générale qui change le goût des esprits aussi bien que les fortunes du monde (1665 — nº 259).

LI

La vérité est le fondement et la raison de la perfection et de la beauté; une chose, de quelque nature qu'elle soit, ne saurait être belle et parfaite si elle n'est véritablement tout ce qu'elle doit être, et si elle n'a tout ce qu'elle doit avoir (1665 — nº 260).

LI BIS

Il y a de belles choses qui ont plus d'éclat, quand elles demeurent imparfaites, que quand elles sont trop achevées (1665 — nº 262).

LII

La magnanimité est un noble effort de l'orgueil par lequel il rend l'homme maître de lui-même pour le rendre maître de toutes choses (1665 — nº 271).

LIII

Le luxe et la trop grande politesse dans les États sont le présage assuré de leur décadence parce que, tous les particuliers s'attachant à leurs intérêts propres, ils se détournent du bien public (1665 — nº 282).

LIV

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible et que les dommages qu'elle cause soient très cachés : si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentiments, de nos intérêts et de nos plaisirs : c'est la rémore qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux, c'est une bonace plus dangereuse aux plus importantes affaires que les écueils et que les plus grandes tempêtes. Le repos de la paresse est un charme secret de l'âme qui suspend soudainement les plus ardentes poursuites et les plus opiniâtres résolutions. Pour donner enfin la véritable idée de cette passion, il faut dire que la paresse est comme une béatitude de l'âme, qui la console de toutes ses pertes et qui lui tient lieu de tous les biens (1665 — nº 290).

LV

On aime bien à deviner les autres, mais l'on n'aime pas à être deviné (1665 — nº 296).

LVI

C'est une ennuyeuse maladie que de conserver sa santé par un trop grand régime (1665 — nº 298).

LVII

Il est plus facile de prendre de l'amour quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a (1665 — nº 300).

LVIII

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion. De là vient que, pour l'ordinaire, les hommes entreprenants réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables (1665 — nº 301).

LIX

N'aimer guère en amour est un moyen assuré pour être aimé (1665 — nº 302).

LX

La sincérité que se demandent les amants et les maîtresses pour savoir l'un et l'autre quand ils cesseront de s'aimer, est bien moins pour vouloir être avertis quand on ne les aimera plus que pour être mieux assurés qu'on les aime, lorsqu'on ne dit point le contraire (1665 — nº 303).

LXI

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre; nous n'avons non plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée (1665 — nº 305).

LXII

La plus grande habileté des moins habiles est de savoir se soumettre à la bonne conduite d'autrui (1665 — nº 309).

LXIII

On craint toujours de voir ce qu'on aime quand on vient de faire des coquetteries ailleurs (1675 — nº 372).

LXIV

On doit se consoler de ses fautes quand on a la force de les avouer (1675 — nº 375).

SECOND SUPPLÉMENT

PENSÉES

TIRÉES DES LETTRES MANUSCRITES

QUI SE TROUVENT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE [1].

I

L'intérêt est l'âme de l'amour-propre : de sorte que comme le corps privé de son âme est sans vue, sans ouïe, sans connoissance, sans sentiment et sans mouvement, de même l'amour-propre séparé, s'il le faut dire, ainsi de son intérêt, ne voit, n'entend, ne sent et ne se remue plus: de là, vient qu'un même homme qui court la terre et les mers pour son intérêt devient soudainement paralytique pour l'intérêt des autres; de là, vient le soudain assoupissement et cette mort que nous causons à tous ceux à qui nous contons nos affaires; de là, vient leur prompte résurrection lorsque, dans notre narration, nous y mêlons quelque chose qui les regarde : de sorte que nous voyons, dans nos conversations et dans nos traités, que dans un même moment un homme perd connoissance et revient à

1. Nous avons indiqué les numéros des Maximes auxquelles les Pensées de ce Supplément peuvent servir de variantes.

soi, selon que son propre intérêt s'approche de lui ou qu'il s'en retire.

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 211.)

II

Ce qui fait tant crier contre les maximes qui découvrent le cœur de l'homme est que l'on craint d'y être découvert (MAXIME 103).

(*Manusc., folio* 310.)

III

L'espérance et la crainte sont inséparables (MAXIME 168).

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 222.)

IV

Il est assez ordinaire de hasarder sa vie pour empêcher d'être déshonoré; mais quand cela est fait on en est assez content pour ne se mettre pas d'ordinaire fort en peine du succès de l'entreprise que l'on veut faire réussir; et il est certain que ceux qui s'exposent et font autant qu'il est nécessaire pour prendre une place que l'on attaque, ou pour conquérir une province, ont plus de mérite, sont meilleurs officiers et ont de plus grandes et plus utiles vues que ceux qui s'exposent seulement pour mettre leur honneur à couvert; il est fort commun de trouver des gens de la dernière espèce et fort rare d'en trouver de l'autre (MAXIME 219).

(*Lettre à M. Esprit, manusc., folio* 173.)

V

Le goût change, mais l'inclination ne change point (MAXIME 252).

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 223.)

VI

Le pouvoir que des personnes que nous aimons ont sur nous, est presque toujours plus grand que celui que nous avons nous-mêmes (MAXIME 259.)

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 211.)

VII

Ce qui fait croire si facilement que les autres ont des défauts, c'est la facilité que l'on a de croire ce que l'on souhaite (MAXIME 397.)

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 223.)

VIII

Je sais bien que le bon sens et le bon esprit ennuient à tous les âges, mais les goûts n'y mènent pas toujours, et ce qui seroit bien en un temps ne seroit pas bien en un autre. Ce qui me fait croire que peu de gens savent être vieux (MAXIME 423).

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 202.)

IX

Dieu a permis, pour punir l'homme du péché originel, qu'il se fît un bien de son amour-propre pour en être tourmenté dans toutes les actions de sa vie (MAXIME 494).

(*Manusc., folio* 310.)

X

Il me semble que voilà jusqu'où la philosophie d'un

laquais méritoit d'aller; je crois que toute gaieté en cet état-là est bien suspecte[1] (MAXIME 504).

(*Lettre à madame de Sablé, manusc., folio* 161.)

1. La Rochefoucauld cite, dans la 504e Maxime, le trait d'un laquais qui danza sur l'échafaud où il allait être roué.

TROISIÈME SUPPLÉMENT

I[1]

Force gens veulent être dévots, mais personne ne veut être humble.

II

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

III

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues; la vanité rend les autres faciles.

IV

L'humilité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

V

Il faut peu de choses pour rendre le sage heureux; rien ne peut rendre un fol content; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

1. Les cinquante Maximes suivantes sont tirées de la sixième édition des *Pensées de La Rochefoucauld*, publiée chez Claude Barbin en 1693, plus de douze ans après la mort de l'auteur, arrivée le 17 mai 1680. Elles sont reproduites ici pour la première fois. (Note de la troisième édition de Lefèvre, juin 1844.)

VI

Nous nous tourmentons moins pour devenir heureux que pour faire croire que nous le sommes.

VII

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

VIII

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

IX

Les grands de la terre ne pouvant donner la santé du corps ni le repos d'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

X

Avant que de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

XI

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

XII

Les amants ne voient les défauts de leurs maîtresses que lorsque leur enchantement est fini.

XIII

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre; à mesure que l'amour croît la prudence diminue.

XIV

Il est quelquefois agréable à un mari d'avoir une femme jalouse; il entend toujours parler de ce qu'il aime.

XV

Qu'une femme est à plaindre lorsqu'elle a tout ensemble de l'amour et de la vertu !

XVI

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

XVII

Il est plus nécessaire d'étudier les hommes que les livres.

XVIII

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

XIX

L'accent et le caractère du pays où l'on est né demeure dans l'esprit et dans le cœur comme dans le langage.

XX

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés que le hasard fait découvrir.

XXI

Une honnête femme est un trésor caché; celui qui l'a trouvée fait bien de ne s'en pas vanter.

XXII

La plupart des femmes ne pleurent pas tant la perte d'un amant, pour montrer qu'elles ont aimé, que pour paroître dignes d'être aimées.

XXIII

Il y a bien d'honnêtes femmes qui sont lasses de leur métier.

XXIV

Si l'on croit aimer sa maîtresse pour l'amour d'elle on est souvent trompé.

XXV

La violence qu'on se fait pour être fidèle ne vaut guère mieux qu'une infidélité.

XXVI

Il n'y a que les personnes qui évitent de donner de la jalousie qui méritent qu'on en ait pour elles.

XXVII

La jalousie naît toujours avec l'amour, mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

XXVIII

Quand nous aimons trop, il est malaisé de reconnoître si l'on cesse de nous aimer.

XXIX

On sait assez qu'on ne doit guère parler de sa femme, mais on ne sait pas assez qu'on ne doit guère parler de soi.

XXX

Les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes.

XXXI

Nous ne trouvons guère de gens de bon sens que ceux qui sont de notre avis.

XXXII

Nous ne louons d'ordinaire de bon cœur que ceux qui nous admirent.

XXXIII

On ne se blâme que pour être loué.

XXXIV

Les petits esprits sont blessés des plus petites choses.

XXXV

Il y a de certains défauts qui, étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

XXXVI

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

XXXVII

On s'ennuie presque toujours avec ceux que l'on ennuie.

XXXVIII

Les violences qu'on nous fait nous font quelquefois moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

XXXIX

Il n'est jamais si difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

XL

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

XLI

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de ne pas aller au but, c'est de le passer.

XLII

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

XLIII

Quand notre mérite baisse, notre goût diminue aussi.

XLIV

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices comme la lumière fait paroître les objets.

XLV

Nos actions sont comme des bouts-rimés que chacun tourne comme il lui plaît.

XLVI

Il n'est rien de plus naturel ni de plus trompeur que de croire qu'on est aimé.

XLVII

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font.

XLVIII

Il est plus difficile de dissimuler les sentiments que l'on a que de feindre ceux que l'on n'a pas.

XLIX

Les amitiés renouées demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

L

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

RÉFLEXIONS

DIVERSES

DU DUC DE LA ROCHEFOUCAULD[1]

I

De la Confiance.

Bien que la sincérité et la confiance aient du rapport, elles sont néanmoins différentes en plusieurs choses.

La sincérité est une ouverture de cœur qui nous montre tels que nous sommes; c'est un amour de la vérité, une répugnance à se déguiser, un désir de se dédommager de ses défauts et de les diminuer même par le mérite de les avouer.

La confiance ne nous laisse pas tant de liberté : ses règles sont plus étroites; elle demande plus de prudence et de retenue et nous ne sommes pas toujours libres d'en disposer. Il ne s'agit pas de nous uniquement, et nos intérêts sont mêlés d'ordinaire avec les intérêts des autres : elle a besoin d'une grande justesse pour ne pas livrer nos amis en nous livrant

1. Les réflexions suivantes sont tirées d'un *Recueil de pièces d'histoire et de littérature*, Paris, 1731, t. I, p. 32. Gabriel Brotier est le premier qui les ait insérées à la suite des *Maximes*, dans l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage.

nous-mêmes et pour ne pas faire des présents de leur bien dans la vue d'augmenter le prix de ce que nous donnons.

La confiance plaît toujours à celui qui la reçoit : c'est un tribut que nous payons à son mérite, c'est un dépôt que l'on commet à sa foi; ce sont des gages qui lui donnent un droit sur nous et une sorte de dépendance où nous nous assujettissons volontairement.

Je ne prétends pas détruire, par ce que je dis, la confiance si nécessaire entre les hommes, puisqu'elle est le lien de la société et de l'amitié. Je prétends seulement y mettre des bornes et la rendre honnête et fidèle. Je veux qu'elle soit toujours vraie et toujours prudente et qu'elle n'ait ni foiblesse ni intérêt. Je sais bien qu'il est malaisé de donner de justes limites à la manière de recevoir toute sorte de confiance de nos amis et de leur faire part de la nôtre.

On se confie le plus souvent par vanité, par envie de parler, par le désir de s'attirer la confiance des autres et pour faire un échange de secrets.

Il y a des personnes qui peuvent avoir raison de se fier en nous, vers qui nous n'aurions pas raison d'avoir la même conduite, et on s'acquitte avec ceux-ci en leur gardant le secret et en les payant de légères confidences.

Il y en a d'autres dont la fidélité nous est connue, qui ne ménagent rien avec nous et à qui on peut se confier par choix et par estime.

On doit ne leur rien cacher de ce qui ne regarde que nous; se montrer à eux toujours vrais dans nos bonnes qualités et dans nos défauts même, sans exagérer les unes et sans diminuer les autres; se faire une loi de ne leur faire jamais des demi-confidences : elles embarrassent toujours ceux qui les font et ne contentent jamais

ceux qui les reçoivent. On leur donne des lumières confuses de ce qu'on veut cacher; on augmente leur curiosité; on les met en droit de vouloir en savoir davantage et ils se croient en liberté de disposer de ce qu'ils ont pénétré. Il est plus sûr et plus honnête de ne leur rien dire que de se taire quand on a commencé à parler. Il y a d'autres règles à suivre pour les choses qui nous ont été confiées; plus elles sont importantes et plus la prudence et la fidélité y sont nécessaires.

Tout le monde convient que le secret doit être inviolable, mais on ne convient pas toujours de la nature et de l'importance du secret. Nous ne consultons le plus souvent que nous-mêmes sur ce que nous devons dire et sur ce que nous devons taire. Il y a peu de secrets de tous les temps et le scrupule de les révéler ne dure pas toujours.

On a des liaisons étroites avec des amis dont on connoît la fidélité; ils nous ont toujours parlé sans réserve et nous avons toujours gardé les mêmes mesures avec eux. Ils savent nos habitudes et nos commerces, et ils nous voient de trop près pour ne pas s'apercevoir du moindre changement. Ils peuvent savoir par ailleurs ce que nous sommes engagés de ne dire jamais à personne. Il n'a pas été en notre pouvoir de les faire entrer dans ce qu'on nous a confié; ils ont peut-être même quelque intérêt de le savoir; on est assuré d'eux comme de soi et on se voit réduit à la cruelle nécessité de perdre leur amitié, qui nous est précieuse, ou de manquer à la foi du secret. Cet état est sans doute la plus rude épreuve de la fidélité mais il ne doit pas ébranler un honnête homme : c'est alors qu'il lui est permis de se préférer aux autres. Son premier devoir est de conserver indispensablement ce dépôt en son entier. Il doit non seulement ménager ses paroles et ses tons, il doit

encore ménager ses conjectures et ne laisser rien voir, dans ses discours ni dans son air, qui puisse tourner l'esprit des autres vers ce qu'il ne veut pas dire.

On a souvent besoin de force et de prudence pour les opposer à la tyrannie de la plupart de nos amis qui se font un droit sur notre confiance et qui veulent tout savoir de nous : on ne doit jamais leur laisser établir ce droit sans exception. Il y a des rencontres et des circonstances qui ne sont pas de leur juridiction : s'ils s'en plaignent, on doit souffrir leurs plaintes et s'en justifier avec douceur, mais s'ils demeurent injustes, on doit sacrifier leur amitié à son devoir et choisir entre deux maux inévitables, dont l'un se peut réparer et l'autre est sans remède.

II

De la Différence des esprits.

Bien que toutes les qualités de l'esprit se puissent rencontrer dans un grand génie, il y en a néanmoins qui lui sont propres et particulières; ses lumières n'ont point de bornes; il agit toujours également et avec la même activité; il discerne les objets éloignés comme s'ils étoient présents; il comprend, il imagine les plus grandes choses; il voit et connoît les plus petites; ses pensées sont relevées, étendues, justes et intelligibles; rien n'échappe à sa pénétration et elle lui fait souvent découvrir la vérité au travers des obscurités qui la cachent aux autres.

Un bel esprit pense toujours noblement; il produit avec facilité des choses claires, agréables et naturelles;

il les fait voir dans leur plus beau jour et il les pare de tous les ornements qui leur conviennent; il entre dans le goût des autres et retranche de ses pensées ce qui est inutile ou ce qui peut déplaire.

Un esprit adroit, facile, insinuant, sait éviter et surmonter les difficultés. Il se plie aisément à ce qu'il veut, il sait connoître l'esprit et l'humeur de ceux avec qui il traite, et en ménageant leurs intérêts, il avance et il établit les siens.

Un bon esprit voit toutes choses comme elles doivent être vues; il leur donne le prix qu'elles méritent, il les fait tourner du côté qui lui est le plus avantageux et il s'attache avec fermeté à ses pensées, parce qu'il en connoît toute la force et toute la raison.

Il y a de la différence entre un esprit utile et un esprit d'affaires; on peut entendre les affaires sans s'appliquer à son intérêt particulier. Il y a des gens habiles dans tout ce qui ne les regarde pas et très malhabiles dans tout ce qui les regarde; et il y en a d'autres, au contraire, qui ont une habileté bornée à ce qui les touche et qui savent trouver leur avantage en toutes choses.

On peut avoir tout ensemble un air sérieux dans l'esprit et dire souvent des choses agréables et enjouées. Cette sorte d'esprit convient à toutes personnes et à tous les âges de la vie. Les jeunes gens ont d'ordinaire l'esprit enjoué et moqueur, sans l'avoir sérieux et c'est ce qui les rend souvent incommodes.

Rien n'est plus aisé à soutenir que le dessein d'être toujours plaisant, et les applaudissements qu'on reçoit quelquefois, en divertissant les autres, ne valent pas que l'on s'expose à la honte de les ennuyer souvent quand ils sont de méchante humeur.

La moquerie est une des plus agréables et des plus

dangereuses qualités de l'esprit. Elle plaît toujours quand elle est délicate; mais on craint aussi toujours ceux qui s'en servent trop souvent. La moquerie peut néanmoins être permise quand elle n'est mêlée d'aucune malignité et quand on y fait entrer les personnes mêmes dont on parle.

Il est malaisé d'avoir un esprit de raillerie sans affecter d'être plaisant ou sans aimer à se moquer; il faut une grande justesse pour railler longtemps sans tomber dans l'une ou l'autre de ces extrémités.

La raillerie est un air de gaieté qui remplit l'imagination et qui lui fait voir en ridicule les objets qui se présentent : l'humeur y mêle plus ou moins de douceur ou d'âpreté.

Il y a une manière de railler, délicate et flatteuse, qui touche seulement les défauts que les personnes dont on parle veulent bien avouer, qui sait déguiser les louanges qu'on leur donne sous des apparences de blâme et qui découvre ce qu'elles ont d'aimable, en feignant de le vouloir cacher.

Un esprit fin et un esprit de finesse sont très différents. Le premier plaît toujours : il est délié, il pense des choses délicates et voit les plus imperceptibles; un esprit de finesse ne va jamais droit, il cherche des biais et des détours pour faire réussir ses desseins. Cette conduite est bientôt découverte : elle se fait toujours craindre et ne mène presque jamais aux grandes choses.

Il y a quelque différence entre un esprit de feu et un esprit brillant : un esprit de feu va plus loin et avec plus de rapidité. Un esprit brillant a de la vivacité, de l'agrément et de la justesse.

La douceur de l'esprit est un air facile et accommodant et qui plaît toujours quand il n'est point fade.

Un esprit de détail s'applique avec de l'ordre et de la règle à toutes les particularités des sujets qu'on lui présente. Cette application le renferme d'ordinaire à de petites choses; elle n'est pas, néanmoins, toujours incompatible avec de grandes vues, et, quand ces deux qualités se trouvent ensemble dans un même esprit, elles l'élèvent infiniment au-dessus des autres.

On a abusé du terme de *bel esprit* et, bien que tout ce qu'on vient de dire des différentes qualités de l'esprit puisse convenir à un bel esprit, néanmoins, comme ce titre a été donné à un nombre infini de mauvais poètes et d'auteurs ennuyeux, on s'en sert plus souvent pour tourner les gens en ridicule que pour les louer.

Bien qu'il y ait plusieurs épithètes pour l'esprit qui paroissent une même chose, le ton et la manière de les prononcer y mettent de la différence, mais comme les tons et les manières ne se peuvent écrire, je n'entrerai point dans un détail qu'il seroit impossible de bien expliquer. L'usage ordinaire le fait assez entendre, et en disant qu'un homme a de l'esprit, qu'il a beaucoup d'esprit et qu'il a un bon esprit, il n'y a que le ton et les manières qui puissent mettre de la différence entre ces expressions, qui paroissent semblables sur le papier et qui expriment néanmoins différentes sortes d'esprit.

On dit encore qu'un homme n'a qu'une sorte d'esprit, qu'il a de plusieurs sortes d'esprit et qu'il a toutes sortes d'esprit.

On peut être sot avec beaucoup d'esprit et on peut n'être pas sot avec peu d'esprit.

Avoir beaucoup d'esprit est un terme équivoque. Il peut comprendre toutes les sortes d'esprit dont on vient de parler mais il peut aussi n'en marquer

aucune distinctement. On peut quelquefois faire paroître de l'esprit dans ce qu'on dit sans en avoir dans sa conduite. On peut avoir de l'esprit et l'avoir borné. Un esprit peut être propre à de certaines choses et ne l'être pas à d'autres : on peut avoir beaucoup d'esprit et n'être propre à rien; et avec beaucoup d'esprit on est souvent fort incommode. Il semble néanmoins que le plus grand mérite de cette sorte d'esprit est de plaire quelquefois dans la conversation.

Bien que les productions d'esprit soient infinies, on peut, ce me semble, les distinguer de cette sorte :

Il y a des choses si belles que tout le monde est capable d'en voir et d'en sentir la beauté.

Il y en a qui ont de la beauté et qui ennuient.

Il y en a qui sont belles et que tout le monde sent, bien que tous n'en sachent pas la raison.

Il y en a qui sont si fines et si délicates que peu de gens sont capables d'en remarquer toutes les beautés.

Il y en a d'autres qui ne sont pas parfaites, mais qui sont dites avec tant d'art et qui sont soutenues et conduites avec tant de raison et tant de grâce, qu'elles méritent d'être admirées.

III

Des Goûts.

Il y a des personnes qui ont plus d'esprit que de goût et d'autres qui ont plus de goût que d'esprit. Il y a plus de variété et de caprice dans le goût que dans l'esprit.

Ce terme de *goût* a diverses significations, et il est aisé de s'y méprendre. Il y a différence entre le goût qui nous porte vers les choses et le goût qui nous en fait connoître et discerner les qualités en nous attachant aux règles.

On peut aimer la comédie sans avoir le goût assez fin et assez délicat pour en bien juger; et on peut avoir le goût assez bon pour bien juger de la comédie sans l'aimer. Il y a des goûts qui nous approchent imperceptiblement de ce qui se montre à nous et d'autres nous entraînent par leur force ou par leur durée.

Il y a des gens qui ont le goût faux en tout; d'autres ne l'ont faux qu'en certaines choses et ils l'ont droit et juste dans tout ce qui est de leur portée. D'autres ont des goûts particuliers, qu'ils connoissent mauvais et ne laissent pas de les suivre. Il y en a qui ont le goût incertain; le hasard en décide : ils changent par légèreté et sont touchés de plaisir ou d'ennui sur la parole de leurs amis. D'autres sont toujours prévenus; ils sont esclaves de leurs goûts et les respectent en toutes choses. Il y en a qui sont sensibles à ce qui est bon et choqués de ce qui ne l'est pas : leurs vues sont nettes et justes et ils trouvent la raison de leur goût dans leur esprit et dans leur discernement.

Il y en a qui, par une sorte d'instinct dont ils ignorent la cause, décident de ce qui se présente à eux et prennent toujours le bon parti.

Ceux-ci font paroître plus de goût que d'esprit parce que leur amour-propre et leur humeur ne prévalent point sur leurs lumières naturelles. Tout agit de concert en eux, tout y est sur un même ton. Cet accord leur fait juger sainement des objets et leur en forme une idée véritable, mais, à parler généralement, il y a peu de gens qui aient le goût fixe et indépendant

de celui des autres; ils suivent l'exemple et la coutume et ils en empruntent presque tout ce qu'ils ont de goût.

Dans toutes ces différences de goûts, qu'on vient de marquer, il est très rare et presque impossible de rencontrer cette sorte de bon goût qui sait donner le prix à chaque chose, qui en connoît toute la valeur et qui se porte généralement sur tout. Nos connoissances sont trop bornées et cette juste disposition de qualités qui font bien juger ne se maintient d'ordinaire que sur ce qui ne nous regarde pas directement.

Quand il s'agit de nous, notre goût n'a plus cette justesse si nécessaire, la préoccupation la trouble; tout ce qui a du rapport à nous paroît sous une autre figure. Personne ne voit des mêmes yeux ce qui le touche et ce qui ne le touche pas. Notre goût n'est conduit alors que par la pente de l'amour-propre et de l'humeur, qui nous fournissent des vues nouvelles et nous assujettissent à un nombre infini de changements et d'incertitudes. Notre goût n'est plus à nous, nous n'en disposons plus. Il change sans notre consentement et les mêmes objets nous paroissent par tant de côtés différents que nous méconnoissons enfin ce que nous avons vu et ce que nous avons senti.

IV

De la Société.

Mon dessein n'est pas de parler de l'amitié en parlant de la société; bien qu'elles aient quelque rapport, elles sont néanmoins très différentes : la

première a plus d'élévation et d'humilité et le plus grand mérite de l'autre est de lui ressembler.

Je ne parlerai donc présentement que du commerce particulier que les honnêtes gens doivent avoir ensemble. Il seroit inutile de dire combien la société est nécessaire aux hommes : tous la désirent et tous la cherchent, mais peu se servent des moyens de la rendre agréable et de la faire durer.

Chacun veut trouver son plaisir et ses avantages aux dépens des autres. On se préfère toujours à ceux avec qui on se propose de vivre et on leur fait presque toujours sentir cette préférence : c'est ce qui trouble et ce qui détruit la société. Il faudroit du moins savoir cacher ce désir de préférence, puisqu'il est trop naturel en nous pour nous en pouvoir défaire. Il faudroit faire son plaisir de celui des autres, ménager leur amour-propre, et le ne blesser jamais.

L'esprit a beaucoup de part à un si grand ouvrage, mais il ne suffit pas seul pour nous conduire dans les divers chemins qu'il faut tenir. Le rapport qui se rencontre entre les esprits ne maintiendroit pas longtemps la société, si elle n'étoit réglée et soutenue par le bon sens, par l'humeur et par les égards qui doivent être entre les personnes qui veulent vivre ensemble.

S'il arrive quelquefois que des gens opposés d'humeur et d'esprit paroissent unis, ils tiennent sans doute par des raisons étrangères qui ne durent pas longtemps. On peut être aussi en société avec des personnes sur qui nous avons de la supériorité par la naissance ou par des qualités personnelles, mais ceux qui ont cet avantage n'en doivent pas abuser : ils doivent rarement le faire sentir et ne s'en servir que pour instruire les autres. Ils doivent leur faire apercevoir qu'ils ont besoin d'être conduits et les mener

par la raison en s'accommodant, autant qu'il est possible, à leurs sentiments et à leurs intérêts.

Pour rendre la société commode, il faut que chacun conserve sa liberté. Il ne faut point se voir, ou se voir sans sujétion, et pour se divertir ensemble. Il faut pouvoir se séparer sans que cette séparation apporte de changement. Il faut se pouvoir passer les uns des autres si on ne veut pas s'exposer à embarrasser quelquefois, et on doit se souvenir qu'on incommode souvent quand on croit ne pouvoir jamais incommoder. Il faut contribuer, autant qu'on le peut, au divertissement des personnes avec qui on veut vivre, mais il ne faut pas être toujours chargé du soin d'y contribuer.

La complaisance est nécessaire dans la société, mais elle doit avoir des bornes : elle devient une servitude quand elle est excessive. Il faut du moins qu'elle paraisse libre et qu'en suivant le sentiment de nos amis ils soient persuadés que c'est le nôtre aussi que nous suivons.

Il faut être facile à excuser nos amis quand leurs défauts sont nés avec eux et qu'ils sont moindres que leurs bonnes qualités. Il faut souvent éviter de leur faire voir qu'on les ait remarqués et qu'on en soit choqué. On doit essayer de faire en sorte qu'ils puissent s'en apercevoir eux-mêmes pour leur laisser le mérite de s'en corriger.

Il y a une sorte de politesse qui est nécessaire dans le commerce des honnêtes gens : elle leur fait entendre raillerie et elle les empêche d'être choqués et de choquer les autres par de certaines façons de parler trop sèches et trop dures, qui échappent souvent sans y penser quand on soutient son opinion avec chaleur.

Le commerce des honnêtes gens ne peut subsister

sans une certaine sorte de confiance; elle doit être commune entre eux; il faut que chacun ait un air de sûreté et de discrétion qui ne donne jamais lieu de craindre qu'on puisse rien dire par imprudence.

Il faut de la variété dans l'esprit : ceux qui n'ont que d'une sorte d'esprit ne peuvent pas plaire longtemps; on peut prendre des routes diverses, n'avoir pas les mêmes talents, pourvu qu'on aide aux plaisirs de la société et qu'on y observe la même justesse que les différentes voix et les divers instruments doivent observer dans la musique.

Comme il est malaisé que plusieurs personnes puissent avoir les mêmes intérêts, il est nécessaire, au moins pour la douceur de la société, qu'ils n'en aient pas de contraires.

On doit aller au-devant de ce qui peut plaire à ses amis, chercher les moyens de leur être utile, leur épargner des chagrins, leur faire voir qu'on les partage avec eux, quand on ne peut les détourner, les effacer insensiblement sans prétendre de les arracher tout d'un coup et mettre à la place des objets agréables, ou du moins qui les occupent. On peut leur parler de choses qui les regardent, mais ce n'est qu'autant qu'ils le permettent et on doit y garder beaucoup de mesure. Il y a de la noblesse et quelquefois même de l'humanité à ne pas entrer trop avant dans les replis de leur cœur; ils ont souvent de la peine à laisser voir tout ce qu'ils en connoissent et ils en ont encore davantage quand on pénètre ce qu'ils ne connoissent pas bien. Que le commerce que les honnêtes gens ont ensemble leur donne de la familiarité et leur fournisse un nombre infini de sujets de se parler sincèrement.

Personne presque n'a assez de docilité et de bon sens pour bien recevoir plusieurs avis qui sont néces-

saires pour maintenir la société. On veut être averti jusqu'à un certain point, mais on ne veut pas l'être en toutes choses et on craint de savoir toutes sortes de vérités.

Comme on doit garder les distances pour voir les objets il en faut garder aussi pour la société; chacun a son point de vue, d'où il veut être regardé. On a raison le plus souvent de ne vouloir pas être éclairé de trop près; et il n'y a presque point d'homme qui veuille en toutes choses se laisser voir tel qu'il est.

V

De la Conversation.

Ce qui fait que peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il a dessein de dire qu'à ce que les autres disent, et que l'on n'écoute guère quand on a bien envie de parler.

Néanmoins, il est nécessaire d'écouter ceux qui parlent. Il faut leur donner le temps de se faire entendre et souffrir même qu'ils disent des choses inutiles. Bien loin de les contredire et de les interrompre, on doit au contraire entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué et faire voir que c'est plutôt par choix qu'on les loue que par complaisance.

Pour plaire aux autres, il faut parler de ce qu'ils aiment et de ce qui les touche, éviter les disputes sur les choses indifférentes, leur faire rarement des questions et ne leur laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison qu'eux.

On doit dire les choses d'un air plus ou moins sérieux et sur des sujets plus ou moins relevés, selon l'humeur et la capacité des personnes que l'on entretient et leur céder aisément l'avantage de décider, sans les obliger de répondre quand ils n'ont pas envie de parler.

Après avoir satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments en montrant qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent, sans marquer de présomption ni d'opiniâtreté.

Évitons surtout de parler souvent de nous-mêmes et de nous donner pour exemple. Rien n'est plus désagréable qu'un homme qui se cite lui-même à tout propos.

On ne peut aussi apporter trop d'application à connoître la pente et la portée de ceux à qui l'on parle pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, sans blesser l'inclination ou l'intérêt des autres par cette préférence.

Alors on doit faire valoir toutes les raisons qu'il a dites, ajoutant modestement nos propres pensées aux siennes et lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

Il ne faut jamais rien dire avec un air d'autorité ni montrer aucune supériorité d'esprit. Fuyons les expressions trop recherchées, les termes durs ou forcés et ne nous servons point de paroles plus grandes que les choses.

Il n'est pas défendu de conserver ses opinions si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitôt qu'elle paroît, de quelque part qu'elle vienne; elle seule doit régner sur nos sentiments : mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres

et sans faire paroître du mépris de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de pousser trop loin une bonne raison quand on l'a trouvée. L'honnêteté veut que l'on cache quelquefois la moitié de son esprit et qu'on ménage un opiniâtre qui se défend mal pour lui épargner la honte de céder.

On déplaît sûrement quand on parle trop longtemps et trop souvent d'une même chose et que l'on cherche à détourner la conversation sur des sujets dont on se croit plus instruit que les autres. Il faut entrer indifféremment sur tout ce qui leur est agréable, s'y arrêter autant qu'ils le veulent et s'éloigner de tout ce qui ne leur convient pas.

Toute sorte de conversation, quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toutes sortes de gens d'esprit. Il faut choisir ce qui est de leur goût, et ce qui est convenable à leur condition, à leur sexe, à leurs talents et choisir même le temps de le dire.

Observons le lieu, l'occasion, l'humeur où se trouvent les personnes qui nous écoutent : car s'il y a beaucoup d'art à savoir parler à propos, il n'y en a pas moins à savoir se taire. Il y a un silence éloquent qui sert à approuver et à condamner; il y a un silence de discrétion et de respect. Il y a enfin des tons, des airs et des manières qui font tout ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation.

Mais le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes. Ceux-mêmes qui en font des règles s'y méprennent souvent; et la plus sûre qu'on en puisse donner c'est écouter beaucoup, parler peu et ne rien dire dont on puisse avoir sujet de se repentir.

De la Conversation[1].

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent si on veut être écouté; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contraindre et de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué et faire voir que c'est plus par choix qu'on les loue que par complaisance.

Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur ou l'inclination des personnes que l'on entretient; ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit ni même d'y répondre.

Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse on peut dire ses sentiments sans prévention et sans opiniâtreté en faisant paroître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même et de se donner souvent pour exemple. On ne sauroit avoir trop d'application à connoître la pente et la pensée de ceux à qui on parle pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend.

1. Nous croyons utile de donner ici cette seconde leçon du morceau qu'on vient de lire. Elle se trouve dans l'édition de M. de Forti.

Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité ni se servir de paroles ni de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions si elles sont raisonnables; mais, en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paroître choqué de ce qu'ils ont dit.

Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation et de parler trop souvent d'une même chose. On doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens; il faut choisir ce qui convient à chacun et choisir même le temps de le dire.

Mais, s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire. Il y a un silence éloquent, il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur; il y a un silence respectueux.

Il y a des airs, des tours et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes; ceux même qui en font des règles s'y méprennent quelquefois; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère et de ne se forcer jamais à parler.

VI

Du Faux.

On est faux en différentes manières. Il y a des hommes faux qui veulent toujours paroître ce qu'ils ne sont pas. Il y en a d'autres de meilleure foi, qui sont nés faux, qui se trompent eux-mêmes et qui ne voient jamais les choses comme elles sont. Il y en a dont l'esprit est droit et le goût faux; d'autres ont l'esprit faux et quelque droiture dans le goût; et il y en a qui n'ont rien de faux dans le goût ni dans l'esprit. Ceux-ci sont très rares, puisqu'à parler généralement, il n'y a personne qui n'ait de la fausseté dans quelque endroit de l'esprit ou du goût.

Ce qui fait cette fausseté si universelle c'est que nos qualités sont incertaines et confuses et que nos goûts le sont aussi. On ne voit point les choses précisément comme elles sont, on les estime plus ou moins qu'elles ne valent et on ne les fait point rapporter à nous en la manière qui leur convient et qui convient à notre état et à nos qualités.

Ce mécompte met un nombre infini de faussetés dans le goût et dans l'esprit; notre amour-propre est flatté de tout ce qui se présente à nous sous les apparences du bien.

Mais comme il y a plusieurs sortes de biens qui touchent notre vanité ou notre tempérament on les suit souvent par coutume et par commodité. On les suit parce que les autres les suivent, sans considérer qu'un même sentiment ne doit pas être également embrassé par toutes sortes de personnes et qu'on s'y doit atta-

cher plus ou moins fortement, selon qu'il convient plus ou moins à ceux qui le suivent.

On craint encore plus de se montrer faux par le goût que par l'esprit. Les honnêtes gens doivent approuver sans prévention ce qui mérite d'être approuvé, suivre ce qui mérite d'être suivi et ne se piquer de rien, mais il y faut une grande proportion et une grande justesse. Il faut savoir discerner ce qui est bon en général et ce qui nous est propre, et suivre alors avec raison la pente naturelle qui nous porte vers les choses qui nous plaisent.

Si les hommes ne vouloient exceller que par leurs propres talents et en suivant leurs devoirs, il n'y auroit rien de faux dans leur goût et dans leur conduite : ils se montreroient tels qu'ils sont; ils jugeroient des choses par leurs lumières et s'y attacheroient par raison. Il y auroit de la proportion dans leurs vues, dans leurs sentiments : leur goût seroit vrai, il viendroit d'eux et non pas des autres; ils le suivroient par choix et non pas par coutume et par hasard. Si on est faux en approuvant ce qui ne doit pas être approuvé, on ne l'est pas moins le plus souvent par l'envie de se faire valoir par des qualités qui sont bonnes de soi, mais qui ne nous conviennent pas. Un magistrat est faux quand il se pique d'être brave, bien qu'il puisse être hardi dans de certaines rencontres. Il doit être ferme et assuré dans une sédition qu'il a droit d'apaiser, sans craindre d'être faux et il seroit faux et ridicule de se battre en duel.

Une femme peut aimer les sciences, mais toutes les sciences ne lui conviennent pas et l'entêtement de certaines sciences ne lui convient jamais et est toujours faux.

Il faut que la raison et le bon sens mettent le prix

aux choses et qu'elles déterminent notre goût à leur donner le rang qu'elles méritent et qu'il nous convient de leur donner. Mais, presque tous les hommes se trompent dans ce prix et dans ce rang, et il y a toujours de la fausseté dans ce mécompte.

VII

De l'Air et des Manières.

Il y a un air qui convient à la figure et aux talents de chaque personne : on perd toujours quand on le quitte pour en prendre un autre.

Il faut essayer de connoître celui qui nous est naturel, n'en point sortir et le perfectionner autant qu'il nous est possible.

Ce qui fait que la plupart des petits enfants plaisent, c'est qu'ils sont encore renfermés dans cet air et dans ces manières que la nature leur a donnés et qu'ils n'en connoissent point d'autres. Ils les changent et les corrompent quand ils sortent de l'enfance : ils croient qu'il faut imiter ce qu'ils voient et ils ne le peuvent parfaitement imiter; il y a toujours quelque chose de faux et d'incertain dans cette imitation. Ils n'ont rien de fixe dans leurs manières et dans leurs sentiments; au lieu d'être, en effet, ce qu'ils veulent paroître, ils cherchent à paroître ce qu'ils ne sont pas.

Chacun veut être un autre et n'être plus ce qu'il est : ils cherchent une contenance hors d'eux-mêmes et un autre esprit que le leur; ils prennent des tons et des manières au hasard; ils en font des expériences sur eux, sans considérer que ce qui convient à quelques-

uns ne convient pas à tout le monde, qu'il n'y a point de règle générale pour les tons et pour les manières et qu'il n'y a point de bonnes copies.

Deux hommes, néanmoins, peuvent avoir du rapport en plusieurs choses sans être copie l'un de l'autre, si chacun suit son naturel; mais personne presque ne le suit entièrement : on aime à imiter. On imite souvent, même sans s'en apercevoir et on néglige ses propres biens pour des biens étrangers qui, d'ordinaire, ne nous conviennent pas.

Je ne prétends pas, par ce que je dis, nous renfermer tellement en nous-mêmes que nous n'ayons pas la liberté de suivre des exemples et de joindre à nous des qualités utiles et nécessaires que la nature ne nous a pas données. Les arts et les sciences conviennent à la plupart de ceux qui s'en rendent capables. La bonne grâce et la politesse conviennent à tout le monde; mais ces qualités acquises doivent avoir un certain rapport et une certaine union avec nos propres qualités qui les étende et les augmente imperceptiblement.

Nous sommes élevés à un rang et à des dignités au-dessus de nous; nous sommes souvent engagés dans une profession nouvelle où la nature ne nous avoit pas destinés. Tous ces états ont chacun un air qui leur convient mais qui ne convient pas toujours avec notre air naturel. Ce changement de notre fortune change souvent notre air et nos manières et y ajoute l'air de la dignité, qui est toujours faux quand il est trop marqué et qu'il n'est pas joint et confondu avec l'air que la nature nous a donné. Il faut les unir et les mêler ensemble et faire en sorte qu'ils ne paroissent jamais séparés.

On ne parle pas de toutes choses sur un même ton

et avec les mêmes manières. On ne marche pas à la tête d'un régiment comme on marche en se promenant. Mais il faut qu'un même air nous fasse dire naturellement des choses différentes et qu'il nous fasse marcher différemment, mais toujours naturellement, et comme il convient de marcher à la tête d'un régiment et à une promenade.

Il y en a qui ne se contentent pas de renoncer à leur air propre et naturel pour suivre celui du rang et des dignités où ils sont parvenus. Il y en a même qui prennent par avance l'air des dignités et du rang où ils aspirent. Combien de lieutenants généraux apprennent à être maréchaux de France ! combien de gens de robe répètent inutilement l'air de chancelier et combien de bourgeoises se donnent l'air de duchesses !

Ce qui fait qu'on déplaît souvent, c'est que personne ne sait accorder son air et ses manières avec sa figure, ni ses tons et ses paroles avec ses pensées et ses sentiments : on s'oublie soi-même et on s'en éloigne insensiblement; tout le monde presque tombe par quelque endroit dans ce défaut; personne n'a l'oreille assez juste pour entendre parfaitement cette sorte de cadence.

Mille gens déplaisent avec des qualités aimables; mille gens plaisent avec de moindres talents. C'est que les uns veulent paroître ce qu'ils ne sont pas, les autres sont ce qu'ils paroissent; et enfin, quelques avantages ou quelques désavantages que nous ayons reçus de la nature, on plaît à proportion de ce qu'on suit l'air, les tons, les manières et les sentiments qui conviennent à notre état et à notre figure et on déplaît à proportion de ce qu'on s'en éloigne.

ŒUVRES

CHOISIES

DE VAUVENARGUES

AVEC LES NOTES

DE VOLTAIRE, MORELLET, SUARD, FORTIA, ETC.

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE VAUVENARGUES

PAR SUARD

NOTICE

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE VAUVENARGUES

Vauvenargues mourut à trente-deux ans et, dans une vie si courte, très peu d'années semblent avoir été employées à le conduire au genre de célébrité où il devait parvenir.

Il entra au service en 1734; il avait dix-huit ans, et cette même année il fit la campagne d'Italie, sous-lieutenant au régiment du Roi, infanterie.

Ce n'était pas là une école où il pût préparer les matériaux de l'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain;* ce n'était pas dans un camp, au milieu des occupations actives de la guerre, qu'un jeune officier de dix-huit ans paraissait devoir trouver des moyens de former son cœur et son esprit au goût de la méditation et de l'étude; mais la nature, en douant Vauvenargues d'un esprit actif, lui avait donné en même temps la droiture d'âme qui en dirige les mouvements et le sérieux qui accompagne l'habitude de la réflexion.

Il joignait à une âme élevée et sensible le sentiment de la gloire et le besoin de s'en rendre digne : ce sont là les traits qui caractérisent essentiellement ses écrits. Il apportait au service les qualités qui composent le mérite d'un homme d'honneur, plutôt que celles qui servent à le faire remarquer. Sa figure, quoiqu'elle eût de la douceur et ne manquât pas de noblesse, n'avait rien qui le distinguât avantageusement parmi ses cama-

rades. La faiblesse de son tempérament ne lui avait pas permis d'acquérir, dans les exercices du corps, cette supériorité d'adresse et de force qui donne à la jeunesse tant de grâce et d'éclat. Enfin, une excessive timidité, tourment ordinaire d'une âme jeune, avide d'estime et que blesse l'apparence seule d'un reproche, voilait trop souvent les lumières de son esprit pour ne laisser apercevoir que l'intéressante et douce simplicité de son caractère. C'est près de lui qu'on eût pu concevoir cette pensée qu'il a exprimée depuis avec tant de charme : *Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme*[1]. Douce, tempérée, sensible, semblable en tout *aux premiers jours du printemps*, sa vertu devait se faire aimer d'abord; mais le temps et les occasions pouvaient seuls en développer les heureux fruits.

Il est des écrivains dont on peut aisément consentir à ignorer la vie et le caractère tout en jouissant des productions de leur esprit et des fruits de leurs talents, mais l'écrivain moraliste n'est pas de ce nombre. Il ne suffit pas au précepteur de morale de faire usage de sa raison et de ses lumières, il faut que nous croyions que sa conscience a approuvé les règles qu'il dicte à la nôtre; il faut que le sentiment qu'il veut faire passer dans notre âme paraisse découler de la sienne; et avant d'accorder à ses maximes l'empire qu'elles veulent exercer sur notre conduite, nous aimons à être persuadés que celui qui les enseigne s'est soumis lui-même à ce qu'elles peuvent avoir de rigoureux.

Ce n'est pas seulement une morale pure, un esprit droit, une raison forte et éclairée, qui ont dicté les écrits de Vauvenargues. Le caractère particulier d'élévation qui les distingue ne peut appartenir qu'à une âme d'un ordre supérieur et la douce indulgence qui s'y mêle aux plus nobles mouvements ne peut être le sim-

1. Maxime 410.

ple produit de la réflexion et le résultat des combinaisons de l'esprit; ce doit être encore l'épanchement du plus beau naturel que la raison a pu perfectionner, mais qu'elle n'aurait pu suppléer.

Vauvenargues, en s'élevant de bonne heure, plutôt par la supériorité de son âme que par la gravité de ses pensées, au-dessus des frivoles occupations de son âge, n'avait point contracté, dans l'habitude des idées sérieuses, cette austérité qu'accompagne d'ordinaire les vertus de la jeunesse : car les vertus de la jeunesse sont plus communément le fruit de l'éducation que de l'expérience, et l'éducation apprend bien aux jeunes gens combien la vertu est nécessaire, mais l'expérience seule peut leur apprendre combien elle est difficile.

Vauvenargues, jeté dans le monde dès les premières années qui suivent l'enfance, apprit à le connaître avant de penser à le juger; il vit les faiblesses des hommes avant d'avoir réfléchi sur leurs devoirs; et la vertu, en entrant dans son cœur, y trouva toutes les dispositions à l'indulgence.

La douceur et la sûreté de son commerce lui avaient concilié l'estime et l'affection de ses camarades, pour la plupart sans doute moins sages et moins sérieux que lui; « mais, dit Marmontel, qui en avait connu plusieurs, « ceux qui étaient capables d'apprécier un si rare « mérite avaient conçu pour lui une si tendre vénéra- « tion que je lui ai entendu donner par quelques-uns « le nom respectable de père ». Ce nom respectable n'était peut-être pas donné bien sérieusement par de jeunes militaires à un camarade de leur âge, mais le ton même du badinage, en se mêlant à la justice qu'ils se plaisaient à lui rendre, prouverait encore à quel point Vauvenargues avait su se faire pardonner cette supériorité de raison qu'ils ne pouvait dissimuler mais que sa modeste douceur ne permettait aux autres ni de craindre ni d'envier.

La guerre d'Italie n'avait pas été longue, mais la

paix qui la suivit ne fut pas non plus de longue durée. Une nouvelle guerre[1] vint troubler la France en 1741. Le régiment du Roi fit partie de l'armée qu'on envoya en Allemagne et qui pénétra jusqu'en Bohême. On se rappelle tout ce que les troupes françaises eurent à souffrir dans cette honorable et pénible campagne et surtout dans la fameuse retraite de Prague[2], qui s'exécuta au mois de décembre 1742. Le froid fut excessif. Vauvenargues, naturellement faible, en souffrit plus que les autres. Il rentra en France au commencement de 1743 avec une santé détruite; sa fortune, peu considérable, avait été épuisée par les dépenses de la guerre. Neuf années de service ne lui avaient procuré que le grade de capitaine et ne lui donnaient aucun espoir d'avancement.

Il se détermina à quitter un état, honorable sans doute pour tous ceux qui s'y livrent, mais où il est difficile de se faire honorer plus que des milliers d'autres, lorsque la faveur ou les circonstances ne font pas sortir un militaire de la foule pour l'élever à quelque commandement.

Vauvenargues avait étudié l'histoire et le droit public; l'habitude et le goût du travail et aussi ce sentiment de ses forces que la modestie la plus vraie n'éteint pas dans un esprit supérieur, lui firent croire qu'il pourrait se distinguer dans la carrière des négociations. Il désira d'y entrer et fit part de son désir à M. de Biron, son colonel, qui, loin de lui promettre son appui, ne lui laissa entrevoir que la difficulté de réussir dans un tel projet. Tout ce qui sort de la route ordinaire des usages effraye ou choque ceux qui, favorisés par ces usages mêmes, n'ont jamais eu besoin

1. La guerre dite *de la Succession d'Autriche*, après la mort de l'empereur Charles VI, arrivée le 20 octobre 1740.

2. Cette célèbre retraite s'exécuta sous la conduite du maréchal de Belle-Isle, qui sortit de Prague dans la nuit du 16 au 17 décembre 1742 et se rendit à Égra le 26. La maréchal de Saxe avait tenu la même conduite l'année précédente.

de les braver et voilà pourquoi les gens de la cour observent d'ordinaire, à l'égard des gens en place, une beaucoup plus grande circonspection que ceux qui, placés dans les rangs inférieurs, ont beaucoup moins à perdre et par cela même peuvent risquer davantage.

Vauvenargues, malheureux par sa santé, par sa fortune et surtout par son inaction, sentait qu'il ne pouvait sortir de cette situation pénible que par une résolution extraordinaire. Les caractères timides en société sont souvent ceux qui prennent le plus volontiers des partis extrêmes dans les affaires embarrassantes : privés des ressources habituelles que donne l'assurance, ils cherchent à y suppléer par l'élan momentané du courage; ils aiment mieux risquer une fois une démarche hasardée que d'avoir tous les jours quelque chose à oser.

Vauvenargues, étranger à la cour, inconnu du ministre dont il aurait pu solliciter la faveur, privé du secours du chef qui aurait pu appuyer sa demande, prit le parti de s'adresser directement au roi pour lui témoigner le désir de le servir dans les négociations. Dans sa lettre, il rappelait à Sa Majesté que les hommes qui avaient eu le plus de succès dans cette carrière étaient *ceux-là mêmes que la fortune en avait le plus éloignés.* « Qui doit, en effet, ajoutait-il, servir Votre « Majesté avec plus de zèle qu'un gentilhomme qui, « n'étant pas né à la cour, n'a rien à espérer que de son « maître et de ses services ? »

Vauvenargues avait écrit en même temps à M. Amelot, ministre des affaires étrangères. Ses deux lettres, comme on le conçoit aisément, restèrent sans réponse. Louis XV n'était pas dans l'usage d'accorder des places sans la médiation de son ministre, et le ministre connaissait trop bien les droits de sa place pour favoriser une démarche où l'on croyait pouvoir se passer de son autorité.

Vauvenargues, ayant donné, en 1744, la démission

de son emploi dans le régiment du roi, écrivit à M. Amelot une lettre que nous croyons devoir transcrire ici.

« MONSEIGNEUR,

« Je suis sensiblement touché que la lettre que j'ai « eu l'honneur de vous écrire et celle que j'ai pris la « liberté de vous adresser pour le roi, n'aient pu attirer « votre attention. Il n'est pas surprenant, peut-être, « qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps « d'examiner de pareilles lettres; mais, monseigneur, « me permettrez-vous de vous dire que c'est cette « impossibilité morale où se trouve un gentilhomme « qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, « qui fait le découragement que l'on remarque dans la « noblesse des provinces et qui éteint toute émula- « tion? J'ai passé, monseigneur, toute ma jeunesse « loin des distractions du monde pour tâcher de me « rendre capable des emplois où j'ai cru que mon carac- « tère m'appelait; et j'osais penser qu'une volonté « si laborieuse me mettrait du moins au niveau de « ceux qui attendent toute leur fortune de leurs intri- « gues et de leurs plaisirs. Je suis pénétré, monseigneur, « qu'une confiance que j'avais principalement fondée « sur l'amour de mon devoir se trouve entièrement « déçue. Ma santé ne me permettant plus de continuer « mes services à la guerre, je viens d'écrire à M. le duc « de Biron pour le prier de nommer à mon emploi. Je « n'ai pu, dans une situation si malheureuse, me refuser « à vous faire connaître mon désespoir. Pardonnez- « moi, monseigneur, s'il me dicte quelque expression « qui ne soit pas assez mesurée.

« Je suis, etc. »

Cette lettre, que personne peut-être n'eût voulu se charger de présenter au ministre, valut à Vauvenargues une réponse favorable, avec la promesse d'être employé

lorsque l'occasion s'en présenterait. Mais un triste incident vint tromper ses espérances. Il était retourné au sein de sa famille pour se livrer en paix aux études qu'exigeait la carrière où il se croyait près d'entrer, lorsqu'il fut atteint d'une petite vérole de l'espèce la plus maligne, qui défigura ses traits et le laissa dans un état d'infirmité continuelle et sans remède. Ainsi, ce jeune homme, plein d'énergie dans le caractère, d'activité dans l'esprit, de générosité dans les sentiments, se vit condamné à perdre dans l'obscurité tant de dons précieux, en attendant qu'une mort douloureuse vînt terminer, à la fleur de son âge, une vie où n'avait jamais brillé un instant de bonheur.

Ce fut alors que, conservant pour toute ressource cette même philosophie qui l'avait dirigé toute sa vie dans la pratique des vertus, il ne trouva de consolation que dans l'étude et l'amour des lettres qui, dans tous les temps, l'avaient soutenu contre toutes les contrariétés qu'il avait éprouvées. Il s'occupa à revoir et à mettre en ordre les réflexions et les petits écrits qu'il avait jetés sur le papier dans les loisirs d'une vie si agitée; il publia, en 1746, son *Introduction à la connaissance de l'esprit humain;* ouvrage qui étonna ceux qui étaient en état de l'apprécier, et qui doit faire regretter ce qu'on aurait pu attendre de l'auteur, si une mort prématurée ne l'avait pas enlevé à la gloire que son génie semblait lui promettre.

J'ai dit que Vauvenargues avait eu une éducation fort négligée. Privé des secours qu'il aurait pu trouver dans l'étude des grands écrivains de l'antiquité, toute sa littérature se bornait à la connaissance des bons auteurs français. Mais la nature lui avait donné un esprit pénétrant, un sens droit, une âme élevée et sensible. Ces qualités sont bien supérieures aux connaissances pour former le goût; et peut-être même le défaut d'instruction, en laissant à son excellent esprit plus de liberté dans ses développements, a-t-il contribué à

donner à ses écrits ce caractère d'originalité et de vérité qui les distingue.

L'étude des grands modèles de l'antiquité est d'une ressource infinie pour les hommes qui cultivent la littérature : elle sert à étendre l'esprit, à diriger le goût, à féconder le talent; mais elle n'est pas aussi nécessaire à celui qui se livre à l'étude de la morale et de la philosophie; il a plus besoin d'étudier le monde que les livres et de chercher la vérité dans ses propres observations que dans celles des autres.

Un esprit droit et vigoureux, réduit à ses seules forces, est obligé de se rendre raison de tout à lui-même parce qu'on ne lui a rendu raison de rien; il trouve en lui ce qu'il n'aurait point trouvé au dehors et va plus loin qu'on ne l'aurait conduit. S'il se soustrait par ignorance aux autorités qui auraient pu éclairer son jugement, il échappe également aux autorités usurpées qui auraient pu l'égarer. Rien ne le gêne dans la route de la vérité, et s'il arrive jusqu'à elle, c'est par des sentiers qu'il s'est tracés lui-même : il n'a marché sur les pas de personne.

Ces réflexions pourraient s'appuyer de beaucoup d'exemples. Aristote et Platon n'avaient pas eu plus de modèle qu'Homère. Virgile aurait été peut-être un plus grand poète s'il n'avait pas eu sans cesse Homère devant les yeux; car il n'est vraiment grand que par le charme du style où il ne ressemble point à Homère.

Corneille créa la tragédie française avant d'avoir cherché dans Aristote les règles de l'art dramatique. Pascal avait peu lu ainsi que Malebranche; tous les deux méprisaient l'érudition. Buffon, occupé de ses plaisirs jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, trouva dans la force naturelle de son esprit le secret de ce style brillant et pittoresque dont il a embelli les tableaux de la nature. L'ignorance, qui tue d'inanition les esprits faibles, devient pour les esprits supérieurs un stimulant qui les contraint à employer toutes leurs forces.

On doit croire cependant que si Vauvenargues avait poussé plus loin sa carrière, il aurait senti la nécessité d'une instruction plus étendue pour agrandir la sphère de ses idées. Il aurait voulu porter sa vue sur un plus grand horizon; il n'en eût que mieux jugé des objets après s'être habitué à ne voir que par lui-même.

Une partie de nos erreurs vient sans doute du défaut de lumières; une plus grande partie vient des fausses lumières qu'on nous présente. Celui qui se borne aux erreurs de son propre esprit s'épargne au moins la moitié de celles qui pourraient l'égarer. *Les sots*, dit Vauvenargues, *n'ont pas d'erreurs en leur propre et privé nom.* Vauvenargues, lui-même, n'en est pas exempt sans doute; mais ses erreurs sont bien à lui : celles qu'on peut lui reprocher tiennent, comme celles de tous les bons esprits, à une vue incomplète de l'objet et à la précipitation du jugement. Il ne doit aussi qu'à lui un grand nombre de vérités qu'il a puisées dans une âme supérieure aux illusions de la vanité comme aux subterfuges des faiblesses et dans un esprit indépendant des préjugés établis par la mode, ainsi que des opinions accréditées par des noms imposants.

En 1743, peu de temps après son retour de Bohême, Vauvenargues entra en correspondance avec Voltaire, qui était alors dans tout l'éclat de sa renommée, disputant la gloire à la jalousie et à la malignité, éclipsant ses rivaux par la supériorité et la variété de ses talents et conquérant l'empire littéraire à force de victoires.

Tous ceux qui aimaient et cultivaient les lettres, les jeunes gens surtout, le regardaient comme l'arbitre du goût et le dispensateur de la réputation; ils ambitionnaient son suffrage, lui adressaient leurs écrits et regardaient une réponse de lui comme un encouragement et un éloge qui n'était d'ordinaire qu'un compliment, comme un brevet d'honneur. On ignore d'ailleurs les circonstances qui occasionnèrent le commerce de

lettres qui s'établit entre Voltaire et Vauvenargues avant qu'ils se fussent rencontrés.

La comparaison du mérite de Corneille et de Racine forme le sujet de la première lettre de Vauvenargues à Voltaire. Celui-ci, toujours flatté des hommages que lui attirait sa célébrité, négligeait rarement de les payer par des témoignages d'estime et de bienveillance. Mais il ne se contenta pas de répondre à la confiance de Vauvenargues par des phrases obligeantes ; il se plut à y joindre des conseils utiles en modérant l'excès du zèle qui portait ce jeune militaire à rabaisser Corneille pour élever Racine et le venger des préventions injustes de quelques vieux partisans du père du théâtre. Il est assez curieux de voir, dans cette correspondance, Voltaire, admirateur non moins passionné de Racine que Vauvenargues défendre en même temps, contre des critiques fausses ou exagérées, le génie de ce même Corneille dont on l'a depuis accusé, avec si peu de raison, d'être le détracteur jaloux et le censeur injuste.

On voit que Vauvenargues, éclairé par le goût de Voltaire, rectifia ses premières idées sur Corneille. Les opinions qu'il avait exposées dans sa première lettre se retrouvent avec quelques adoucissements dans le chapitre de ses Œuvres intitulé *Corneille et Racine.* L'analyse qu'il y fait du caractère propre des tragédies de Racine et de l'inimitable perfection de son style a été le type des jugements qu'en ont portés depuis les critiques les plus éclairés et a servi comme de signal à la justice universelle qu'on a rendue dès lors à l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie.* On peut dire que ce sont Voltaire et Vauvenargues qui ont fixé les premiers le rang que ce grand poète a pris dans l'opinion et qu'il conservera certainement dans la postérité.

Quant à Corneille, Vauvenargues ne put jamais se résoudre à rendre à ce puissant génie la justice qu'il méritait; mais le jugement qu'il en portait tenait plus à son caractère qu'à son goût. Moins touché de la pein-

ture des vertus sévères et des sentiments exaltés, peu conformes à la douceur de son âme, que choqué du faste qui s'y mêle quelquefois et qui blessait la simplicité et la modestie de son caractère, il ne pouvait pas s'élever à cette admiration passionnée qui transporte les âmes capables de s'en pénétrer et leur donne souvent des émotions plus délicieuses que la peinture des affections plus douces et plus tendres. Les raisonnements de Voltaire ne purent entièrement changer ses idées à cet égard. Trop modeste pour ne pas céder quelquefois au jugement d'un homme dont le goût naturellement exquis était encore perfectionné par des études approfondies de l'art, il avait en même temps l'esprit trop indépendant pour admirer sur parole les beautés dont il n'avait pas le sentiment.

Ses fragments sur *Bossuet* et *Fénelon* sont remarquables, non seulement par la justesse avec laquelle il a saisi le caractère propre de leur talent, mais encore par l'art avec lequel il a su prendre le style de l'un et de l'autre, en parlant de chacun d'eux. Ne croirait-on pas lire une page de *Télémaque* en lisant cette apostrophe à Fénelon : « Né pour cultiver la sagesse et l'humanité « dans les rois, ta voix ingénue fit retentir aux pieds « du trône les calamités du genre humain foulé par les « tyrans et défendit contre les artifices de la flatterie « la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de « cœur, quelle sincérité se remarque dans tes écrits ! « quel éclat de paroles et d'images ! Qui sema jamais « tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux « et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si tou- « chante parure? Ah ! que de trésors d'abondance dans « ta riche simplicité ! »

Vauvenargues, dans ces fragments, défend Fénelon contre Voltaire qui admirait médiocrement *sa belle prose, encor qu'un peu traînante,* comme il défendit contre lui La Fontaine et Pascal ! Voltaire était moins touché d'une tournure naïve que d'une pensée brillante

et il aurait mieux aimé qu'un homme aussi dévot que Pascal ne fût pas un homme de génie. Malgré l'admiration et l'attachement qu'il avait voués à Voltaire, Vauvenargues ne craignait pas de le contredire et dans le brillant portrait qu'il fait de ses talents et de ses ouvrages, il ne dissimule pas les défauts qu'il y remarque.

Boileau et La Bruyère sont appréciés par Vauvenargues avec autant de finesse que de goût, mais il n'a pas senti également le mérite de Molière et l'on ne doit pas s'en étonner. Indulgent et sérieux, il était peu frappé du ridicule et il avait trop réfléchi sur les faiblesses humaines pour qu'elles pussent lui causer beaucoup de surprise. Les caractères qu'il a essayé de tracer dans le genre de La Bruyère sont saisis avec finesse, dessinés avec vérité, mais non avec l'énergie et la vivacité de couleurs qu'on admire dans son modèle. On voit qu'en observant les caractères, les passions, les ridicules des hommes, il apercevait moins l'effet qui en résulte pour la société que la combinaison des causes qui les produisent ; accoutumé à rechercher les rapports qui les expliquent, plutôt que les contrastes qui les font ressortir, il était trop occupé de ce qui les rend naturels pour être ému de ce qui les rend plaisants. Pascal, celui de nos moralistes qui a le plus profondément pénétré dans les misères des hommes, n'a ni ri ni fait rire à leurs dépens. C'est une étude sérieuse que celle de l'homme considéré en lui-même. Les faiblesses qui, dans certaines circonstances, peuvent le rendre ridicule, méritent bien aussi d'être observées avec attention : les effets les plus graves peuvent en résulter.

« Ne vous étonnez pas, dit Pascal, si cet homme ne « raisonne pas bien à présent : une mouche bourdonne « à son oreille et c'est assez pour le rendre incapable « de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la « vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en « échec et trouble cette puissante intelligence qui gou- « verne les cités et les royaumes. »

La plupart de nos écrivains moralistes n'ont examiné l'homme que sous une certaine face. La Rochefoucauld, en démêlant jusque dans les replis les plus cachés du cœur humain les ruses de l'intérêt personnel, a voulu surtout les mettre en contraste avec les motifs imposants sous lesquels elles se déguisent. La Bruyère, avec des vues moins approfondies peut-être, mais plus étendues et plus précises, *a peint de l'homme*, a dit un excellent observateur[1], *l'effet qu'il produit dans le monde; Montaigne, les impressions qu'il en reçoit et Vauvenargues les dispositions qu'il y porte*[2]; et c'est en cela que Vauvenargues se rapproche surtout de Pascal. Mais la différence du caractère et de la destination de ces deux profonds écrivains en a mis une bien grande dans le but de leurs méditations et dans le résultat de leurs maximes. Pascal, voué à la solitude, a examiné les hommes sans chercher à en tirer parti et comme des instruments qui ne sont plus à son usage; il a pénétré, aussi avant peut-être qu'on puisse le faire, dans la profondeur des faiblesses et des misères humaines; mais il en a cherché le principe dans les dogmes de la religion, non dans la nature de l'homme; et ne considérant leur existence ici-bas que comme un passage d'un instant à une existence éternelle de bonheur ou de malheur, il n'a travaillé qu'à nous détacher de nous-mêmes par le spectacle de nos infirmités, pour tourner toutes nos pensées et tous nos sentiments vers cette vie éternelle, seule digne de nous occuper. Vauvenargues, au contraire, a eu pour but de nous élever au-dessus des faiblesses de notre nature par des considérations tirées de notre nature même et de nos rapports avec nos semblables. Destiné à vivre dans le monde, ses réflexions ont pour objet d'enseigner à connaître les hommes pour en tirer le meilleur parti dans la société. Il leur montre

1. Mlle Pauline de Meulan, depuis Mme Guizot.

2. *Mélanges de littérature*, de Suard, t. I, p. 309. Paris, 1803.

leurs faiblesses pour leur apprendre à excuser celles des autres. « Je crois, a dit Voltaire, que les pensées de ce « jeune militaire seraient aussi utiles à un homme du « monde fait pour la société que celles du héros de « Port-Royal pouvaient l'être à un solitaire qui ne « cherche que de nouvelles raisons pour haïr et mépri- « ser le genre humain. »

Vraisemblablement, un peu d'humeur contre Pascal s'est mêlée à son amitié pour Vauvenargues quand il a écrit ce jugement, peut-être exagéré, mais non dépourvu de vérité sous certains rapports. Pascal semble un être d'une autre nature, qui observe les hommes du haut de son génie et les considère d'une manière générale qui apprend plus à les connaître qu'à les conduire. Vauvenargues, plus près d'eux par ses sentiments, en les instruisant par des maximes, cherche à les diriger par des applications particulières. Pascal éclaire la route, Vauvenargues indique le sentier qu'il faut suivre; les maximes de Pascal sont plus en observations, celles de Vauvenargues plus en préceptes.

« C'est une erreur dans les grands, dit-il, de croire « qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs « paroles et leurs promesses. Les hommes souffrent à « peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte « approprié par l'espérance. »

« Le fruit du travail est le plus doux plaisir. »

« Il faut permettre aux hommes d'être un peu incon- « séquents afin qu'ils puissent retourner à la raison « quand ils l'ont quittée et à la vertu quand ils l'ont « trahie. »

« La plus fausse de toutes les philosophies est celle « qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embar- « ras des passions, leur conseille l'oisiveté. »

On a observé que le sentiment encourageant qui a dicté la doctrine de Vauvenargues et la manière en quelque sorte paternelle dont il la présente, semblent

le rapprocher beaucoup plus des philosophes anciens que des modernes. La Rochefoucauld humilie l'homme par une fausse théorie; Pascal l'afflige et l'effraye du tableau de ses misères; La Bruyère l'amuse de ses propres travers; Vauvenargues le console et lui apprend à s'estimer.

Un écrivain anonyme qui a publié[1] un jugement sur Vauvenargues, plein de finesse et de justesse, et dont j'ai déjà emprunté quelques idées, me fournira encore un passage qui vient à l'appui de mes observations. « Presque tous les anciens, dit-il, ont écrit sur la morale, « mais, chez eux elle est toujours en préceptes, en sen- « tences concernant les devoirs des hommes plutôt « qu'en observations sur leurs vices; ils s'attachent à « rassembler des exemples de vertus plutôt qu'à tracer « des caractères odieux ou ridicules. On peut remar- « quer la même chose dans les écrits des sages indiens « et en général des philosophes de tous les pays où la « philosophie a été chargée d'enseigner aux hommes les « devoirs de la morale usuelle. Parmi nous, la religion « chrétienne se chargeant de cette fonction respectable, « la philosophie a dû changer le but de ses études, son « application et son langage; elle n'avait plus à nous « instruire de nos devoirs, mais elle pouvait nous éclai- « rer sur ce qui en rendait la pratique plus difficile. Les « premiers philosophes étaient les précepteurs du genre « humain; ceux-ci en ont été les censeurs : ils se sont « appliqués à démêler nos faiblesses au lieu de diriger « nos passions; ils ont surveillé, épié tous nos mouve- « ments; ils ont porté la lumière partout; par eux toute « illusion a été détruite; mais Vauvenargues en avait « conservé une, c'était l'amour de la gloire. »

Mais l'homme est-il donc si mauvais ou si bon qu'il n'y ait en lui que des sentiments dangereux à détruire

1. Mlle Pauline de Meulan (Mme Guizot), dans ses *Essais de littérature et de morale*, p. 52.

ou qu'il n'y en ait pas d'utiles à lui inspirer? Tant de force, perdue quelquefois à surmonter les passions, ne serait-elle pas mieux employée à diriger les passions vers un but salutaire? Vauvenargues pensait comme Sénèque, qu'*apprendre la vertu, c'est désapprendre le vice.* Jeune, sensible, plein d'énergie, d'élévation, d'ardeur pour tout ce qui est beau et bon, il a porté toute la chaleur de son âme dans des recherches philosophiques où d'autres n'ont porté que les lumières de leur esprit, blessés par le spectacle du mal et trop aisément découragés par l'expérience. *Les conseils des vieillards,* dit-il quelque part, *sont comme le soleil d'hiver : ils éclairent sans échauffer.*

Vauvenargues, voyant arriver le terme de sa vie et privé de tout ce qui aurait pu embellir cette vie qu'il avait consacrée à la vertu, n'écrivait que pour faire sentir le charme et les avantages de la vertu.

« L'utilité de la vertu, dit-il, est si manifeste que les « méchants la pratiquent par intérêt. »

« Rien n'est si utile que la réputation et rien ne « donne la réputation si sûrement que le mérite. »

« Si la gloire peut nous tromper, le mérite ne peut « le faire; et s'il n'aide à notre fortune, il soutient notre « adversité. Mais pourquoi séparer les choses que la « raison même a unies? Pourquoi distinguer la vraie « gloire du mérite qui en est la source et dont elle est « la preuve? »

Et celui qui écrivait ces réflexions n'avait pu, avec un mérite si rare, parvenir à la fortune ni même à la gloire, qui l'eût consolé de tout. Mais séparant, pour ainsi dire, sa cause de la considération générale de l'humanité, il ne croyait pas que sa destinée particulière fût d'un poids digne d'être mis dans la balance où il pesait les biens et les maux de la condition humaine.

Ceux qui l'ont connu rendent témoignage de cette paix constante, de cette indulgente bonté, de cette jus-

tice de cœur et de cette justesse d'esprit qui formèrent son caractère et que n'altérèrent jamais ses continuelles souffrances. *Je l'ai vu toujours*, dit Voltaire[1], *le plus infortuné des hommes et le plus tranquille.*

C'était à Paris, où il passa les trois dernières années de sa vie, qu'il s'était lié avec Voltaire de cette affection tendre et profonde qui en fit la plus douce consolation. Voltaire, alors âgé de plus de cinquante ans, environné des hommages de l'Europe entière, qu'il remplissait de son nom, éprouvait pour ce jeune mourant une amitié mêlée de respect.

Marmontel, qui dut à Voltaire la connaissance de Vauvenargues, donne une idée intéressante du charme de son commerce et de ses entretiens. « En le lisant, « dit Marmontel[2], je crois encore l'entendre et je ne « sais si sa conversation n'avait pas même quelque « chose de plus animé, de plus délicat que ses divins « écrits. »

« Il écrit ailleurs[3] : « Vauvenargues connaissait le « monde et ne le méprisait point. Ami des hommes, il « mettait le vice au rang des malheurs et la pitié tenait « dans son cœur la place de l'indignation et de la « haine. Jamais l'art et la politique n'ont eu sur les « esprits autant d'empire que lui en donnaient la bonté « de son naturel et la douceur de son éloquence. Il « avait toujours raison et personne n'en était humilié. « L'affabilité de l'ami faisait oublier en lui la supério- « rité du maître.

L'indulgente vertu nous parlait par sa bouche.

« Doux, sensible, compatissant, il tenait nos âmes « dans ses mains. Une sérénité inaltérable dérobait « ses douleurs aux yeux de l'amitié. Pour soutenir

1. *Éloge funèbre des officiers morts dans la guerre de* 1741.
2. Lettre de Marmontel à Mme d'Espagnac.
3. Note de l'*Épître dédicatoire* le *Denys le Tyran.*

« l'adversité on n'avait besoin que de son exemple; « et témoin de l'égalité de son âme, on n'osait être « malheureux avec lui. »

Ce n'était point là le spectacle que Sénèque regarde comme digne des regards de la Divinité : *l'homme de bien luttant contre le malheur.* Vauvenargues n'avait point à lutter : son âme était plus forte que le mal.

« Ce n'était que par un excès de vertu, dit Vol- « taire, que Vauvenargues n'était point malheureux, « parce que cette vertu ne lui coûtait point d'effort. » Un sentiment vif et profond des joies que donne la vertu le soutenait et le consolait, et il ne concevait pas qu'on pût se plaindre d'être réduit à de tels plaisirs.

« On ne peut être dupe de la vertu, écrivait-il; ceux « qui l'aiment sincèrement y goûtent un secret plaisir « et souffrent à s'en détourner. Quoi qu'on fasse aussi « pour la gloire, jamais ce travail n'est perdu, s'il tend « à nous en rendre digne. » Cette réflexion révèle le secret de toute sa vie.

Un sentiment de lui-même, aussi noble que modeste, a pu dicter cette autre pensée : « On doit se consoler de « n'avoir pas les grands talents comme on se console « de n'avoir pas les grandes places. On peut être au- « dessus de l'un et de l'autre par le cœur ».

Avec une élévation d'âme si naturelle et en même temps une raison si supérieure, Vauvenargues devait être bien éloigné de goûter un certain scepticisme d'opinion qui commençait à se répandre de son temps que les imaginations exaltées prenaient pour de l'indépendance et qui ne prouvait, dans ceux qui le professaient, que l'ignorance des véritables routes qui conduisent à la vérité. Il réprouvait « ces maximes qui, nous présen- « tant toutes choses comme incertaines, nous laissent les « maîtres absolus de nos actions; ces maximes qui « anéantissent le mérite de la vertu et, n'admettant « parmi les hommes que des apparences, égalent le bien « et le mal; ces maximes, qui avilissent la gloire comme

« la plus insensée des vanités, qui justifient l'intérêt, la « bassesse et une brutale indolence ».

« Comment Vauvenargues, s'écrie Voltaire, avait-il « pris un essor si haut dans le siècle des petitesses? » Je répondrai : C'est que Vauvenargues, en profitant des lumières de son siècle, n'en avait point adopté l'esprit, cet *esprit du monde*, si vain dans son fond, dit-il lui-même, par lequel il reprocha à de grands écrivains de s'être laissé corrompre en sacrifiant au désir de plaire et à une vaine popularité la rectitude de leur jugement et la conscience même de leurs opinions. Vauvenargues put apprendre par sa propre expérience combien cette complaisance qu'il blâme est souvent nécessaire au succès des meilleurs ouvrages. L'*Introduction à la connaissance de l'esprit humain* parut en 1746 et n'eut qu'un succès obscur. Un ouvrage sérieux, quelque mérite qui le recommande, s'il paraît sans nom d'auteur, s'il n'est annoncé par aucun parti ni favorisé par aucune circonstance particulière, ne peut attirer que faiblement l'attention publique.

Des hommes qui ont vécu dans le monde, vu la cour, occupé des places importantes, obtenu quelque considération, imaginent difficilement qu'en morale et en philosophie pratique ils puissent jamais avoir besoin d'apprendre quelque chose. Cette partie des connaissances humaines devient pour eux un objet de spéculation, un amusement de l'esprit qui ne leur paraît digne d'occuper leur esprit qu'autant qu'elle leur offre quelques idées un peu singulières, qu'ils puissent trouver leur compte à attaquer ou à défendre. On conçoit qu'un ouvrage de littérature obtienne, en paraissant, un succès à peu près général ; mais un ouvrage de morale ou de philosophie ne peut faire d'abord qu'une faible sensation : il faut que les idées nouvelles qu'il renferme captivent assez l'attention pour lui susciter des adversaires et des défenseurs et que l'esprit de parti vienne à l'appui du raisonnement pour fixer l'opinion sur le

de l'auteur et de l'ouvrage. Autrement, il sera né et loué par quelques bons esprits; mais ce n'est que par une communication lente et presque insensible que l'opinion des bons esprits devient celle du public. Tous les hommes éclairés qui ont parlé de Vauvenargues l'ont regardé comme un esprit d'un ordre supérieur, observateur profond et écrivain éloquent qui avait observé la nature sous de nouvelles faces et donné à la morale un caractère plus touchant qu'on ne l'avait fait encore. Ils furent frappés surtout de cet amour si pur de la vertu qui se reproduit sous toutes sortes de formes dans ses ouvrages et qui en dicte tous les résultats. La gloire et la vertu, voilà les deux grands mobiles qu'il propose à l'homme pour élever ses pensées et diriger ses actions, les deux sources de son bonheur qu'il regarde comme inséparables.

Vauvenargues ne concevait pas que le vice pût jamais être bon à quelque chose; contre l'opinion de quelques écrivains, qui pensent qu'il y a des vices attachés à la nature, et par cette raison inévitables, des vices, s'ils osaient le dire, nécessaires et presque innocents.

« On a demandé si la plupart des vices ne concourent « pas au bien public comme les plus pures vertus. Qui « ferait fleurir le commerce sans la vanité, l'avarice, « etc.? Mais si nous n'avions pas de vices nous n'au- « rions pas ces passions à satisfaire et nous ferions par « devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par « avarice. Il est donc ridicule de ne pas sentir que le « vice seul nous empêche d'être heureux par la vertu... « et lorsque les vices vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés « de quelques vertus, de patience, de tempérance, de « courage. »

« Le vice n'obtient point d'hommage réel. Si Cromwell « n'eût été prudent, ferme, laborieux, libéral, autant « qu'il était ambitieux et remuant, ni sa gloire ni sa « fortune n'auraient couronné ses projets; car ce n'est

« pas à ses défauts que les hommes se sont rendus « mais à la supériorité de son génie. »

« Il faut de la sincérité et de la droiture, même pour « séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque « intérêt général étaient fidèles aux particuliers. Leur « habileté consistait à captiver les esprits par des « avantages réels... Aussi, les grands orateurs, s'il m'est « permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas « d'imposer par un tissu de flatteries et d'impostures, « par une dissimulation continuelle et par un langage « purement ingénieux. S'ils cherchent à faire illusion « sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de « sincérité et de vérités de détail, car le mensonge est « faible par lui-même. »

Les arts du style, les mouvements même de l'éloquence ne valent pas ce ton simple d'une raison puissante, vouée à la défense des plus nobles sentiments. Mais la supériorité même de raison soutenue par cette persuasion intime qui ajoute une force invincible à la raison, donne au style de Vauvenargues un charme pénétrant auquel n'atteindront jamais ceux qui cherchent à *en imposer par un langage purement ingénieux.*

« La clarté orne les pensées profondes. »

Cette maxime de Vauvenargues paraît être le résultat de ses sentiments comme de ses observations. Dans la plupart de ses pensées, la force de l'expression tient à celle de la vérité. Le philosophe a frappé si juste au but que, pour donner à son idée le plus grand effet, il lui suffit de la faire bien comprendre. Qu'on me permette d'en citer plusieurs de ce genre. L'exemple est toujours plus frappant que la réflexion.

« Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre. »

« La magnanimité ne doit pas compte à la prudence « de ses motifs. »

« Nos actions ne sont ni aussi bonnes ni aussi mauvaises que nos volontés. »

« Il n'y a rien que la crainte ou l'espérance ne per-
« suade aux hommes. »

« La servitude avilit l'homme au point de s'en faire aimer. »

Dans les écrits où notre philosophe donne à ses réflexions plus de développements, on retrouve encore ce même caractère de style, naturel dans l'expression, fort seulement par les combinaisons de la pensée, vif de raisonnement, touchant de conviction, animé moins par les images qui, comme le dit Vauvenargues lui-même, embellissent la raison, que par le sentiment qui la persuade; et ce sentiment, trop énergique en lui pour se perdre en déclamation, trop vrai pour se déguiser par l'emphase, se manifeste souvent par des tours hardis, rapides, inusités, que la vraie éloquence ne cherche pas mais qu'elle laisse échapper et qui ne sont même éloquents que parce qu'ils échappent à une âme profondément pénétrée de son objet.

Quoique l'imagination ne soit pas le caractère dominant du style de Vauvenargues, elle s'y montre de temps en temps et toujours sous des formes aimables et riantes. Son esprit était sérieux mais son âme était jeune : c'était comme on aime à vingt ans qu'il aimait la bonté, la gloire, la vertu; et son imagination, sensible aux beautés de la nature, en prêtait à ses objets chéris les plus douces et les plus vives couleurs. L'éclat de la jeunesse se peint à ses yeux dans les jours brillants de l'été; *la grâce des premiers jours du printemps* est l'image sous laquelle se présente à lui *une vertu naissante.*

« Les feux de l'aurore, selon lui, ne sont pas si doux
« que les premiers regards de la gloire. »

Il dit ailleurs :

Les regards affables ornent le visage des rois. »

Cette image rappelle un vers de la *Jérusalem* du Tasse; c'est lorsque le poète peint l'ange Gabriel revêtant une forme humaine pour se montrer à Godefroy :

Tra giovane e fanciullo età confine
Prese, ed ornò di raggi il biondo crine.

« Il prit les traits de l'âge qui sépare la jeunesse de l'enfance, « et orna de rayons sa belle chevelure. »

Quelquefois aussi, malgré la pente sérieuse des idées de Vauvenargues, ses tournures prennent, par les rapprochements que fait son esprit, une originalité piquante.

« Le sot est comme le peuple, il se croit riche de peu. »

« Ceux qui combattent les préjugés du peuple croient « n'être pas peuple. Un homme qui avait fait à Rome « un argument contre les poulets sacrés se regardait « peut-être comme un philosophe. »

Cette observation trouverait bien des applications dans les temps modernes. Nous avons vu beaucoup de philosophes de cette force. J'ai connu un abbé de La Chapelle, bon géomètre, et qui avait été jusqu'à quarante ans très bon chrétien. « Je n'avais jamais réfléchi « sur la religion, disait-il un jour à d'Alembert; mais « j'ai lu la *Lettre de Thrasybule* et le *Testament de Jean* « *Meslier;* cela m'a fait faire des réflexions et je me « suis fait esprit fort. »

Après avoir fait remarquer les qualités intéresssantes qui distinguent le style de Vauvenargues, nous devons convenir que ces qualités sont quelquefois ternies par des termes impropres et plus souvent par des tournures incorrectes. Il n'avait aucun principe de grammaire; il écrivait pour ainsi dire d'instinct et ne devait son talent qu'à un goût naturel, formé par la lecture réfléchie de nos bons écrivains.

Vauvenargues, après avoir langui plusieurs années dans un état de souffrance sans remède, qu'il suppor-

tait sans se plaindre, voyait sa fin prochaine comme inévitable; il en parlait peu et s'y préparait sans aucune apparence d'inquiétude et d'effroi. Il mourut en 1747, entouré de quelques amis distingués par leur esprit et leur caractère, qui n'avaient pas cessé de lui donner des preuves du plus tendre dévouement. Il les étonnait autant par le calme inaltérable de son âme que par les ressources inépuisables de son esprit et souvent par l'éloquence naturelle de ses discours.

On trouvera peut-être que je me suis trop étendu sur les détails de la vie d'un homme qui a été peu connu et dont les écrits n'ont pas atteint au degré de réputation qu'ils obtiendront sans doute un jour; mais c'est pour cela même qu'il m'a paru important d'attirer plus particulièrement l'attention du public sur un mérite méconnu et sur des talents mal appréciés. Je croirais n'avoir pas fait un travail inutile si les pages qu'on vient de lire pouvaient engager quelques esprits raisonnables à rendre plus de justice à un écrivain qui a donné à la morale un langage si noble et un ton si touchant.

SUARD.

DISCOURS PRELIMINAIRE

Toutes les bonnes maximes sont dans le monde, dit Pascal, *il ne faut que les appliquer;* mais cela est très difficile. Ces maximes n'étant pas l'ouvrage d'un seul homme, mais d'une infinité d'hommes différents qui envisageaient les choses par divers côtés, peu de gens ont l'esprit assez profond pour concilier tant de vérités et les dépouiller des erreurs dont elles sont mêlées[1]. Au lieu de songer à réunir ces divers points de vue, nous nous amusons à discourir des opinions des philosophes et nous les opposons les uns aux autres, trop faibles pour rapprocher ces maximes éparses et pour en former un système raisonnable. Il ne paraît pas

1. Dans la première édition, on lit après cette phrase un passage que l'auteur upprima dans la seconde; le voici : « Si quelque génie plus solide se propose un « si grand travail, nous nous unissons contre lui. Aristote, disons-nous, a jeté « toutes les semences des découvertes de Descartes : quoiqu'il soit manifeste que « Descartes ait tiré de ces vérités, connues, selon nous, à l'antiquité, des consé- « quences qui renversent toute sa doctrine, nous publions hardiment nos ca lom- « nies. Cela me rappelle encore ces paroles de Pascal : *Ceux qui sont capables « d'inventer sont rares; ceux qui n'inventent pas sont en plus grand nombre, et par « conséquent les plus forts, et l'on voit que pour l'ordinaire, ils refusent aux inven- « teurs la gloire qu'ils méritent* », etc.

« Ainsi nous conservons obstinément nos préjugés, nous en admettons même « de contradictoires, faute d'aller jusqu'à l'endroit par lequel ils se contrarient « C'est une chose monstrueuse que cette confiance dans aquelle on s'endort, « pour ainsi dire, sur l'autorité des maximes populaires, n'y ayant point de prin- « cipes sans contradiction, point de terme même sur les grands sujets dans l'idée « duquel on convienne. Je n'en citerai qu'un exemple : qu'on me définisse la « vertu. »

même que personne s'inquiète beaucoup des lumières et des connaissances qui nous manquent. Les uns s'endorment sur l'autorité des préjugés, et en admettent même de contradictoires, faute d'aller jusqu'à l'endroit par lequel ils se contrarient; et les autres passent leur vie à douter et à disputer sans s'embarrasser des sujets de leurs disputes et de leurs doutes.

Je me suis souvent étonné, lorsque j'ai commencé à réfléchir, de voir qu'il n'y eût aucun principe sans contradiction, point de terme, même sur les grands sujets, dans l'idée duquel on convînt. Je disais quelquefois en moi-même : Il n'y a point de démarche indifférente dans la vie; si nous la conduisons sans la connaissance de la vérité, quel abîme !

Qui sait ce qu'il doit estimer ou mépriser, ou haïr, s'il ne sait ce qui est bien ou ce qui est mal et quelle idée aura-t-on de soi-même, si on ignore ce qui est estimable, etc.?

On ne prouve point les principes, me disait-on. Voyons s'il est vrai, répondais-je; car cela même est un principe très fécond et qui peut nous servir de fondement[1].

Cependant, j'ignorais la route que je devais suivre pour sortir des incertitudes qui m'environnaient. Je ne savais précisément ni ce que je cherchais, ni ce qui

1. On trouve encore ici, dans la première édition, un passage que nous rétablissons et qui fut supprimé dans la seconde : « Nous nous appliquons à la chimie, à « l'astronomie ou à ce qu'on appelle érudition, comme si nous n'avions rien à « connaître de plus important. Nous ne manquons pas de prétexte pour justifier « ces études. Il n'y a point de science qui n'ait quelque côté utile. Ceux qui pas- « sent toute leur vie à l'étude des coquillages disent qu'ils contemplent la nature. « O démence aveugle ! la gloire est-elle un nom, la vertu une erreur, la foi un « fantôme ! Nous nions ou nous recevons ces opinions que nous n'avons jamais « approfondies et nous nous occupons tranquillement de sciences purement « curieuses. Croyons-nous connaître les choses dont nous ignorons les principes !

« Pénétré de ces réflexions dès mon enfance et blessé des contradictions trop « manifestes de nos opinions, je cherchai au travers de tant d'erreurs les sentiers délaissés du vrai et je dis : Que veux-je savoir ? etc. »

pouvait m'éclairer et je connaissais peu de gens qui fussent en état de m'instruire. Alors j'écoutai cet instinct qui excitait ma curiosité et ces inquiétudes, et je dis : Que veux-je savoir? que m'importe-t-il de connaître? les choses qui ont avec moi les rapports les plus nécessaires? sans doute. Et où trouverai-je ces rapports, sinon dans l'étude de moi-même et la connaissance des hommes, qui sont l'unique fin de mes actions et l'objet de toute ma vie? Mes plaisirs, mes chagrins, mes passions, mes affaires, tout roule sur eux. Si j'existais seul sur la terre, sa possession entière serait peu pour moi : je n'aurais plus ni soins, ni plaisirs, ni désirs; la fortune[1] et la gloire même ne seraient pour moi que des noms; car il ne faut pas s'y méprendre : nous ne jouissons que des hommes, le reste n'est rien[2]. Mais, continuai-je, éclairé par une nouvelle lumière, qu'est-ce que l'on ne trouve pas dans la connaissance de l'homme? Les devoirs des hommes rassemblés en société, voilà la morale; les intérêts réciproques de ces sociétés, voilà la politique; leurs obligations envers Dieu, voilà la religion.

Occupé de ces grandes vues, je me proposai d'abord de parcourir toutes les qualités de l'esprit, ensuite toutes les passions et enfin toutes les vertus et tous les vices qui, n'étant que des qualités humaines, ne peuvent être connus que dans leur principe. Je méditai donc sur ce plan et je posai les fondements d'un long travail. Les passions inséparables de la jeunesse, des infirmités continuelles, la guerre survenue dans ces circonstances, ont interrompu cette étude. Je me proposais de la reprendre un jour dans le repos, lorsque de nouveaux contre-temps m'ont ôté, en quelque manière,

1. *Fortune*, pris dans le sens de *richesse*, peut procurer à l'homme vivant dans la solitude la plus absolue quelques jouissances matérielles; mais, quelle peut être la gloire pour un être isolé! elle n'existe pas hors l'état de société. B.

2. Cela est au moins obscur; nous jouissons aussi des choses. M.

l'espérance de donner plus de perfection à cet ouvrage.

Je me suis attaché, autant que j'ai pu, dans cette seconde édition, à corriger les fautes de langage qu'on m'a fait remarquer dans la première. J'ai retouché le style en beaucoup d'endroits. On trouvera quelques chapitres plus développés et plus étendus qu'ils n'étaient d'abord : tel est celui du *Génie*. On pourra remarquer aussi les augmentations que j'ai faites dans les *Conseils à un jeune homme* et dans les *Réflexions critiques* sur les poètes, auxquels j'ai joint Rousseau et Quinault, auteurs célèbres dont je n'avais pas encore parlé. Enfin on verra que j'ai fait des changements encore plus considérables dans les *Maximes*. J'ai supprimé plus de deux cents pensées, ou trop obscures, ou trop communes, ou inutiles. J'ai changé l'ordre des maximes que j'ai conservées ; j'en ai expliqué quelques-unes et j'en ai ajouté quelques autres, que j'ai répandues indifféremment parmi les anciennes. Si j'avais pu profiter de toutes les observations que mes amis ont daigné faire sur mes fautes, j'aurais rendu peut-être ce petit ouvrage moins indigne d'eux, mais ma mauvaise santé ne m'a pas permis de leur témoigner par ce travail le désir que j'ai de leur plaire.

INTRODUCTION

A LA CONNAISSANCE

DE L'ESPRIT HUMAIN

LIVRE PREMIER

I

De l'esprit en général.

Ceux qui ne peuvent rendre raison des variétés de l'esprit humain y supposent des contrariétés inexplicables. Ils s'étonnent qu'un homme qui est vif ne soit pas pénétrant; que celui qui raisonne avec justesse manque de jugement dans sa conduite; qu'un autre qui parle nettement ait l'esprit faux, etc. Ce qui fait qu'ils ont tant de peine à concilier ces prétendues bizarreries c'est qu'ils confondent les qualités du caractère avec celles de l'esprit et qu'ils rapportent au raisonnement des effets qui appartiennent aux passions. Ils ne remarquent pas qu'un esprit juste, qui fait une faute, ne la fait quelquefois que pour satisfaire une passion et non par défaut de lumière; et lorsqu'il arrive à un homme vif de manquer de pénétration, ils ne savent pas que pénétration et vivacité sont deux choses assez différentes, quoique ressem-

blantes et qu'elles peuvent être séparées. Je ne prétends pas découvrir toutes les sources de nos erreurs sur une matière sans bornes; lorsque nous croyons tenir la vérité par un endroit, elle nous échappe par mille autres. Mais j'espère qu'en parcourant les principales parties de l'esprit je pourrai observer les différences essentielles et faire évanouir un très grand nombre de ces contradictions imaginaires qu'admet l'ignorance. L'objet de ce premier livre est de faire connaître, par des définitions et des réflexions fondées sur l'expérience, toutes ces différentes qualités des hommes qui sont comprises sous le nom d'esprit. Ceux qui recherchent les causes physiques de ces mêmes qualités en pourraient peut-être parler avec moins d'incertitude si on réussissait dans cet ouvrage à développer les effets dont ils étudiaient les principes.

II

Imagination, réflexion, mémoire.

Il y a trois principes remarquables dans l'esprit : l'imagination, la réflexion et la mémoire[1].

J'appelle imagination le don de concevoir les choses d'une manière figurée et de rendre ses pensées par des images[2]. Ainsi, l'imagination parle toujours à nos sens; elle est l'inventrice des arts et l'ornement de l'esprit.

La réflexion est la puissance de se replier sur ses

1. La mémoire est la première. Pourquoi ? V.

2. L'imagination est ici considérée relativement à la littérature. M.

idées, de les examiner, de les modifier ou de les combiner de diverses manières. Elle est le grand principe du raisonnement, du jugement, etc.

La mémoire conserve le précieux dépôt de l'imagination et de la réflexion. Il serait superflu de s'arrêter à peindre son utilité non contestée. Nous n'employons, dans la plupart de nos raisonnements, que des réminiscences : c'est sur elles que nous bâtissons; elles sont le fondement et la matière de tous nos discours. L'esprit que la mémoire cesse de nourrir s'éteint dans les efforts laborieux de ses recherches. S'il y a un ancien préjugé contre les gens d'une heureuse mémoire, c'est parce qu'on suppose qu'ils ne peuvent embrasser et mettre en ordre tous leurs souvenirs, parce qu'on présume que leur esprit, ouvert à toute sorte d'impressions, est vide et ne se charge de tant d'idées empruntées, qu'autant qu'il en a peu de propres; mais l'expérience a contredit ces conjectures par de grands exemples. Et tout ce qu'on peut en conclure avec raison est qu'il faut avoir de la mémoire dans la proportion de son esprit, sans quoi on se trouve nécessairement dans un de ces deux vices, le défaut ou l'excès.

III

Fécondité.

Imaginer, réfléchir, se souvenir, voilà les trois principales facultés de notre esprit. C'est là tout le don de penser[1], qui précède et fonde les autres. Après vient la fécondité puis la justesse, etc.

1. On ne pense que par mémoire. V. — Ne serait-il pas plus exact de dire : On ne pense qu'au moyen de la mémoire ? S.

Les esprits stériles laissent échapper beaucoup de choses[1] et n'en voient pas tous les côtés; mais l'esprit fécond, sans justesse, se confond dans son abondance, et la chaleur du sentiment qui l'accompagne est un principe d'illusion très à craindre; de sorte qu'il n'est pas étrange de penser beaucoup et peu juste.

Personne ne pense, je crois, que tous les esprits soient féconds, ou pénétrants, ou éloquents, ou justes dans les mêmes choses. Les uns abondent en images, les autres en réflexions, les autres en citations, etc., chacun selon son caractère, ses inclinations, ses habitudes, sa force ou sa faiblesse.

IV

Vivacité.

La vivacité consiste dans la promptitude des opérations de l'esprit. Elle n'est pas toujours unie à la fécondité. Il y a des esprits lents, fertiles; il y en a de vifs, stériles. La lenteur des premiers vient quelquefois de la faiblesse de leur mémoire ou de la confusion de leurs idées, ou enfin de quelque défaut dans leurs organes, qui empêche leurs esprits de se répandre avec vitesse. La stérilité des esprits vifs, dont les organes sont bien disposés, vient de ce qu'ils manquent de force pour suivre une idée ou de ce qu'ils sont sans passions; car les passions fertilisent l'esprit

1. L'esprit stérile est celui en qui l'idée qu'on lui présente ne fait pas naître d'idées accessoires; au lieu que l'esprit fécond produit sur le sujet qui l'occupe toutes les idées qui appartiennent à ce sujet. De même que dans une oreille exercée et sensible, un son produit le sentiment des sons harmoniques et qu'elle entend un accord où les autres n'entendent qu'un son. S.

sur les choses qui leur sont propres, et cela pourrait expliquer de certaines bizarreries : un esprit vif dans la conversation, qui s'éteint dans le cabinet; un génie perçant dans l'intrigue, qui s'appesantit dans les sciences, etc.

C'est aussi par cette raison que les personnes enjouées, que les objets frivoles intéressent, paraissent les plus vives dans le monde. Les bagatelles qui soutiennent la conversation étant leur passion dominante, elles excitent toute leur vivacité, leur fournissent une occasion continuelle de paraître. Ceux qui ont des passions plus sérieuses étant froids sur ces puérilités, toute la vivacité de leur esprit demeure concentrée.

V

Pénétration.

La pénétration est une facilité à concevoir[1], à remonter au principe des choses ou à prévenir[2] leurs effets par une suite d'inductions.

C'est une qualité qui est attachée comme les autres à notre organisation, mais que nos habitudes et nos connaissances perfectionnent : nos connaissances, parce qu'elles forment un amas d'idées qu'il n'y a plus qu'à réveiller; nos habitudes, parce qu'elles ouvrent nos organes et donnent aux esprits un cours facile et prompt.

Un esprit extrêmement vif peut être faux et laisser

1. *Concevoir* veut dire ici se former, d'après ce qu'on voit, des idées de ce qu'on ne voit pas, et par là *pénétrer* plus loin que la simple apparence. S.

2. Au lieu de *prévenir*, il faut, ce me semble, *prévoir les effets par induction* après quoi on les prévient. S.

échapper beaucoup de choses par vivacité ou par impuissance de réfléchir et n'être pas pénétrant. Mais l'esprit pénétrant ne peut être lent; son vrai caractère est la vivacité et la justesse unies à la réflexion.

Lorsqu'on est trop préoccupé de certains principes sur une science, on a plus de peine à recevoir d'autres idées dans la même science et une nouvelle méthode; mais c'est là encore une preuve que la pénétration est dépendante, comme je l'ai dit, de nos habitudes. Ceux qui font une étude puérile des énigmes en pénètrent plus tôt le sens que les plus subtils philosophes.

IV

De la justesse, de la netteté, du jugement.

La netteté est l'ornement de la justesse[1] mais elle n'en est pas inséparable. Tous ceux qui ont l'esprit net ne l'ont pas juste. Il y a des hommes qui conçoivent très distinctement et qui ne raisonnent pas conséquemment. Leur esprit, trop faible ou trop prompt, ne peut suivre la liaison des choses et laisse échapper leurs rapports. Ceux-ci, ne pouvant assembler beaucoup de vues, attribuent quelquefois à tout un objet ce qui convient au peu qu'ils en connaissent. La netteté de leurs idées empêche qu'ils ne s'en défient. Eux-mêmes se laissent éblouir par l'éclat des images qui les préoccupent et la lumière de leurs expressions les attache à l'erreur de leurs pensées[2].

La justesse vient du sentiment du vrai formé dans

1. La netteté naît de l'ordre des idées. V.
2. Bien écrit. V.

l'âme, accompagné du don de rapprocher les conséquences des principes et de combiner leurs rapports. Un homme médiocre peut avoir de la justesse à son degré, un petit ouvrage de même[1]. C'est sans doute un grand avantage, de quelque sens qu'on le considère : toutes choses en divers genres ne tendent à la perfection qu'autant qu'elles ont de justesse[2].

Ceux qui veulent tout définir ne confondent pas le jugement et l'esprit juste; ils rapportent à ce dernier[3] l'exactitude dans le raisonnement, dans la composition, dans toutes les choses de pure spéculation; la justesse dans la conduite de la vie, ils l'attachent au jugement[4].

Je dois ajouter qu'il y a une justesse et une netteté d'imagination[5], une justesse et une netteté de réflexion, de mémoire, de sentiment, de raisonnement, d'éloquence, etc. Le tempérament et la coutume mettent des différences infinies entre les hommes et resserrent ordinairement beaucoup leurs qualités. Il faut appliquer ce principe à chaque partie de l'esprit; il est très facile à comprendre.

Je dirai encore une chose que peu de personnes

1. *A son degré, de même*, expressions trop négligées. M.

2. Je dirais *n'ont de perfection;* et même comment dit-on qu'une chose a plus ou moins de justesse ? M. — *Justesse* ici n'est pas le mot propre; cela veut dire sans doute ici juste proportion de parties, exacte combinaison de rapports. Sans cela vaudrait-il la peine de dire, comme le fait Vauvenargues, deux lignes plus haut, qu'*un petit ouvrage peut avoir de la justesse?* Sans doute, puisqu'une pensée, qui est assurément le plus petit ouvrage possible, n'a pas de mérite sans la justesse. S.

3. *Ils rapportent à ce dernier*. C'est qu'il me semble que l'esprit juste consiste seulement à raisonner juste sur ce qu'on connait et que le jugement suppose des connaissances qui mettent en état de juger ce qu'on rencontre, et la vie en général est composée de rencontres. S.

4. *La justesse*, etc. Justesse est ici sagesse. V.

5. *Je dois ajouter* etc. Un peu confus. V.

ignorent : on trouve quelquefois dans l'esprit des hommes les plus sages des idées par leur nature inalliables, que l'éducation, la coutume, ou quelque impression violente ont liées irrévocablement dans leur mémoire. Ces idées sont tellement jointes et se présentent avec tant de force, que rien ne peut les séparer[1]; ces ressentiments de folie sont sans conséquence et prouvent seulement, d'une manière incontestable, l'invincible pouvoir de la coutume.

VII

Du bon sens.

Le bon sens n'exige pas un jugement bien profond; il semble consister plutôt à n'apercevoir les objets que dans la proportion exacte qu'ils ont avec notre nature ou avec notre condition. Le bon sens n'est donc pas à penser sur les choses avec trop de sagacité, mais à les concevoir d'une manière utile, à les prendre dans le bon sens.

Celui qui voit[2] avec un microscope aperçoit sans doute dans les choses plus de qualités, mais il ne les aperçoit point dans leur proportion naturelle avec la nature de l'homme comme celui qui ne se sert que de ses yeux. Image des esprits subtils, il pénètre souvent trop loin : celui qui regarde naturellement les choses a le bon sens.

Le bon sens se forme d'un goût naturel pour la justesse et la médiocrité; c'est une qualité du caractère

1. *Ces idées sont*, etc. C'est-à-dire qu'il y a de la folie dans les sages. V.
2. *Celui qui voit*, etc. Fin et vrai. V.

plutôt encore que de l'esprit. Pour avoir beaucoup de bon sens il faut être fait de manière que la raison domine sur le sentiment, l'expérience sur le raisonnement.

Le jugement va plus loin que le bon sens, mais ses principes sont plus variables.

VIII

De la profondeur.

La profondeur est le terme de la réflexion[1]. Quiconque a l'esprit véritablement profond doit avoir la force de fixer sa pensée fugitive, de la retenir sous ses yeux pour en considérer le fond et de ramener à un point une longue chaîne d'idées : c'est à ceux principalement qui ont cet esprit en partage que la netteté et la justesse sont plus nécessaires. Quand ces avantages leur manquent, leurs vues sont mêlées d'illusions et couvertes d'obscurités. Et néanmoins, comme de tels esprits voient toujours plus loin que les autres dans les choses de leur ressort, ils se croient aussi bien plus proches de la vérité que le reste des hommes; mais ceux-ci ne pouvant les suivre dans leurs sentiers ténébreux, ni remonter des conséquences jusqu'à la hauteur des principes, ils sont froids et dédaigneux pour cette sorte d'esprit qu'ils ne sauraient mesurer.

Et même entre les gens profonds, comme les uns le sont sur les choses du monde et les autres dans les sciences, ou dans un art particulier, chacun préférant

1. *La profondeur*, etc., c'est-à-dire ce qui suppose le plus de force à la réflexion.

son objet dont il connaît mieux les usages, c'est aussi de tous les côtés matière de dissension.

Enfin, on remarque une jalousie encore plus particulière entre les esprits vifs et les esprits profonds, qui n'ont l'un qu'au défaut de l'autre; car les uns marchant plus vite et les autres allant plus loin, ils ont la folie de vouloir entrer en concurrence et ne trouvant point de mesure pour des choses si différentes, rien n'est capable de les rapprocher.

IX

De la délicatesse, de la finesse, et de la force.

La délicatesse vient essentiellement de l'âme[1] : c'est une sensibilité dont la coutume, plus ou moins hardie, détermine aussi le degré[2]. Des nations ont mis de la délicatesse où d'autres n'ont trouvé qu'une langueur sans grâce; celles-ci au contraire. Nous avons mis peut-être cette qualité à plus haut prix qu'aucun autre peuple de la terre : nous voulons donner beaucoup de choses à entendre sans les exprimer et les présenter sous des images douces et voilées; nous avons confondu la délicatesse et la finesse, qui est une sorte de sagacité sur les choses de sentiment[3]. Cependant la nature sépare souvent des dons qu'elle a faits si divers :

1. *La délicatesse vient essentiellement de l'âme.* La délicatesse est, ce me semble, finesse et grâce. V.

2. *C'est une sensibilité*, etc. La coutume, les mœurs du pays qu'on habite déterminent le degré de délicatesse et de sensibilité qu'on porte sur certaines choses, c'est-à-dire qu'elles forment en nous des habitudes qui rendent cette délicatesse plus ou moins sévère, cette sensibilité plus ou moins vive. V.

3. On n'a jamais dit que *la finesse fût une sorte de sagacité sur les choses de sentiment.* Cela ne pourrait se dire que de la délicatesse de l'âme. S.

grand nombre d'esprits délicats ne sont que délicats; beaucoup d'autres ne sont que fins; on en voit même qui s'expriment avec plus de finesse qu'ils n'entendent parce qu'ils ont plus de facilité à parler qu'à concevoir. Cette dernière singularité est remarquable; la plupart des hommes sentent au delà de leurs faibles expressions; l'éloquence est peut-être le plus rare comme le plus gracieux de tous les dons.

La force vient aussi d'abord du sentiment et se caractérise par le tour de l'expression; mais quand la netteté et la justesse ne lui sont pas jointes, on est dur au lieu d'être fort, obscur au lieu d'être précis, etc.

X

De l'étendue de l'esprit.

Rien ne sert au jugement et à la pénétration comme l'étendue de l'esprit. On peut la regarder, je crois, comme une disposition admirable des organes qui nous donne d'embrasser beaucoup d'idées à la fois sans les confondre.

Un esprit étendu considère les êtres dans leurs rapports mutuels : il saisit d'un coup d'œil tous les rameaux des choses; il les réunit à leur source[1] et dans un centre commun; il les met sous un même point de vue. Enfin, il répand la lumière sur de grands objets et sur une vaste surface.

On ne saurait avoir un grand génie sans avoir l'esprit étendu; mais il est possible qu'on ait l'esprit étendu sans avoir du génie, car ce sont deux choses

1. Métaphore incohérente : un *rameau* n'a pas de *source*. M.

distinctes. Le génie est actif, fécond : l'esprit étendu, fort souvent, se borne à la spéculation; il est froid, paresseux et timide.

Personne n'ignore que cette qualité dépend aussi beaucoup de l'âme, qui donne ordinairement à l'esprit ses propres bornes et le rétrécit ou l'étend, selon l'essor qu'elle-même se donne.

XI

Des saillies.

Le mot de *saillie* vient de sauter : avoir des saillies, c'est passer sans gradation d'une idée à une autre qui peut s'y allier : c'est saisir les rapports des choses les plus éloignées, ce qui demande sans doute de la vivacité et un esprit agile. Ces transitions soudaines et inattendues causent toujours une grande surprise : si elles se portent à quelque chose de plaisant, elles excitent à rire; si à quelque chose de profond, elles étonnent; si à quelque chose de grand, elles élèvent. Mais ceux qui ne sont pas capables de s'élever ou de pénétrer d'un coup d'œil des rapports trop approfondis, n'admirent que ces rapports bizarres et sensibles que les gens du monde saisissent si bien. Et le philosophe, qui rapproche par de lumineuses sentences les vérités en apparence les plus séparées, réclame inutilement contre cette injustice : les hommes frivoles, qui ont besoin de temps pour suivre ces grandes démarches de la réflexion, sont dans une espèce d'impuissance de les admirer, attendu que l'admiration ne se donne qu'à la surprise et vient rarement par degrés.

Les saillies tiennent en quelque sorte dans l'esprit le même rang que l'humeur peut avoir dans les passions[1]. Elles ne supposent pas nécessairement de grandes lumières, elles peignent le caractère de l'esprit. Ainsi ceux qui approfondissent vivement les choses ont des saillies de réflexion; les gens d'une imagination heureuse, des saillies d'imagination; d'autres, des saillies de mémoire; les méchants, des méchancetés; les gens gais, des choses plaisantes, etc.

Les gens du monde, qui font leur étude de ce qui peut plaire, ont porté plus loin que les autres ce genre d'esprit; mais parce qu'il est difficile aux hommes de ne pas outrer ce qui est bien, ils ont fait du plus naturel de tous les dons un jargon plein d'affectation. L'envie de briller leur a fait abandonner par réflexion le vrai et le solide pour courir sans cesse après les allusions et les jeux d'imagination les plus frivoles; il semble qu'ils soient convenus de ne plus rien dire de suivi et de ne saisir dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant et leur surface. Cet esprit, qu'ils croient si aimable, est sans doute bien éloigné de la nature, qui se plaît à se reposer sur les sujets qu'elle embellit et trouve la variété dans la fécondité de ses lumières bien plus que dans la diversité de ses objets. Un agrément si faux et si superficiel est un art ennemi du cœur et de l'esprit[2], qu'il resserre dans des bornes

1. *Les saillies tiennent*, etc. Quel rang tient l'humeur entre les passions? Est-elle une passion? Cette pensée peut expliquer l'*humour* des Anglais. M. — L'humeur, comme la colère, est une passion momentanée qui ne mène à rien, parce qu'elle n'a point de but déterminé. Est-ce en cela que Vauvenargues la compare aux saillies qui, le plus souvent, ne prouvent rien ou bien l'humeur est-elle prise ici pour le caractère? De quelque manière qu'on veuille l'entendre, ce passage est difficile à expliquer. S.

2. *Un agrément si faux*, etc. L'auteur veut parler sans doute ici de cette habitude et de ce talent qu'ont les gens du monde de glacer tout sentiment par une

étroites; un art qui ôte la vie de tous les discours en bannissant le sentiment qui en est l'âme et qui rend les conversations du monde aussi ennuyeuses qu'insensées et ridicules.

XII

Du goût.

Le goût est une aptitude à bien juger des objets de sentiment[1]. Il faut donc avoir de l'âme pour avoir du goût; il faut avoir aussi de la pénétration, parce que c'est l'intelligence qui remue le sentiment. Ce que l'esprit ne pénètre qu'avec peine ne va pas souvent jusqu'au cœur ou n'y fait qu'une impression faible; c'est là ce qui fait que les choses qu'on ne peut saisir d'un coup d'œil ne sont point du ressort du goût.

Le bon goût consiste dans un sentiment de la belle nature; ceux qui n'ont pas un esprit naturel ne peuvent avoir le goût juste.

Toute vérité peut entrer dans un livre de réflexion; mais, dans les ouvrages de goût[2], nous aimons que la vérité soit puisée dans la nature, nous ne voulons pas

plaisanterie et de couper court à toute discussion par une saillie heureuse, fondée sur quelques frivoles rapports de mots. S.

1. *Le goût*, etc. Le goût ne porte-t-il pas aussi sur des objets qui ne sont pas de sentiment, mais du simple ressort de l'esprit? M.

Par *objets de sentiment*, l'auteur entend les choses qui se sentent et ne se raisonnent pas; il le dit lui-même. B.

2. *Mais dans les ouvrages de goût*, etc. Qu'est-ce que les ouvrages de goût? Sont-ce les ouvrages dont le goût seul doit juger? Mais il y en a de plusieurs sortes : pourquoi ce *qui n'est qu'ingénieux* en doit-il être banni? Ce qui n'est qu'ingénieux n'est pas vrai et ce qui n'est pas vrai n'est bon nulle part; et où est la vérité qui ne soit pas *puisée dans la nature?* Toute cette pensée ne paraît pas nette. S.

d'hypothèses; tout ce qui n'est qu'ingénieux est contre les règles du goût.

Comme il y a des degrés et des parties différentes dans l'esprit, il y en a de même dans le goût. Notre goût peut, je crois, s'étendre autant que notre intelligence, mais il est difficile qu'il passe au delà. Cependant, ceux qui ont une sorte de talent se croient presque toujours un goût universel, ce qui les porte quelquefois jusqu'à juger des choses qui leur sont les plus étrangères. Mais cette présomption, qu'on pourrait supporter dans les hommes qui ont des talents, se remarque aussi parmi ceux qui raisonnent des talents et qui ont une teinture superficielle des règles du goût, dont ils font des applications tout à fait extraordinaires. C'est dans les grandes villes, plus que dans les autres, qu'on peut observer ce que je dis; elles sont peuplées de ces hommes suffisants qui ont assez d'éducation et d'habitude du monde pour parler des choses qu'ils n'entendent point : aussi sont-elles le théâtre des plus impertinentes décisions et c'est là que l'on verra mettre, à côté des meilleurs ouvrages, une fade compilation des traits les plus brillants de morale et de goût, mêlés à de vieilles chansons et à d'autres extravagances, avec un style si bourgeois et si ridicule que cela fait mal au cœur.

Je crois que l'on peut dire, sans témérité, que le goût du plus grand nombre n'est pas juste : le cours déshonorant de tant d'ouvrages ridicules en est une preuve sensible. Ces écrits, il est vrai, ne se soutiennent pas, mais ceux qui les remplacent ne sont pas formés sur un meilleur modèle : l'inconstance apparente du public ne tombe que sur les auteurs. Cela vient de ce que les choses ne font d'impression sur nous que selon la proportion qu'elles ont avec notre

esprit; tout ce qui est hors de notre sphère nous échappe, le bas, le naïf, le sublime, etc.

Il est vrai que les habiles réforment nos jugements mais ils ne peuvent changer notre goût parce que l'âme a ses inclinations indépendantes de ses opinions; ce que l'on ne sent pas d'abord, on ne le sent que par degrés, comme l'on fait en jugeant[1]. De là vient qu'on voit des ouvrages critiqués du peuple, qui ne lui en plaisent pas moins car il ne les critique que par réflexion et il les goûte par sentiment.

Que les jugements du public, épurés par le temps et par les maîtres, soient donc, si l'on veut, infaillibles; mais distinguons-les de son goût, qui paraît toujours récusable.

Je finis ces observations : on demande depuis longtemps s'il est possible de rendre raison des matières de sentiment; tous avouent que le sentiment ne peut se connaître que par expérience; mais il est donné aux habiles d'expliquer sans peine les causes cachées qui l'excitent. Cependant, bien des gens de goût n'ont pas cette facilité et nombre de dissertateurs qui raisonnent à l'infini manquent du sentiment, qui est la base des justes notions sur le goût.

1. *Ce que l'on ne sent pas d'abord, on ne le sent que par degrés, comme l'on fait en jugeant.* Il y a, je crois, beaucoup de gens capables de sentir par degrés, ou lorsqu'on les en avertit, des choses qu'ils n'avaient pas senties d'abord. Mais cela est vrai plutôt des beautés que des défauts. On n'est jamais choqué du défaut qui n'a point choqué d'abord; mais on peut, à force de réflexion, se transporter pour des beautés qu'on n'avait pas senties d'abord, parce qu'on n'avait pu en embrasser d'un coup d'œil tout le mérite. S.

XIII

Du langage et de l'éloquence.

On peut dire en général de l'expression qu'elle répond à la nature des idées et par conséquent aux divers caractères de l'esprit.

Ce serait néanmoins une témérité de juger de tous les hommes par le langage. Il est rare peut-être de trouver une proportion exacte entre le don de penser et celui de s'exprimer. Les termes n'ont pas une liaison nécessaire avec les idées : on veut parler d'un homme qu'on connaît beaucoup, dont le caractère, la figure, le maintien, tout est présent à l'esprit, hors son nom qu'on veut nommer et qu'on ne peut rappeler; de même beaucoup de choses, dont on a des idées fort nettes, mais que l'expression ne suit pas : de là vient que d'habiles gens manquent quelquefois de cette facilité à rendre leurs idées, que des hommes superficiels possèdent avec avantage.

La précision et la justesse du langage dépendent de la propriété des termes qu'on emploie.

La force ajoute à la justesse et à la brièveté ce qu'elle emprunte du sentiment : elle se caractérise d'ordinaire par le tour de l'expression.

La finesse emploie des termes qui laissent beaucoup à entendre.

La délicatesse cache sous le voile des paroles ce qu'il y a dans les choses de rebutant.

La noblesse a un air aisé, simple, précis, naturel.

Le sublime ajoute à la noblesse une force et une hauteur qui ébranlent l'esprit, qui l'étonnent et le

jettent hors de lui-même; c'est l'expression la plus propre d'un sentiment élevé ou d'une grande et surprenante idée.

On ne peut sentir le sublime d'une idée dans une faible expression; mais la magnificence des paroles avec de faibles idées est proprement du phébus : le sublime veut des pensées élevées avec des expressions et des tours qui en soient dignes.

L'éloquence embrasse tous les divers caractères de l'élocution : peu d'ouvrages sont éloquents; mais on voit des traits d'éloquence semés dans plusieurs écrits.

Il y a une éloquence qui est dans les paroles et qui consiste à rendre aisément et convenablement ce que l'on pense, de quelque nature qu'il soit : c'est là l'éloquence du monde. Il y en a une autre dans les idées mêmes et dans les sentiments, jointe à celle de l'expression : c'est la véritable.

On voit aussi des hommes que le monde échauffe et d'autres qu'il refroidit. Les premiers ont besoin de la présence des objets; les autres, d'être retirés et abandonnés à eux-mêmes : ceux-là sont éloquents dans leur conversation, ceux-ci dans leurs compositions.

Un peu d'imagination et de mémoire, un esprit facile, suffisent pour parler avec élégance; mais que de choses entrent dans l'éloquence ! le raisonnement et le sentiment, le naïf et le pathétique, l'ordre et le désordre, la force et la grâce, la douceur et la véhémence, etc.

Tout ce qu'on a jamais dit du prix de l'éloquence n'en est qu'une faible expression. Elle donne la vie à tout : dans les sciences, dans les affaires, dans la conversation, dans la composition, dans la recherche

même des plaisirs, rien ne peut réussir sans elle. Elle se joue des passions des hommes, les émeut, les calme, les pousse et les détermine à son gré : tout cède à sa voix; elle seule enfin est capable de se célébrer dignement.

XIV

De l'invention

Les hommes ne sauraient créer le fond des choses; ils les modifient. Inventer n'est donc pas créer la matière de ses inventions mais lui donner la forme. Un architecte ne fait pas le marbre qu'il emploie à un édifice, il le dispose; et l'idée de cette disposition, il l'emprunte encore de différents modèles qu'il fond dans son imagination pour former un nouveau tout. De même un poète ne crée pas les images de sa poésie; il les prend dans le sein de la nature et les applique à différentes choses pour les figurer aux sens; et encore le philosophe : il saisit une vérité souvent ignorée, mais qui existe éternellement pour joindre à une autre vérité et pour en former un principe. Ainsi se produisent en différents genres les chefs-d'œuvre de la réflexion et de l'imagination. Tous ceux qui ont la vue assez bonne pour lire dans le sein de la nature y découvrent, selon le caractère de leur esprit ou le fond et l'enchaînement des vérités que les hommes effleurent, ou l'heureux rapport des images avec les vérités qu'elles embellissent. Les esprits qui ne peuvent pénétrer jusqu'à cette source féconde, qui n'ont pas assez de force et de justesse pour lier leurs sensations et leurs idées, donnent des fantômes sans vie et

prouvent plus sensiblement que tous les philosophes notre impuissance à créer.

Je ne blâme pas néanmoins ceux qui se servent de cette expression pour caractériser avec plus de force le don d'inventer. Ce que j'ai dit se borne à faire voir que la nature doit être le modèle de nos inventions et que ceux qui la quittent ou la méconnaissent ne peuvent rien faire de bien.

Savoir après cela pourquoi les hommes quelquefois médiocres excellent à des inventions où des hommes plus éclairés ne peuvent atteindre, c'est là le secret du génie que je vais tâcher d'expliquer.

XV

Du génie et de l'esprit.

Je crois qu'il n'y a point de génie sans activité. Je crois que le génie dépend en grande partie de nos passions. Je crois qu'il se forme du concours de beaucoup de différentes qualités et des convenances secrètes de nos inclinations avec nos lumières. Lorsque quelqu'une des conditions nécessaires manque, le génie n'est point ou n'est qu'imparfait et on lui conteste son nom.

Ce qui forme donc le génie des négociations ou celui de la poésie, ou celui de la guerre, etc., ce n'est pas un seul don de la nature, comme on pourrait croire : ce sont plusieurs qualités, soit de l'esprit, soit du cœur, qui sont inséparablement et intimement réunies.

Ainsi l'imagination, l'enthousiasme, le talent de peindre, ne suffisent pas pour faire un poète : il faut encore qu'il soit né avec une extrême sensibilité pour

l'harmonie, avec le génie de sa langue et l'art des vers.

Ainsi la prévoyance, la fécondité, la célérité de l'esprit sur les objets militaires, ne formeraient pas un grand capitaine si la sécurité dans le péril, la vigueur du corps dans les opérations laborieuses du métier et enfin une activité infatigable, n'accompagnaient ses autres talents.

C'est la nécessité de ce concours de tant de qualités indépendantes les unes des autres qui fait apparemment que le génie est toujours si rare. Il semble que c'est une espèce de hasard quand la nature assortit ces divers mérites dans un même homme. Je dirais volontiers qu'il lui en coûte moins pour former un homme d'esprit, parce qu'il n'est pas besoin de mettre entre ses talents cette correspondance que veut le génie.

Cependant, on rencontre quelquefois des gens d'esprit qui sont plus éclairés que d'assez beaux génies. Mais, soit que leurs inclinations partagent leur application, soit que la faiblesse de leur âme les empêche d'employer la force de leur esprit, on voit qu'ils demeurent bien loin après ceux qui mettent toutes leurs ressources et toute leur activité en œuvre en faveur d'un objet unique.

C'est cette chaleur du génie et cet amour de son objet qui lui donnent d'imaginer et d'inventer sur cet objet même. Ainsi, selon la pente de leur âme et le caractère de leur esprit, les uns ont l'invention de style, les autres celle du raisonnement ou l'art de former des systèmes. D'assez grands génies ne paraissent presque avoir eu que l'invention de détail : tel est Montaigne. La Fontaine, avec du génie bien différent de celui de ce philosophe, est néanmoins un autre exemple de ce que je dis. Descartes, au contraire, avait

l'esprit systématique et l'invention des desseins; mais il manquait, je crois, de l'imagination dans l'expression[1] qui embellit les pensées les plus communes.

A cette invention du génie est attaché, comme on sait, un caractère original, qui tantôt naît des expressions et des sentiments d'un auteur, tantôt de ses plans, de son art, de sa manière d'envisager et d'arranger les objets. Car un homme qui est maîtrisé par la pente de son esprit et par les impressions particulières et personnelles qu'il reçoit des choses, ne peut ni ne veut dérober son caractère à ceux qui l'épient.

Cependant, il ne faut pas croire que ce caractère original doive exclure l'art d'imiter. Je ne connais point de grands hommes qui n'aient adopté des modèles. Rousseau[2] a imité Marot; Corneille[3], Lucain et Sénèque; Bossuet, les prophètes; Racine, les Grecs et Virgile; et Montaigne dit quelque part qu'il y a en lui *une condition aucunement singeresse et imitatrice.* Mais ces grands hommes, en imitant, sont demeurés originaux parce qu'ils avaient à peu près le même génie que ceux qu'ils prenaient pour modèles : de sorte qu'ils cultivaient leur propre caractère, sous ces maîtres qu'ils consultaient et qu'ils surpassaient quelquefois; au lieu que ceux qui n'ont que de l'esprit sont toujours de faibles copistes des meilleurs modèles et n'atteignent jamais leur art. Preuve incontestable qu'il faut du génie pour bien imiter et même un génie étendu pour prendre divers caractères : tant s'en faut que l'imagination donne l'exclusion au génie.

1. *Mais il manquait, je crois, de l'imagination*, etc. Mais il manquait bien davantage de la justesse d'esprit nécessaire pour faire un bon usage des mathématiques; voilà pourquoi il a dit tant de folies. V.

2. Rousseau (Jean-Baptiste). B.

3. Pierre Corneille, dans ses tragédies, a emprunté quelques traits de la *Pharsale* de Lucain et des tragédies de Sénèque. B.

J'explique ces petits détails pour rendre ce chapitre plus complet et non pour instruire des gens de lettres, qui ne peuvent les ignorer. J'ajouterai encore une réflexion en faveur des personnes moins savantes : c'est que le premier avantage du génie est de sentir et de concevoir plus vivement les objets de son ressort que les mêmes objets ne sont sentis et aperçus des autres hommes.

A l'égard de l'esprit, je dirai que ce mot n'a d'abord été inventé que pour signifier en général les différentes qualités que j'ai définies : la justesse, la profondeur, le jugement, etc. Mais parce que nul homme ne peut les rassembler toutes, chacune de ces qualités a prétendu s'approprier exclusivement le nom générique : d'où sont nées des disputes très frivoles; car, au fond, il importe peu que ce soit la vivacité ou la justesse, ou telle autre partie de l'esprit qui emporte l'honneur de ce titre. Le nom ne peut rien pour les choses. La question n'est pas de savoir si c'est à l'imagination ou au bon sens qu'appartient le terme d'esprit. Le vrai intérêt, c'est de voir laquelle de ces qualités, ou des autres que j'ai nommées, doit nous inspirer plus d'estime. Il n'y en a aucune qui n'ait son utilité et j'ose dire son agrément. Il ne serait peut-être pas difficile de juger s'il y en a de plus utiles, ou de plus aimables, ou de plus grandes les unes que les autres. Mais les hommes sont incapables de convenir entre eux du prix des moindres choses. La différence de leurs intérêts et de leurs lumières maintiendra éternellement la diversité de leurs opinions et la contrariété de leurs maximes.

XVI

Du caractère.

Tout ce qui forme l'esprit et le cœur est compris dans le caractère[1]. Le génie n'exprime que la convenance de certaines qualités[2]; mais les contrariétés les plus bizarres entrent dans le même caractère et le constituent.

On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère lorsque les traits de son âme sont faibles, légers, changeants[3], mais cela même fait un caractère[4] et l'on s'entend bien là-dessus.

Les inégalités du caractère influent sur l'esprit; un homme est pénétrant, ou pesant, ou aimable, selon son humeur.

On confond souvent dans le caractère les qualités de l'âme et celles de l'esprit. Un homme est doux et facile, on le trouve insinuant; il a l'humeur vive et légère, on dit qu'il a l'esprit vif; il est distrait et rêveur, on croit qu'il a l'esprit lent et peu d'imagination. Le monde ne juge des choses que par leur écorce;

1. *Tout ce qui forme*, etc. Il faut, je pense, *ce qui compose;* mais la maxime n'est pas claire et ne peut être juste. M.

2. *Le génie n'exprime*, etc. Le génie est l'aptitude à exceller dans un art. V.

3. *On dit d'un homme qu'il n'a point de caractère lorsque les traits de son âme*, etc. Vauvenargues emploie ici figurément le mot de *traits* dans le même sens où on l'emploie en parlant des traits du visage : c'est comme s'il disait *la physionomie de son âme*. On dit fort bien que tel caractère a une physionomie particulière. Ceux dont parle Vauvenargues n'ont qu'une physionomie peu marquée et qui change à chaque instant. S.

4. *Cela même fait un caractère*, etc. Voltaire a ajouté de sa main, à la marge comme un renvoi, avant le mot *caractère*, le mot *pauvre*. *Un (pauvre) caractère*. S

c'est une chose qu'on dit tous les jours, mais que l'on ne sent pas assez. Quelques réflexions, en passant, sur les caractères : les plus généraux nous y feront faire attention.

XVII

Du sérieux.

Un des caractères les plus généraux, c'est le sérieux; mais combien de choses différentes n'a-t-il pas et combien de caractères sont compris dans celui-ci ! On est sérieux par tempérament, par trop ou trop peu de passions, trop ou trop peu d'idées par timidité, par habitude et par mille autres raisons.

L'extérieur[1] distingue tous ces divers caractères aux yeux d'un homme attentif.

Le sérieux d'un esprit tranquille porte un air doux et serein.

Le sérieux des passions ardentes est sauvage, sombre et allumé.

Le sérieux d'une âme abattue donne un extérieur languissant.

Le sérieux d'un homme stérile paraît froid, lâche et oisif.

Le sérieux de la gravité prend un air concerté comme elle.

Le sérieux de la distraction porte des dehors singuliers.

Le sérieux d'un homme timide n'a presque jamais de maintien.

1. Depuis ces mots : *l'extérieur distingue*, jusqu'à ceux-ci : *n'a presque jamais de maintien*, l'édition de Voltaire est marquée d'une accolade avec ces mots de sa main : *très bien*. S.

Personne ne rejette en gros ces vérités; mais, faute de principes bien liés et bien conçus, la plupart des hommes sont, dans le détail et dans leurs applications particulières, opposés les uns aux autres et à eux-mêmes; ils font voir la nécessité indispensable de bien manier les principes les plus familiers et de les mettre tous ensemble sous un point de vue qui en découvre la fécondité et la liaison.

XVIII

Du sang-froid.

Nous prenons quelquefois pour le sang-froid une passion sérieuse et concentrée qui fixe toutes les pensées d'un esprit ardent et le rend insensible aux autres choses.

Le véritable sang-froid vient d'un sang doux, tempéré et peu fertile en esprits. S'il coule avec trop de lenteur, il peut rendre l'esprit pesant; mais lorsqu'il est reçu par des organes faciles et bien conformés, la justesse, la réflexion et une singularité aimable souvent l'accompagnent; nul esprit n'est plus désirable.

On parle encore d'un autre sang-froid que donne la force d'esprit, soutenue par l'expérience et de longues réflexions; sans doute c'est là le plus rare.

XIX

De la présence d'esprit.

La présence d'esprit se pourrait définir une aptitude à profiter des occasions pour parler ou pour agir. C'est

un avantage qui a manqué souvent aux hommes les plus éclairés, qui demande un esprit facile, un sang-froid modéré, l'usage des affaires et, selon les différentes occurrences, divers avantages : de la mémoire et de la sagacité dans la dispute, de la sécurité dans les périls, et dans le monde, cette liberté de cœur qui nous rend attentifs à tout ce qui s'y passe et nous tient en état de profiter de tout, etc[1].

XX

De la distraction.

Il y a une distraction assez semblable aux rêves du sommeil qui est lorsque nos pensées flottent et se suivent d'elles-mêmes sans force et sans direction. Le mouvement des esprits se ralentit peu à peu; ils errent à l'aventure sur les traces du cerveau[2] et réveillent des idées sans suite et sans vérité; enfin les organes se ferment; nous ne formons plus que des songes et c'est là proprement rêver les yeux ouverts.

Cette sorte de distraction est bien différente de celle où jette la méditation. L'âme obsédée dans la méditation d'un objet qui fixe sa vue et la remplit tout entière, agit beaucoup dans ce repos. C'est un état tout opposé; cependant elle y tombe ensuite, épuisée par ses réflexions.

1. Tout cet article est marqué d'une accolade dans l'édition de Voltaire avec ces mots : *bon, très bon*. S.

2. *Sur les traces du cerveau*, etc. Sur les traces imprimées dans le cerveau. S

XXI

De l'esprit du jeu.

C'est une manière de génie[1] que l'esprit du jeu, puisqu'il dépend également de l'âme et de l'intelligence. Un homme que la perte trouble ou intimide, que le gain rend trop hasardeux, un homme avare, ne sont pas plus faits pour jouer que ceux qui ne peuvent atteindre à l'esprit de combinaison. Il faut donc un certain degré de lumière et de sentiment, l'art des combinaisons, le goût du jeu et l'amour mesuré du gain.

On s'étonne à tort que des sots possèdent ce faible avantage. L'habitude et l'amour du jeu, qui tournent toute leur application et leur mémoire de ce seul côté, suppléent l'esprit qui leur manque.

1. *C'est une manière de génie*, etc. *Manièr*,, expression négligée et mal assortie. J'aimerais mieux *sorte* ou *espèce*. M.

LIVRE DEUXIÈME

XXII

Des passions.

Toutes les passions roulent sur le plaisir et la douleur, comme dit M. Locke[1] : c'en est l'essence et le fonds.

Nous éprouvons en naissant ces deux états : le plaisir, parce qu'il est naturellement attaché à être; la douleur, parce qu'elle tient à être imparfaitement[2].

Si notre existence était parfaite nous ne connaîtrions que le plaisir. Étant imparfaite, nous devons connaître le plaisir et la douleur : or, c'est de l'expérience de ces deux contraires que nous tirons l'idée du bien et du mal.

Mais comme le plaisir et la douleur ne viennent pas à tous les hommes par les mêmes choses, ils attachent à divers objets l'idée du bien et du mal, chacun selon son expérience, ses passions, ses opinions, etc.

1. Locke (Jean), mort en 1704, auteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, ouvrage excellent, traduit en français par Coste, en 1729. F.

2. *Nous éprouvons*, etc. Je ne sais si on peut dire *éprouver un état*. On éprouve une impression qui passe. *Être imparfaitement* n'explique pas ce que c'est qu'*être douloureusement*. M. — Le plaisir n'est pas naturellement attaché à être, car on existe souvent sans plaisir ni douleur. *Être imparfaitement* donnerait plutôt l'idée du désir que de la douleur. S.

Il n'y a cependant que deux organes de nos biens et de nos maux : les sens et la réflexion.

Les impressions qui viennent par les sens sont immédiates et ne peuvent se définir; on n'en connaît pas les ressorts : elles sont l'effet du rapport qui est entre les choses et nous; mais ce rapport secret ne nous est pas connu.

Les passions qui viennent par l'organe de la réflexion sont moins ignorées. Elles ont leur principe dans l'amour de l'être ou de la perfection de l'être, ou dans le sentiment de son imperfection et de son dépérissement.

Nous tirons de l'expérience de notre être une idée de grandeur, de plaisir, de puissance que nous voudrions toujours augmenter : nous prenons dans l'imperfection de notre être une idée de petitesse, de sujétion, de misère, que nous tâchons d'étouffer : voilà toutes nos passions.

Il y a des hommes en qui le sentiment de l'être est plus fort que celui de leur imperfection; de là l'enjouement, la douceur, la modération des désirs.

Il y en a d'autres en qui le sentiment de leur imperfection est plus vif que celui de l'être; de là l'inquiétude, la mélancolie, etc.

De ces deux sentiments unis, c'est-à-dire celui de nos forces et celui de notre misère, naissent les plus grandes passions, parce que le sentiment de nos misères nous pousse à sortir de nous-mêmes et que le sentiment de nos ressources nous y encourage et nous porte par l'espérance[1]. Mais ceux qui ne sentent que leur misère sans leur force ne se passionnent jamais

1. *Nous porte par l'espérance*, etc. Il me semble qu'il faudrait *nous y porte* (à sortir de nous-mêmes). Autrement *porte* serait employé ici d'une manière qui n'est pas commune. M.

autant, car ils n'osent rien espérer; ni ceux qui ne sentent que leur force sans leur impuissance, car ils ont trop peu à désirer : ainsi il faut un mélange de courage et de faiblesse, de tristesse et de présomption. Or, cela dépend de la chaleur du sang et des esprits; et la réflexion qui modère les velléités des gens froids encourage l'ardeur des autres en leur fournissant des ressources qui nourrissent leurs illusions : d'où vient que les passions des hommes d'un esprit profond sont plus opiniâtres et plus invincibles, car ils ne sont pas obligés de s'en distraire comme le reste des hommes, par épuisement de pensée; mais leurs réflexions, au contraire, sont un entretien éternel à leurs désirs qui les échauffe; et cela explique encore pourquoi ceux qui pensent peu ou qui ne sauraient penser longtemps de suite sur la même chose, n'ont que l'inconstance en partage.

XXIII

De la gaieté, de la joie, de la mélancolie.

Le premier degré du sentiment agréable de notre existence est la gaieté; la joie est un sentiment plus pénétrant. Les hommes enjoués n'étant pas d'ordinaire si ardents que le reste des hommes, ils ne sont peut-être pas capables des plus vives joies; mais les grandes joies durent peu et laissent notre âme épuisée.

La gaieté, plus proportionnée à notre faiblesse que la joie, nous rend confiants et hardis, donne un être et un intérêt aux choses les moins importantes, fait que nous nous plaisons par instinct en nous-mêmes,

dans nos possessions, nos entours, notre esprit, notre suffisance, malgré d'assez grandes misères.

Cette intime satisfaction nous conduit quelquefois à nous estimer nous-mêmes par de très frivoles endroits; il me semble que les personnes enjouées sont ordinairement un peu plus vaines que les autres.

D'autre part, les mélancoliques sont ardents, timides, inquiets et ne se sauvent, la plupart, de la vanité, que par l'ambition et l'orgueil.

XXIV

De l'amour-propre et de l'amour de nous-mêmes.

L'amour est une complaisance dans l'objet aimé. Aimer une chose, c'est se complaire dans sa possession, sa grâce, son accroissement; craindre sa privation, ses déchéances, etc.

Plusieurs philosophes rapportent généralement à l'amour-propre toute sorte d'attachements. Ils prétendent qu'on s'approprie tout ce que l'on aime, qu'on n'y cherche que son plaisir et sa propre satisfaction, qu'on se met soi-même avant tout; jusque-là qu'ils nient que celui qui donne sa vie pour un autre le préfère à soi. Ils passent le but en ce point : car si l'objet de notre amour nous est plus cher sans l'être que l'être sans l'objet de notre amour, il paraît que c'est notre amour qui est notre passion dominante et non notre individu propre puisque tout nous échappe avec la vie, le bien que nous nous étions approprié par notre amour, comme notre être véritable. Ils répondent que la passion nous fait confondre dans ce sacri-

fice notre vie et celle de l'objet aimé; que nous croyons n'abandonner qu'une partie de nous-mêmes pour conserver l'autre : au moins ils ne peuvent nier que celle que nous conservons nous paraît plus considérable que celle que nous abandonnons. Or, dès que nous nous regardons comme la moindre partie dans le tout, c'est une préférence manifeste de l'objet aimé. On peut dire la même chose d'un homme qui, volontairement et de sang-froid, meurt pour la gloire : la vie imaginaire qu'il achète au prix de son être réel est une préférence bien incontestable de la gloire et qui justifie la distinction que quelques écrivains ont mise avec sagesse entre l'amour-propre et l'amour de nous-mêmes. Ceux-ci conviennent bien que l'amour de nous-mêmes entre dans toutes nos passions; mais ils distinguent cet amour de l'autre. Avec l'amour de nous-mêmes, disent-ils, on peut chercher hors de soi son bonheur; on peut s'aimer hors de soi davantage que son existence propre[1]; on n'est point à soi-même son unique objet. L'amour-propre, au contraire, subordonne tout à ses commodités et à son bien-être[2]; il est à lui-même son seul objet et sa seule fin : de sorte qu'au lieu que les passions qui viennent de l'amour de

1. *On peut s'aimer hors de soi davantage que son existence propre.* Cela n'est pas correct. *Davantage* est un adverbe de comparaison, mais qui s'emploie absolument, sans être suivi de la conjonction *que*. Lorsque cette conjonction est nécessaire, il faut substituer *plus* à *davantage*. Il y a dans l'ouvrage de Vauvenargues plusieurs autres incorrections que nous n'avons pas cru devoir relever; nous remarquons celle-ci, parce que d'assez bons écrivains ont commis la même faute. S.

2. *L'amour-propre, au contraire, subordonne tout à ses commodités et à son bien-être.* Cette manière de distinguer l'*amour de nous-mêmes* de l'*amour-propre* paraît plus subtile que juste; et ce que Vauvenargues applique ici à l'amour-propre serait plutôt le caractère de ce qu'on entend par le mot *égoïsme*. Ce qu'on exprime communément par le mot d'*amour-propre*, c'est l'*amour* des choses qui nous sont *propres*, la complaisance pour nos qualités ou nos avantages personnels, plutôt que l'attention au bien-être de notre personne. S.

nous-mêmes nous donnent aux choses; l'amour-propre veut que les choses se donnent à nous et se fait le centre de tout.

Rien ne caractérise donc l'amour-propre comme la complaisance qu'on a dans soi-même et les choses qu'on s'approprie.

L'orgueil est un effet de cette complaisance. Comme on n'estime généralement les choses qu'autant qu'elles plaisent et que nous nous plaisons si souvent à nous-mêmes devant toutes choses, de là ces comparaisons toujours injustes qu'on fait de soi-même à autrui et qui fondent tout notre orgueil.

Mais les prétendus avantages pour lesquels nous nous estimons étant grandement variés, nous les désignons par les noms que nous leur avons rendus propres. L'orgueil qui vient d'une confiance aveugle dans nos forces, nous l'avons nommé présomption; celui qui s'attache à de petites choses, vanité; celui qui est courageux, fierté.

Tout ce qu'on ressent de plaisir en s'appropriant quelque chose : richesse, agrément, héritage, etc. et ce qu'on éprouve de peine par la perte des mêmes biens ou la crainte de quelque mal : la peur, le dépit, la colère, tout cela vient de l'amour-propre.

L'amour-propre se mêle à presque tous nos sentiments ou du moins l'amour de nous-mêmes; mais pour prévenir l'embarras que feraient naître les disputes qu'on a sur ces termes, j'use d'expressions synonymes, qui me semblent moins équivoques. Ainsi, je rapporte tous nos sentiments à celui de nos perfections et de notre imperfection : ces deux grands principes nous portent de concert à aimer, estimer, conserver, agrandir et défendre du mal notre frêle existence. C'est la source de tous nos plaisirs et déplaisirs

et la cause féconde des passions qui viennent par l'organe de la réflexion.

Tâchons d'approfondir les principales; nous suivrons plus aisément la trace des petites, qui ne sont que des dépendances et des branches de celles-ci.

XXV

De l'ambition.

L'instinct qui nous porte à nous agrandir n'est aucune part si sensible que dans l'ambition[1]; mais il ne faut pas confondre tous les ambitieux. Les uns attachent la grandeur solide à l'autorité des emplois; les autres aux grandes richesses; les autres au faste des titres, etc.; plusieurs vont à leur but sans nul choix des moyens; quelques-uns par de grandes choses et d'autres par les plus petites : ainsi telle ambition est vice; telle, vertu; telle, vigueur d'esprit; telle, égarement et bassesse, etc.

Toutes les passions prennent le tour de notre caractère. Nous avons vu ailleurs que l'âme influait beaucoup sur l'esprit; l'esprit influe aussi sur l'âme. C'est de l'âme que viennent tous les sentiments; mais c'est par les organes de l'esprit que passent les objets qui les excitent. Selon les couleurs qu'il leur donne, selon qu'il les pénètre, qu'il les embellit, qu'il les déguise, l'âme les rebute ou s'y attache. Quand donc même on ignorerait que tous les hommes ne sont pas égaux par le cœur, il suffit de savoir qu'ils envisagent les choses

1. *L'instinct qui nous porte à nous agrandir n'est aucune part si sensible que dans l'ambition. Aucune part* pour *nulle part*, expression négligée. B.

selon leurs lumières, peut-être encore plus inégales, pour comprendre la différence qui distingue les passions mêmes qu'on désigne du même nom. Si différemment partagés par l'esprit et les sentiments, ils s'attachent au même objet sans aller au même intérêt[1]; et cela n'est pas seulement vrai des ambitieux, mais aussi de toute passion.

XXVI

De l'amour du monde.

Que de choses sont comprises dans l'amour du monde ! le libertinage, le désir de plaire, l'envie de primer, etc. : l'amour du sensible et du grand ne sont nulle part si mêlés[2].

Le génie et l'activité portent les hommes à la vertu et à la gloire : les petits talents, la paresse, le goût des plaisirs, la gaieté et la vanité les fixent aux petites choses; mais en tout c'est le même instinct; et l'amour du monde renferme de vives semences de presque toutes les passions.

1. *Ils s'attachent au même objet sans aller au même intérêt.* C'est-à-dire sans voir de même l'objet où ils s'attachent, et sans y être portés par le même intérêt. Deux hommes veulent la même place, l'un pour l'argent et l'autre pour le crédit. Deux amants recherchent la même femme, l'un pour sa figure, et l'autre pour son esprit, etc. S.

2. *L'amour du sensible et du grand ne sont nulle part si mêlés.* C'est-à-dire, je crois, selon la manière de voir de Vauvenargues, *les penchants physiques et les sentiments moraux.* D'autant que, dans la première édition, il ajoutait : *je parle d'un grand, mesuré à l'esprit e au cœur qu'il touche.* Dans tous les cas, cela n'est pas clair. S.

XXVII

Sur l'amour de la gloire.

La gloire nous donne sur les cœurs une autorité naturelle qui nous touche sans doute autant que nulle de nos sensations et nous étourdit plus sur nos misères qu'une vaine dissipation : elle est donc réelle en tous sens.

Ceux qui parlent de son néant inévitable soutiendraient peut-être avec peine le mépris ouvert d'un seul homme. Le vide des grandes passions est rempli par le grand nombre des petites : les contempteurs de la gloire se piquent de bien danser ou de quelque misère encore plus basse. Ils sont si aveugles qu'ils ne sentent pas que c'est la gloire qu'ils cherchent si curieusement et si vains qu'ils osent la mettre dans les choses les plus frivoles. La gloire, disent-ils, n'est ni vertu ni mérite; ils raisonnent bien en cela : elle n'est que leur récompense, mais elle nous excite donc au travail et à la vertu et nous rend souvent estimables afin de nous faire estimer.

Tout est très abject dans les hommes, la vertu, la gloire, la vie : mais les plus petits ont des proportions reconnues. Le chêne est un grand arbre près du cerisier; ainsi les hommes à l'égard les uns des autres. Quelles sont les vertus et les inclinations de ceux qui méprisent la gloire? L'ont-ils méritée?

XXVIII

De l'amour des sciences et des lettres.

La passion de la gloire et la passion des sciences se ressemblent dans leur principe, car elles viennent l'une et l'autre du sentiment de notre vide et de notre imperfection. Mais l'une voudrait se former comme un nouvel être hors de nous et l'autre s'attache à étendre et à cultiver notre fonds. Ainsi la passion de la gloire veut nous agrandir au dehors et celle des sciences au dedans.

On ne peut avoir l'âme grande ou l'esprit un peu pénétrant sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la belle nature; les sciences, à la vérité. Les arts et les sciences embrassent tout ce qu'il y a dans la pensée de noble et d'utile; de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné, etc.

La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu[1]; c'est-à-dire comme une chose qu'ils ne peuvent ni connaître, ni pratiquer, ni aimer.

Personne, néanmoins, n'ignore que les bons livres sont l'essence des meilleurs esprits, le précis de leurs connaissances et le fruit de leurs longues veilles. L'étude d'une vie entière s'y peut recueillir dans quelques heures : c'est un grand secours.

1. *La plupart des hommes honorent les lettres comme la religion et la vertu.* Il faut *comme ils honorent.* On avait copié cette pensée dans l'*Encyclopédie*, sans en citer l'auteur. Les journalistes de Trévoux, qui avaient fort loué l'ouvrage de Vauvenargues lorsqu'il parut firent un crime de cette citation aux encyclopédistes. M.

Deux inconvénients sont à craindre dans cette passion : le mauvais choix et l'excès. Quant au mauvais choix, il est probable que ceux qui s'attachent à des connaissances peu utiles ne seraient pas propres aux autres; mais l'excès se peut corriger.

Si nous étions sages, nous nous bornerions à un petit nombre de connaissances afin de les mieux posséder. Nous tâcherions de nous les rendre familières et de les réduire en pratique : la plus longue et la plus laborieuse théorie n'éclaire qu'imparfaitement. Un homme qui n'aurait jamais dansé posséderait inutilement les règles de la danse; il en est sans doute de même des métiers d'esprit[1].

Je dirai bien plus : rarement l'étude est utile lorsqu'elle n'est pas accompagnée du commerce du monde. Il ne faut pas séparer ces deux choses : l'une nous apprend à penser, l'autre à agir; l'une à parler, l'autre à écrire; l'une à disposer nos actions, l'autre à les rendre faciles.

L'usage du monde nous donne encore de penser naturellement, et l'habitude des sciences, de penser profondément.

Par une suite naturelle de ces vérités, ceux qui sont privés de l'un et l'autre avantage par leur condition, fournissent une preuve incontestable de l'indigence naturelle de l'esprit humain. Un vigneron, un couvreur, resserrés dans un petit cercle d'idées très communes, connaissent à peine les plus grossiers usages de la raison et n'exercent leur jugement, supposé qu'ils en aient reçu de la nature, que sur des objets très palpables. Je sais bien que l'éducation ne peut sup-

1. *Il en est sans doute de même des métiers d'esprit.* Il faudrait, ce me semble, *des métiers de l'esprit.* M.

pléer le génie; je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art[1] : cependant, l'art est nécessaire pour faire fleurir les talents. Un beau naturel négligé ne porte jamais de fruits mûrs.

Peut-on regarder comme un bien un génie à peu près stérile? Que servent à un grand seigneur les domaines qu'il laisse en friche? Est-il riche de ces champs incultes?

XXIX

De l'avarice.

Ceux qui n'aiment l'argent que pour la dépense ne sont pas véritablement avares. L'avarice est une extrême défiance des événements, qui cherche à s'assurer contre les instabilités de la fortune par une excessive prévoyance et manifeste cet instinct avide qui nous sollicite d'accroître, d'étayer, d'affermir notre être. Basse et déplorable manie, qui n'exige ni connaissance, ni vigueur d'esprit, ni jeunesse et qui prend par cette raison, dans la défaillance des sens, la place des autres passions.

XXX

De la passion du jeu.

Quoique j'aie dit que l'avarice naît d'une défiance ridicule des événements de la fortune et qu'il semble

1. *Je n'ignore pas que les dons de la nature valent mieux que les dons de l'art.* Je ne sais si l'on peut dire *les dons de l'art* comme *les dons de la nature*. La nature donne, dote, doue; l'art ne fait rien de tout cela : il vend et ne donne pas, et l'on achète ses biens avec l'étude et le travail. M.

que l'amour du jeu vienne au contraire d'une ridicule confiance aux mêmes événements, je ne laisse pas de croire qu'il y a des joueurs avares et qui ne sont confiants qu'au jeu : encore ont-ils, comme on dit, un jeu timide et serré.

Des commencements souvent heureux remplissent l'esprit des joueurs de l'idée d'un gain très rapide qui paraît toujours sous leurs mains : cela détermine.

Par combien de motifs d'ailleurs n'est-on pas porté à jouer? par cupidité, par amour du faste, par goût des plaisirs, etc. Il suffit donc d'aimer quelqu'une de ces choses pour aimer le jeu; c'est une ressource pour les acquérir, hasardeuse à la vérité, mais propre à toute sorte d'hommes, pauvres, riches, faibles, malades, jeunes et vieux, ignorants et savants, sots et habiles, etc. : aussi n'y a-t-il point de passion plus commune que celle-ci.

XXXI

De la passion des exercices.

Il y a dans la passion des exercices un plaisir pour les sens et un plaisir pour l'âme. Les sens sont flattés d'agir, de galoper un cheval[1], d'entendre un bruit de chasse dans une forêt; l'âme jouit de la justesse de ses sens, de la force et de l'adresse de son corps, etc. Aux yeux d'un philosophe qui médite dans son cabinet, cette gloire est bien puérile; mais, dans l'ébranlement de l'exercice, on ne scrute pas tant les choses. En

1. *Les sens sont flattés d'agir, de galoper un cheval.* Négligé. Les sens ne galopent pas un cheval. M.

approfondissant les hommes, on rencontre des vérités humiliantes, mais incontestables.

Vous voyez l'âme d'un pêcheur qui se détache en quelque sorte de son corps pour suivre un poisson sous les eaux et le pousser au piége que sa main lui tend. Qui croirait qu'elle s'applaudit de la défaite du faible animal et triomphe au fond du filet? Toutefois, rien n'est si sensible.

Un grand, à la chasse, aime mieux tuer un sanglier qu'une hirondelle : par quelle raison? Tous la voient.

XXXII

De l'amour paternel.

L'amour paternel ne diffère pas de l'amour-propre. Un enfant ne subsiste que par ses parents, dépend d'eux, vient d'eux, leur doit tout; ils n'ont rien qui leur soit si propre.

Aussi un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affaiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction; mais, plus un père s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis.

XXXIII

De l'amour filial et fraternel.

Comme les enfants n'ont nul droit sur la volonté de leurs pères, la leur étant au contraire toujours com-

battue, cela leur fait sentir qu'ils sont des êtres à part et ne peut pas leur inspirer de l'amour-propre, parce que la propriété ne saurait être du côté de la dépendance : cela est visible. C'est par cette raison que la tendresse des enfants n'est pas aussi vive que celle des pères; mais les lois ont pourvu à cet inconvénient. Elles sont un garant au père contre l'ingratitude des enfants, comme la nature est aux enfants un otage assuré contre l'abus des lois. Il était juste d'assurer à la vieillesse les secours qu'elle avait prêtés à la faiblesse de l'enfance.

La reconnaissance prévient, dans les enfants bien nés, ce que le devoir leur impose. Il est dans la saine nature d'aimer ceux qui nous aiment et nous protégent; et l'habitude d'une juste dépendance en fait perdre le sentiment : mais il suffit d'être homme pour être bon père et si l'on n'est homme de bien, il est rare qu'on soit bon fils.

Du reste, qu'on mette à la place de ce que je dis la sympathie ou le sang et qu'on me fasse entendre pourquoi le sang ne parle pas autant dans les enfants que dans les pères; pourquoi la sympathie périt quand la soumission diminue; pourquoi des frères souvent se haïssent sur des fondements si légers, etc.

Mais quel est donc le nœud de l'amitié des frères? Une fortune, un nom commun, même naissance et même éducation, quelquefois même caractère; enfin l'habitude de se regarder comme appartenant les uns aux autres et comme n'ayant qu'un seul être. Voilà ce qui fait que l'on s'aime, voilà l'amour-propre; mais trouvez le moyen de séparer des frères d'intérêt, l'amitié lui survit à peine; l'amour-propre qui en était le fonds se porte vers d'autres objets.

XXXIV

De l'amour qu'on a pour les bêtes.

Il peut entrer quelque chose qui flatte les sens dans le goût qu'on nourrit pour certains animaux, quand ils nous appartiennent. J'ai toujours pensé qu'il s'y mêle de l'amour-propre : rien n'est si ridicule à dire et je suis fâché qu'il soit vrai[1]; mais nous sommes si vides que, s'il offre à nous la moindre ombre de propriété, nous nous y attachons aussitôt. Nous prêtons à un perroquet des pensées et des sentiments; nous nous figurons qu'il nous aime, qu'il nous craint, qu'il sent nos faveurs, etc. Ainsi nous aimons l'avantage que nous nous accordons sur lui. Quel empire ! mais c'est là l'homme.

XXXV

De l'amitié.

C'est l'insuffisance de notre être qui fait naître l'amitié et c'est l'insuffisance de l'amitié même qui la fait périr.

Est-on seul, on sent sa misère, on sent qu'on a besoin d'appui; on cherche un fauteur de ses goûts, un compagnon de ses plaisirs et de ses peines; on veut un

1. *Rien n'est si ridicule à dire, et je suis fâché qu'il soit vrai.* C'est la seconde fois qu'on relève cette façon de parler, *qu'il soit vrai* pour *que cela soit vrai;* c'est une faute. S.

homme dont on puisse posséder le cœur et la pensée. Alors l'amitié paraît être ce qu'il y a de plus doux au monde. A-t-on ce qu'on a souhaité, on change bientôt de pensée.

Lorsqu'on voit de loin quelque bien, il fixe d'abord nos désirs; et lorsqu'on y parvient, on en sent le néant. Notre âme, dont il arrêtait la vue dans l'éloignement, ne saurait s'y reposer quand elle voit au delà : ainsi l'amitié, qui de loin bornait toutes nos prétentions, cesse de les borner de près; elle ne remplit pas le vide qu'elle avait promis de remplir; elle nous laisse des besoins qui nous distraient et nous portent vers d'autres biens.

Alors on se néglige, on devient difficile, on exige bientôt comme un tribut les complaisances qu'on avait d'abord reçues comme un don. C'est le caractère des hommes de s'approprier peu à peu jusqu'aux grâces dont ils jouissent; une longue possession les accoutume naturellement à regarder les choses qu'ils possèdent comme à eux; ainsi l'habitude les persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis[1]. Ils voudraient s'en former un titre pour les gouverner; lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on voit souvent[2], l'amour-propre s'irrite et crie des deux côtés, produit de l'aigreur, des froideurs et d'amères explications, etc.

On se trouve aussi quelquefois mutuellement des défauts qu'on s'était cachés ou l'on tombe dans des passions qui dégoûtent de l'amitié, comme les maladies violentes dégoûtent des plus doux plaisirs.

1. *L'habitude les persuade qu'ils ont un droit naturel sur la volonté de leurs amis.* Il faut, je crois, *leur persuade.* S.

2. *Lorsque ces prétentions sont réciproques, comme on voit souvent l'amour-propre s'irrite.* Il faudrait *comme on le voit souvent.* S.

Ainsi les hommes les plus extrêmes ne sont pas les plus capables d'une constante amitié. On ne la trouve nulle part si vive et si solide que dans les esprits timides et sérieux, dont l'âme modérée connaît la vertu, car elle soulage leur cœur oppressé sous le mystère et sous le poids du secret, détend leur esprit, l'élargit, les rend plus confiants et plus vifs, se mêle à leurs amusements, à leurs affaires et à leurs plaisirs mystérieux : c'est l'âme de toute leur vie.

Les jeunes gens sont aussi très sensibles et très confiants; mais la vivacité de leurs passions les distrait et les rend volages. La sensibilité et la confiance sont usées dans les vieillards, mais le besoin les rapproche, et la raison est leur lien : les uns aiment plus tendrement, les autres plus solidement.

Le devoir de l'amitié s'étend plus loin qu'on ne croit : nous suivons notre ami dans ses disgrâces, mais, dans ses faiblesses, nous l'abandonnons : c'est être plus faible que lui.

Quiconque se cache, obligé d'avouer les défauts des siens, fait voir sa bassesse[1]. Êtes-vous exempt de ces vices, déclarez-vous donc hautement; prenez sous votre protection la faiblesse des malheureux; vous ne risquez rien en cela : mais il n'y a que les grandes âmes qui osent se montrer ainsi. Les faibles se désavouent les uns les autres, se sacrifient lâchement aux jugements souvent injustes du public; ils n'ont pas de quoi résister, etc.

1. *Quiconque se cache, obligé d'avouer les défauts des siens, fait voir sa bassesse.* Toute cette pensée est mal exprimée et obscure. *Quiconque se cache d'avoir des amis dont il est obligé d'avouer les défauts, fait voir sa bassesse.* Je crois que c'est ainsi qu'il faut l'expliquer. M.

XXXVI

De l'amour.

Il entre ordinairement beaucoup de sympathie dans l'amour, c'est-à-dire, une inclination dont les sens forment le nœud; mais, quoiqu'ils en forment le nœud, ils n'en sont pas toujours l'intérêt principal; il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossièreté.

Les mêmes passions sont bien différentes dans les hommes. Le même objet peut leur plaire par des endroits opposés. Je suppose que plusieurs hommes s'attachent à la même femme : les uns l'aiment pour son esprit, les autres pour sa vertu, les autres pour ses défauts, etc.; et il se peut faire encore que tous l'aiment pour des choses qu'elle n'a pas, comme lorsque l'on aime une femme légère que l'on croit solide. N'importe; on s'attache à l'idée qu'on se plaît à s'en figurer, ce n'est même que cette idée que l'on aime, ce n'est pas la femme légère : ainsi l'objet des passions n'est pas ce qui les dégrade ou ce qui les ennoblit, mais la manière dont on envisage cet objet. Or, j'ai dit qu'il était possible que l'on cherchât dans l'amour quelque chose de plus que l'intérêt de nos sens. Voici ce qui me le fait croire. Je vois tous les jours dans le monde qu'un homme environné de femmes auxquelles il n'a jamais parlé, comme à la messe, au sermon, ne se décide pas toujours pour celle qui est la plus jolie et qui même lui paraît telle. Quelle est la raison de cela? C'est que chaque beauté

exprime un caractère tout particulier; et celui qui entre le plus dans le nôtre, nous le préférons. C'est donc le caractère qui nous détermine quelquefois; c'est donc l'âme que nous cherchons : on ne peut me nier cela. Donc, tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vue; donc nous n'aimons alors les qualités sensibles que comme les organes de notre plaisir et avec subordination aux qualités insensibles dont elles sont l'expression; donc, il est au moins vrai que l'âme est ce qui nous touche le plus. Or, ce n'est pas aux sens que l'âme est agréable, mais à l'esprit; ainsi l'intérêt de l'esprit devient l'intérêt principal et si celui des sens lui était opposé, nous le lui sacrifierions. On n'a donc qu'à nous persuader qu'il lui est vraiment opposé, qu'il est une tache pour l'âme; voilà l'amour pur.

Amour cependant véritable, qu'on ne saurait confondre avec l'amitié : car, dans l'amitié, c'est l'esprit qui est l'organe du sentiment; ici ce sont les sens. Et comme les idées qui viennent par les sens sont infiniment plus puissantes que les vues de la réflexion, ce qu'elles inspirent est passion. L'amitié ne va pas si loin; et malgré tout cela, je ne décide pas, je le laisse à ceux qui ont blanchi sur ces importantes questions.

XXXVII

De la physionomie.

La physionomie est l'expression du caractère et celle du tempérament. Une sotte physionomie est celle qui n'exprime que la complexion, comme un

tempérament robuste, etc.; mais il ne faut jamais juger sur la physionomie, car il y a tant de traits mâles sur le visage et dans le maintien des hommes, que cela peut souvent confondre; sans parler des accidents qui défigurent les traits naturels et qui empêchent que l'âme ne s'y manifeste, comme la petite vérole, la maigreur, etc.

On pourrait conjecturer plutôt sur le caractère des hommes par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions; mais encore s'y tromperait-on[1].

XXXVIII

De la pitié.

La pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse et d'amour[2]; je ne pense pas qu'elle ait besoin d'être excitée par un retour sur nous-mêmes, comme on le croit. Pourquoi la misère ne pourrait-elle sur notre cœur ce que fait la vue d'une plaie sur nos sens? N'y-a-t-il pas des choses qui affectent immédiatement l'esprit? L'impression des nouveautés ne prévient-elle pas toujours nos réflexions? Notre âme est-elle incapable d'un sentiment désintéressé?

1. *On pourrait conjecturer plutôt sur le caractère des hommes, par l'agrément qu'ils attachent à de certaines figures qui répondent à leurs passions.* Cette phrase est obscure et négligée; il faudrait, ce me semble, *conjecturer du caractère.* M.

2. *La pitié n'est qu'un sentiment mêlé de tristesse et d'amour.* Vauvenargues entend ici par *amour* toute disposition qui nous porte vers un objet, comme il entend par *haine* toute disposition qui nous en éloigne. Autrement il serait impossible d'expliquer le chapitre suivant, où il dit qu'*il y a peu de passions où il n'entre de l'amour ou de la haine*, que *le mépris est un sentiment mêlé de haine et d'orgueil.* S.

XXXIX

De la haine.

La haine est une déplaisance dans l'objet haï[1]. C'est une tristesse qui nous donne, pour la cause qui l'excite, une secrète aversion : on appelle cette tristesse jalousie lorsqu'elle est un effet du sentiment de nos désavantages comparés au bien de quelqu'un. Quand il se joint à cette jalousie de la haine une volonté de vengeance dissimulée par faiblesse, c'est envie.

Il y a peu de passions où il n'entre de l'amour ou de la haine. La colère n'est qu'une aversion subite et violente, enflammée d'un désir aveugle de vengeance; l'indignation, un sentiment de colère et de mépris; le mépris, un sentiment mêlé de haine et d'orgueil; l'antipathie, une haine violente et qui ne raisonne pas.

Il entre aussi de l'aversion dans le dégoût; il n'est pas une simple privation comme l'indifférence; et la mélancolie, qui n'est communément qu'un dégoût universel sans espérance, tient encore beaucoup de la haine.

A l'égard des passions qui viennent de l'amour, j'en ai déjà parlé ailleurs; je me contente donc de répéter ici que tous les sentiments que le désir allume sont mêlés d'amour ou de haine.

1. *La haine est une déplaisance dans l'objet haï.* C'est plutôt l'effet de cette déplaisance. Il faudrait, ce semble, *la haine naît du déplaisir que nous cause*, etc. M.

Je crois, comme je l'ai dit plus haut, que Vauvenargues prend plutôt ici la *haine* pour ce sentiment même de déplaisance qui nous éloigne d'un objet. Cette expression n'est pas usitée en ce sens; cependant, je crois bien que c'est celui qu'il lui donne. S.

XL

De l'estime, du respect, et du mépris.

L'estime est un aveu intérieur du mérite de quelque chose; le respect est le sentiment de la supériorité d'autrui.

Il n'y a pas d'amour sans estime, j'en ai dit la raison. L'amour étant une complaisance dans l'objet aimé et les hommes ne pouvant se défendre de trouver un prix aux choses qui leur plaisent, peu s'en faut qu'ils ne règlent leur estime sur le degré d'agrément que les objets ont pour eux. Et s'il est vrai que chacun s'estime personnellement plus que tout autre, c'est, ainsi que je l'ai déjà dit, parce qu'il n'y a rien qui nous plaise ordinairement tant que nous-mêmes.

Ainsi, non seulement on s'estime avant tout, mais on estime encore toutes les choses que l'on aime, comme la chasse, la musique, les chevaux, etc.; et ceux qui méprisent leurs propres passions ne le font que par réflexion et par un effort de raison, car l'instinct les porte au contraire.

Par une suite naturelle du même principe, la haine rabaisse ceux qui en sont l'objet avec le même soin que l'amour les relève. Il est impossible aux hommes de se persuader que ce qui les blesse n'ait pas quelque grand défaut; c'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même, comme il en use au contraire en aimant[1].

1. *C'est un jugement confus que l'esprit porte en lui-même, comme il en use au contraire en aimant. Au contraire*, pour *d'une manière contraire;* expression négligée. S.

Et si la réflexion contrarie cet instinct, car il y a des qualités qu'on est convenu d'estimer et d'autres de mépriser, alors cette contradiction ne fait qu'irriter la passion; et plutôt que de céder aux traits de la vérité, elle en détourne les yeux. Ainsi, elle dépouille son objet de ses qualités naturelles pour lui en donner de conformes à son intérêt dominant. Ensuite, elle se livre témérairement et sans scrupule à ses préventions insensées.

Il n'y a presque point d'homme dont le jugement soit supérieur à ses passions. Il faut donc bien prendre garde, lorsqu'on veut se faire estimer, à ne pas se faire haïr, mais tâcher au contraire de se présenter par des endroits agréables parce que les hommes penchent à juger du prix des choses par le plaisir qu'elles leur font.

Il y en a, à la vérité, qu'on peut surprendre par une conduite opposée, en paraissant au dehors plus pénétré de soi-même qu'on n'est au dedans[1]; cette confiance extérieure les persuade et les maîtrise.

Mais il est un moyen plus noble de gagner l'estime des hommes : c'est de leur faire souhaiter la nôtre par un vrai mérite et ensuite d'être modeste et de s'accommoder à eux. Quand on a véritablement les qualités qui emportent l'estime du monde, il n'y a plus qu'à les rendre populaires pour leur concilier l'amour, et lorsque l'amour les adopte, il en fait élever le prix. Mais pour les petites finesses qu'on emploie en vue de surprendre ou de conserver les suffrages, attendre les autres, se faire valoir, réveiller par des

1. *Il y en a, à la vérité, qu'on peut surprendre par une conduite opposée, en paraissant au dehors plus pénétré de soi-même qu'on n'est au dedans.* Comme on dit d'un homme qu'*il est plein de lui*; expression elliptique. *Qu'on n'est au dedans;* il faudrait *qu'on ne l'est.* S.

froideurs étudiées ou des amitiés ménagées le goût inconstant du public, c'est la ressource des hommes superficiels qui craignent d'être approfondis; il faut leur laisser ces misères, dont ils ont besoin avec leur mérite spécieux.

Mais c'est trop s'arrêter aux choses; tâchons d'abréger ces principes par de courtes définitions.

Le désir est une espèce de mésaise que le goût du bien met en nous[1], et l'inquiétude un désir sans objet.

L'ennui vient du sentiment de notre vide; la paresse naît d'impuissance[2]; la langueur est un témoignage de notre faiblesse, et la tristesse, de notre misère.

L'espérance est le sentiment d'un bien prochain, et la reconnaissance, celui d'un bienfait.

Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte; le repentir, dans celui d'une faute; le remords, dans celui d'un crime et la crainte du châtiment[3].

1. *Le désir est une espèce de mésaise que le goût du bien met en nous.* Par *le goût du bien*, il faut entendre l'*amour du bien-être*. S.

2. *L'ennui vient du sentiment de notre vide; la paresse naît d'impuissance.* Qu'est-ce que *notre vide?* La paresse suppose, au contraire, le pouvoir d'agir combiné avec l'inaction. M.

L'auteur entend ici par *notre vide* ce qu'il entend ailleurs par *l'insuffisance de notre être*, c'est-à-dire l'impossibilité où nous sommes de trouver en nous-mêmes de quoi suffire à notre bonheur. Par *impuissance*, il entend, je crois *impuissance de l'âme*, l'impossibilité où elle est de sortir de sa langueur. S.

3. *Le regret consiste dans le sentiment de quelque perte; le repentir dans celui d'une faute; le remords, dans celui d'un crime et la crainte du châtiment.* Ce n'est pas, à ce qu'il semble, la différence de la *faute* et du *crime*, qui constitue celle du *repentir* et du *remords*. On peut expier ses *crimes par le repentir*, et sentir *le remords d'une faute*. Si le repentir est moins cruel, c'est qu'il suppose le retour, et une résolution de ne plus retomber qui console toujours. Le remords peut exister avec la résolution de se rendre encore coupable. *Heureux, si je puis*, dit Mathan, dans *Athalie*

A force d'attentats perdre tous mes remords.

C'est ainsi que les scélérats les perdent. Il n'y a point pour eux de repentir.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

Heureusement, le remords peut naître sans *la crainte du châtiment;* mais ce n'est guère que pour les premiers crimes. S.

La timidité peut être la crainte du blâme, la honte en est la conviction.

La raillerie naît d'un mépris content.

La surprise est un ébranlement soudain à la vue d'une nouveauté.

L'étonnement est une surprise longue et accablante; l'admiration, une surprise pleine de respect.

La plupart de ces sentiments ne sont pas trop composés et n'affectent pas aussi durablement nos âmes que les grandes passions, l'amour, l'ambition, l'avarice, etc. Le peu que je viens de dire à cette occasion répandra une sorte de lumière sur ceux dont je me réserve de parler ailleurs.

XLI

De l'amour des objets sensibles.

Il serait impertinent de dire que l'amour des choses sensibles, comme l'harmonie, les saveurs, etc., n'est qu'un effet de l'amour-propre, du désir de nous agrandir, etc., etc. Cependant, tout cela s'y mêle quelquefois. Il y a des musiciens, des peintres, qui n'aiment chacun dans leur art que l'expression des grandeurs et qui ne cultivent leurs talents que pour la gloire : ainsi d'une infinité d'autres.

Les hommes que les sens dominent ne sont pas ordinairement si sujets aux passions sérieuses, l'ambition, l'amour de la gloire, etc. Les objets sensibles les amusent et les amollissent; et s'ils ont les autres passions, ils ne les ont pas aussi vives.

On peut dire la même chose des hommes enjoués;

parce que, ayant une manière d'exister assez heureuse, ils n'en cherchent pas une autre avec ardeur. Trop de choses les distraient ou les préoccupent.

On pourrait entrer là-dessus, et sur tous les sujets que j'ai traités, dans des détails intéressants. Mais mon dessein n'est pas de sortir des principes, quelque sécheresse qui les accompagne : ils sont l'objet unique de tout mon discours; et je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de donner plus d'application à cet ouvrage[1].

XLII

Des passions en général.

Les passions s'opposent aux passions et peuvent servir de contre-poids; mais la passion dominante ne peut se conduire que par son propre intérêt, vrai ou imaginaire, parce qu'elle règne despotiquement sur la volonté, sans laquelle rien ne se peut.

Je regarde humainement les choses, et j'ajoute dans cet esprit : Toute nourriture n'est pas propre à tous les corps, tous objets ne sont pas suffisants pour toucher certaines âmes. Ceux qui croient les hommes souverains arbitres de leurs sentiments ne connaissent pas la nature; qu'on obtienne qu'un sourd s'amuse des sons enchanteurs de Murer; qu'on demande à une joueuse qui fait une grosse partie qu'elle ait la complaisance et la sagesse de s'y ennuyer: nulle art ne le peut.

1. *Je n'ai ni la volonté ni le pouvoir de donner plus d'application à cet ouvrage. Donner plus d'application*, mauvaise expression pour dire développer davantage des principes par des applications; ce qui précède prouve que c'est là le sens. S.

Les sages se trompent encore en offrant la paix aux passions; les passions lui sont ennemies[1]. Ils vantent la modération à ceux qui sont nés pour l'action et pour une vie agitée; qu'importe à un homme malade la délicatesse d'un festin qui le dégoûte?

Nous ne connaissons pas les défauts de notre âme; mais quand nous pourrions les connaître, nous voudrions rarement les vaincre.

Nos passions ne sont pas distinctes de nous-mêmes; il y en a qui sont tout le fondement et toute la substance de notre âme. Le plus faible de tous les êtres voudrait-il périr pour se voir remplacé par le plus sage?

Qu'on me donne un esprit plus juste, plus aimable, plus pénétrant, j'accepte avec joie tous ces dons, mais si l'on m'ôte encore l'âme qui doit en jouir, ces présents ne sont plus pour moi.

Cela ne dispense personne de combattre ses habitudes et ne doit inspirer aux hommes ni abattement ni tristesse. Dieu peut tout; la vertu sincère n'abandonne pas ses amants; les vices même d'un homme bien né peuvent se tourner à sa gloire.

1. *Les passions lui sont ennemies.* C'est un latinisme : *gens inimica mihi.* On dit *ennemi de quelqu'un*, et non *ennemi à quelqu'un.* S.

LIVRE TROISIÈME

XLIII

Du bien et du mal moral.

Ce qui n'est bien ou mal qu'à un particulier, et qui peut être le contraire à l'égard du reste des hommes ne peut être regardé en général comme un mal ou comme un bien[1].

Afin qu'une chose soit regardée comme un bien par toute la société, il faut qu'elle tende à l'avantage de toute la société; et afin qu'on la regarde comme un mal, il faut qu'elle tende à sa ruine : voilà le grand caractère du bien et du mal moral.

Les hommes, étant imparfaits, n'ont pu se suffire à eux-mêmes : de là la nécessité de former des sociétés. Qui dit une société dit un corps qui subsiste par l'union de divers membres et confond l'intérêt particulier dans l'intérêt général; c'est là le fondement de toute la morale.

Mais parce que le bien commun exige de grands sacrifices et qu'il ne peut se répandre également sur tous les hommes, la religion, qui répare le vice des

1. *Ce qui n'est bien ou mal qu'à un particulier et qui peut être le contraire à l'égard du reste des hommes, ne peut être regardé en général comme un mal ou comme un bien.* Oui, mais si toute la société avait la fièvre ou la goutte, ou était manchotte ou folle! V. — *Qu'à un particulier*, au lieu de *pour un particulier*. S.

choses humaines, assure des indemnités dignes d'envie à ceux qui nous semblent lésés.

Et, toutefois, ces motifs respectables n'étant pas assez puissants pour donner un frein à la cupidité des hommes, il a fallu encore qu'ils convinssent de certaines règles pour le bien public, fondé, à la honte du genre humain, sur la crainte odieuse des supplices; et c'est l'origine des lois.

Nous naissons, nous croissons à l'ombre de ces conventions solennelles; nous leur devons la sûreté de notre vie et la tranquillité qui l'accompagne. Les lois sont aussi le seul titre de nos possessions : dès l'aurore de notre vie, nous en recueillons les doux fruits et nous nous engageons toujours à elles par des liens plus forts. Quiconque prétend se soustraire à cette autorité dont il tient tout, ne peut trouver injuste qu'elle lui ravisse tout, jusqu'à la vie. Où serait la raison qu'un particulier ose[1] en sacrifier tant d'autres à soi seul et que la société ne pût, par sa ruine, racheter le repos public[2]?

C'est un vain prétexte de dire qu'on ne se doit pas à des lois qui favorisent l'inégalité des fortunes. Peuvent-elles égaler les hommes[3], l'industrie, l'esprit, les talents? Peuvent-elles empêcher les dépositaires de l'autorité d'en user selon leur faiblesse?

Dans cette impuissance absolue d'empêcher l'inéga-

1. *Où serait la raison qu'un particulier ose en sacrifier tant d'autres à soi seul, et que la société ne pût, par sa ruine, racheter le repos public?* Il faudrait *qu'un particulier osât. Par sa ruine* est équivoque et veut dire *la ruine de ce particulier.* M.

2. On aperçoit aisément la fausseté de cette conclusion. Il n'y a certainement point de raison qu'un particulier sacrifie les autres à lui seul; il n'y en a pas davantage à ce que la société rachète son repos par la ruine de l'un de ses membres. Elle n'a jamais droit de punir, mais de corriger. Toute peine qui n'a pas pour objet le bonheur de l'individu même contre lequel elle est dirigée, est une injustice. F.

3. *Égaler les hommes*, il faudrait *égaliser*. B.

lité des conditions, elles fixent les droits de chacune, elles les protègent.

On suppose d'ailleurs, avec quelque raison, que le cœur des hommes se forme sur leur condition. Le laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix et la satiété qui fuient l'orgueil des grands[1]. Ceux-ci n'ont pas moins de désirs que les hommes les plus abjects[2]; ils ont donc autant de besoins; voilà dans l'inégalité une sorte d'égalité.

Ainsi on suppose aujourd'hui toutes les conditions égales ou nécessairement inégales. Dans l'une et l'autre supposition, l'équité consiste à maintenir invariablement leurs droits réciproques, et c'est là tout l'objet des lois.

Heureux qui les sait respecter comme elles méritent de l'être ! Plus heureux qui porte en son cœur celles d'un heureux naturel ! Il est bien facile de voir que je veux parler des vertus[3]; leur noblesse et leur excellence sont l'objet de tout ce discours; mais j'ai cru qu'il fallait d'abord établir une règle sûre pour les bien distinguer du vice. Je l'ai rencontrée sans effort dans le bien et le mal moral; je l'aurais cherchée vainement dans une moins grande origine. Dire simplement que la vertu est vertu parce qu'elle est bonne en son fonds et le vice tout au contraire, ce n'est pas les faire

1. *Le laboureur a souvent dans le travail de ses mains la paix*, etc. On pourrait dire tout cela bien mieux. V. — *Satiété* n'est pas là dans son sens ordinaire, selon lequel il signifie un peu de dégoût résultant de l'abondance; au lieu qu'ici il signifie la satisfaction résultant de la jouissance du nécessaire. Cette acception n'est plus d'usage. M. — *Voyez* le *Discours sur l'inégalité des richesses*. B.

2. *Ceux-ci n'ont pas moins de désirs que les hommes les plus abjects.* Il faudrait *de l'état le plus abject*. M.

3. *Il est bien facile de voir que je veux parler des vertus.* Distinguons vertus et qualités heureuses : bienfaisance seule est vertu; tempérance, sagesse, bonnes qualités ? tant mieux pour toi. V.

connaître. La force et la beauté sont aussi de grands biens; la vieillesse et la maladie, des maux réels : cependant on n'a jamais dit que ce fût là vice ou vertu. Le mot de vertu emporte l'idée de quelque chose d'estimable à l'égard de toute la terre : le vice au contraire. Or, il n'y a que le bien et que le mal moral qui portent ces grands caractères. La préférence de l'intérêt général au personnel est la seule définition qui soit digne de la vertu et qui doive en fixer l'idée. Au contraire, le sacrifice mercenaire du bonheur public à l'intérêt propre est le sceau éternel du vice.

Ces divers caractères ainsi établis et suffisamment discernés, nous pouvons distinguer encore les vertus naturelles des acquises. J'appelle vertus naturelles les vertus de tempérament; les autres sont les fruits pénibles de la réflexion. Nous mettons ordinairement ces dernières à plus haut prix, parce qu'elle nous coûtent davantage; nous les estimons plus à nous, parce qu'elles sont les effets de notre fragile raison. Je dis : la raison elle-même n'est-elle pas un don de la nature, comme l'heureux tempérament? L'heureux tempérament exclut-il la raison? n'en est-il pas plutôt la base? et si l'on peut nous égarer, l'autre est-elle plus infaillible?

Je me hâte, afin d'en venir à une question plus sérieuse. On demande si la plupart des vices ne concourent pas au bien public, comme les pures vertus. Qui feroit fleurir le commerce sans la vanité, l'avarice, etc.?

En un sens cela est très vrai; mais il faut m'accorder aussi que le bien produit par le vice est toujours mêlé de grands maux. Ce sont les lois qui arrêtent le progrès de ses désordres; et c'est la raison, la vertu, qui le

subjuguent, qui le contiennent dans certaines bornes, et le rendent utile au monde.

A la vérité, la vertu ne satisfait pas sans réserve toutes nos passions; mais si nous n'avions aucun vice, nous n'aurions pas ces passions à satisfaire et nous ferions par devoir ce qu'on fait par ambition, par orgueil, par avarice, etc. Il est donc ridicule de ne pas sentir que c'est le vice qui nous empêche d'être heureux par la vertu. Si elle est si suffisante à faire le bonheur des hommes, c'est parce que les hommes sont vicieux; et les vices, s'ils vont au bien, c'est qu'ils sont mêlés de vertus, de patience, de tempérance, de courage, etc. Un peuple qui n'auroit en partage que des vices, courroit à sa perte infaillible.

Quand le vice peut procurer quelque grand avantage au monde, pour surprendre l'admiration, il agit comme la vertu, parce qu'elle est le vrai moyen, le moyen naturel du bien; mais celui que le vice opère n'est ni son objet ni son but. Ce n'est pas à un si beau terme que tendent ses déguisements. Ainsi le caractère distinctif de la vertu subsiste; ainsi rien ne peut l'effacer.

Que prétendent donc quelques hommes qui confondent toutes ces choses, ou qui nient leur réalité? Qui peut les empêcher de voir qu'il y a des qualités qui tendent naturellement au bien du monde et d'autres à sa destruction? Ces premiers sentiments, élevés, courageux, bienfaisants à tout l'univers, et par conséquent estimables à l'égard de toute la terre, voilà ce l'on nomme vertu. Et ces odieuses passions, tournées à la ruine des hommes, et par conséquent criminelles envers le genre humain, c'est ce que j'appelle des vices. Qu'entendent-ils, eux, par ces noms? Cette différence éclatante du faible et du fort, du faux et du vrai, du

juste et de l'injuste, etc.., leur échappe-t-elle? Mais le jour n'est pas plus sensible. Pensent-ils que l'irréligion dont ils se piquent puisse anéantir la vertu? Mais tout leur fait voir le contraire. Qu'imaginent-ils donc qui leur trouble l'esprit? qui leur cache qu'ils ont eux-mêmes, parmi leurs faiblesses, des sentiments de vertu?

Est-il un homme assez insensé pour douter que la santé soit préférable aux maladies[1]? Non, il n'y en a pas dans le monde. Trouve-t-on quelqu'un qui confonde la sagesse avec la folie? Non, personne assurément. On ne voit personne non plus qui ne préfère la vérité à l'erreur, personne qui ne sente bien que le courage est différent de la crainte, et l'envie de la bonté. On ne voit pas moins clairement que l'humanité vaut mieux que l'inhumanité, qu'elle est plus aimable, plus utile, et par conséquent plus estimable; et cependant..... ô faiblesse de l'esprit humain ! il n'y a point de contradiction dont les hommes ne soient capables dès qu'ils veulent approfondir.

N'est-ce pas le comble de l'extravagance, qu'on puisse réduire en question si le courage vaut mieux que la peur? On convient qu'il nous donne sur les hommes et sur nous-mêmes un empire naturel. On ne nie pas non plus que la puissance enferme une idée de grandeur et qu'elle soit utile[2]. On sait encore que la peur est un témoignage de faiblesse; et on convient que la faiblesse est très nuisible, qu'elle jette les hommes dans la dépendance et qu'elle prouve ainsi leur petitesse. Comment peut-il donc se trouver des esprits assez déréglés pour mettre de l'égalité dans des choses si inégales?

1. Il faudrait *ne soit préférable*. S.

2. Il faut *que la puissance n'enferme une idée de grandeur et qu'elle lui soit utile*. S.

Qu'entend-on par un grand génie? un esprit qui a de grandes vues, puissant, fécond, éloquent, etc. Et par une grande fortune? un état indépendant, commode, élevé, glorieux. Personne ne dispute donc qu'il y ait[1] de grands génies et de grandes fortunes. Les caractères de ces avantages sont trop bien marqués. Ceux d'une âme vertueuse sont-ils moins sensibles? Qui peut nous les faire confondre? Sur quel fondement ose-t-on égaler le bien et le mal? Est-ce sur ce que l'on suppose que nos vices et nos vertus sont des effets nécessaires de notre tempérament? Mais les maladies, la santé, ne sont-elles pas des effets nécessaires de la même cause? Les confond-on cependant, et a-t-on jamais dit que c'étaient des chimères, qu'il n'y avoit ni santé ni maladies[2]? Pense-t-on que tout ce qui est nécessaire n'est[3] d'aucun mérite? Mais c'est une nécessité en Dieu d'être tout-puissant, éternel : la puissance et l'éternité seront-elles égales au néant? ne seront-elles plus des attributs parfaits? Quoi ! parce que la vie et la mort sont en nous des états de nécessité, n'est-ce plus qu'une même chose, indifférente aux humains? Mais peut-être que les vertus, que j'ai peintes comme un sacrifice de notre intérêt propre à l'intérêt public, ne sont qu'un pur effet de l'amour de nous-mêmes. Peut-être ne faisons-nous le bien que parce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice? Étrange objection ! Parce que je me plais dans l'usage de ma vertu, en est-elle moins préférable, moins précieuse à tout l'univers,

1. Il faut *qu'il n'y ait*. S.

2. Non, pas précisément. Mais on sait l'histoire du stoïcien Posidonius d'Apamée, qui, au milieu d'un violent accès de goutte, prétendait que la douleur n'est point un mal. A la vérité, c'était en soutenant ce dogme des stoïciens : *Qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honnête*. Voyez le second livre des *Tusculanes* de Cicéron. F.

3. Je préférerais *ne soit d'aucun mérite*. S.

ou moins différente du vice, qui est la ruine du genre humain? Le bien où je me plais change-t-il de nature? cesse-t-il d'être bien?

Les oracles de la piété, continuent nos adversaires, condamnent cette complaisance. Est-ce à ceux qui nient la vertu à la combattre par la religion, qui l'établit? Qu'ils sachent qu'un Dieu bon et juste ne peut réprouver le plaisir que lui-même attache à bien faire. Nous prohiberait-il ce charme qui accomgagne l'amour du bien? Lui-même nous ordonne d'aimer la vertu et sait mieux que nous qu'il est contradictoire d'aimer une chose sans s'y plaire. S'il rejette donc nos vertus, c'est quand nous nous approprions les dons que sa main nous dispense, que nous arrêtons nos pensées à la possession de ses grâces, sans aller jusqu'à leur principe; que nous méconnaissons le bras qui répand sur nous ses bienfaits, etc.

Une vérité s'offre à moi. Ceux qui nient la réalité des vertus sont forcés d'admettre des vices. Oseraient-ils dire que l'homme n'est pas insensé et méchant? Toutefois, s'il n'y avait que des malades, saurions-nous ce que c'est que la santé?

XLIV

De la grandeur d'âme.

Après ce que nous avons dit, je crois qu'il n'est pas nécessaire de prouver que la grandeur d'âme est quelque chose d'aussi réel que la santé, etc. Il est difficile de ne pas sentir dans un homme qui maîtrise la fortune, et qui par des moyens puissants arrive à des

fins élevées, qui subjugue les autres hommes par son activité, par sa patience ou par de profonds conseils; je dis qu'il est difficile de ne pas sentir dans un génie de cet ordre une noble réalité. Cependant, il n'y a rien de pur et dont nous n'abusions sans peine.

La grandeur d'âme est un instinct élevé qui porte les hommes au grand, de quelque nature qu'il soit, mais qui les tourne au bien ou au mal, selon leurs passions, leurs lumières, leur éducation, leur fortune, etc. Égale à tout ce qu'il y a sur terre de plus élevé, tantôt elle cherche à soumettre par toutes sortes d'efforts ou d'artifices les choses humaines à elle, et tantôt, dédaignant ces choses, elle s'y soumet elle-même sans que sa soumission l'abaisse : pleine de sa propre grandeur, elle s'y repose en secret, contente de se posséder. Qu'elle est belle quand la vertu dirige tous ses mouvements ! mais qu'elle est dangereuse alors qu'elle se soustrait à la règle ! Représentez-vous Catilina[1] au-dessus de tous les préjugés de la naissance, méditant de changer la face de la terre et d'anéantir le nom romain : concevez ce génie audacieux, menaçant le monde du sein des plaisirs et formant, d'une troupe de voluptueux et de voleurs, un corps redoutable aux armées et à la sagesse de Rome.

Qu'un homme de ce caractère aurait porté loin la vertu s'il eût été tourné au bien ! mais les circonstances malheureuses le poussent au crime. Catilina était né avec un amour ardent pour les plaisirs, que la sévérité des lois aigrissait et contraignait; sa dissipation et ses débauches l'engagèrent peu à peu à des projets criminels[2] : ruiné, décrié, traversé, il se trouva

1. Lucius Sergius Catilina. Voyez l'histoire de sa conjuration par Salluste. F.
2. Il serait plus exact de dire, *l'engagèrent peu à peu dans des projets criminels.*

dans un état où il lui était moins facile de gouverner la république que de la détruire; ne pouvant être le héros de sa patrie, il en méditait la conquête. Ainsi les hommes sont souvent portés au crime par de fatales rencontres ou par leur situation; ainsi leur vertu dépend de leur fortune. Que manquait-il à César, que d'être né souverain? Il était bon, magnanime, généreux, hardi, clément; personne n'était plus capable de gouverner le monde et le rendre heureux : s'il eût eu une fortune égale à son génie, sa vie aurait été sans tache; mais parce qu'il s'était placé lui-même sur le trône par la force, on a cru pouvoir le compter avec justice parmi les tyrans.

Cela fait sentir qu'il y a des vices qui n'excluent pas les grandes qualités et par conséquent de grandes qualités qui s'éloignent de la vertu. Je reconnais cette vérité avec douleur : il est triste que la bonté n'accompagne pas toujours la force et que l'amour de la justice ne prévale pas nécessairement dans tous les hommes et dans tout le cours de leur vie, sur tout autre amour; mais non seulement les grands hommes se laissent entraîner au vice, les vertueux même se démentent et sont inconstants dans le bien. Cependant, ce qui est sain est sain, ce qui est fort est fort, etc. Les inégalités de la vertu, les faiblesses qui l'accompagnent, les vices qui flétrissent les plus belles vies, ces défauts inséparables de notre nature, mêlée si manifestement de grandeur et de petitesse, n'en détruisent pas les perfections. Ceux qui veulent que les hommes soient tout bons ou tout méchants, absolument grands ou petits, ne connaissent pas la nature. Tout est mélangé dans les hommes; tout y est limité; et le vice même y a ses bornes.

XLV

Du courage.

Le vrai courage est une des qualités qui supposent le plus de grandeur d'âme. J'en remarque beaucoup de sortes : un courage contre la fortune, qui est philosophie; un courage contre les misères, qui est patience; un courage à la guerre, qui est valeur; un courage dans les entreprises, qui est hardiesse; un courage fier et téméraire, qui est audace; un courage contre l'injustice, qui est fermeté; un courage contre le vice, qui est sévérité; un courage de réflexion, de tempérament, etc.

Il n'est pas ordinaire qu'un même homme assemble tant de qualités. Octave[1], dans le plan de sa fortune, élevée sur des précipices, bravait des périls éminents, mais la mort, présente à la guerre, ébranlait son âme. Un nombre innombrable de Romains, qui n'avaient jamais craint la mort dans les batailles, manquaient de cet autre courage qui soumit la terre à Auguste.

On ne trouve pas seulement plusieurs sortes de courages, mais dans le même courage bien des inégalités. Brutus, qui eut la hardiesse d'attaquer la fortune de César, n'eut pas la force de suivre la sienne : il avait formé le dessein de détruire la tyrannie avec les ressources de son seul courage, et il eut la faiblesse de l'abandonner avec toutes les forces du peuple romain, faute de cette égalité de force et de

1. Caius Julius Cæsar Octavianus porta le nom d'Octave dans sa jeunesse et celui d'Auguste quand les Romains furent entièrement asservis. F.

sentiment qui surmonte les obstacles et la lenteur des succès.

Je voudrais pouvoir parcourir ainsi en détail toutes les qualités humaines; un travail si long ne peut maintenant m'arrêter. Je terminerai cet écrit par de courtes définitions.

Observons néanmoins encore que la petitesse est la source d'un nombre incroyable de vices : de l'inconstance, la légèreté, la vanité, l'envie, l'avarice, la bassesse, etc.; elle rétrécit notre esprit autant que la grandeur d'âme l'élargit; mais elle est malheureusement inséparable de l'humanité, et il n'y a point d'âme si forte qui en soit tout à fait exempte. Je suis mon dessein.

La probité est un attachement à toutes les vertus civiles[1].

La droiture est une habitude des sentiers de la vertu.

L'équité peut se définir par l'amour de l'égalité[2]; l'intégrité paraît une équité sans tache et la justice une équité pratique.

La noblesse est la préférence de l'honneur à l'intérêt; la bassesse, la préférence de l'intérêt à l'honneur.

L'intérêt est la fin de l'amour-propre[3]; la générosité en est le sacrifice.

1. Je n'admets point cette définition; j'aimerais mieux, *un attachement à tout ce qui est juste*. Duclos a dit : « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît;* c'est la probité. *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît;* c'est la vertu». M. de Vauvenargues a voulu dire sans doute *un attachement à tous les devoirs civils*. S.

2. Cette définition n'est pas exacte : l'équité est l'*unicuique suum*, à chacun ce qui lui appartient. M. — Vauvenargues n'entend pas ici l'égalité absolue, mais l'égalité relative. Dans une faillite où tous les créanciers doivent perdre, le juge ne peut faire rendre à chacun d'eux ce qui lui appartient. L'équité est alors d'établir entre eux une égalité relative à leurs droits, c'est-à-dire, de leur faire supporter à chacun une perte calculée sur la proportion de leurs droits respectifs. S.

3. *Amour-propre* encore employé ici pour *amour de soi*. S.

La méchanceté suppose un goût à faire du mal; la malignité, une méchanceté cachée; la noirceur, une méchanceté profonde.

L'insensibilité à la vue des misères peut s'appeler dureté; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. La sincérité me paraît l'expression de la vérité; la franchise, une sincérité sans voiles[1]; la candeur, une sincérité douce; l'ingénuité, une sincérité innocente; l'innocence, une pureté sans tache.

L'imposture est le masque de la vérité; la fausseté, une imposture naturelle; la dissimulation, une imposture réfléchie; la fourberie, une imposture qui veut nuire; la duplicité, une imposture qui a deux faces.

La libéralité est une branche de la générosité; la bonté, un goût à faire du bien et à pardonner le mal; la clémence, une bonté envers nos ennemis.

La simplicité nous présente l'image de la vérité et de la liberté.

L'affectation est le dehors de la contrainte et du mensonge : la fidélité n'est qu'un respect pour nos engagements; l'infidélité, une dérogeance; la perfidie, une infidélité couverte et criminelle.

La bonne foi est une fidélité sans défiance et sans artifice.

La force d'esprit est le triomphe de la réflexion, c'est un instinct supérieur aux passions, qui les calme ou qui les possède[2]; on ne peut pas savoir d'un homme qui n'a pas les passions ardentes, s'il a de la force d'esprit; il n'a jamais été dans des épreuves assez difficiles.

1. C'est-à-dire qui ne réserve rien. La sincérité ne dit que ce qu'on lui demande; la franchise dit souvent ce qu'on ne lui demande pas. S.

2. *Posséder* n'est pas le mot propre. On ne dit pas *posséder les passions*. On dirait mieux ou *qui les domine*. B.

La modération est l'état d'une âme qui se possède; elle naît d'une espèce de médiocrité dans les désirs et de satisfaction dans les pensées, qui dispose aux vertus civiles.

L'immodération, au contraire, est une ardeur inaltérable[1] et sans délicatesse, qui mène quelquefois à de grands vices.

La tempérance n'est qu'une modération dans les plaisirs et l'intempérance au contraire.

L'humeur est une inégalité qui dispose à l'impatience. La complaisance est une volonté flexible; la douceur, un fonds de complaisance et de bonté.

La brutalité, une disposition à la colère et à la grossièreté; l'irrésolution, une timidité à entreprendre; l'incertitude, une irrésolution à croire; la perplexité, une irrésolution inquiète.

La prudence, une prévoyance raisonnable; l'imprudence, tout au contraire[2].

L'activité naît d'une force inquiète; la paresse, d'une impuissance paisible.

La mollesse est une paresse voluptueuse.

L'austérité est une haine des plaisirs, et la sévérité, des vices.

La solidité est une consistance et une égalité d'esprit; la légèreté, un défaut d'assiette et d'uniformité de passions ou d'idées.

La constance est une fermeté raisonnable dans nos sentiments; l'opiniâtreté, une fermeté déraisonnable; la pudeur, un sentiment de la difformité du vice et du mépris qui le suit[3].

1. *Inaltérable* n'est pas le mot propre; ce serait plutôt *insatiable*. M.

2. *Tout au contraire*, etc. Il faudrait *tout le contraire*. M.

3. *La pudeur est un sentiment de la difformité du vice et du mépris qui le suit.* La pudeur est plutôt la crainte de la honte, à quoi que ce soit qu'on l'attache : on

La sagesse est la connaissance et l'affection du vrai bien; l'humilité, un sentiment de notre bassesse devant Dieu; la charité, un zèle de religion pour le prochain; la grâce, une impulsion surnaturelle vers le bien.

XLVI

Du bon et du beau.

Le terme de bon emporte quelque degré naturel de perfection; celui du beau, quelque degré d'éclat ou d'agrément. Nous trouvons l'un et l'autre terme dans la vertu, parce que sa bonté nous plaît et que sa beauté nous sert. Mais d'une médecine qui blesse nos sens, et de toute autre chose qui nous est utile, mais désagréable, nous ne disons pas qu'elle est belle : elle n'est que bonne; de même à l'égard des choses qui sont belles sans être utiles.

M. Crouzas[1] dit que le beau naît de la variété réductible à l'unité, c'est-à-dire d'un composé qui ne fait pourtant qu'un seul tout et qu'on peut saisir d'une vue; c'est là, selon lui, ce qui excite l'idée du beau dans l'esprit.

peut éprouver la honte sans qu'il s'y mêle aucune idée de vice ou de mépris. Un homme qui demande, et qu'on refuse, éprouve de la *honte*, et une certaine *pudeur* empêche l'homme bien né de demander; il n'y a pourtant là aucune idée de vice ou de mépris. Une femme dont les vêtements se dérangent par hasard éprouve de la *honte*, et sa *pudeur* est blessée, sans que l'idée de *vice* ou de *mépris* se présente à la pensée. S.

1. Jean-Pierre de Crouzas, mort en 1748, est l'auteur d'un *Traité sur le beau* en deux volumes, et beaucoup trop long. F.

CONSEILS

A UN JEUNE HOMME

I

Sur les conséquences de la conduite.

Que je serai fâché, mon cher ami, si vous adoptez des maximes qui puissent vous nuire ! Je vois avec regret que vous abandonnez par complaisance tout ce que la nature a mis en vous. Vous avez honte de votre raison, qui devrait faire honte à ceux qui en manquent. Vous vous défiez de la force et de la hauteur de votre âme, et vous ne vous défiez pas des mauvais exemples. Vous êtes-vous donc persuadé qu'avec un esprit très ardent et un caractère élevé vous puissiez vivre honteusement dans la mollesse comme un homme fou et frivole? Et qui vous assure que vous ne serez pas même méprisé dans cette carrière, étant né pour une autre? Vous vous inquiétez trop des injustices que l'on peut vous faire, et de ce qu'on pense de vous. Qui aurait cultivé la vertu, qui aurait tenté ou sa réputation[1] ou sa fortune par des voies hardies, s'il avait attendu que les louanges l'y encourageassent? Les

1. On ne dirait pas *tenter sa réputation*, pour *tenter de se faire une réputation*; mais l'accouplement des deux choses excuse cette tournure. *Sa* n'est pas bon, il faut *la*. M.

hommes ne se rendent d'ordinaire sur le mérite d'autrui qu'à la dernière extrémité. Ceux que nous croyons nos amis sont assez souvent les derniers à nous accorder leur aveu. On a toujours dit que personne n'a créance parmi les siens; pourquoi? parce que les plus grands hommes ont eu leurs progrès comme nous. Ceux qui les ont connus dans les imperfections de leurs commencements se les représentent toujours dans cette première faiblesse et ne peuvent souffrir qu'ils sortent de l'égalité imaginaire où ils se croyaient avec eux : mais les étrangers sont plus justes, et enfin le mérite et le courage triomphent de tout.

II

Sur ce que les femmes appellent un homme aimable.

Êtes-vous bien aise de savoir, mon cher ami, ce que bien des femmes appellent quelquefois un homme aimable? C'est un homme que personne n'aime, qui lui-même n'aime que soi et son plaisir et en fait profession avec impudence, un homme par conséquent inutile aux autres hommes, qui pèse à la petite société qu'il tyrannise, qui est vain, avantageux, méchant même par principe; un esprit léger et frivole, qui n'a point de goût décidé, qui n'estime les choses et ne les recherche jamais pour elles-mêmes, mais uniquement selon la considération qu'il y croit attachée, et fait tout par ostentation; un homme souverainement confiant et dédaigneux, qui méprise les affaires et ceux qui les traitent, le gouvernement et les ministres, les ouvrages et les auteurs; qui se persuade que

toutes ces choses ne méritent pas qu'il s'y applique, et n'estime rien de solide que d'avoir des bonnes fortunes ou le don de dire des riens; qui prétend néanmoins à tout, et parle de tout sans pudeur, en un mot un fat sans vertus, sans talents, sans goût de la gloire, qui ne prend jamais dans les choses que ce qu'elles ont de plaisant, et met son principal mérite à tourner continuellement en ridicule tout ce qu'il connaît sur la terre de sérieux et de respectable.

Gardez-vous donc bien de prendre pour le monde ce petit cercle de gens insolents, qui ne comptent eux-mêmes pour rien le reste des hommes et n'en sont pas moins méprisés. Des hommes si présomptueux passeront aussi vite que leurs modes, et n'ont pas plus de part au gouvernement du monde que les comédiens et les danseurs de corde : si le hasard leur donne sur quelque théâtre du crédit, c'est la honte de cette nation et la marque de la décadence des esprits. Il faut renoncer à la faveur lorsqu'elle sera leur partage; vous y perdrez moins qu'on ne pense : ils auront les emplois, vous aurez les talents; ils auront les honneurs, vous, la vertu. Voudriez-vous obtenir leurs places au prix de leurs dérèglements et par leurs frivoles intrigues? Vous le tenteriez en vain : il est aussi difficile de contrefaire la fatuité que la véritable vertu.

III

Ne pas se laisser décourager par le sentiment de ses faiblesses.

Que le sentiment de vos faiblesses, mon aimable ami, ne vous tienne pas abattu. Lisez ce qui nous

reste des plus grands hommes : les erreurs de leur premier âge, effacées par la gloire de leur nom, n'ont pas toujours été jusqu'à leurs historiens; mais eux-mêmes les ont avouées en quelque sorte. Ce sont eux qui nous ont appris que tout est vanité sous le soleil; ils avaient donc éprouvé, comme tous les autres, de s'enorgueillir, de s'abattre, de se préoccuper de petites choses; ils s'étaient trompés mille fois dans leurs raisonnements et leurs conjectures; ils avaient eu la profonde humiliation d'avoir tort avec leurs inférieurs; les défauts qu'ils cachaient avec le plus de soin leur étaient souvent échappés : ainsi ils avaient été accablés en même temps par leur conscience et par la conviction publique; en un mot, c'étaient de grands hommes, mais c'étaient des hommes, et ils supportaient leurs défauts. On peut se consoler d'éprouver leurs faiblesses lorsque l'on se sent le courage de cultiver leurs vertus.

IV

Sur le bien de la familiarité.

Aimez la familiarité, mon cher ami; elle rend l'esprit souple, délié, modeste, maniable, déconcerte la vanité et donne, sous un air de liberté et de franchise, une prudence qui n'est pas fondée sur les illusions de l'esprit, mais sur les principes indubitables de l'expérience. Ceux qui ne sortent pas d'eux-mêmes sont tout d'une pièce; il craignent les hommes qu'ils ne connaissent pas; ils les évitent, ils se cachent au monde et à eux-mêmes, et leur cœur est toujours serré.

Donnez plus d'essor à votre âme et n'appréhendez rien des suites; les hommes sont faits de manière qu'ils n'aperçoivent pas une partie des choses qu'on leur découvre[1], et qu'ils oublient aisément l'autre. Vous verrez d'ailleurs que le cercle où l'on a passé sa jeunesse se dissipe insensiblement : ceux qui le composaient s'éloignent, et la société se renouvelle. Ainsi l'on entre dans un autre cercle tout instruit : alors si la fortune vous met dans des places où il soit dangereux de vous communiquer, vous aurez assez d'expérience pour agir par vous-même et vous passer d'appui. Vous saurez vous servir des hommes et vous en défendre; vous les connaîtrez; enfin vous aurez la sagesse dont les gens timides ont voulu se revêtir avant le temps et qui est avortée dans leur sein.

V

Sur le moyen de vivre en paix avec les hommes.

Voulez-vous avoir la paix avec les hommes? ne leur contestez pas les qualités dont ils se piquent : ce sont celles qu'ils mettent ordinairement à plus haut prix; c'est un point capital pour eux. Souffrez donc qu'ils se fassent un mérite d'être plus délicats que vous, de se connaître en bonne chère, d'avoir des insomnies ou des vapeurs : laissez-leur croire aussi qu'ils sont aimables, amusants, plaisants, singuliers; et s'ils avaient des prétentions plus hautes, passez-leur encore[2]. La plus

1. Cette tournure paraît amphibologique et pourrait signifier qu'*ils n'aperçoivent pas même une partie des choses;* au lieu qu'elle signifie simplement *qu'il y a une partie des choses qu'ils n'aperçoivent pas*, etc. S.

2. Il faut *passez-les-leur encore*, ou au moins *passez-le-leur encore*. M.

grande de toutes les imprudences est de se piquer de quelque chose; le malheur de la plupart des hommes ne vient que de là : je veux dire de s'être engagés publiquement à soutenir un certain caractère, ou à faire fortune, ou à paraître riches, ou à faire métier d'esprit. Voyez ceux qui se piquent d'être riches : le dérangement de leurs affaires les fait croire souvent plus pauvres qu'ils ne sont; et enfin ils le deviennent effectivement et passent leur vie dans une tension d'esprit continuelle, qui découvre la médiocrité de leur fortune et l'excès de leur vanité. Cet exemple se peut appliquer à tous ceux qui ont des prétentions. S'ils dérogent, s'ils se démentent, le monde jouit avec ironie de leur chagrin; et, confondus dans les choses auxquelles ils se sont attachés, ils demeurent sans ressource, en proie à la raillerie la plus amère. Qu'un autre homme échoue dans les mêmes choses; on peut croire que c'est par paresse ou pour les avoir négligées. Enfin, on n'a pas son aveu sur le mérite des avantages qui lui manquent; mais s'il réussit, quels éloges! Comme il n'a pas mis ce succès au prix de celui qui s'en pique, on croit lui accorder moins et l'obliger cependant davantage; car ne paraissant pas prétendre à la gloire qui vient à lui, on espère qu'il la recevra en pur don, et l'autre nous la demandait comme une dette.

VI

Sur une maxime du cardinal de Retz.

C'est une maxime du cardinal de Retz, qu'il faut tâcher de former ses projets de façon que leur irréus-

site même soit suivie de quelque avantage; et cette maxime est très bonne.

Dans les situations désespérées, on peut prendre des partis violents; mais il faut qu'elles soient désespérées. Les grands hommes s'y abandonnent quelquefois par une secrète confiance des ressources[1] qu'ils ont pour subsister dans les extrémités, ou pour en sortir à leur gloire. Ces exemples sont sans conséquence pour les autres hommes.

C'est une faute commune, lorsqu'on fait un plan, de songer aux choses sans songer à soi. On prévoit les difficultés attachées aux affaires; celles qui naîtront de notre fonds, rarement.

Si pourtant on est obligé à prendre des résolutions extrêmes, il faut les embrasser avec courage et sans prendre conseil des gens médiocres; car ceux-ci ne comprennent pas qu'on puisse assez souffrir dans la médiocrité qui est leur état naturel, pour vouloir en sortir par de si grands hasards, ni qu'on puisse durer dans ces extrémités qui sont hors de la sphère de leurs sentiments. Cachez-vous des esprits timides. Quand vous leur auriez arraché leur approbation par surprise, ou par la force de vos raisons, rendus à eux-mêmes, le tempérament les ramènerait bientôt à leurs principes et vous les rendrait plus contraires.

Croyez qu'il y a toujours, dans le cours de la vie, beaucoup de choses qu'il faut hasarder, et beaucoup d'autres qu'il faut mépriser : et consultez en cela votre raison et vos forces.

Ne comptez sur aucun ami dans le malheur[2].

1. Il faut *confiance aux ressources*.

2. Vauvenargues ne veut point dire ici qu'*il n'est point d'amis qu'on puisse espérer de conserver dans le malheur*, mais simplement que *ce n'est point sur ses*

Mettez toute votre confiance dans votre courage et dans les ressources de votre esprit. Faites-vous, s'il se peut, une destinée qui ne dépende pas de la bonté trop inconstante et trop peu commune des hommes. Si vous méritez des honneurs, si vous forcez le monde à vous estimer, si la gloire suit votre vie, vous ne manquerez ni d'amis fidèles, ni de protecteurs, ni d'admirateurs.

Soyez donc d'abord par vous-même, si vous voulez vous acquérir les étrangers. Ce n'est point à une âme courageuse à attendre son sort de la seule faveur et du seul caprice d'autrui. C'est à son travail à lui faire une destinée digne d'elle.

VII

Sur l'empressement des hommes à se rechercher et leur facilité à se dégoûter.

Il faut que je vous avertisse d'une chose, mon très cher ami : les hommes se recherchent quelquefois avec empressement, mais ils se dégoûtent aisément les uns les autres; cependant, la paresse les retient longtemps ensemble après que leur goût est usé. Le plaisir, l'amitié, l'estime, liens fragiles, ne les attachent plus; l'habitude les asservit. Fuyez ces commerces stériles, d'où l'instruction et la confiance sont bannies : le cœur s'y dessèche et s'y gâte; l'imagination y périt, etc.

Conservez toujours néanmoins avec tout le monde

amis qu'il faut se reposer dans le malheur, et qu'*on doit tirer ses ressources de soi-même*. S.

la douceur de vos sentiments. Faites-vous une étude de la patience et sachez céder par raison, comme on cède aux enfants qui n'en sont pas capables[1], et ne peuvent vous offenser. Abandonnez surtout aux hommes vains cet empire extérieur et ridicule qu'ils affectent : il n'y a de supériorité réelle que celle de la vertu et du génie.

Voyez des mêmes yeux, s'il est possible, l'injustice de vos amis; soit qu'ils se familiarisent par une longue habitude avec vos avantages, soit que par une secrète jalousie ils cessent de les reconnaître, ils ne peuvent vous les faire perdre. Soyez donc froid là-dessus : un favori admis à la familiarité de son maître, un domestique, aiment mieux dans la suite se faire chasser que de vivre dans la modestie de leur condition. C'est ainsi que sont faits les hommes; vos amis croiront s'être acquis par la connaissance de vos défauts une sorte de supériorité sur vous; les hommes se croient supérieurs aux défauts qu'ils peuvent sentir : c'est ce qui fait qu'on juge dans le monde si sévèrement des actions, des discours et des écrits d'autrui. Mais pardonnez-leur jusqu'à cette connaissance de vos défauts et les avantages frivoles qu'ils essaieront d'en tirer; ne leur demandez pas la même perfection qu'ils semblent exiger de vous. Il y a des hommes qui ont de l'esprit et un bon cœur, mais remplis de délicatesses fatigantes : ils sont pointilleux, difficiles, attentifs, défiants, jaloux; ils se fâchent de peu de chose et auraient honte de revenir les premiers : tout ce qu'ils mettent dans la société, ils craignent qu'on ne pense qu'ils le doivent. N'ayez pas la faiblesse de renoncer à leur amitié par vanité ou par

1. Cette tournure est négligée. S.

impatience, lorsqu'elle peut encore vous être utile ou agréable; et enfin, quand vous voudrez rompre, faites qu'ils croient eux-mêmes vous avoir quitté.

Au reste, s'ils sont dans le secret de vos affaires ou de vos faiblesses, n'en ayez jamais de regret. Ce que l'on ne confie que par vanité et sans dessein donne un cruel repentir; mais lorsqu'on ne s'est mis entre les mains de son ami que pour s'enhardir dans ses idées, pour les corriger, pour tirer du fond de son cœur la vérité et pour épuiser par la confiance les ressources de son esprit, alors on est payé d'avance de tout ce qu'on peut en souffrir.

VIII

Sur le mépris des petites finesses.

Que je vous estime, mon très cher ami, de mépriser les petites finesses dont on s'aide pour en imposer! laissez-les constamment à ceux qui craigenent d'être approfondis, qui cherchent à se maintenir par des amitiés ménagées ou par des froideurs concertées, et attendent toujours qu'on les prévienne. Il est bon de vous faire une nécessité de plaire par un vrai mérite, au hasard même de déplaire à bien des hommes : ce n'est pas un grand mal de ne pas réussir avec toute sorte de gens, ou de les perdre après les avoir attachés. Il faut supporter, mon ami, que l'on se dégoûte de vous comme on se dégoûte des autres biens. Les hommes ne sont pas touchés longtemps des mêmes choses; mais les choses dont ils se lassent n'en sont pas, de leur aveu, pires. Que cela vous empêche seulement de

vous reposer sur vous-même; on ne peut conserver aucun avantage que par les efforts qui l'acquièrent.

IX

Aimer les passions nobles.

Si vous avez quelque passion qui élève vos sentiments, qui vous rende plus généreux, plus compatissant, plus humain, qu'elle vous soit chère.

Par une raison fort semblable, lorsque vous aurez attaché à votre service des hommes qui sauront vous plaire, passez-leur beaucoup de défauts. Vous serez peut-être plus mal servi, mais vous serez meilleur maître : il faut laisser aux hommes de basse extraction la crainte de faire vivre d'autres hommes qui ne gagnent pas assez laborieusement leur salaire. Heureux qui leur peut adoucir les peines de leur condition !

En toute occasion, quand vous vous sentirez porté vers quelque bien, lorsque votre beau naturel vous sollicitera pour les misérables, hâtez-vous de vous satisfaire. Craignez que le temps, les conseils, n'emportent ces bons sentiments et n'exposez pas votre cœur à perdre un si cher avantage. Mon bon ami, il ne tient pas à vous de devenir riche, d'obtenir des emplois ou des honneurs, mais rien ne vous peut empêcher d'être bon, généreux et sage. Préférez la vertu à tout : vous n'y aurez jamais de regret. Il peut arriver que les hommes qui sont envieux et légers vous fassent éprouver un jour leur injustice. Des gens méprisables usurpent la réputation due au mérite et jouissent inso-

lemment de son partage : c'est un mal; mais il n'est pas tel que le monde se le figure; la vertu vaut mieux que la gloire.

X

Quand il faut sortir de sa sphère.

Mon très cher ami, sentez-vous votre esprit pressé et à l'étroit dans votre état? c'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune: il faut donc sortir de vos voies et marcher dans un champ moins limité.

Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est moins utile; mais fixez d'abord vos regards autour de vous : on a quelquefois dans sa main des ressources que l'on ignore. Si vous n'en découvrez aucune, au lieu de vous morfondre tristement dans cette vue, osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumière. Quiconque connaît la portée de l'esprit humain tente quelquefois des moyens qui paraissent impraticables aux autres hommes. C'est avoir l'esprit chimérique que de négliger les facilités ordinaires pour suivre des hasards et des apparences; mais lorsqu'on sait bien allier les grands et les petits moyens, et les employer de concert, je crois qu'on aurait tort de craindre non seulement l'opinion du monde, qui rejette toute sorte de hardiesse dans les malheureux, mais même les contradictions de la fortune.

Laissez croire à ceux qui le veulent croire, que l'on est misérable dans les embarras des grands desseins. C'est dans l'oisiveté et la petitesse que la vertu souffre, lorsqu'une prudence timide l'empêche de prendre

l'essor et la fait ramper dans ses liens; mais le malheur même a ses charmes dans les grandes extrémités : car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux et lui fait ramasser toutes ses forces, qu'il n'employait pas.

XI

Du faux jugement que l'on porte des choses.

Nous jugeons rarement des choses, mon aimable ami, par ce qu'elles sont en elles-mêmes; nous ne rougissons pas du vice, mais du déshonneur. Tel ne se ferait pas scrupule d'être fourbe, qui est honteux de passer pour tel, même injustement.

Nous demeurons flétris et avilis à nos propres yeux, tant que nous croyons l'être à ceux du monde; nous ne mesurons pas nos fautes par la vérité, mais par l'opinion. Qu'un homme séduise une femme sans l'aimer, et l'abandonne après l'avoir séduite, peut-être qu'il en fera gloire; mais si cette femme le trompe lui-même, qu'il n'en soit pas aimé quoique amoureux, et que cependant il croie l'être, s'il découvre la vérité, et que cette femme infidèle se donnait par goût à un autre lorsqu'elle se faisait payer à lui de ses rigueurs, sa défaite et sa confusion ne se pourront pas exprimer, et on le verra pâlir à table, sans cause apparente, dès qu'un mot jeté au hasard lui rapprochera cette idée[1].

Un autre rougit d'aimer son esclave qui a des vertus, et se donne publiquement pour le possesseur d'une femme sans mérite, que même il n'a pas. Ainsi

1. Je ne sais si cette tournure peut être employée pour *lui rappellera cette idée.* S.

on affiche des vices effectifs; et si de certaines faiblesses pardonnables venaient à paraître, on s'en trouverait accablé.

Je ne fais pas ces réflexions pour encourager les gens bas, car ils n'ont que trop d'impudence. Je parle pour ces âmes fières et délicates qui s'exagèrent leurs propres faiblesses et ne peuvent souffrir la conviction publique de leurs fautes.

Alexandre ne voulait plus vivre après avoir tué Clitus; sa grande âme était consternée d'un emportement si funeste. Je le loue d'être devenu par là plus tempérant; mais s'il eût perdu le courage d'achever ses vastes desseins et qu'il n'eût pu sortir de cet horrible abattement où d'abord il était plongé, le ressentiment de sa faute l'eût poussé trop loin.

Mon ami, n'oubliez jamais que rien ne nous peut garantir de commettre beaucoup de fautes. Sachez que le même génie qui fait la vertu produit quelquefois de grands vices. La valeur et la présomption, la justice et la dureté, la sagesse et la volupté, se sont mille fois confondues, succédé ou alliées. Les extrémités se rencontrent et se réunissent en nous. Ne nous laissons donc pas abattre. Consolons-nous de nos défauts, puisqu'ils nous laissent toutes nos vertus; que le sentiment de nos faiblessses ne nous fasse pas perdre celui de nos forces : il est de l'essence de l'esprit de se tromper; le cœur a aussi ses erreurs. Avant de rougir d'être faibles, mon très cher ami, nous serions moins déraisonnables de rougir d'être hommes.

RÉFLEXIONS CRITIQUES

SUR QUELQUES POÈTES

I

La Fontaine.

Lorsqu'on a entendu parler de La Fontaine et qu'on vient à lire ses ouvrages, on est étonné d'y trouver, je ne dis pas plus de génie, mais plus même de ce qu'on appelle de l'esprit, qu'on n'en trouve dans le monde le plus cultivé. On remarque avec la même surprise la profonde intelligence qu'il fait paraître de son art; et on admire qu'un esprit si fin ait été en même temps si naturel.

Il serait superflu de s'arrêter à louer l'harmonie variée et légère de ses vers; la grâce, le tour, l'élégance, les charmes naïfs de son style et de son badinage. Je remarquerai seulement que le bon sens et la simplicité sont les caractères dominants de ses écrits. Il est bon d'opposer un tel exemple à ceux qui cherchent la grâce et le brillant hors de la raison et de la nature. La simplicité de La Fontaine donne de la grâce à son bon sens, et son bon sens rend sa simplicité piquante : de sorte que le brillant de ses ouvrages naît peut-être essentiellement de ces deux sources

réunies. Rien n'empêche au moins de le croire; car pourquoi le bon sens, qui est un don de la nature, n'en aurait-il pas l'agrément? La raison ne déplaît, dans la plupart des hommes, que parce qu'elle leur est étrangère. Un bon sens naturel est presque inséparable d'une grande simplicité; et une simplicité éclairée est un charme que rien n'égale.

Je ne donne pas ces louanges aux grâces d'un homme si sage pour dissimuler ses défauts. Je crois qu'on peut trouver dans ses écrits plus de style que d'invention, et plus de négligence que d'exactitude. Le nœud et le fond de ses contes ont peu d'intérêt et les sujets en sont bas. On y remarque quelquefois bien des longueurs et un air de crapule qui ne saurait plaire. Ni cet auteur n'est parfait en ce genre, ni ce genre n'est assez noble.

II

Boileau.

Boileau prouve, autant par son exemple que par ses préceptes, que toutes les beautés des bons ouvrages naissent de la vive expression et de la peinture du vrai; mais cette expression si touchante appartient moins à la réflexion, sujette à l'erreur, qu'à un sentiment très intime et très fidèle de la nature. La raison n'était pas distincte, dans Boileau, du sentiment : c'était son instinct. Aussi a-t-elle animé ses écrits de cet intérêt qu'il est si rare de rencontrer dans les ouvrages didactiques.

Cela met, je crois, dans son jour, ce que je viens de toucher en parlant de La Fontaine. S'il n'est pas ordi-

naire de trouver de l'agrément parmi ceux qui se piquent d'être raisonnables, c'est peut-être parce que la raison est entrée dans leur esprit, où elle n'a qu'une vie artificielle et empruntée; c'est parce qu'on honore trop souvent du nom de raison une certaine médiocrité de sentiment et de génie, qui assujettit les hommes aux lois de l'usage et les détourne des grandes hardiesses, sources ordinaires des grandes fautes.

Boileau ne s'est pas contenté de mettre de la vérité et de la poésie dans ses ouvrages, il a enseigné son art aux autres. Il a éclairé tout son siècle; il en a banni le faux goût, autant qu'il est permis de le bannir chez les hommes. Il fallait qu'il fût né avec un génie bien singulier, pour échapper, comme il a fait, aux mauvais exemples de ses contemporains et pour leur imposer ses propres lois. Ceux qui bornent le mérite de sa poésie à l'art et à l'exactitude de la versification, ne font pas peut-être attention que ses vers sont pleins de pensées, de vivacité, de saillies et même d'invention de style. Admirable dans la justesse, dans la solidité et la netteté de ses idées, il a su conserver ces caractères dans ses expressions, sans perdre de son feu et de sa force : ce qui témoigne incontestablement un grand talent.

Je sais bien que quelques personnes, dont l'autorité est respectable, ne nomment génie dans les poètes que l'invention dans le dessein de leurs ouvrages. Ce n'est, disent-ils, ni l'harmonie, ni l'élégance des vers, ni l'imagination dans l'expression, ni même l'expression du sentiment qui caractérisent le poète : ce sont, à leur avis, les pensées mâles et hardies, jointes à l'esprit créateur. Par là, on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poètes de la terre; car certainement l'invention, la hardiesse et les

pensées mâles ne leur manquaient pas. J'ose leur répondre que c'est confondre les limites des arts que d'en parler de la sorte. J'ajoute que les plus grands poètes de l'antiquité, tels qu'Homère, Sophocle, Virgile, se trouveraient confondus avec une foule d'écrivains médiocres, si on ne jugeait d'eux que par le plan de leurs poèmes et par l'invention du dessein et non par l'invention du style, par leur harmonie, par la chaleur de leur versification, et enfin par la vérité de leurs images.

Si l'on est donc fondé à reprocher quelque défaut à Boileau, ce n'est pas, à ce qu'il me semble, le défaut de génie. C'est au contraire d'avoir eu plus de génie que d'étendue ou de profondeur d'esprit, plus de feu et de vérité que d'élévation et de délicatesse, plus de solidité et de sel dans la critique que de finesse ou de gaieté et plus d'agrément que de grâce : on l'attaque encore sur quelques-uns de ses jugements qui semblent injustes; et je ne prétends pas qu'il fût infaillible.

III

Chaulieu.

Chaulieu a su mêler avec une simplicité noble et touchante l'esprit et le sentiment. Ses vers négligés, mais faciles et remplis d'imagination, de vivacité et de grâce, m'ont toujours paru supérieurs à sa prose, qui n'est le plus souvent qu'ingénieuse. On ne peut s'empêcher de regretter qu'un auteur si aimable n'ait pas plus écrit et n'ait pas travaillé avec le même soin tous ses ouvrages.

Quelque différence que l'on ait mise, avec beaucoup de raison, entre l'esprit et le génie, il semble que le génie de l'abbé de Chaulieu ne soit essentiellement que beaucoup d'esprit naturel. Cependant, il est remarquable que tout cet esprit n'a pu faire d'un poète, d'ailleurs si aimable, un grand homme ni un grand génie.

IV

Molière.

Molière me paraît un peu répréhensible d'avoir pris des sujets trop bas[1]. La Bruyère, animé à peu près du même génie, a peint avec la même vérité et la même véhémence que Molière, les travers des hommes[2]; mais je crois que l'on peut trouver plus d'éloquence et d'élévation dans ses peintures.

On peut mettre encore ce poète en parallèle avec Racine. L'un et l'autre ont parfaitement connu le cœur de l'homme; l'un et l'autre se sont attachés à

1. Il semble que les *Femmes Savantes*, le *Tartufe*, le *Misanthrope*, ne sont pas assurément des sujets bas ; la comédie n'en peut guère traiter de plus relevés. Pourquoi l'*Avare* encore serait-il un sujet trop bas pour la comédie ? Passe pour les *Fourberies de Scapin*, le *Médecin malgré lui*, *Sganarelle*, et si l'on veut même *Georges Dandin*. Mais c'est d'après les chefs-d'œuvre d'un grand homme qu'on doit juger de son génie et en déterminer le caractère. On sait d'ailleurs que Molière, forcé d'abord de se conformer au goût de son siècle pour en obtenir le droit de le ramener au sien, forcé souvent de faire servir son travail au soutien de la troupe dont il était le directeur, ne fut pas toujours le maître de choisir les sujets de ses comédies ni d'en soigner l'exécution. S.

2. On ne peut pas dire que La Bruyère fut animé du même génie que Molière. Vauvenargues disait autrement dans la première édition, toujours en donnant à La Bruyère une sorte de supériorité : *aussi est-il plus facile de caractériser les hommes que de faire qu'ils se caractérisent eux-mêmes*. On ne voit pas trop pourquoi il a retranché cette phrase qui était au moins une espèce de correctif. S.

peindre la nature. Racine la saisit dans les passions des grandes âmes; Molière, dans l'humeur et les bizarreries des gens du commun[1]. L'un a joué avec un agrément inexplicable les petits sujets; l'autre a traité les grands avec une sagesse et une majesté touchantes. Molière a ce bel avantage que ses dialogues jamais ne languissent : une forte et continuelle imitation des mœurs passionne ses moindres discours. Cependant, à considérer simplement ces deux auteurs comme poètes, je crois qu'il ne serait pas juste d'en faire comparaison. Sans parler de la supériorité du genre sublime[2] donné à Racine, on trouve dans Molière tant de négligences et d'expressions bizarres et impropres qu'il y a peu de poètes, si j'ose dire, moins corrects et moins purs que lui.

On peut se convaincre de ce que je dis en lisant le poème du *Val-de-Grâce*, où Molière n'est que poète : on n'est pas toujours satisfait. *En pensant bien, il parle souvent mal,* dit l'illustre archevêque de Cambrai; *il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers*[3], etc.

1. Alceste n'est certainement pas un *homme du commun;* il y a peu de caractères plus nobles. S.

2. Cette préférence presque exclusive que donne Vauvenargues au genre sublime, et qui tenait à son caractère, explique son injustice envers Molière; injustice qui, sans cela, serait difficile à concevoir dans un homme d'un esprit aussi juste et d'un goût généralement aussi sûr que le sien. S.

3. Le jugement de Fénelon sur Molière nous semble trop intéressant pour que nous puissions nous dispenser de le citer en entier :

« Il faut avouer que Molière est un grand poète comique. Je ne crains pas de dire qu'il a enfoncé plus avant que Térence dans certains caractères; il a embrassé une plus grande variété de sujets; il a peint par des traits forts tout ce que nous voyons de déréglé et de ridicule. Térence se borne à représenter des vieillards

Cependant l'opinion commune est qu'aucun des auteurs de notre théâtre n'a porté aussi loin son genre que Molière a poussé le sien; et la raison en est, je crois, qu'il est plus naturel que tous les autres[1].

avares et ombrageux, des jeunes hommes prodigues et étourdis, des courtisanes avides et impudentes, des parasites bas et flatteurs, des esclaves imposteurs et scélérats. Ces caractères méritoient sans doute d'être traités suivant les mœurs des Grecs et des Romains. De plus, nous n'avons que six pièces de ce grand auteur. Mais enfin Molière a ouvert un chemin tout nouveau. Encore une fois, je le trouve grand; mais ne puis-je pas parler en toute liberté sur ses défauts ?

« En pensant bien, il parle souvent mal; il se sert des phrases les plus forcées et les moins naturelles. Térence dit en quatre mots, avec la plus élégante simplicité, ce que celui-ci ne dit qu'avec une multitude de métaphores qui approchent du galimatias. J'aime bien mieux sa prose que ses vers, etc. Par exemple, l'*Avare* est moins mal écrit que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification française l'a gêné; il est vrai qu'il a mieux réussi pour les vers dans l'*Amphitryon*, où il a pris la liberté de faire des vers irréguliers. Mais, en général, il me paroît, jusque dans la prose, ne parler point assez simplement pour exprimer toutes les passions.

« D'ailleurs, il a outré souvent les caractères : il a voulu, par cette liberté, plaire au parterre, frapper les spectateurs les moins délicats et rendre le ridicule plus sensible. Mais quoiqu'on doive marquer chaque passion dans son plus fort degré et par les traits les plus vifs pour en mieux montrer l'excès et la difformité, on n'a pas besoin de forcer la nature et d'abandonner le vraisemblable. Ainsi, malgré l'exemple de Plaute, où nous lisons *cedo tertiam*, je soutiens contre Molière qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé.

« Un autre défaut de Molière, que beaucoup de gens d'esprit lui pardonnent, et que je n'ai garde de lui pardonner, est qu'il a donné un tour gracieux au vice, avec une austérité ridicule et odieuse à la vertu. Je comprends que ses défenseurs ne manqueront pas de dire qu'il a traité avec honneur la vraie probité, qu'il n'a attaqué qu'une vertu chagrine et qu'une hypocrisie détestable; mais sans entrer dans cette longue discussion, je soutiens que Platon et les autres législateurs de l'antiquité païenne n'auroient jamais admis dans leurs républiques un tel jeu sur les mœurs.

« Enfin, je ne puis m'empêcher de croire, avec M. Despréaux, que Molière, qui peint avec tant de force et de beauté les mœurs de son pays, tombe trop bas quand il imite le badinage de la comédie italienne* : »

> Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
> Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.
>
> BOILEAU, *Art. poétique*, chant III.

1. Si Molière n'était que le plus naturel des auteurs dramatiques, il ne serait

* Œuvres choisies de Fénelon, t. II, p. 244. *Lettres sur l'éloquence*, § VII; in-3, Paris, 1821. B.

V, VI

Corneille et Racine.

C'est une leçon importante pour tous ceux qui veulent écrire.

Je dois à la lecture des ouvrages de M. de Voltaire le peu de connaissance que je puis avoir de la poésie. Je lui proposai mes idées lorsque j'eus envie de parler de Corneille et de Racine; et il eut la bonté de me marquer les endroits de Corneille qui méritent le plus d'admiration[1], pour répondre à une critique que j'en avais faite. Engagé par là à relire ses meilleures tragédies, j'y trouvai sans peine les rares beautés que m'avait indiquées M. de Voltaire. Je ne m'y étais pas arrêté en lisant autrefois Corneille, refroidi ou prévenu par ses défauts, et né, selon toute apparence, moins

pas assurément un des premiers, car le naturel n'est un mérite que là où la nature est bonne à imiter. Mais Molière est celui qui a le mieux choisi, le plus approfondi, comme il est celui qui a le mieux peint, c'est-à-dire celui qui a le mieux su donner à ses personnages non pas seulement les actions, les discours appartenant à tel caractère, mais pour ainsi dire le maintien, la physionomie, les traits :

> Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
> C'est un amant, un fils, un père véritable.

Est-ce là ce que Vauvenargues a entendu par le plus naturel? En ce cas, l'expression serait loin de rendre toute la pensée. B.

1. C'est une chose digne d'être remarquée, que ce fut Voltaire qui força en quelque sorte Vauvenargues à admirer Corneille, dont celui-ci avoue lui-même qu'il n'avait pas senti d'abord les beautés. On est même étonné, en lisant ses lettres à Voltaire de son aveuglement à cet égard et de la singularité de ses opinions. Elles cédèrent à l'autorité de Voltaire ; mais il n'en revint jamais bien entièrement. On le voit, dans ce parallèle, moins occupé à caractériser Corneille et Racine, qu'à se justifier son extrême prédilection pour ce dernier, dont le genre de beautés était plus conforme à son caractère.

Corneille, à qui il a été donné, comme dit Vauvenargues, de *peindre les vertus austères, dures, inflexibles*, devait produire bien moins d'effet que Racine sur l'âme d'un homme tel que Vauvenargues, qui, naturellement doux et facile, mêlant

sensible au caractère de ses perfections. Cette nouvelle lumière me fit craindre de m'être trompé encore sur Racine et sur les défauts mêmes de Corneille : mais ayant relu l'un et l'autre avec quelque attention, je n'ai pas changé de pensée à cet égard; et voici ce qu'il me semble de ces hommes illustres.

Les héros de Corneille disent souvent de grandes choses sans les inspirer; ceux de Racine les inspirent sans les dire. Les uns parlent, et toujours trop, afin de se faire connaître; les autres se font connaître parce qu'ils parlent. Surtout Corneille paraît ignorer que les grands hommes se caractérisent souvent davantage par les choses qu'ils ne disent pas que par celles qu'ils disent.

Lorsque Racine veut peindre Acomat, Osmin l'assure de l'amour des janissaires; ce vizir répond :

Quoi ! tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivroient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnoîtroient la voix de leur vizir?

Bajazet, acte I, scène I.

toujours l'indulgence aux sentiments les plus élevés, tempérait encore par l'habitude d'une certaine élégance de mœurs ce que la morale a de plus austère. D'ailleurs, à cette préférence pour Racine se joignait encore, pour Vauvenargues, le sentiment de l'injustice qu'on faisait à ce grand poète, que généralement on plaçait encore au-dessous de Corneille. Vauvenargues et Voltaire sont les premiers qui lui aient assigné son véritable rang, et ses admirateurs les plus vifs et les plus sincères sont de l'école de Voltaire, qui ainsi défendait Corneille contre Vauvenargues, et Racine contre les partisans exclusifs de Corneille. C'est surtout à combattre ces derniers que s'attache Vauvenargues dans son parallèle de Corneille et de Racine, ce qui fait qu'il a dû nécessairement relever davantage les beautés alors moins senties du dernier de ces poètes, et les défauts moins avoués de l'autre. *Si l'on trouve*, dit-il à la fin de cet article, en parlant des jugements qu'il a portés sur la plupart de nos grands écrivains, *si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres, ou pour éviter de répéter des choses qui sont trop connues*. S.

On voit dans les premiers vers un général disgrâcié que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement; dans les deux derniers, un rebelle qui médite quelque dessein : voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans en avoir l'intention. On en trouverait dans Racine beaucoup d'exemples plus sensibles que celui-ci. On peut voir, dans la même tragédie, que lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Atalide, et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement :

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

Bajazet, acte III, scène VI.

Ainsi cette sultane ne s'amuse point à dire : « Je « suis d'un caractère fier et violent. J'aime avec « jalousie et avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il « me trahit ». Le poète fait ces détails qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, et Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine : il est rare qu'il s'en écarte; et j'en rapporterais de grands exemples, si ses ouvrages étaient moins connus.

Il est vrai qu'il la quitte un peu, par exemple, lorsqu'il met dans la bouche du même Acomat.

Et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un vizir; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Bajazet, acte IV, scène VII.

Ces paroles ne sont peut-être pas d'un grand homme; mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille; c'est là ce que j'appelle,

en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer.

Mais écoutons Corneille même, et voyons de quelle manière il caractérise ses personnages. C'est le comte qui parle dans *le Cid :*

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille :
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire
Met laurier sur laurier, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés feroit, dans les combats,
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras;
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et...

Le Cid, acte I, scène VI.

Il n'y a personne peut-être aujourd'hui qui ne sente la ridicule ostentation de ces paroles, et je crois qu'elles ont été citées longtemps avant moi. Il faut les pardonner au temps où Corneille a écrit et aux mauvais exemples qui l'environnaient. Mais voici d'autres vers qu'on loue encore et qui, n'étant pas aussi affectés, sont plus propres, par cet endroit même, à faire illusion. C'est Cornélie, veuve de Pompée, qui parle à César :

César; car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur

Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur,
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.
. . . . . .
Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine :
Et quoique ta captive, un cœur comme le mien,
De peur de s'oublier, ne te demande rien.
Ordonne; et sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

Pompée, acte III, scène IV.

Et dans cet autre endroit, où la même Cornélie parle de César, qui punit les meurtriers de Pompée :

Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux,
Que je ne devrois rien à ce qu'il fait pour nous,
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimois mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrois faire autant.

Pompée, acte V, scène I.

Il me paraît, dit encore Fénelon[1], *qu'on a donné souvent aux Romains un discours trop fastueux.... Je ne trouve point de proportion entre l'emphase avec laquelle Auguste parle dans la tragédie de Cinna, et la modeste simplicité avec laquelle Suétone le dépeint dans tout le détail de ses mœurs. Tout ce que nous voyons dans Tite-Live, dans Plutarque, dans Cicéron, dans Suétone, nous représente les Romains comme des hommes hautains dans leurs sentiments, mais simples, naturels et modestes dans leurs paroles*, etc.

1. Œuvres choisies de Fénelon, *Lettres sur l'éloquence*, tome II, § VI, p. 238 et suivantes. Paris, 1821. B.

Cette affectation de grandeur que nous leur prêtons m'a toujours paru le principal défaut de notre théâtre et l'écueil ordinaire des poètes. Je n'ignore pas que la hauteur est en possession d'en imposer à l'esprit humain; mais rien ne récèle plus parfaitement aux esprits fins une hauteur fausse et contrefaite, qu'un discours fastueux et emphatique.

Il est aisé d'ailleurs aux moindres poètes de mettre dans la bouche de leurs personnages des paroles fières. Ce qui est difficile, c'est de leur faire tenir ce langage hautain avec vérité et à propos. C'était le talent admirable de Racine et celui qu'on a le moins remarqué dans ce grand homme. Il y a toujours si peu d'affectation dans ses discours qu'on ne s'aperçoit pas de la hauteur qu'on y rencontre. Ainsi, lorsque Agrippine, arrêtée par l'ordre de Néron, et obligée de se justifier, commence par ces mots si simples :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

Britannicus, acte IV, scène II.

je ne crois pas que beaucoup de personnes fassent attention qu'elle commande en quelque manière à l'empereur de s'approcher et de s'asseoir, elle qui était réduite à rendre compte de sa vie, non à son fils, mais à son maître. Si elle eût dit, comme Cornélie :

Néron; car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur.

alors je ne doute pas que bien des gens n'eussent applaudi à ces paroles et les eussent trouvées fort élevées.

Corneille est tombé trop souvent dans ce défaut de prendre l'ostentation pour la hauteur, et la déclamation pour l'éloquence; et ceux qui se sont aperçus qu'il était peu naturel à beaucoup d'égards ont dit, pour le justifier, qu'il s'était attaché à peindre les hommes tels qu'ils devaient être. Il est donc vrai, du moins, qu'il ne les a pas peints tels qu'ils étaient : c'est un grand aveu que cela. Corneille a cru donner sans doute à ses héros un caractère supérieur à celui de la nature. Les peintres n'ont pas eu la même présomption. Lorsqu'ils ont voulu peindre les anges, ils ont pris les traits de l'enfance; ils ont rendu cet hommage à la nature, leur riche modèle. C'était néanmoins un beau champ pour leur imagination; mais c'est qu'ils étaient persuadés que l'imagination des hommes, d'ailleurs si féconde en chimères, ne pouvait donner de la vie à ses propres inventions. Si Corneille eût fait attention que tous les panégyriques étaient froids, il en aurait trouvé la cause en ce que les orateurs voulaient accommoder les hommes à leurs idées, au lieu de former leurs idées sur les hommes.

Mais l'erreur de Corneille ne me surprend point : le bon goût n'est qu'un sentiment fin et fidèle de la belle nature et n'appartient qu'à ceux qui ont l'esprit naturel. Corneille, né dans un siècle plein d'affectation, ne pouvait avoir le goût juste : aussi l'a-t-il fait paraître non seulement dans ses ouvrages, mais encore dans le choix de ses modèles, qu'il a pris chez les Espagnols et les Latins, auteurs pleins d'enflure, dont il a préféré la force gigantesque à la simplicité plus noble et plus touchante des poètes grecs.

De là ses antithèses affectées, ses négligences basses, ses licences continuelles, son obscurité, son emphase,

et enfin ces phrases synonymes, où la même pensée est plus remaniée que la division d'un sermon.

De là encore ces disputes opiniâtres qui refroidissent quelquefois les plus fortes scènes, et où l'on croit assister à une thèse publique de philosophie, qui noue les choses pour les dénouer. Les premiers personnages de ses tragédies argumentent alors avec les tournures et les subtilités de l'école et s'amusent à faire des jeux frivoles de raisonnements et de mots, comme des écoliers ou des légistes. C'est ainsi que Cinna dit :

Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

Cinna, acte II, scène II.

Car il n'y a personne qui ne prévienne la réponse de Maxime :

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé;
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

Cinna, acte II, scène II.

Cependant, je suis moins choqué de ces subtilités que des grossièretés de quelques scènes. Par exemple, lorsque Horace quitte Curiace, c'est-à-dire dans un dialogue d'ailleurs admirable, Curiace parle ainsi d'abord :

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.
Mais cette âpre vertu ne m'était point connue :
Comme notre malheur, elle est au plus haut point.
Souffrez que je l'admire et ne l'imite point.

Horace, acte II, scène III.

Horace, le héros de cette tragédie, lui répond :

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte;
Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,
En toute liberté goûtez un bien si doux.
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.

Horace, acte II, scène III

Ici Corneille veut peindre apparemment une valeur féroce; mais la férocité s'exprime-t-elle ainsi contre un ami et un rival modeste? La fierté est une passion fort théâtrale; mais elle dégénère en vanité et en petitesse sitôt qu'elle se montre sans qu'on la provoque.

Me permettra-t-on de le dire? Il me semble que l'idée des caractères de Corneille est presque toujours assez grande; mais l'exécution en est quelquefois bien faible et le coloris faux ou peu agréable. Quelques-uns des caractères de Racine peuvent bien manquer de grandeur dans le dessein; mais les expressions sont toujours de main de maître et puisées dans la vérité et la nature. J'ai cru remarquer encore qu'on ne trouvait guère dans les personnages de Corneille de ces traits simples qui annoncent une grande étendue d'esprit. Ces traits se rencontrent en foule dans Roxane, dans Agrippine, Joad, Acomat, Athalie.

Je ne puis cacher ma pensée : il était donné à Corneille de peindre des vertus austères, dures et inflexibles; mais il appartient à Racine de caractériser les esprits supérieurs et de les caractériser sans raisonnements et sans maximes, par la seule nécessité où naissent les grands hommes d'imprimer leur caractère dans leurs expressions. Joad ne se montre jamais avec plus d'avantage que lorsqu'il parle avec une simplicité majestueuse et tendre au petit Joas, et qu'il

semble cacher tout son esprit pour se proportionner à cet enfant : de même Athalie. Corneille, au contraire, se guinde souvent pour élever ses personnages; et on est étonné que le même pinceau ait caractérisé quelquefois l'héroïsme avec des traits si naturels et si énergiques.

Que dirai-je encore de la pesanteur qu'il donne quelquefois aux plus grands hommes? Auguste, en parlant à Cinna, fait d'abord un exorde de rhéteur. Remarquez que je prends l'exemple de tous ses défauts dans les scènes les plus admirées.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose,
Observe exactement la loi que je t'impose;
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours;
D'aucun mot, d'aucun cri n'en interromps le cours;
Tiens ta langue captive; et si ce grand silence
A ton émotion fait trop de violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

Cinna, acte V, scène I.

De combien la simplicité d'Agrippine, dans *Britannicus*, est-elle plus noble et plus naturelle !

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place.
On veut sur vos soupçons que je vous satisfasse.

Britannicus, acte IV, scène II.

Cependant, lorsqu'on fait le parallèle de ces deux poètes, il semble qu'on ne convienne de l'art de Racine que pour donner à Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie cette distinction pour marquer le caractère d'un faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable : mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, l'art qui met toutes les choses à leur place, qui caractérise

les hommes, leurs passions, leurs mœurs, leur génie; qui chasse les obscurités, les superfluités, les faux brillants; qui peint la nature avec feu, avec sublimité et avec grâce, que peut-on penser d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des hommes extraordinaires, et l'original même de ces règles que les écrivains sans génie embrassent avec tant de zèle et avec si peu de succès? Qu'est-ce, dans la *Mort de César*[1], que l'art des harangues d'Antoine, si ce n'est le génie d'un esprit supérieur et celui de la vraie éloquence?

C'est le défaut trop fréquent de cet art qui gâte les plus beaux ouvrages de Corneille. Je ne dis pas que la plupart de ses tragédies ne soient très bien imaginées et très bien conduites. Je crois même qu'il a connu mieux que personne l'art des situations et des contrastes. Mais l'art des expressions et l'art des vers, qu'il a si souvent négligés ou pris à faux, déparent ses autres beautés. Il paraît avoir ignoré que, pour être lu avec plaisir, ou même pour faire illusion à tout le monde dans la représentation d'un poème dramatique, il fallait, par une éloquence continue, soutenir l'attention des spectateurs, qui se relâche et se rebute nécessairement quand les détails sont négligés. Il y a longtemps qu'on a dit que l'expression était la principale partie de tout ouvrage écrit en vers. C'est le sentiment des grands maîtres, qu'il n'est pas besoin de justifier. Chacun sait ce qu'on souffre, je ne dis pas à lire de mauvais vers, mais même à entendre mal réciter un bon poème. Si l'emphase d'un comédien détruit le charme naturel de la poésie, comment l'emphase même du poète ou l'impropriété de ses expressions ne dégoûteraient-elles pas les esprits justes de sa fiction et de ses idées?

1. Tragédie de Voltaire.

Racine n'est pas sans défauts. Il a mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible qui fait languir son action. Il n'a pas conçu assez fortement la tragédie. Il n'a point assez fait agir ses personnages. On ne remarque pas dans ses écrits autant d'énergie que d'élévation, ni autant de hardiesse que d'égalité. Plus savant encore à faire naître la pitié que la terreur, et l'admiration que l'étonnement, il n'a pu atteindre au tragique de quelques poètes. Nul homme n'a eu en partage tous les dons. Si d'ailleurs on veut être juste, on avouera que personne ne donna jamais au théâtre plus de pompe, n'éleva plus haut la parole et n'y versa plus de douceur. Qu'on examine ses ouvrages sans prévention : quelle facilité ! quelle abondance ! quelle poésie ! quelle imagination dans l'expression ! Qui créa jamais une langue ou plus magnifique, ou plus simple, ou plus variée, ou plus noble ou plus harmonieuse et plus touchante? Qui mit jamais autant de vérité dans ses dialogues, dans ses images, dans ses caractères, dans l'expression des passions? Serait-il trop hardi de dire que c'est le plus beau génie que la France ait eu et le plus éloquent de ses poètes?

Corneille a trouvé le théâtre vide et a eu l'avantage de former le goût de son siècle sur son caractère. Racine a paru après lui et a partagé les esprits. S'il eût été possible de changer cet ordre, peut-être qu'on aurait jugé de l'un et de l'autre fort différemment.

Oui, dit-on; mais Corneille est venu le premier, il a créé le théâtre. Je ne puis souscrire à cela. Corneille avait de grands modèles parmi les anciens; Racine ne l'a point suivi : personne n'a pris une route, je ne dis pas plus différente, mais plus opposée; personne n'est plus original à meilleur titre. Si Corneille a droit de prétendre à la gloire des inventeurs, on ne peut l'ôter

à Racine. Mais si l'un et l'autre ont eu des maîtres, lequel a choisi les meilleurs et les a le mieux imités?

On reproche à Racine de n'avoir pas donné à ses héros le caractère de leur siècle et de leur nation; mais les grands hommes sont de tous les âges et de tous les pays. On rendrait le vicomte de Turenne et le cardinal de Richelieu méconnaissables en leur donnant le caractère de leur siècle. Les âmes véritablement grandes ne sont telles que parce qu'elles se trouvent en quelque manière supérieures à l'éducation et aux coutumes. Je sais qu'elles retiennent toujours quelque chose de l'un et de l'autre; mais le poète peut négliger ces bagatelles, qui ne touchent pas plus au fond du caractère que la coiffure et l'habit du comédien, pour ne s'attacher qu'à peindre vivement les traits d'une nature forte et éclairée, et ce génie élevé qui appartient également à tous les peuples. Je ne vois point d'ailleurs que Racine ait manqué à ces prétendues bienséances du théâtre. Ne parlons pas des tragédies faibles de ce poète, *Alexandre, la Thébaïde, Bérénice, Esther*, dans lesquelles on pourrait citer encore de grandes beautés. Ce n'est point par les essais d'un auteur, et par le plus petit nombre de ses ouvrages, qu'on doit en juger, mais par le plus grand nombre de ses ouvrages et par ses chefs-d'œuvre. Qu'on observe cette règle avec Racine et qu'on examine ensuite ses écrits. Dira-t-on qu'Acomat, Roxane, Joad, Athalie, Mithridate, Néron, Agrippine, Burrhus, Narcisse, Clytemnestre, Agamemnon, etc., n'aient pas le caractère de leur siècle, et celui que les historiens leur ont donné? Parce que Bajazet et Xipharès ressemblent à Britannicus, parce qu'ils ont un caractère faible pour le théâtre, quoique naturel, sera-t-on fondé à prétendre que Racine n'ait pas su caractériser les hommes, lui

dont le talent éminent était de les peindre avec vérité et avec noblesse?

Bajazet, Xipharès, Britannicus, caractères si critiqués, ont la douceur et la délicatesse de nos mœurs, qualités qui ont pu se rencontrer chez d'autres hommes, et n'en ont pas le ridicule, comme on l'insinue. Mais je veux qu'ils soient plus faibles qu'ils ne me paraissent : quelle tragédie a-t-on vue où tous les personnages fussent de la même force? Cela ne se peut : Mathan et Abner sont peu considérables dans *Athalie*, et cela n'est pas un défaut, mais privation d'une beauté plus achevée. Que voit-on d'ailleurs de plus sublime que toute cette tragédie?

Que reprocher donc à Racine? d'avoir mis quelquefois dans ses ouvrages un amour faible, tel peut-être qu'il est déplacé au théâtre? Je l'avoue; mais ceux qui se fondent là-dessus pour bannir de la scène une passion si générale et si violente passent, ce me semble, dans un autre excès.

Les grands hommes sont grands dans leurs amours et ne sont jamais plus aimables. L'amour est le caractère le plus tendre de l'humanité, et l'humanité est le charme et la perfection de la nature.

Je reviens encore à Corneille, afin de finir ce discours. Je crois qu'il a connu mieux que Racine le pouvoir des situations et des contrastes. Ses meilleures tragédies, toujours fort au-dessous, par l'expression, de celles de son rival, sont moins agréables à lire, mais plus intéressantes quelquefois dans la représentation, soit par le choc des caractères, soit par l'art des situations, soit par la grandeur des intérêts. Moins intelligent que Racine, il concevait peut-être moins profondément, mais plus fortement ses sujets. Il n'était ni si grand poète, ni si éloquent; mais il s'exprimait

quelquefois avec une grande énergie. Personne n'a des traits plus élevés et plus hardis; personne n'a laissé l'idée d'un dialogue si serré et si véhément; personne n'a peint avec le même honheur l'inflexibilité et la force d'esprit qui naissent de la vertu. De ces disputes mêmes que je lui reproche, sortent quelquefois des éclairs qui laissent l'esprit étonné et des combats qui véritablement élèvent l'âme; et enfin, quoiqu'il lui arrive continuellement de s'écarter de la nature, on est obligé d'avouer qu'il la peint naïvement et bien fortement dans quelques endroits; et c'est uniquement dans ces morceaux naturels qu'il est admirable. Voilà ce qu'il me semble qu'on peut dire sans partialité de ses talents. Mais lorsqu'on a rendu justice à son génie, qui a surmonté si souvent le goût barbare de son siècle, on ne peut s'empêcher de rejeter, dans ses ouvrages, ce qu'ils retiennent de ce mauvais goût, et ce qui servirait à le perpétuer dans les admirateurs trop passionnés de ce grand maître.

Les gens du métier sont plus indulgents que les autres à ces défauts, parce qu'ils ne regardent qu'aux traits originaux de leurs modèles et qu'ils connaissent mieux le prix de l'invention et du génie. Mais le reste des hommes juge des ouvrages tels qu'ils sont, sans égard pour le temps et pour les auteurs : et je crois qu'il serait à désirer que les gens de lettres voulussent bien séparer les défauts des plus grands hommes de leurs perfections; car, si l'on confond leurs beautés avec leurs fautes par une admiration superstitieuse, il pourra bien arriver que les jeunes gens imiteront les défauts de leurs maîtres, qui sont aisés à imiter, et n'atteindront jamais à leur génie.

Pour moi, quand je fais la critique de tant d'hom-

mes illustres, mon objet est de prendre des idées plus justes de leur caractère.

Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement me reprocher cette hardiesse : la nature a donné aux grands hommes de faire, et laissé aux autres de juger.

Si l'on trouve que je relève davantage les défauts des uns que ceux des autres, je déclare que c'est à cause que les uns me sont plus sensibles que les autres, ou pour éviter de répéter les choses qui sont trop connues.

Pour finir, et marquer chacun de ces poètes par ce qu'ils ont eu de plus propre, je dirai que Corneille a éminemment la force, Boileau la justesse, La Fontaine la naïveté, Chaulieu les grâces et l'ingénieux, Molière les saillies et la vive imitation des mœurs, Racine la dignité et l'éloquence.

Ils n'ont pas ces avantages à l'exclusion les uns des autres; ils les ont seulement dans un degré plus éminent, avec une infinité d'autres perfections que chacun y peut remarquer.

VII

J.-B. Rousseau.

On ne peut disputer à Rousseau d'avoir connu parfaitement la mécanique des vers[1]. Égal peut-être à Despréaux par cet endroit, on pourrait le mettre à côté de ce grand homme, si celui-ci, né à l'aurore du

1. On trouve dans toutes les éditions *la mécanique des vers*. Cette expression n'étant ordinairement employée qu'au figuré, c'est sans doute une faute échappée aux premiers imprimeurs; lisez donc *le mécanisme des vers*. B.

bon goût n'avait été le maître de Rousseau et de tous les poètes de son siècle.

Ces deux excellents écrivains se sont distingués l'un et l'autre par l'art difficile de faire régner dans les vers une extrême simplicité, par le talent d'y conserver le tour et le génie de notre langue, et enfin par cette harmonie continue sans laquelle il n'y a point de véritable poésie.

On leur a reproché, à la vérité, d'avoir manqué de délicatesse et d'expression pour le sentiment. Ce dernier défaut me paraît peu considérable dans Despréaux, parce que s'étant attaché uniquement à peindre la raison, il lui suffisait de la peindre avec vivacité et avec feu, comme il a fait : mais l'expression des passions ne lui était pas nécessaire. Son *Art poétique*, et quelques autres de ses ouvrages, approchent de la perfection qui leur est propre, et on n'y regrette point la langue du sentiment, quoiqu'elle puisse entrer peut-être dans tous les genres et les embellir de ses charmes.

Il n'est pas tout à fait si facile de justifier Rousseau à cet égard. L'ode étant, comme il dit lui-même, *le véritable champ du pathétique et du sublime*, on voudrait toujours trouver dans les siennes ce haut caractère; mais quoiqu'elles soient dessinées avec une grande noblesse, je ne sais si elles sont toutes assez passionnées. J'excepte quelques-unes des odes sacrées, dont le fonds appartient à de plus grands maîtres. Quant à celles qu'il a tirées de son propre fonds, il me semble qu'en général les fortes images qui les embellissent ne produisent pas de grands mouvements, et n'excitent ni la pitié ni l'étonnement, ni la crainte, ni ce sombre saisissement que le vrai sublime fait naître.

La marche impétueuse de l'ode n'est pas celle de l'esprit tranquille : il faut donc qu'elle soit justifiée par un enthousiasme véritable. Lorsqu'un auteur se jette de sang-froid dans ces écarts qui n'appartiennent qu'aux grandes passions, il court risque de marcher seul; car le lecteur se lasse de ces transitions forcées et de ces fréquentes hardiesses que l'art s'efforce d'imiter du sentiment, et qu'il imite toujours sans succès. Les endroits où le poète paraît s'égarer devraient être, à ce qu'il me semble, les plus passionnés de son ouvrage ; il est même d'autant plus nécessaire de mettre du sentiment dans nos odes que ces petits poèmes sont ordinairement vides de pensées, et qu'un ouvrage vide de pensées sera toujours faible s'il n'est rempli de passion. Or, je ne crois pas qu'on puisse dire que les odes de Rousseau soient fort passionnées. Il est tombé quelquefois dans le défaut de ces poètes qui semblent s'être proposé dans leurs écrits, non d'exprimer plus fortement par des images des passions violentes, mais seulement d'assembler des images magnifiques, plus occupés de chercher de grandes figures que de faire naître dans leur âme de grandes pensées. Les défenseurs de Rousseau répondent qu'il a surpassé Horace et Pindare, auteurs illustres dans le même genre et, de plus, rendus respectables par l'estime dont ils sont en possession depuis tant de siècles. Si cela est ainsi, je ne m'étonne point que Rousseau ait emporté tous les suffrages. On ne juge que par comparaison de toutes choses, et ceux qui font mieux que les autres dans leur genre passent toujours pour excellents, personne n'osant leur contester d'être dans le bon chemin. Il m'appartient moins qu'à tout autre de dire que Rousseau n'a pu atteindre le but de son art; mais je crains

bien que, si on n'aspire pas à faire de l'ode une imitation plus fidèle de la nature, ce genre ne demeure enseveli dans une espèce de médiocrité.

S'il m'est permis d'être sincère jusqu'à la fin, j'avouerai que je trouve encore des pensées bien fausses dans les meilleures odes de Rousseau. Cette fameuse *Ode à la Fortune*, qu'on regarde comme le triomphe de la raison, présente, ce me semble, peu de réflexions qui ne soient plus éblouissantes que solides. Écoutons ce poète philosophe :

> Quoi ! Rome et l'Italie en cendre
> Me feront honorer Sylla?

Non, vraiment, l'*Italie en cendre* ne peut faire *honorer* Sylla; mais ce qui doit, je crois, le faire respecter avec justice, c'est ce génie supérieur et puissant qui vainquit le génie de Rome, qui lui fit défier dans sa vieillesse les ressentiments de ce même peuple qu'il avait soumis et qui sut toujours subjuguer, par les bienfaits ou par la force, le courage ailleurs indomptable de ses ennemis.

Voyons ce qui suit :

> J'admirerai dans Alexandre
> Ce que j'abhorre en Attila[1]?

Je ne sais quel était le caractère d'Attila; mais je suis forcé d'admirer les rares talents d'Alexandre, et cette hauteur de génie qui, soit dans le gouvernement, soit dans la guerre, soit dans les sciences, soit même dans sa vie privée, l'a toujours fait paraître comme un homme extraordinaire, et qu'un instinct grand et

1. Il ne s'agit ici ni du génie de Sylla, ni des grandes qualités d'Alexandre, mais des maux que leur ambition et leur exemple ont faits au monde, et le poète-philosophe a pu, sous ce rapport, les comparer avec Attila. B.

sublime dispensait des moindres vertus[1]. Je veux révérer un héros qui, parvenu au faîte des grandeurs humaines, ne dédaignait pas l'amitié; qui, dans cette haute fortune, respectait encore le mérite; qui aima mieux s'exposer à mourir que de soupçonner son médecin de quelque crime et d'affliger, par une défiance qu'on n'aurait pas blâmée, la fidélité d'un sujet qu'il estimait : le maître le plus libéral qu'il y eut jamais, jusqu'à ne réserver pour lui que *l'espérance;* plus prompt à réparer ses injustices qu'à les commettre et plus pénétré de ses fautes que de ses triomphes; né pour conquérir l'univers, parce qu'il était digne de lui commander; et en quelque sorte excusable de s'être fait rendre les honneurs divins dans un temps où toute la terre adorait des dieux moins aimables. Rousseau paraît donc trop injuste, lorsqu'il ose ajouter d'un si grand homme :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Apparemment que Rousseau ne voulait épargner aucun conquérant; et voici comme il parle encore :

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Émile
Fit tout le succès d'Annibal.

Combien toutes ces réflexions ne sont-elles pas superficielles ! Qui ne sait que la science de la guerre consiste à profiter des fautes de ses ennemis? Qui ne sait qu'Annibal s'est montré aussi grand dans ses défaites que dans ses victoires?

1. Pour *dispensait des vertus d'un ordre moins relevé,* paraît amphibologique.

S'il était reçu de tous les poètes, comme il l'est du reste des hommes, qu'il n'y a rien de beau dans aucun genre que le vrai, et que les fictions mêmes de la poésie n'ont été inventées que pour peindre plus vivement la vérité, que pourrait-on penser des invectives que je viens de rapporter? Serait-on trop sévère de juger que l'*Ode à la Fortune* n'est qu'une pompeuse déclamation et un tissu de lieux communs énergiquement exprimés?

Je ne dirai rien des allégories et de quelques autres ouvrages de Rousseau. Je n'oserais surtout juger d'aucun ouvrage allégorique, parce que c'est un genre que je n'aime pas; mais je louerai volontiers ses épigrammes, où l'on trouve toute la naïveté de Marot avec une énergie que Marot n'avait pas. Je louerai des morceaux admirables dans ses épîtres, où le génie de ses épigrammes se fait singulièrement apercevoir. Mais en admirant ces morceaux, si dignes de l'être, je ne puis m'empêcher d'être choqué de la grossièreté insupportable qu'on remarque en d'autres endroits. Rousseau voulant dépeindre, dans l'*Épître aux Muses*, je ne sais quel mauvais poète, il le compare à un oison que la flatterie enhardit à préférer sa voix au chant du cygne. Un autre oison lui fait un long discours pour l'obliger à chanter, et Rousseau continue ainsi :

A ce discours, notre oiseau tout gaillard
Perce le ciel de son cri nasillard;
Et tout d'abord, oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vu canards, dindons, poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aile, applaudir, admirer,
Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au cygne de Mantoue.

Le chant fini, le pindarique oison,
Se rengorgeant, rentre dans la maison,
Tout orgueilleux d'avoir, par son ramage,
Du poulailler mérité le suffrage[1].

On ne nie pas qu'il n'y ait quelque force dans cette peinture; mais combien en sont basses les images ! La même épître est remplie de choses qui ne sont ni plus agréables ni plus délicates. C'est un dialogue avec les Muses, qui est plein de longueurs, dont les transitions sont forcées et trop ressemblantes; où l'on trouve à la vérité de grandes beautés de détails, mais qui en rachètent à peine les défauts. J'ai choisi cette épître exprès, ainsi que l'*Ode à la Fortune*, afin qu'on ne m'accusât pas de rapporter les ouvrages les plus faibles de Rousseau pour diminuer l'estime que l'on doit aux autres. Puis-je me flatter en cela d'avoir contenté la délicatesse de tant de gens de goût et de génie qui respectent tous les écrits de ce poète? Quelque crainte que je doive avoir de me tromper en m'écartant de leur sentiment et de celui du public, je hasarderai encore ici une réflexion. C'est que le vieux langage employé par Rousseau dans ses meilleurs épîtres ne me paraît ni nécessaire pour écrire naïvement, ni assez noble pour la poésie. C'est à ceux qui font profession eux-mêmes de cet art à prononcer là-dessus : je leur soumets sans répugnance toutes les remarques que j'ai osé faire sur les plus illustres écrivains de notre langue. Personne n'est plus passionné que je ne le suis pour les véritables beautés de leurs ouvrages. Je ne connais peut-être pas tout le mérite

1. Toute cette tirade est dirigée contre La Motte, dont les odes jouissaient, du temps de J.-B. Rousseau, d'une réputation que la postérité n'a point confirmée. B.

de Rousseau, mais je ne serai pas fâché qu'on me détrompe des défauts que j'ai cru pouvoir lui reprocher[1]. On ne saurait trop honorer les grands talents d'un auteur dont la célébrité a fait les disgrâces, comme c'est la coutume chez les hommes, et qui n'a pu jouir dans sa patrie de la réputation qu'il méritait, que lorsque, accablé sous le poids de l'humiliation et de l'exil, la longueur de son infortune a désarmé la haine de ses ennemis et fléchi l'injustice de l'envie.

VIII

Quinault.

On ne peut trop aimer la douceur, la mollesse, la facilité et l'harmonie tendre et touchante de la poésie de Quinault. On peut même estimer beaucoup l'art de quelques-uns de ses opéras, intéressants par le spectacle dont ils sont remplis, par l'invention ou la disposition des faits qui les composent, par le merveilleux qui y règne, et enfin par le pathétique des situations qui donne lieu à celui de la musique et qui l'augmente nécessairement. Ni la grâce, ni la noblesse, ni le naturel n'ont manqué à l'auteur de ces poèmes singuliers. Il y a presque toujours de la naïveté dans son dialogue et quelquefois du sentiment. Ses vers sont semés d'images charmantes et de pensées ingénieuses. On admirerait trop les fleurs dont il se pare s'il eût évité les défauts qui font languir quelquefois ses beaux ouvrages. Je n'aime pas les familiarités qu'il a introduites dans ses tragédies : je suis fâché

1. Incorrect. Reconnaître qu'on s'est trompé en regardant comme un défaut ce qui n'en est pas un, ce n'est pas se détromper des défauts. M.

qu'on trouve dans beaucoup de scènes, qui sont faites pour inspirer la terreur et la pitié, des personnages qui, par le contraste de leurs discours avec les intérêts des malheureux, rendent ces mêmes scènes ridicules et en détruisent tout le pathétique. Je ne puis m'empêcher encore de trouver ses meilleurs opéras trop vides de choses, trop négligés dans les détails, trop fades même dans bien des endroits. Enfin, je pense qu'on a dit de lui avec vérité qu'il n'avait fait qu'effleurer d'ordinaire les passions. Il me paraît que Lulli a donné à sa musique un caractère supérieur à la poésie de Quinault. Lulli s'est élevé souvent jusqu'au sublime par la grandeur et par le pathétique de ses expressions; et Quinault n'a d'autre mérite à cet égard que celui d'avoir fourni les situations et les canevas auxquels le musicien a fait recevoir la profonde empreinte de son génie. Ce fut sans doute les défauts de ce poète et la faiblesse de ses premiers ouvrages qui ont fermé les yeux de Despréaux sur son mérite; mais Despréaux peut être excusable de n'avoir pas cru que l'opéra, théâtre plein d'irrégularités et de licences, eût atteint, en naissant, sa perfection. Ne penserions-nous pas encore qu'il manque quelque chose à ce spectacle, si les efforts inutiles de tant d'auteurs renommés ne nous avaient fait supposer que le défaut de ces poèmes était peut-être un vice irréparable? Cependant, je conçois sans peine qu'on ait fait à Despréaux un grand reproche de sa vérité trop opiniâtre[1]. Avec des talents si aimables que ceux de Quinault, et la gloire qu'il a d'être l'inven-

1. Boileau a cependant dit lui-même, dans la préface de la dernière édition de ses Œuvres que, dans le temps où il écrivit contre Quinault, tous deux étaient fort jeunes, et Quinault n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont acquis dans la suite *une juste réputation*. Ce sont les expressions dont il se sert. F.

teur de son genre, on ne saurait être surpris qu'il ait des partisans très passionnés, qui pensent qu'on doit respecter ses défauts même. Mais cette excessive indulgence de ses admirateurs me fait comprendre encore l'extrême rigueur de ses critiques. Je vois qu'il n'est point dans le caractère des hommes de juger du mérite d'un autre homme par l'ensemble de ses qualités : on envisage sous divers aspects le génie d'un auteur illustre; on le méprise ou l'admire avec une égale apparence de raison, selon les choses que l'on considère en ses ouvrages. Les beautés que Quinault a imaginées demandent grâce pour ses défauts; mais j'avoue que je voudrais bien qu'on se dispensât de copier jusqu'à ses fautes. Je suis fâché qu'on désespère de mettre plus de passion, plus de conduite, plus de raison et plus de force dans nos opéras, que leur inventeur n'y en a mis. J'aimerais qu'on en retranchât le nombre excessif des refrains qui s'y rencontrent, qu'on ne refroidît pas les tragédies par des puérilités et qu'on ne fît pas des paroles pour le musicien, entièrement vides de sens. Les divers morceaux qu'on admire dans Quinault prouvent qu'il y a peu de beautés incompatibles avec la musique, et que c'est la faiblesse des poètes ou celle du genre qui fait languir tant d'opéras, faits à la hâte et aussi mal écrits qu'ils sont frivoles.

IX

Sur quelques ouvrages de Voltaire[1].

Après avoir parlé de Rousseau et des plus grands poètes du siècle passé, je crois que ce peut être ici la

1. Cet article a été imprimé pour la première fois dans l'édition de 1806. Il est tiré des manuscrits de l'auteur, mort plus de trente ans avant Voltaire. F.

place de dire quelque chose des ouvrages d'un homme qui honore notre siècle et qui n'est ni moins grand ni moins célèbre que tous ceux qui l'ont précédé, quoique sa gloire, plus près de nos yeux, soit plus exposée à l'envie.

Il ne m'appartient pas de faire une critique raisonnée de tous ses écrits, qui passent de bien loin mes connaissances et la faible étendue de mes lumières; ce soin me convient d'autant moins qu'une infinité d'hommes plus instruits que moi ont déja fixé les idées qu'on doit en avoir. Ainsi je ne parlerai pas de la *Henriade* qui, malgré les défauts qu'on lui impute et ceux qui y sont en effet, passe néanmoins, sans contestation, pour le plus grand ouvrage de ce siècle, et le seul poème, en ce genre, de notre nation.

Je dirai peu de chose encore de ses tragédies : comme il n'y en a aucune qu'on ne joue au moins une fois chaque année, tous ceux qui ont quelque étincelle de bon goût peuvent y remarquer d'eux-mêmes le caractère original de l'auteur, les grandes pensées qui y règnent, les morceaux éclatants de poésie qui les embellissent, la manière forte dont les passions y sont ordinairement traitées et les traits hardis et sublimes dont elles sont pleines.

Je ne m'arrêterai donc pas à faire remarquer dans *Mahomet* cette expression grande et tragique du genre terrible, qu'on croyait épuisée par l'auteur d'*Electre*[1]. Je ne parlerai pas de la tendresse répandue dans *Zaïre,* ni du caractère théâtral des passions violentes d'Hérode[2], ni de la singulière et noble nouveauté

1. Il faut bien se garder de confondre cette tragédie avec l'*Électre* de Crébillon; s'agit de l'*Électre* de Voltaire, imprimée sous le nom d'*Oreste*. B.

2. Dans la tragédie de *Marianne*. B.

d'*Alzire*, ni des éloquentes harangues qu'on voit dans la *Mort de César*, ni enfin de tant d'autres pièces, toutes différentes, qui font admirer le génie et la fécondité de leur auteur.

Mais parce que la tragédie de *Mérope* me paraît encore mieux écrite, plus touchante et plus naturelle que les autres, je n'hésiterai pas à lui donner la préférence. J'admire les grands caractères qui y sont décrits, le vrai qui règne dans les sentiments et les expressions, la simplicité sublime et tout à fait nouvelle sur notre théâtre, du rôle d'Egisthe; la tendresse impétueuse de Mérope, ses discours coupés, véhéments et tantôt remplis de violence, tantôt de hauteur. Je ne suis pas assez tranquille à une pièce qui produit de si grands mouvements pour examiner si les règles et les vraisemblances sévères n'y sont pas blessées. La pièce me serre le cœur dès le commencement et me mène jusqu'à la catastrophe, sans me laisser la liberté de respirer.

S'il y a donc quelqu'un qui prétende que la conduite de l'ouvrage est peu régulière et qui pense qu'en général M. de Voltaire n'est pas heureux dans la fiction ou dans le tissu de ses pièces; sans entrer dans cette question, trop longue à discuter, je me contenterai de lui répondre que ce même défaut dont on accuse M. de Voltaire a été reproché très justement à plusieurs pièces excellentes, sans leur faire tort. Les dénouements de Molière sont peu estimés, et le *Misanthrope*, qui est le chef-d'œuvre de la comédie est une comédie sans action. Mais c'est le privilège des hommes comme Molière et M. de Voltaire d'être admirables malgré leurs défauts, et souvent dans leurs défauts mêmes.

La manière dont quelques personnes, d'ailleurs

éclairées, parlent aujourd'hui de la poésie, me surprend beaucoup. Ce n'est pas, disent-ils, la beauté des vers et des images qui caractérise le poète, ce sont les pensées mâles et hardies; ce n'est pas l'expression du sentiment et de l'harmonie, c'est l'invention. Par là on prouverait que Bossuet et Newton ont été les plus grands poètes de leur siècle; car, assurément, l'invention, la hardiesse et les pensées mâles ne leur manquaient point.

Reprenons *Mérope*. Ce que j'admire encore dans cette tragédie, c'est que les personnages y disent toujours ce qu'ils doivent dire, et sont grands sans affectation. Il faut lire la seconde scène du second acte pour comprendre ce que je dis. Qu'on me permette d'en citer la fin, quoiqu'on pût trouver dans la même pièce de plus beaux endroits.

ÉGYSTHE

Un vain désir de gloire a saisi mes esprits.
On me parlait souvent des troubles de Messène,
Des malheurs dont le ciel avait frappé la reine.
Surtout de ses vertus, dignes d'un autre prix :
Je me sentais ému par ces tristes récits.
De l'Élide en secret dédaignant la mollesse,
J'ai voulu dans la guerre exercer ma jeunesse,
Servir sous vos drapeaux, et vous offrir mon bras :
Voilà le seul dessein qui conduisit mes pas.
Ce faux instinct de gloire égara mon courage ;
A mes parents, flétris sous les rides de l'âge,
J'ai de mes jeunes ans dérobé le secours :
C'est ma première faute; elle a troublé mes jours,
Le ciel m'en a puni; le ciel inexorable
M'a conduit dans le piège et m'a rendu coupable.

MÉROPE

Il ne l'est point, j'en crois son ingénuité;
Le mensonge n'a point cette simplicité.

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
C'est un infortuné que le ciel me présente :
Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle Égysthe; Égysthe est de son âge :
Peut-être comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et partout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté.
L'opprobre avilit l'âme et flétrit le courage.

Mérope, acte II, scène II.

Cette dernière réflexion de Mérope est bien naturelle et bien sublime. Une mère aurait pu être touchée de toute autre crainte dans une telle calamité : et néanmoins Mérope paraît pénétrée de ce sentiment. Voilà comme les sentences sont grandes dans la tragédie et comme il faudrait toujours les y placer.

C'est, je crois, cette sorte de grandeur qui est propre à Racine et que tant de poètes après lui ont négligée, ou parce qu'ils ne la connaissaient pas, ou parce qu'il leur a été bien plus facile de dire des choses guindées, et d'exagérer la nature. Aujourd'hui, on croit avoir fait un caractère, lorsqu'on a mis dans la bouche d'un personnage ce qu'on veut faire penser de lui, et qui est précisément ce qu'il doit taire. Une mère affligée dit qu'elle est affligée, et un héros dit qu'il est un héros. Il faudrait que les personnages fissent penser tout cela d'eux et que rarement ils le disent; mais, tout au contraire, ils le disent et le font rarement penser. Le grand Corneille n'a pas été exempt de ce défaut, et cela a gâté tous ses caractères. Car, enfin, ce qui forme un caractère, ce n'est pas, je crois, quelques traits, ou hardis, ou forts, ou sublimes, c'est l'ensemble de tous les traits et des moindres discours d'un personnage. Si on fait parler un héros, qui mêle partout de l'ostenta-

tion, de la vanité, et des choses basses à de grandes choses, j'admire ces traits de grandeur qui appartiennent au poète, mais je sens du mépris pour son héros, dont le caractère est manqué. L'éloquent Racine, qu'on accuse de stérilité dans ses caractères, est le seul de son temps qui ait fait des caractères; et ceux qui admirent la variété du grand Corneille sont bien indulgents de lui pardonner l'invariable ostentation de ses personnages, et le caractère toujours dur des vertus qu'il a su décrire.

C'est pourquoi, quand M. de Voltaire a critiqué[1] les caractères d'Hippolyte, Bajazet, Xipharès, Britannicus, il n'a pas prétendu, je crois, diminuer l'estime de ceux d'Athalie, Joad, Acomat, Agrippine, Néron, Burrhus, Mithridate, etc. Mais puisque cela me conduit à parler du *Temple du Goût*, je suis bien aise d'avoir occasion de dire que j'en estime grandement les décisions. J'excepte ces mots : *Bossuet, le seul éloquent entre tant d'écrivains qui ne sont qu'élégants*[2] : car je ne crois pas que M. de Voltaire lui-même voulût sérieusement réduire à ce petit mérite d'élégance les ouvrages de M. Pascal, l'homme de la terre qui savait

1. Dans son *Temple du Goût*, Voltaire, après avoir parlé de Pierre Corneille, s'exprime ainsi sur Racine :

Plus pur, plus élégant, plus tendre,
En parlant au cœur de plus près,
Nous attachant sans nous surprendre,
Et ne se démentant jamais,
Racine observe les portraits
De Bajazet, de Xipharès,
De Britannicus, d'Hippolyte,
A peine il distingue leurs traits,
Ils ont tous le même mérite :
Tendres, galants, doux et discrets ;
Et l'Amour, qui marche à leur suite,
Les croit des courtisans français.

2. Dans l'édition faite sous les yeux de Voltaire, à Genève, en 1768, et dans les réimpressions faites depuis sa mort, cette phrase ne se trouve point, et le

mettre la vérité dans un plus beau jour et raisonner avec plus de force. Je prends la liberté de défendre encore contre son autorité le vertueux auteur de *Télémaque*, homme né véritablement pour enseigner aux rois l'humanité, dont les paroles tendres et persuasives pénètrent le cœur et qui, par la noblesse et la vérité de ses peintures, par les grâces touchantes de son style, se fait aisément pardonner d'avoir employé trop souvent les lieux communs de la poésie et un peu de déclamation.

Mais quoi qu'il puisse être de cette trop grande partialité de M. de Voltaire pour Bossuet, que je respecte d'ailleurs plus que personne, je déclare que tout le reste du *Temple du Goût* m'a frappé par la vérité des jugements, par la vivacité, la variété et le tour aimable du style; et je ne puis comprendre que l'on juge si sévèrement d'un ouvrage si peu sérieux, et qui est un modèle d'agréments.

Dans un genre assez différent, l'*Épître aux mânes de Génonville* et celle *sur la mort de Mademoiselle Lecouvreur* m'ont paru deux morceaux remplis de charmes, et où la douleur, l'amitié, l'éloquence et la poésie parlaient avec la grâce la plus ingénue et la simplicité la plus touchante. J'estime plus deux petites pièces faites de génie, comme celles-ci, et qui ne respirent que la passion, que beaucoup d'assez longs poèmes.

Je finirai sur les ouvrages de M. de Voltaire, en disant quelque chose de sa prose. Il n'y a guère de

Temple du Goût s'exprime ainsi sur l'évêque de Meaux : *L'éloquent Bossuet voulait bien rayer quelques familiarités échappées à son génie vaste, impétueux et facile, lesquelles déparent un peu la sublimité de ses Oraisons funèbres;* et il est à remarquer qu'il ne garantit point ce qu'il a dit de la prétendue sagesse des anciens Égyptiens. F.

mérite essentiel qu'on ne puisse trouver dans ses écrits. Si l'on est bien aise de voir toute la politesse de notre siècle, avec un grand art pour faire sentir la vérité dans les choses de goût, on n'a qu'à lire la préface d'*Œdipe*, écrite contre M. de La Motte avec une délicatesse inimitable. Si on cherche du sentiment, de l'harmonie jointe à une noblesse singulière, on peut jeter les yeux sur la préface d'*Alzire* et sur l'*Épître à Madame la marquise du Châtelet*. Si on souhaite une littérature universelle, un goût étendu qui embrasse le caractère de plusieurs nations, et qui peigne les manières différentes des plus grands poètes, on trouvera cela dans les *Réflexions sur les poètes épiques*, et les divers morceaux traduits par M. de Voltaire des poètes anglais, d'une manière qui passe peut-être les originaux. Je ne parle pas de l'*Histoire de Charles XII*, qui, par la faiblesse des critiques que l'on en a faites, a dû acquérir une autorité incontestable, et qui me paraît être écrite avec une force, une précision et des images dignes d'un tel peintre. Mais quand on n'aurait vu de M. de Voltaire que son *Essai sur le siècle de Louis XIV* et ses *Réflexions sur l'histoire*, ce serait déjà trop[1] pour reconnaître en lui, non seulement un écrivain du premier ordre, mais encore un génie sublime qui voit tout en grand, une vaste imagination qui rapproche de loin les choses humaines, enfin un esprit supérieur aux préjugés et qui joint à la politesse et à l'esprit philosophique de son siècle, la connaissance des siècles passés, de leurs mœurs, de leur politique, de leurs religions, et de toute l'économie du genre humain.

1. *Trop* emporte toujours l'idée d'*excès*, et l'auteur ne veut exprimer ici que *surabondance*. S.

Si pourtant il se trouve encore des gens prévenus, qui s'attachent à relever ou les erreurs ou les défauts de ses ouvrages et qui demandent à un homme si universel la même correction et la même justesse de ceux[1] qui se sont renfermés dans un seul genre, et souvent dans un genre assez petit, que peut-on répondre à des critiques si peu raisonnables? J'espère que le petit nombre des juges désintéressés me saura du moins quelque gré d'avoir osé dire les choses que j'ai dites, parce que je les ai pensées, et que la vérité m'a été chère.

C'est le témoignage que l'amour des lettres m'oblige de rendre à un homme qui n'est ni en place, ni puissant, ni favorisé, et auquel je ne dois que la justice que tous les hommes lui doivent comme moi et que l'ignorance ou l'envie s'efforcent inutilement de lui ravir.

1. Il faut *qu'à ceux*, ou *la correction, la justesse de ceux*. S.

FRAGMENTS

Bossuet. — Pascal. — Fénelon.

Qui n'admire la majesté, la pompe, la magnificence, l'enthousiasme de Bossuet et la vaste étendue de ce génie impétueux, fécond, sublime? Qui conçoit, sans étonnement, la profondeur incroyable de Pascal, son raisonnement invincible, sa mémoire surnaturelle, sa connaissance universelle et prématurée? Le premier élève l'esprit; l'autre le confond et le trouble. L'un éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux, et par ses soudaines hardiesses échappe aux génies trop timides : l'autre presse, étonne, illumine, fait sentir despotiquement l'ascendant de la vérité, et comme si c'était un être d'une autre nature que nous, sa vive intelligence explique toutes les conditions, toutes les affections et toutes les pensées des hommes, et paraît toujours supérieure à leurs conceptions incertaines. Génie simple et puissant, il assemble des choses qu'on croyait être incompatibles, la véhémence, l'enthousiasme, la naïveté, avec les profondeurs les plus cachées de l'art; mais d'un art qui, bien loin de gêner la nature, n'est lui-même qu'une nature plus parfaite, et l'original des préceptes. Que

dirai-je encore? Bossuet fait voir plus de fécondité, et Pascal a plus d'invention; Bossuet est plus impétueux, et Pascal plus transcendant : l'un excite l'admiration par de plus fréquentes saillies; l'autre, toujours plein et solide, l'épuise par un caractère plus concis et plus soutenu.

Mais toi[1], qui les as surpassés en aménités et en grâces, ombre illustre, aimable génie; toi qui fis régner la vertu par l'onction et par la douceur, pourrais-je oublier la noblesse et le charme de ta parole, lorsqu'il est question d'éloquence? Né pour cultiver la sagesse et l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans et défendit contre les artifices de la flatterie la cause abandonnée des peuples. Quelle bonté de cœur, quelle sincérité se remarque dans tes écrits! Quel éclat de paroles et d'images! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Ah! que de trésors d'abondance dans ta riche simplicité!

O noms sacrés par l'amour et par les respects de tous ceux qui chérissent l'honneur des lettres! Restaurateurs des arts, pères de l'éloquence, lumières de l'esprit humain, que n'ai-je un rayon du génie qui échauffa vos profonds discours pour vous expliquer dignement et marquer tous les traits qui vous ont été propres!

Si l'on pouvait mêler des talents si divers, peut-être qu'on voudrait penser comme Pascal, écrire comme Bossuet, parler comme Fénelon. Mais parce que la différence de leur style venait de la différence de

1. Fénelon.

leurs pensées et de leur manière de sentir les choses, ils perdraient beaucoup tous les trois, si l'on voulait rendre les pensées de l'un par les expressions de l'autre. On ne souhaite point cela en les lisant; car chacun d'eux s'exprime dans les termes les plus assortis au caractère de ses sentiments et de ses idées : ce qui est la véritable marque du génie. Ceux qui n'ont que de l'esprit empruntent nécessairement toute sorte de tours et d'expressions : ils n'ont pas un caractère distinctif.

Sur La Bruyère.

Il n'y a presque point de tour dans l'éloquence qu'on ne trouve dans La Bruyère; et si on y désire quelque chose, ce ne sont pas certainement les expressions, qui sont d'une force infinie et toujours les plus propres et les plus précises qu'on puisse employer. Peu de gens l'ont compté parmi les orateurs, parce qu'il n'y a pas une suite sensible dans ses *Caractères*. Nous faisons trop peu d'attention à la perfection de ses fragments, qui contiennent souvent plus de matière que de long discours, plus de proportion et plus d'art.

On remarque dans tout son ouvrage un esprit juste, élevé, nerveux, pathétique, également capable de réflexion et de sentiment, et doué avec avantage de cette invention qui distingue la main des maîtres et qui caractérise le génie.

Personne n'a peint les détails avec plus de feu, plus de force, plus d'imagination dans l'expression qu'on n'en voit dans ses *Caractères*. Il est vrai qu'on n'y

trouve pas aussi souvent que dans les écrits de Bossuet et de Pascal, de ces traits qui caractérisent une passion ou les vices d'un particulier, mais le genre humain. Ses portraits les plus élevés ne sont jamais aussi grands que ceux de Fénelon et de Bossuet : ce qui vient en grande partie de la différence des genres qu'il a traités. La Bruyère a cru, ce me semble, qu'on ne pouvait peindre les hommes assez petits; et il s'est bien plus attaché à relever leurs ridicules que leur force. Je crois qu'il est permis de présumer qu'il n'avait ni l'élévation, ni la sagacité, ni la profondeur de quelques esprits du premier ordre; mais on ne lui peut disputer sans injustice une forte imagination, un caractère véritablement original et un génie créateur[1].

1. Dans la première édition, on lisait, au lieu du dernier paragraphe, le passage suivant :

« Il est étonnant qu'on sente quelquefois dans un si beau génie, et qui s'est élevé jusqu'au sublime, les bornes de l'esprit humain : cela prouve qu'il est possible qu'un auteur sublime ait moins de profondeur et de sagacité que des hommes moins pathétiques. Peut-être que le cardinal de Richelieu était supérieur à Milton.

« Mais les écrivains pathétiques nous émeuvent plus fortement; et cette puissance qu'ils ont sur notre âme la dispose à nous accorder plus de lumières. Nous jugeons toujours d'un auteur par le caractère de ses sentiments. Si on compare La Bruyère à Fénelon, la vertu toujours tendre et naturelle du dernier, et l'amour-propre qui se montre quelquefois dans l'autre, le sentiment nous porte malgré nous à croire que celui qui fait paraître l'âme la plus grande a l'esprit le plus éclairé; et toutefois il serait difficile de justifier cette préférence. Fénelon a plus de facilité et d'abondance; l'auteur des *Caractères*, plus de précision et plus de force; le premier, d'une imagination plus riante et plus féconde; le second, d'un génie plus véhément : l'un sachant rendre les plus grandes choses familières et sensibles sansl es abaisser; l'autre sachant ennoblir les plus petites sans les déguiser : celui-là plus humain; celui-ci plus austère : l'un plus tendre pour la vertu l'autre plus implacable au vice : l'un et l'autre moins pénétrants et moins profonds que les hommes que j'ai nommés, mais inimitables dans la clarté et dans la netteté de leurs idées; enfin, originaux, créateurs dans leur genre, et modèles très accomplis. »

ÉLOGE

DE

PAUL-HIPPOLYTE-EMMANUEL DE SEYTRES

OFFICIER AU RÉGIMENT DU ROI[1]

Ainsi donc j'étais destiné à survivre à notre amitié, Hippolyte, quand j'espérais qu'elle adoucirait tous les maux et tous les ennuis de ma vie jusqu'à mon dernier soupir. Au moment où mon cœur, plein de sécurité, mettait une aveugle confiance dans ta force et dans ta jeunesse, et s'abandonnait à sa joie, ô douleur ! une main puissante éteignait dans ton sang la source de la vie. La mort se glissait dans ton cœur et tu la portais dans le sein. Terrible, elle sort tout d'un coup au milieu des jeux qui la couvrent : tu tombes à la fleur de tes ans sous ses véritables efforts. Mes yeux sont les tristes témoins d'un spectacle si lamentable et ma voix, qui s'était formée à de si charmants

1. Cet ouvrage, où Vauvenargues fait l'éloge de son camarade et de son ami, est celui dont l'auteur faisait le plus de cas. Il ne cessait de le retoucher, et la copie qui en reste est celle que lui-même, avant sa mort, donna au président de Saint-Vincent, qui la fit remettre à M. de Fortia.

Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seytres, fils aîné de Joseph de Seytres, marquis de Caumont, académicien correspondant honoraire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris et académicien de celle de Marseille, et d'Élisabeth de Donis, naquit le 13 août 1724. Il entra dans le régiment d'infanterie du roi, et s'étant trouvé à l'invasion de la Bohême, il y périt au mois d'avril 1742. Il n'avait pas encore dix-huit ans. et il est peut-être sans exemple qu'à cet âge un jeune homme ait eu le bonheur d'acquérir un ami si digne de faire son éloge. C'est ce dont va juger le lecteur.

entretiens, n'a plus qu'à porter jusqu'au ciel l'amère douleur de ta perte. O mânes chéris, ombre aimable, victime innocente du sort, reçois dans le sein de la terre ces derniers et tristes hommages ! Réveille-toi, cendre immortelle ! sois sensible aux gémissements d'une si sincère douleur !

Il n'est pas besoin d'avoir fait beaucoup d'expériences des hommes pour connaître leur dureté. En vain cherchent-ils à la mort, par de pathétiques discours, à surprendre la compassion : comme ils l'ont rarement connue, il est rare aussi qu'ils l'excitent; et leur mort ne touche personne. Elle est attendue, désirée, ou du moins bientôt oubliée de ceux qui leur sont le plus proches. Tout ce qui les environne, ou les hait, ou les méprise, ou les envie, ou les craint; tous semblent avoir à leur perte quelque intérêt détourné. Les indifférents mêmes osent y ressentir la barbare joie du spectacle. Après avoir cherché l'approbation du monde pendant tout le cours de leur vie, telle en est la fin déplorable. Mais celui qui fait le sujet de ce discours n'a pas dû subir cette loi. Sa vertu timide et modeste n'irritait pas encore l'envie : il n'avait que dix-huit ans. Naturellement plein de grâce, les traits ingénus, l'air ouvert, la physionomie noble et sage, le regard doux et pénétrant, on ne le voyait pas avec indifférence. D'abord son aimable extérieur prévenait tous les cœurs pour lui, et quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de son naturel.

Il n'avait jamais méprisé personne, ni envié, ni haï. Hors même de quelques plaisanteries qui ne tombaient que sur le ridicule, on ne l'avait jamais ouï parler mal de qui que ce soit. Il entrait aisément dans toutes les passions et dans toutes les opinions

que le monde blâme le plus et qui semblent les plus bizarres; elles ne le surprenaient point. Il en pénétrait le principe; il trouvait dans ses réflexions des vues pour les justifier : marque d'un génie élevé que son propre caractère ne domine pas; et il était, en effet, d'un jugement si ferme et si hardi que les préjugés, même les plus favorables à ses sages inclinations, ne pouvaient pas l'entraîner, quoiqu'il soit si naturel aux hommes sages de se laisser maîtriser par leur sagesse : si modeste d'ailleurs et si exempt d'amour-propre, qu'il ne pouvait souffrir les plus justes louanges, ni même qu'on parlât de lui; et si haut dans un autre sens, que les avantages les plus respectés ne pouvaient pas l'éblouir. Ni l'âge, ni les dignités, ni la réputation, ni les richesses ne lui imposaient : ces choses, qui font une impression si vive sur l'esprit des jeunes gens, n'assujettissaient pas le sien. Il était naturellement et sans effort au niveau d'elles.

Qui pourrait expliquer le caractère de son ambition, qui était tout à la fois si modeste et si fière? Qui pourrait définir son amour pour le bien du monde? Qui aurait l'art de le peindre au milieu des plaisirs? Il était né ardent; son imagination le portait toujours au delà des amusements de son âge et n'était jamais satisfaite : tantôt on remarquait en lui quelque chose de dégagé et comme au-dessus du plaisir, dans les chaînes du plaisir même; tantôt il semblait qu'épuisé, desséché par son propre feu, son âme abattue languissait de cette langueur passionnée qui consume un esprit trop vif; et ceux qui confondent les traits et la ressemblance des choses le trouvaient alors indolent. Mais, au lieu que les autres hommes paraissent au-dessous des choses qu'ils négligent, lui paraissait au-dessus; il méprisait les affaires que l'on

appréhende. Sa paresse n'avait rien de faible ni de lent; on y aurait remarqué plutôt quelque chose de vif et de fier. Du reste, il avait un instinct secret et admirable pour juger sainement des choses et saisir le vrai dans l'instant. On aurait dit que, dans toutes ses vues, il ne passait jamais par les degrés et par les conséquences qui amusent le reste des hommes; mais que la vérité, sans cette gradation, se faisait sentir tout entière, et d'une manière immédiate, à son cœur et à son esprit : de sorte que la justesse de ce sentiment, dans laquelle il s'arrêtait, le faisait quelquefois paraître trop froid pour le raisonnement, où il ne trouvait pas toujours l'évidence de son instinct. Mais cela, bien loin de marquer quelque défaut de raison, prouvait sa sagacité. Il ne pouvait s'assujettir à expliquer par des paroles et par des retours fatigants ce qu'il concevait d'un coup d'œil. Enfin, pour finir ce discours par les qualités de son cœur, il était vrai, généreux, pitoyable et capable de la plus sûre et de la plus tendre amitié; d'un si beau naturel d'ailleurs, qu'il n'avait jamais rien à cacher à personne, ne connaissant aucune de ces petitesses (haines, jalousies, vanités) que l'on dérobe au monde avec tant de mystère et qu'on verse au sein d'un ami avec tant de soulagement. Insensible au plaisir de parler de soi-même, qui est le nœud des amitiés faibles, élevé, confiant, ingénu, propre à détromper les gens vains, chargés du secret accablant de leurs faiblesses, en leur faisant sentir le prix d'une naïveté modeste; en un mot, né pour la vertu et pour faire aimer sur la terre cette haute modération qu'on n'a pas encore définie, qui n'est ni paresse, ni flegme, ni médiocrité de génie, ni froideur de tempérament, ni effort de raisonnement, mais un instinct supérieur

aux chimères qui tiennent le monde enchanté : on ne verra jamais dans le même sujet tant de qualités réunies. Oh ! que cette idée est cruelle, après une mort si soudaine ! Ah ! du moins, s'il avait connu toute mon amitié pour lui ! si je pouvais encore lui parler un moment ! s'il pouvait voir couler ces larmes !... Mais il n'entendra plus ma voix. La mort a fermé son oreille, ses yeux ne s'ouvriront plus : il n'est plus. O triste parole ! Malheureux jeune homme, quel bras t'a précipité au tombeau, du sein enchanteur des plaisirs? Tu croissais au milieu des fleurs et des songes de l'espérance; tu croissais..... O funeste guerre[1] ! ô climat redoutable[2] ! ô rigoureux hiver[3] ! ô terre qui contiens la cendre de tes conquérants étonnés ! Tombeaux, monuments effroyables des faveurs perfides du sort ! voyage fatal ! murs sanglants ! Tu ne sortiras pas du champ de la victoire[4], glorieuse victime : la mort t'a traîné dans un piège affreux; tu respires un air infecté; l'ombre du trépas t'environne. Pleure, malheureuse patrie, pleure sur tes tristes trophées. Tu couvres toute l'Allemagne de tes intrépides soldats et tu t'applaudis de ta gloire. Pleure, dis-je, verse des larmes, pousse de lamentables cris : à grande peine quelques débris d'une armée si florissante reverront tes champs fortunés. Avec quels

1. La guerre de 1741, entreprise pour la succession de l'empereur Charles VI contre l'archiduchesse Marie-Thérèse, sa fille aînée. F.

2. Il y a plus de six degrés de différence entre le climat de Prague et celu d'Avignon, où le jeune Caumont était né. F.

3. Le froid de l'hiver de 1741 à 1742 fut le plus grand qui eût été éprouvé depuis 1709. On en trouvera la description dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour 1742. F.

4. Prague avait été prise d'assaut, le 28 novembre 1741; par le duc de Bavière, à la tête d'une partie des troupes françaises et bavaroises; et c'est à Prague que mourut Hippolyte. F.

périls ! j'en frémis. Ils fuient[1]. La faim, le désordre marchent sur leurs traces furtives; la nuit enveloppe leurs pas et la mort les suit en silence. Vous dites : Est-ce là cette armée qui semait l'effroi devant elle? Vous voyez; la fortune change : elle craint à son tour; elle presse sa fuite à travers les bois et les neiges. Elle marche sans s'arrêter. Les maladies, la faim, la fatigue excessive, accablent nos jeunes soldats. Misérables ! on les voit étendus sur la neige, inhumainement délaissés. Des feux allumés sur la glace éclairent leurs derniers moments. La terre est leur lit redoutable.

O chère patrie ! quoi ! mes yeux te revoient après tant d'horreurs ! En quel temps, en quelle détresse, en quel déplorable appareil ! O triste retour ! ô revers ! Fortuné Lorrain[2], nos disgrâces ont passé ta cruelle attente : la mort a servi ta colère. Les tombeaux regorgent de sang. N'en sois pas plus fier : la fortune n'a pas mis à tes pieds nos drapeaux victorieux; l'univers les a vus sur tes murs ébranlés triompher de ta folle rage. Tu n'as pas vaincu; tu t'abuses. Une main plus puissante a détruit nos armées. Écoute la voix qui te crie : Je t'ai chassé du trône et du lit impérial, où tu te flattais de t'asseoir. J'élève et je brise les sceptres; j'assemble et détruis les nations; je donne à mon gré la victoire, le trépas,

1. La nuit du 16 au 17 décembre 1742, le maréchal de Belle-Isle sortit de Prague avec l'armée française et se rendit à Égra le 26. Le 2 janvier 1743, la garnison, française, qu'il avait laissée dans Prague, en sortit après une capitulation honorable. B.

2. François-Étienne, fils aîné du duc Léopold et d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, né le 8 décembre 1708, fut reconnu duc de Lorraine, après la mort de son père, le 27 mars 1729; il était alors à Vienne, d'où il arriva en Lorraine le 9 novembre de la même année. L'an 1736, le 12 février, il épousa, à Vienne, Marie-Thérèse, archiduchesse, fille aînée de l'empereur Charles VI, et le 13 décembre suivant il

le trône et les fers. Mortel, tout est né sous ma loi.

O Dieu! vous l'avez fait paraître. Vous avez dissipé nos armées innombrables, vous avez moissonné l'espoir de nos maisons. Hélas! de quels coups vous frappez les têtes les plus innocentes! Aimable Hippolyte, aucun vice n'infectait encore ta jeunesse. Tes années croissaient sans reproche et l'aurore de ta vertu jetait un éclat ravissant. La candeur et la vérité régnaient dans tes sages discours avec l'enjouement et les grâces. La tristesse déconcertée s'enfuyait au son de ta voix; les désirs inquiets s'apaisaient. Modéré jusque dans la guerre, ton esprit ne perdait jamais sa douceur et son agrément. Tu le sais, province éloignée, Moravie, théâtre funeste de nos marches laborieuses; tu sais avec quelle patience il portait ces courses mortelles. Son visage toujours serein effaçait l'éclat de tes neiges, et réjouissait tes cabanes. Oh! puissions-nous toujours sous tes rustiques toits!... Mais le repos succède à nos longues fatigues. Prague nous reçoit. Ses remparts semblent assurer notre vie comme notre tranquillité. O cher Hippolyte! la mort t'avait préparé cette embûche. A l'instant elle se déclare, tu péris; la fleur de tes jours sèche comme l'herbe des champs; je veux te parler, je rencontre tes regards mourants qui me

ratifia les conventions de l'empereur et du roi de France, portant que Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, serait mis dès lors en possession des duchés de Bar et de Lorraine pour être après lui réunis à la couronne de France. Après la mort de l'empereur, en 1741, il fut déclaré co-régent de tous les États autrichiens; l'archiduchesse, son épouse, s'était fait couronner reine de Hongrie, le 25 juin de cette même année. Mais Charles-Albert, duc de Bavière, avait été reconnu roi de Bohême, le 19 décembre, et il fut élu empereur le 24 janvier 1742 Ce ne fut que le 11 mai 1743, que la reine de Hongrie fut couronnée à Prague, reine de Bohême; et son mari ne devint empereur qu'après la mort du duc de Bavière. B.

troublent. Je bégaye, et force ma langue. Tu ne m'entends plus; une voix plus puissante et plus importune parle à ton oreille effrayée. Le temps presse, la mort t'appelle, la mort te demande et t'attire. Hâte-toi, dit-elle, hâte-toi; ta jeunesse m'irrite, et ta beauté me blesse; ne fais point de vœux inutiles: je me ris des larmes des faibles, et j'ai soif du sang innocent : tombe, passe, exhale ta vie. — Quoi, sitôt! Quoi, dans ses beaux jours et dans la primeur de son âge! Dieu vivant, vous le livrez donc à l'affreuse main qui l'opprime; vous le délaissez sans pitié. Tant de dons et tant d'agréments qui environnaient sa jeunesse, ce mortel abandon... O voile fatal! Dieu terrible! véritablement tu te plais dans un redoutable secret. Qui l'eût cru, mon cher Hippolyte, qui l'eût cru ? Le ciel semblait prendre un soin paternel de tes jours et soudain le ciel te condamne, et tu meurs sans qu'aucun effort te puisse arrêter dans ta chute. Tu meurs! ô rigueur lamentable! Hippolyte... cher Hippolyte, est-ce toi que je vois dans ces tristes débris?... Restes mutilés de la mort, quel spectacle affreux vous m'offrez!... Où fuirai-je? Je vois partout des lambeaux flétris et sanglants, un tombeau qui marche à mes yeux, des flambeaux et des funérailles. Cesse de m'effrayer de ces noires images, chère ombre, je n'ai pas trahi la foi que je dois à ta cendre. Je t'aimais vivant, je te pleure au tombeau. Ta vie comblait mes vœux et ta perte m'accable. Mon deuil et mes regrets peuvent-ils avoir des limites lorsque ton malheur n'en a point? Va, je porte au fond de mon cœur une loi plus juste et plus tendre. Ta vertu méritait un attachement éternel; je lui dois d'éternelles larmes, et j'en verserai des torrents.

Homme insuffisant à toi-même, créature vide et inquiète, tu t'attaches, tu te détaches, tu t'affliges, tu te consoles; ta faiblesse partout éclate. Mais connais du moins ce principe : qui s'est consolé n'aime plus; et qui n'aime plus, tu le sais, est léger, ingrat, infidèle, et d'une imagination faible, qui périt avec son objet. On dit : dans la mort, nul remède. Conclus : nulle consolation à qui aime au delà de la mort. Suppose un moment en toi-même : Ce que j'ai de plus cher au monde est dans un péril imminent. Une longue absence le cache. Je ne puis ni le secourir, ni le joindre; et je me console, et je m'abandonne au plaisir avec une barbare ardeur! Faible image, vaine expression! nul péril n'égale la mort, nulle absence ne la figure. O cœurs durs! vous ne sentez pas la force de ces vérités. Les charmes d'une amitié pure ne vous touchent que faiblement. Vous n'aimez, vous ne regardez que les choses qui ont de l'éclat. Pourquoi donc, mon cher Hippolyte, n'admiraient-ils pas ta vertu dans un âge encore si tendre? Que peuvent-ils voir de plus rare? Ils veulent des actions brillantes qui puissent forcer leur estime : eh! n'avais-tu pas le génie qui enfante ces nobles actions? Mon enfant, ta grande jeunesse leur cachait des dons si précoces. Leurs sens n'allaient pas jusqu'à toi. La raison et le cœur de la plupart des hommes se forment tard. Ils ne peuvent, parmi les grâces d'une si riante jeunesse, admettre un sérieux si profond : ils croient cet accord impossible. Ainsi, ils ne t'ont point rendu justice; ils ne peuvent plus te la rendre. Moi-même, pardonne, ombre aimable, tes vertus et tes agréments peut-être ne m'ont pas trouvé toujours équitable et sensible. Pardonne un excès d'amitié qui mêlait à mes sentiments des délicatesses injustes. Oh! comme elles se

sont promptement dissipées ! Quand la mort a levé le voile qu'elles avaient mis sur mes yeux, je t'ai vu tel que ma tendresse voulait que tu fusses dans ta vie. Mais pardonne encore une fois; car tu n'as jamais pu douter du fond de mon attachement. Je t'aimais même avant de pouvoir te connaître. Je n'ai jamais aimé que toi. Tes inclinations généreuses étaient chères à mon enfance; avant de t'avoir jamais vu, mon imagination séduite m'en faisait l'aimable peinture. Cent fois elle m'a présenté les grâces de ton caractère, ta beauté, ta pudeur, ta facile bonté. J'ignorais ton nom et ta vie, et mon cœur t'admirait, te parlait, te voyait, te cherchait dans la solitude. Tu ne m'as connu qu'un moment; et lorsque nous nous sommes connus, j'avais rendu mille fois en secret un hommage mystérieux à tes vertus. Hélas ! un bonheur plus réel paraissait avoir pris la place de l'erreur de mes premiers vœux. Je croyais posséder l'objet d'une si touchante illusion, et je l'ai perdu pour toujours.

Qu'êtes-vous devenue, ombre digne des cieux? mes regrets vont-ils jusqu'à vous?... Je frissonne... O profond abîme ! ô douleur ! ô mort ! ô tombeau ! voile obscur, nuit impénétrable, mystères de l'éternité ! Qui pourra calmer l'inquiétude et la crainte qui me dévorent? Qui me révélera les conseils de la mort? O terre ! crains-tu de violer le secret affreux de tes antres? Tu te tais, tu prêtes l'oreille; tu caches ton sanglant larcin. Chaque instant augmente ma peine; mon trouble interroge la nuit et la nuit ne peut l'éclaircir; j'implore les cieux, ils se taisent. Les enfers sont sourds à ma voix : toute la nature est muette; l'univers effrayé repose.

Ouvrez-vous, tombeaux redoutables. Mânes soli-

taires, parlez, parlez. Quel silence indomptable ! O triste abandon ! ô terreur ! Quelle main tient donc sous son joug toute la nature interdite? O Être éternel et caché, daigne dissiper les alarmes où mon âme infirme est plongée. Le secret de tes jugements glace mes timides esprits. Voilé dans le fond de ton être, tu fais les destins et les temps, et la vie et la mort, et la crainte et la joie, et l'espoir trompeur et crédule. Tu règnes sur les éléments et sur les enfers révoltés; l'air frappé frémit à ta voix : redoutable juge des morts, prends pitié de mon désespoir.

RÉFLEXIONS ET MAXIMES

I

Il est plus aisé de dire des choses nouvelles que de concilier celles qui ont été dites.

II

L'esprit de l'homme est plus pénétrant que conséquent et embrasse plus qu'il ne peut lier.

III

Lorsqu'une pensée est trop faible pour porter une expression simple, c'est la marque pour la rejeter[1].

IV

La clarté orne les pensées profondes.

V

L'obscurité est le royaume de l'erreur.

VI

Il n'y aurait point d'erreurs qui ne périssent d'elles-mêmes, rendues clairement[2].

1. Une pensée *qui porte une expression* est hardi et beau. *C'est la marque,* expression négligée. M.

2. *Il n'y aurait point d'erreurs,* etc. L'auteur veut parler des erreurs de raison-

VII

Ce qui fait souvent le mécompte d'un écrivain, c'est qu'il croit rendre les choses telles qu'il les aperçoit ou qu'il les sent.

VIII

On proscrirait moins de pensées d'un ouvrage, si on les concevait comme l'auteur.

IX

Lorsqu'une pensée s'offre à nous comme une profonde découverte, et que nous prenons la peine de la développer, nous trouvons souvent que c'est une vérité qui court les rues.

X

Il est rare qu'on approfondisse la pensée d'un autre; de sorte que s'il arrive dans la suite qu'on fasse la même réflexion, on se persuade aisément qu'elle est nouvelle, tant elle offre de circonstances et de dépendances qu'on avait laissées échapper.

XI

Si une pensée ou un ouvrage n'intéressent que peu de personnes, peu en parleront.

XII

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

nement, de spéculation; cette maxime ne peut s'appliquer aux erreurs de fait L'expression est trop générale. S.

XIII

Les fortunes promptes en tout genre sont les moins solides, parce qu'il est rare qu'elles soient l'ouvrage du mérite. Les fruits mûrs, mais laborieux, de la prudence sont toujours tardifs.

XIV

L'espérance anime le sage et leurre le présomptueux et l'indolent, qui se reposent inconsidérément sur ses promesses.

XV

Beaucoup de défiances et d'espérances raisonnables sont trompées.

XVI

L'ambition ardente exile les plaisirs dès la jeunesse pour gouverner seule.

XVII

La prospérité fait peu d'amis.

XVIII

Les longues prospérités s'écoulent quelquefois en un moment, comme les chaleurs de l'été sont emportées par un jour d'orage.

XIX

Le courage a plus de ressources contre les disgrâces que la raison.

XX

La raison et la liberté sont incompatibles avec la faiblesse.

XXI

La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

XXII

La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer.

XXIII

Les prospérités des mauvais rois sont fatales aux peuples.

XXIV

Il n'est pas donné à la raison de réparer tous les vices de la nature.

XXV

Avant d'attaquer un abus, il faut voir si on peut ruiner ses fondements.

XXVI

Les abus inévitables sont des lois de la nature.

XXVII

Nous n'avons pas droit de rendre misérables ceux que nous ne pouvons rendre bons.

XXVIII

On ne peut être juste si on n'est pas humain[1].

1. *On ne peut être*, etc. Il y a pourtant des exemples d'hommes durs qui sont justes. M.

Voltaire a dit :

Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste.

(*Épître I, au roi de Prusse.*)

XXIX

Quelques auteurs traitent la morale comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité.

XXX

Il est fort différent de rendre la vertu facile pour l'établir, ou de lui égaler le vice pour la détruire.

XXXI

Nos erreurs et nos divisions dans la morale viennent quelquefois de ce que nous considérons les hommes comme s'ils pouvaient être tout à fait vicieux ou tout à fait bons.

XXXII

Il n'y a peut-être point de vérité qui ne soit à quelque esprit faux matière d'erreur.

XXXIII

Les générations des opinions sont conformes à celles des hommes, bonnes et vicieuses tour à tour.

XXXIV

Nous ne connaissons pas l'attrait des violentes agitations. Ceux que nous plaignons de leurs embarras méprisent notre repos.

XXXV

Personne ne veut être plaint de ses erreurs.

XXXVI

Les orages de la jeunesse sont environnés de jours brillants.

XXXVII

Les jeunes gens connaissent plutôt l'amour que la beauté.

XXXVIII

Les femmes et les jeunes gens ne séparent point leur estime de leurs goûts.

XXXIX

La coutume fait tout, jusqu'en amour.

XL

Il y a peu de passions constantes; il y en a beaucoup de sincères : cela a toujours été ainsi. Mais les hommes se piquent d'être constants ou indifférents, selon la mode, qui excède toujours la nature.

XLI

La raison rougit des penchants dont elle ne peut rendre compte[1].

XLII

Le secret des moindres plaisirs de la nature passe la raison.

XLIII

C'est une preuve de petitesse d'esprit, lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est

1. *Var.* La raison rougit des inclinations de la nature parce qu'elle n'a pas de quoi connaître la perfection de ses plaisirs.

aimable. Les grandes âmes aiment naturellement ce qui est digne de leur estime[1].

XLIV

L'estime s'use comme l'amour[2].

XLV

Quand on sent qu'on n'a pas de quoi se faire estimer de quelqu'un, on est bien près de le haïr.

XLVI

Ceux qui manquent de probité dans les plaisirs n'en ont qu'une feinte dans les affaires. C'est la marque d'un naturel féroce, lorsque le plaisir ne rend point humain[3].

XLVII

Les plaisirs enseignent aux princes à se familiariser avec les hommes.

XLVIII

Le trafic de l'honneur n'enrichit pas.

XLIX

Ceux qui nous font acheter leur probité ne nous vendent ordinairement que leur honneur[4].

1. *Var.* C'est une preuve d'esprit et de mauvais goût lorsqu'on distingue toujours ce qui est estimable de ce qui est aimable; rien n'est si aimable que la vertu pour les cœurs bien faits.

2. Non pas l'*estime*, mais l'*admiration*. S.

3. *Ceux qui manquent de probité*, etc. *C'est la marque d'un naturel*, etc. Ces deux pensées ne semblent pas bien liées l'une à l'autre. *Probité* et *humanité* n'ont pas un rapport assez immédiat. S.

4. On pourrait peut-être accuser cette pensée d'un peu de subtilité venant d'un défaut de précision dans les termes. Il est sûr que celui qui vend sa probité

L

La conscience, l'honneur, la chasteté, l'amour et l'estime des hommes sont à prix d'argent. La libéralité multiplie les avantages des richesses.

LI

Celui qui sait rendre ses profusions utiles a une grande et noble économie.

LII

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

LIII

Personne ne se croit propre, comme un sot, à duper les gens d'esprit.

LIV

Nous négligeons souvent les hommes sur qui la nature nous donne quelque ascendant, qui sont ceux qu'il faut attacher et comme incorporer à nous, les autres ne tenant à nos amorces que par l'intérêt, l'objet du monde le plus changeant.

LV

Il n'y a guère de gens plus aigres que ceux qui sont doux par intérêt.

LVI

L'intérêt fait peu de fortunes[1].

n'en a déjà plus, puisqu'il consent à la vendre. Ainsi, on ne vend point sa probité, mais on se fait payer de n'en point avoir. S.

1. Par intérêt, Vauvenargues entend ici le vice ou la passion qui domine dans un caractère intéressé. Il n'est pas d'usage en ce sens. S.

LVII

Il est faux qu'on ait fait fortune lorsqu'on ne sait pas en jouir.

LVIII

L'amour de la gloire fait les grandes fortunes entre les peuples.

LVIX

Nous avons si peu de vertu que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire.

LX

La fortune exige des soins. Il faut être souple, amusant, cabaler, n'offenser personne, plaire aux femmes et aux hommes en place, se mêler des plaisirs et des affaires, cacher son secret, savoir s'ennuyer la nuit à table et jouer trois quadrilles sans quitter sa chaise : même après tout cela on n'est sûr de rien. Combien de dégoût et d'ennuis ne pourrait-on pas s'épargner si on osait aller à la gloire par le seul mérite !

LXI

Quelques fous se sont dit à table : Il n'y a que nous qui soyons bonne compagnie; et on les croit.

LXII

Les joueurs ont le pas sur les gens d'esprit, comme ayant l'honneur de représenter les gens riches.

LXIII

Les gens d'esprit seraient presque seuls sans les sots qui s'en piquent.

LXIV

Celui qui s'habille le matin avant huit heures pour entendre plaider à l'audience ou pour voir des tableaux étalés au Louvre, ou pour se trouver aux répétitions d'une pièce prête à paraître, et qui se pique de juger en tout genre du travail d'autrui, est un homme auquel il ne manque souvent que de l'esprit et du goût.

LXV

Nous sommes moins offensés du mépris des sots que d'être médiocrement estimés des gens d'esprit.

LXVI

C'est offenser les hommes que de leur donner des louanges qui marquent les bornes de leur mérite; peu de gens sont assez modestes pour souffrir sans peine qu'on les apprécie.

LXVII

Il est difficile d'estimer quelqu'un comme il veut l'être[1].

LXVIII

On doit se consoler de n'avoir pas les grands talents, comme on se console de n'avoir pas les grandes places. On peut être au-dessus de l'un et de l'autre par le cœur.

LXIX

La raison et l'extravagance, la vertu et le vice ont leurs heureux. Le contentement n'est pas la marque du mérite.

1. Il faudrait dire, *comme il veut être estimé*, ou qu'il y eût précédemment un participe au lieu de l'infinitif. M.

LXX

La tranquillité d'esprit passerait-elle pour une meilleure preuve de la vertu? La santé la donne[1].

LXXI

Si la gloire et le mérite ne rendent pas les hommes heureux, ce que l'on appelle bonheur mérite-t-il leurs regrets? Une âme un peu courageuse daignerait-elle accepter ou la fortune, ou le repos d'esprit, ou la modération, s'il fallait leur sacrifier la vigueur de ses sentiments et abaisser l'essor de son génie?

LXXII

La modération des grands hommes ne borne que leurs vices.

LXXIII

La modération des faibles est médiocrité.

LXXIV

Ce qui est arrogance dans les faibles est élévation dans les forts; comme la force des malades est frénésie, et celle des sains est vigueur.

LXXV

Le sentiment de nos forces les augmente.

LXXVI

On ne juge pas si diversement des autres que de soi-même.

1. *La tranquillité d'esprit passerait-elle pour une meilleure preuve*, etc. *Meilleure* se rapporte ici à la maxime précédente dont celle-ci est la suite. S.

LXXVII

Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses[1].

LXXVIII

Pauvres et riches, nul n'est vertueux ni heureux si la fortune ne l'a mis à sa place.

LXXIX

Il faut entretenir la vigueur du corps pour conserver celle de l'esprit.

LXXX

On tire peu de service des vieillards.

LXXXI

Les hommes ont la volonté de rendre service jusqu'à ce qu'ils en aient le pouvoir.

LXXXII

L'avare prononce en secret : Suis-je chargé de la fortune des misérables? et il repousse la pitié qui l'importune.

LXXXIII

Ceux qui croient n'avoir plus besoin d'autrui deviennent intraitables.

1. *Il n'est pas vrai que les hommes soient meilleurs dans la pauvreté que dans les richesses.* Il faudrait ce semble, *dans la richesse*, pour exprimer l'état de l'homme che. M.

LXXXIV

Il est rare d'obtenir beaucoup des hommes dont on a besoin.

LXXXV

On gagne peu de chose par habileté[1].

LXXXVI

Nos plus sûrs protecteurs sont nos talents.

LXXXVII

Tous les hommes se jugent dignes des plus grandes places; mais la nature, qui ne les en a pas rendus capables, fait aussi qu'ils se tiennent très contents dans les dernières.

LXXXVIII

On méprise les grands desseins lorsqu'on ne se sent pas capable des grands succès.

LXXXIX

Les hommes ont de grandes prétentions et de petits projets.

XC

Les grands hommes entreprennent les grandes choses, parce qu'elles sont grandes; et les fous, parce qu'ils les croient faciles.

1. Le mot *d'habileté* est un peu vague. Il signifie sans doute ici *adresse*, autrement cette maxime contredirait la suivante. S.

XCI

Il est quelquefois plus facile de former un parti que de venir par degrés à la tête d'un parti déjà formé.

XCII

Il n'y a point de parti si aisé à détruire que celui que la prudence seule a formé. Les caprices de la nature ne sont pas si frêles que les chefs-d'œuvre de l'art.

XCIII

On peut dominer par la force, mais jamais par la seule adresse.

XCIV

Ceux qui n'ont que de l'habileté ne tiennent en aucun lieu le premier rang.

XCV

La force peut tout entreprendre contre les habiles[1].

XCVI

Le terme de l'habileté est de gouverner sans la force.

XCVII

C'est être médiocrement habile que de faire des dupes.

XCVIII

La probité, qui empêche les esprits médiocres de

1. Oui, mais l'habileté consiste à savoir diriger en sa faveur l'emploi de la force. S.

parvenir à leurs fins, est un moyen de plus de réussir pour les habiles.

XCIX

Ceux qui ne savent pas tirer parti des autres hommes sont ordinairement peu accessibles.

C

Les habiles ne rebutent personne.

CI

L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé.

CII

Il faut tout attendre et tout craindre du temps et des hommes.

CIII

Les méchants sont toujours surpris de trouver de l'habileté dans les bons.

CIV

Trop et trop peu de secret sur nos affaires témoignent également une âme faible.

CV

La familiarité est l'apprentissage des esprits[1].

1. Obscur ; c'est dans la familiarité de la conversation que l'esprit se forme ou bien qu'on connaît l'esprit de ceux avec qui on vit. M.

CVI

Nous découvrons en nous-mêmes ce que les autres nous cachent et nous reconnaissons dans les autres ce que nous nous cachons nous-mêmes[1].

CVII

Les maximes des hommes décèlent leur cœur[2].

CVIII

Les esprits faux changent souvent de maximes.

CIX

Les esprits légers sont disposés à la complaisance.

CX

Les menteurs sont bas et glorieux[3].

CXI

Peu de maximes sont vraies à tous égards.

CXII

On dit peu des choses solides lorsqu'on cherche à en lire d'extraordinaires.

1. *Var.* L'auteur ajoute : Il faut donc allier ces deux études.

2. Le proverbe italien a dit : *Parle, afin que je te connaisse.* S.

3. On pourrait, ce semble, retourner la pensée et dire : *Les gens bas et glorieux sont menteurs;* car on est souvent *menteur* parce qu'on est *glorieux* et non pas *glorieux* parce qu'on est *menteur.* S.

CXIII

Nous nous flattons sottement de persuader aux autres ce que nous ne pensons pas nous-mêmes.

CXIV

On ne s'amuse pas longtemps de l'esprit d'autrui.

CXV

Les meilleurs auteurs parlent trop.

CXVI

La ressource de ceux qui n'imaginent pas est de conter.

CXVII

La stérilité de sentiment nourrit la paresse.

CXVIII

Un homme qui ne soupe ni ne dîne chez lui se croit occupé. Et celui qui passe la matinée à se laver la bouche et à donner audience à son brodeur se moque de l'oisiveté d'un nouvelliste qui se promène tous les jours avant de dîner.

CXIX

Il n'y aurait pas beaucoup d'heureux s'il appartenait à autrui de décider de nos occupations et de nos plaisirs.

CXX

Lorsqu'une chose ne peut pas nous nuire, il faut nous moquer de ceux qui nous en détournent.

CXXI

Il y a plus de mauvais conseils que de caprices.

CXXII

Il ne faut pas croire aisément que ce que la nature a fait aimable soit vicieux. Il n'y a point de siècle et de peuple qui n'aient établi des vertus et des vices imaginaires.

CXXIII

La raison nous trompe plus souvent que la nature[1].

CXXIV

La raison ne connaît pas les intérêts du cœur.

CXXV

Si la passion conseille quelquefois plus hardiment que la réflexion, c'est qu'elle donne plus de force pour exécuter.

CXXVI

Si les passions font plus de fautes que le jugement, c'est par la même raison que ceux qui gouvernent font plus de fautes que les hommes privés[2].

CXXVII

Les grandes pensées viennent du cœur.

1. On ne peut entendre, par la nature de l'homme, que son organisation est l'impulsion qu'il reçoit de ses sens vers les objets. Or, c'est de là que viennent toutes nos fautes et toutes nos erreurs, et non pas de la raison, même quand elle s'égare. M.

2. Cette maxime dément la précédente; car les passions sont la nature et le

CXXVIII

Le bon instinct n'a pas besoin de la raison, mais il la donne.

CXXIX

On paye chèrement les moindres biens, lorsqu'on ne les tient que de la raison.

CXXX

La magnanimité ne doit pas compte à la prudence de ses motifs.

CXXXI

Personne n'est sujet à plus de fautes que ceux qui n'agissent que par réflexion.

CXXXII

On ne fait pas beaucoup de grandes choses par conseil.

CXXXIII

La conscience est la plus changeante des règles.

CXXXIV

La fausse conscience ne se connaît pas.

jugement c'est la raison. Or, l'auteur dit ici que les passions font plus de fautes que le jugement. M. — Je crois qu'il faut entendre, par la première de ces deux maximes, que *la raison nous trompe, proportion gardée, plus souvent que la nature;* Vauvenargues croyant, comme il l'établit dans la seconde maxime, que la raison a moins souvent occasion de faire des fautes que la nature, parce que le nombre des actions qu'elle dirige est beaucoup moins considérable.

CXXXV

La conscience est présomptueuse dans les forts, timide dans les faibles et les malheureux, inquiète dans les indécis, etc. : organe du sentiment qui nous domine et des opinions qui nous gouvernent.

CXXXVI

La conscience des mourants calomnie leur vie.

CXXXVII

La fermeté ou la faiblesse de la mort dépend de la dernière maladie.

CXXXVIII

La nature, épuisée par la douleur, assoupit quelquefois le sentiment dans les malades et arrête la volubilité de leur esprit; et ceux qui redoutaient la mort sans péril, la souffrent sans crainte.

CXXXIX

La maladie éteint dans quelques hommes le courage, dans quelques autres la peur, et jusqu'à l'amour de la vie.

CXL

On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort.

CXLI

Il est injuste d'exiger d'une âme atterrée et vaincue par les secousses d'un mal redoutable, qu'elle conserve la même vigueur qu'elle a fait paraître en d'autres

temps. Est-on surpris qu'un malade ne puisse plus ni marcher, ni veiller, ni se soutenir? Ne serait-il pas plus étrange s'il était encore le même homme qu'en pleine santé? Si nous avons eu la migraine et que nous ayons mal dormi, on nous excuse d'être incapables ce jour-là d'application, et personne ne nous soupçonne d'avoir toujours été inappliqués. Refuserons-nous à un homme qui se meurt le privilège que nous accordons à celui qui a mal à la tête; et oserons-nous assurer qu'il n'a jamais eu de courage pendant sa santé, parce qu'il en aura manqué à l'agonie?

CXLII

Pour exécuter de grandes choses il faut vivre comme si on ne devait jamais mourir.

CXLIII

La pensée de la mort nous trompe; car elle nous fait oublier de vivre

CXLIV

Je dis quelquefois en moi-même : La vie est trop courte pour mériter que je m'en inquiète. Mais si quelque importun me rend visite et qu'il m'empêche de sortir et de m'habiller, je perds patience et je ne puis supporter de m'ennuyer une demi-heure.

CXLV

La plus fausse de toutes les philosophies est celle qui, sous prétexte d'affranchir les hommes des embarras des passions, leur conseille l'oisiveté, l'abandon et l'oubli d'eux-mêmes.

CXLVI

Si toute notre prévoyance ne peut rendre notre vie heureuse, combien moins notre nonchalance.

CXLVII

Personne ne dit le matin : Un jour est bientôt passé, attendons la nuit. Au contraire, on rêve la veille à ce qu'on fera le lendemain. On serait bien marri de passer un seul jour à la merci du temps et des fâcheux. On n'oserait laisser au hasard la disposition de quelques heures; et on a raison : car qui peut se promettre de passer une heure sans ennui, s'il ne prend soin de remplir à son gré ce court espace? Mais ce qu'on n'oserait se promettre pour une heure, on se le promet quelquefois pour toute la vie, et l'on dit : Nous sommes bien fous de nous tant inquiéter de l'avenir; c'est-à-dire : Nous sommes bien fous de ne pas commettre au hasard nos destinées et de pourvoir à l'intervalle qui est entre nous et la mort.

CXLVIII

Ni le dégoût est une marque de santé, ni l'appétit[1] est une maladie, mais tout au contraire. Ainsi pense-t-on sur le corps. Mais on juge de l'âme sur d'autres principes. On suppose qu'une âme forte est celle qui est exempte de passions; et comme la jeunesse est ardente et plus active que le dernier âge, on la regarde comme un temps de fièvre; et on place la force de l'homme dans sa décadence.

1. *Ni le dégoût est une marque*, etc. Il faut dire *n'est*. Cette phrase est négligée. M

CXLIX

L'esprit est l'œil de l'âme, non sa force. Sa force est dans le cœur, c'est-à-dire dans les passions. La raison la plus éclairée ne donne pas d'agir et de vouloir. Suffit-il d'avoir la vue bonne pour marcher? ne faut-il pas encore avoir des pieds et la volonté avec la puissance de les remuer?

CL

La raison et le sentiment se conseillent et se suppléent tour à tour. Quiconque ne consulte qu'un des deux et renonce à l'autre, se prive inconsidérément d'une partie des secours qui nous ont été accordés pour nous conduire.

CLI

Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit.

CLII

Si les hommes n'avaient pas aimé la gloire, ils n'avaient ni assez d'esprit ni assez de vertu pour la mériter.

CLIII

Aurions-nous cultivé les arts sans les passions? et la réflexion toute seule nous aurait-elle fait connaître nos ressources, nos besoins et notre industrie?

CLIV

Les passions ont appris aux hommes la raison[1].

1. Cette maxime, un peu obscure, a besoin d'être éclaircie par celle qui suit. L'auteur a voulu dire, ce semble, que ce sont les passions qui, en portant l'esprit de l'homme sur un plus grand nombre d'objets, et en augmentant la somme de

CLV

Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers[1], le sentiment a toujours précédé la réflexion et en a été le premier maître.

CLVI

Qui considérera la vie d'un seul homme y trouvera toute l'histoire du genre humain, que la science et l'expérience n'ont pu rendre bon.

CLVII

S'il est vrai qu'on ne peut anéantir le vice, la science de ceux qui gouvernent est de le faire concourir au bien public.

CLVIII

Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards.

CLIX

Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil l'hiver.

CLX

Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres est qu'ils veulent leur bien.

ses idées, lui fournissent les matériaux de la réflexion, qui est le chemin de la raison. Cela se rapporte à ce qu'il dit ailleurs, *que les passions fertilisent l'esprit.*

1. *Dans l'enfance de tous les peuples, comme dans celle des particuliers*, etc. Il semble qu'on peut mettre *individus*. *En* est employé ici pour *de la réflexion*, et c'est une négligence à mon sens. M.

CLXI

Il est juste d'exiger des hommes qu'ils fassent, par déférence pour nos conseils, ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

CLXII

Il faut permettre aux hommes de faire de grandes fautes contre eux-mêmes pour éviter un plus grand mal, la servitude.

CLXIII

Quiconque est plus sèvère que les lois est un tyran.

CLXIV

Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice[1].

CLXV

C'est entreprendre sur la clémence de Dieu, de punir sans nécessité.

CLXVI

La morale austère anéantit la vigueur de l'esprit, comme les enfants d'Esculape détruisent le corps pour détruire un vice du sang souvent imaginaire.

CLXVII

La clémence vaut mieux que la justice.

1. *Ce qui n'offense pas la société n'est pas du ressort de la justice.* Je crois que par la justice, Vauvenargues entend ici les tribunaux. S.

CLXVIII

Nous blâmons beaucoup les malheureux des moindres fautes et les plaignons peu des plus grands malheurs.

CLXIX

Nous réservons notre indulgence pour les parfaits.

CLXX

On ne plaint pas un homme d'être un sot, et peut-être qu'on a raison; mais il est fort plaisant d'imaginer que c'est sa faute.

CLXXI

Nul homme n'est faible par choix.

CLXXII

Nous querellons les malheureux pour nous dispenser de les plaindre.

CLXXIII

La générosité souffre des maux d'autrui, comme si elle en était responsable.

CLXXIV

L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères.

CLXXV

Nous ne savons pas beaucoup de gré à nos amis d'estimer nos bonnes qualités s'ils osent seulement s'apercevoir de nos défauts.

CLXXVI

On peut aimer de tout son cœur ceux en qui on reconnaît de grands défauts. Il y aurait de l'impertinence à croire que la perfection a seule le droit de nous plaire. Nos faiblesses nous attachent quelquefois les uns aux autres autant que pourrait faire la vertu.

CLXXVII

Les princes font beaucoup d'ingrats parce qu'ils ne donnent pas tout ce qu'ils peuvent.

CLXXVIII

La haine est plus vive que l'amitié, moins que la gloire[1].

CLXXIX

Si nos amis nous rendent des services, nous pensons qu'à titre d'amis ils nous les doivent, et nous ne pensons pas du tout qu'ils ne nous doivent pas leur amitié.

CLXXX

On n'est pas né pour la gloire lorsqu'on ne connaît pas le prix du temps.

CLXXXI

L'activité fait plus de fortunes que la prudence.

1. *La haine est plus vive que l'amitié, moins que la gloire.* Il faut, je crois, *moins que l'amour* ou *la passion de la gloire.* S.

CLXXXII

Celui qui serait né pour obéir, obéirait jusque sur le trône.

CLXXXIII

Il ne paraît pas que la nature ait fait les hommes pour l'indépendance.

CLXXXIV

Pour se soustraire à la force, on a été obligé de se soumettre à la justice. La justice ou la force, il a fallu opter entre ces deux maîtres : tant nous étions peu faits pour être libres.

CLXXXV

La dépendance est née de la société.

CLXXXVI

Faut-il s'étonner que les hommes aient cru que les animaux étaient faits pour eux, s'ils pensent même ainsi de leurs semblables, et que la fortune accoutume les puissants à ne compter qu'eux sur la terre?

CLXXXVII

Entre rois, entre peuples, entre particuliers, le plus fort se donne des droits sur le plus faible, et la même règle est suivie par les animaux et les êtres inanimés : de sorte que tout s'exécute dans l'univers par la violence; et cet ordre, que nous blâmons avec quelque apparence de justice, est la loi la plus générale, la plus immuable et la plus importante de la nature.

CLXXXVIII

Les faibles veulent dépendre, afin d'être protégés. Ceux qui craignent les hommes aiment les lois.

CLXXXIX

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

CXC

Il est des injures qu'il faut dissimuler pour ne pas compromettre son honneur.

CXCI

Il est bon d'être ferme par tempérament et flexible par réflexion.

CXCII

Les faibles veulent quelquefois qu'on les croie méchants; mais les méchants veulent passer pour bons.

CXCIII

Si l'ordre domine dans le genre humain, c'est une preuve que la raison et la vertu y sont les plus forts.

CXCIV

La loi des esprits n'est pas différente de celle des corps, qui ne peuvent se maintenir que par une continuelle nourriture.

CXCV

Lorsque les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons

avoir épuisé les plaisirs; et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme.

CXCVI

Nous méprisons beaucoup de choses pour ne pas nous mépriser nous-mêmes.

CXCVII

Notre dégoût n'est point un défaut et une insuffisance des objets extérieurs, comme nous aimons à le croire, mais un épuisement de nos propres organes et un témoignage de notre faiblesse.

CXCVIII

Le feu, l'air, l'esprit, la lumière, tout vit par l'action. De là la communication et l'alliance de tous les êtres; de là l'unité et l'harmonie dans l'univers. Cependant, cette loi de la nature si féconde, nous trouvons que c'est un vice dans l'homme; et parce qu'il est obligé d'y obéir, ne pouvant subsister dans le repos, nous concluons qu'il est hors de sa place.

CXCIX

L'homme ne se propose le repos que pour s'affranchir de la sujétion et du travail; mais il ne peut jouir que par l'action et n'aime qu'elle.

CC

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs.

CCI

Où tout est dépendant, il y a un maître[1] : l'air appartient à l'homme et l'homme à l'air; et rien n'est à soi, ni à part.

CCII

O soleil! ô cieux! Qu'êtes-vous? Nous avons surpris le secret et l'ordre de vos mouvements. Dans la main de l'Être des êtres, instruments aveugles et ressorts peut-être insensibles, le monde sur qui vous régnez mériterait-il nos hommages? Les révolutions des empires, la diverse face des temps, les nations qui ont dominé et les hommes qui ont fait la destinée de ces nations mêmes, les principales opinions et les coutumes qui ont partagé la créance des peuples dans la religion, les arts, la morale et les sciences, tout cela, que peut-il paraître? Un atome presque invisible, qu'on appelle l'homme, qui rampe sur la face de la terre et qui ne dure qu'un jour, embrasse en quelque sorte d'un coup d'œil le spectacle de l'univers dans tous les âges.

CCIII

Quand on a beaucoup de lumières[2], on admire peu; lorsque l'on en manque, de même. L'admiration

1. *Où tout est dépendant*, etc. Cette maxime parait obscure. Il semble que Vauvenargues a voulu prouver l'existence de Dieu par la dépendance mutuelle des différentes parties de l'univers, dont aucune ne peut s'isoler des autres ni subsister par elle-même. On n'entend pas ce que veut dire *l'air appartient à l'homme, et l'homme à l'air*. L'homme ne peut se passer d'air; mais l'air existerait fort bien sans l'homme : *Appartient* veut-il dire *participe de la nature*, etc.? Alors l'idée d'appartenir n'a plus de liaison sensible avec l'idée de *dépendance* exprimée dans la première phrase. Il y a, je crois, abus de mots. S.

2. *Quand on a beaucoup de lumières*, etc. La liaison n'est pas assez marquée entre la première partie de cette maxime et la seconde; ce qui fait qu'au premier

marque le degré de nos connaissances et prouve moins, souvent, la perfection des choses que l'imperfection de notre esprit.

CCIV

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite mais d'être réglée.

CCV

Parler imprudemment et parler hardiment est presque toujours la même chose; mais on peut parler sans prudence et parler juste; et il ne faut pas croire qu'un homme a l'esprit faux, parce que la hardiesse de son caractère ou la vivacité de ses passions lui auront arraché, malgré lui-même, quelque vérité périlleuse.

CCVI

Il y a plus de sérieux que de folie dans l'esprit des hommes. Peu sont nés plaisants; la plupart le deviennent par imitation, froids copistes de la vivacité et de la gaieté.

CCVII

Ceux qui se moquent des penchants sérieux aiment sérieusement les bagatelles.

CCVIII

Différent génie, différent goût. Ce n'est pas toujours par jalousie que réciproquement on se rabaisse.

aspect elles paraissent se contredire, quoiqu'elles ne se contredisent pas en effet; parce que la première partie offre une maxime absolue et générale, la seconde une réflexion applicable seulement à quelques occasions. S.

CCIX

On juge des productions de l'esprit comme des ouvrages mécaniques. Lorsque l'on achète une bague, on dit : celle-là est trop grande, l'autre est trop petite, jusqu'à ce qu'on en rencontre une pour son doigt. Mais il n'en reste pas chez le joaillier, car celle qui m'est trop petite va bien à un autre.

CCX

Lorsque deux auteurs ont également excellé en divers genres, on n'a pas ordinairement assez d'égards à la subordination de leurs talents, et Despréaux va de pair avec Racine : cela est injuste.

CCXI

J'aime un écrivain qui embrasse tous les temps et tous les pays et rapporte beaucoup d'effets à peu de causes; qui compare les préjugés et les mœurs des différents siècles; qui, par des exemples tirés de la peinture ou de la musique, me fait connaître les beautés de l'éloquence et l'étroite liaison des arts. Je dis d'un homme qui rapproche ainsi les choses humaines, qu'il a un grand génie, si ses conséquences sont justes. Mais s'il concluait mal, je présume qu'il distingue mal les objets, ou qu'il n'aperçoit pas d'un seul coup d'œil tout leur ensemble, et qu'enfin quelque chose manque à l'étendue ou à la profondeur de son esprit.

CCXII

On discerne aisément la vraie de la fausse étendue d'esprit : car l'une agrandit ses sujets et l'autre, par

l'abus des épisodes et par le faste de l'érudition, les anéantit.

CCXIII

Quelques exemples rapportés en peu de mots et à leur place donnent plus d'éclat, plus de poids et plus d'autorité aux réflexions; mais trop d'exemples et trop de détails énervent toujours un discours. Les digressions trop longues ou trop fréquentes rompent l'unité du sujet et lassent les lecteurs sensés, qui ne veulent pas qu'on les détourne de l'objet principal, et qui d'ailleurs ne peuvent suivre, sans beaucoup de peine, une trop longue chaîne de faits et de preuves. On ne saurait trop rapprocher les choses, ni trop tôt conclure. Il faut saisir d'un coup d'œil la véritable preuve de son discours et courir à la conclusion. Un esprit perçant fuit les épisodes et laisse aux écrivains médiocres le soin de s'arrêter à cueillir les fleurs qui se trouvent sur leur chemin. C'est à eux d'amuser le peuple, qui lit sans objet, sans pénétration et sans goût.

CCXIV

Le sot qui a beaucoup de mémoire est plein de pensées et de faits; mais il ne sait pas en conclure : tout tient à cela.

CCXV

Savoir bien rapprocher les choses, voilà l'esprit juste. Le don de rapprocher beaucoup de choses et de grandes choses fait les esprits vastes. Ainsi la justesse paraît être le premier degré et une condition très nécessaire de la vraie étendue d'esprit.

CCXVI

Un homme qui digère mal et qui est vorace, est peut-être une image assez fidèle du caractère d'esprit de la plupart des savants.

CCXVII

Je n'approuve point la maxime qui veut *qu'un honnête homme sache un peu de tout.* C'est savoir presque toujours inutilement, et quelquefois pernicieusement, que de savoir superficiellement et sans principes. Il est vrai que la plupart des hommes ne sont guère capables de connaître profondément; mais il est vrai aussi que cette science superficielle qu'ils recherchent ne sert qu'à contenter leur vanité. Elle nuit à ceux qui possèdent un vrai génie : car elle les détourne nécessairement de leur objet principal, consume leur application dans les détails et sur des objets étrangers à leurs besoins et à leurs talents naturels, et enfin elle ne sert point, comme ils s'en flattent, à prouver l'étendue de leur esprit. De tout temps on a vu des hommes qui savaient beaucoup avec un esprit très médiocre; et au contraire, des esprits très vastes qui savaient fort peu. Ni l'ignorance n'est défaut d'esprit, ni le savoir n'est preuve de génie.

CCXVIII

La vérité échappe au jugement, comme les faits échappent à la mémoire. Les diverses faces des choses s'emparent tour à tour d'un esprit vif et lui font quitter et reprendre successivement les mêmes opinions. Le goût n'est pas moins inconstant : il s'use

sur les choses les plus agréables et varie comme notre humeur.

CCXIX

Il y a peut-être autant de vérités parmi les hommes que d'erreurs, autant de bonnes qualités que de mauvaises, autant de plaisirs que de peines : mais nous aimons à contrôler la nature humaine, pour essayer de nous élever au-dessus de notre espèce, et pour nous enrichir de la considération dont nous tâchons de la dépouiller. Nous sommes si présomptueux que nous croyons pouvoir séparer notre intérêt personnel de celui de l'humanité et médire du genre humain sans nous compromettre. Cette vanité ridicule a rempli les livres des philosophes d'invectives contre la nature. L'homme est maintenant en disgrâce chez tous ceux qui pensent, et c'est à qui le chargera de plus de vices. Mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus, car la philosophie a ses modes comme les habits, la musique et l'architecture, etc.[1].

CCXX

Sitôt qu'une opinion devient commune, il ne faut point d'autre raison pour obliger les hommes à abandonner et à embrasser son contraire, jusqu'à ce que celle-ci vieillisse à son tour, et qu'ils aient besoin de se distinguer par d'autres choses. Ainsi, s'ils atteignent le but dans quelque art ou dans quelque science, on doit s'attendre qu'ils le passeront pour acquérir une nouvelle gloire : et c'est ce qui fait en partie que

1. *Var.* La philosophie a ses modes comme l'architecture, les habits, la danse, etc. L'homme est maintenant en disgrâce chez les philosophes, et c'est à qui le chargera de plus de vices; mais peut-être est-il sur le point de se relever et de se faire restituer toutes ses vertus.

les plus beaux siècles dégénèrent si promptement, et qu'à peine sortis de la barbarie ils s'y replongent.

CCXXI

Les grands hommes, en apprenant aux faibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.

CCXXII

Où il y a de la grandeur, nous la sentons malgré nous. La gloire des conquérants a toujours été combattue; les peuples en ont toujours souffert et ils l'ont toujours respectée.

CCXXIII

Le contemplateur, mollement couché dans une chambre tapissée, invective contre le soldat qui passe les nuits de l'hiver au bord d'un fleuve et veille en silence sous les armes pour la sûreté de sa patrie.

CCXXIV

Ce n'est pas à porter la faim et la misère chez les étrangers qu'un héros attache la gloire, mais à les souffrir pour l'État; ce n'est pas à donner la mort, mais à la braver.

CCXXV

Le vice fomente la guerre : la vertu combat. S'il n'y avait aucune vertu nous aurions pour toujours la paix.

CCXXVI

La vigueur d'esprit ou l'adresse ont fait les pre-

mières fortunes. L'inégalité des conditions est née de celle des génies et des courages.

CCXXVII

Il est faux que l'égalité soit une loi de la nature. La nature n'a rien fait d'égal. Sa loi souveraine est la subordination et la dépendance.

CCXXVIII

Qu'on tempère comme on voudra la souveraineté dans un État, nulle loi n'est capable d'empêcher un tyran d'abuser de l'autorité de son emploi.

CCXXIX

On est forcé de respecter les dons de la nature, que l'étude ni la fortune ne peuvent donner.

CCXXX

La plupart des hommes sont si resserrés dans la sphère de leur condition qu'ils n'ont pas même le courage d'en sortir par leurs idées : et si on en voit quelques-uns que la spéculation des grandes choses rend en quelque sorte incapables des petites, on en trouve encore davantage à qui la pratique des petites a ôté jusqu'au sentiment des grandes.

CCXXXI

Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires.

CCXXXII

Les sujets font leur cour avec bien plus de goût que les princes ne la reçoivent[1]. Il est toujours plus sensible d'acquérir que de jouir.

CCXXXIII

Nous croyons négliger la gloire par pure paresse, tandis que nous prenons des peines infinies pour le plus petit intérêt.

CCXXXIV

Nous aimons quelquefois jusqu'aux louanges que nous ne croyons pas sincères[2].

CCXXXV

Il faut de grandes ressources dans l'esprit et dans le cœur pour goûter la sincérité lorsqu'elle blesse, ou pour la pratiquer sans qu'elle offense. Peu de gens ont assez de fonds pour souffrir la vérité et pour la dire.

CCXXXVI

Il y a des hommes qui, sans y penser[3], se forment une idée de leur figure, qu'ils empruntent du senti-

1. *Goût* veut dire ici *le plaisir qu'on éprouve à satisfaire un penchant. Faire avec goût*, dans ce sens, est *se porter de cœur, d'inclination*, à une action quelconque : c'est le *con amore* des Italiens. L'expression n'est peut-être pas bien exacte; mais il est difficile de la remplacer. S.

2. *Var.* Les hommes sont si sensibles à la flatterie que, lors même qu'ils pensent que c'est flatterie, ils ne laissent pas d'en être les dupes.

3. *Il y a des hommes que, sans y penser*, etc. Comment se forme-t-on une idée de soi sans y penser? J'aimerais mieux *sans s'en apercevoir*. M.

ment qui les domine; et c'est peut-être par cette raison qu'un fat se croit toujours beau[1].

CCXXXVII

Ceux qui n'ont que de l'esprit ont du goût pour les grandes choses et de la passion pour les petites.

CCXXXVIII

La plupart des hommes vieillissent dans un petit cercle d'idées qu'ils n'ont pas tirées de leur fonds; il y a peut-être moins d'esprits faux que de stériles.

CCXXXIX

Tout ce qui distingue les hommes paraît peu de chose. Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité, l'esprit ou la stupidité? une légère différence des organes, un peu plus ou un peu moins de bile, etc. Cependant, ce plus ou ce moins est d'une importance infinie pour les hommes; et lorsqu'ils en jugent autrement, ils sont dans l'erreur[2].

CCXL

Deux choses peuvent à peine remplacer, dans la

1. *Var.* Nous nous formons, sans y penser*, une idée de notre figure sur l'idée que nous avons de notre esprit, ou sur le sentiment qui nous domine; et c'est pour cela qu'un fat se croit toujours si bien fait.

2. *Var.* Le plus ou le moins d'esprit est peu de chose; mais ce peu, quelle différence ne met-il pas entre les hommes! Qu'est-ce qui fait la beauté ou la laideur, la santé ou l'infirmité? N'est-ce pas un peu plus ou un peu moins de bile et quelque différence imperceptible des organes?

* *Sans y penser*, etc. Cette négligence a déjà été observée. Il faut *sans nous en apercevoir*. M.

vieillesse, les talents et les agréments : la réputation ou les richesses.

CCXLI

Nous n'aimons pas les zélés qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons, pendant qu'ils se piquent eux-mêmes de choses encore plus méprisables[1].

CCXLII

Quelque vanité qu'on nous reproche, nous avons besoin quelquefois qu'on nous assure de notre mérite.

CCXLIII

Nous nous consolons rarement des grandes humiliations; nous les oublions.

CCXLIV

Moins on est puissant dans le monde, plus on peut commettre de fautes impunément ou avoir inutilement un vrai mérite.

CCXLV

Lorsque la fortune veut humilier les sages, elle les surprend dans ces petites occasions où l'on est ordinairement sans précaution et sans défense. Le plus habile homme du monde ne peut empêcher que de légères fautes n'entraînent quelquefois d'horribles malheurs; et il perd sa réputation ou sa fortune par une petite imprudence, comme un autre se casse la jambe en se promenant dans sa chambre.

1. Ce que Vauvenargues dit ici des *zélés*, au n° 346, il e dit des *dévots*

CCXLVI

Soit vivacité, soit hauteur, soit avarice, il n'y a point d'homme qui ne porte dans son caractère une occasion continuelle de faire des fautes; et si elles sont sans conséquence, c'est à la fortune qu'il le doit.

CCXLVII

Nous sommes consternés de nos rechutes, et de voir que nos malheurs mêmes n'ont pu nous corriger de nos défauts.

CCXLVIII

La nécessité modère plus de peines que la raison.

CCXLIX

La nécessité empoisonne les maux qu'elle ne peut guérir.

CCL

Les favoris de la fortune ou de la gloire, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition.

CCLI

La patience est l'art d'espérer.

CCLII

Le désespoir comble non seulement notre misère, mais notre faiblesse.

CCLIII

Ni les dons, ni les coups de la fortune n'égalent ceux de la nature, qui la passe en rigueur comme en bonté.

CCLIV

Les biens et les maux extrêmes ne se font pas sentir aux âmes médiocres.

CCLV

Il y a peut-être plus d'esprits légers dans ce qu'on appelle le monde que dans les conditions moins fortunées.

CCLVI

Les gens du monde ne s'entretiennent pas de si petites choses que le peuple; mais le peuple ne s'occupe pas de choses si frivoles que les gens du monde.

CCLVII

On trouve dans l'histoire de grands personnages que la volupté ou l'amour ont gouvernés; elle n'en rappelle pas à ma mémoire qui aient été galants. Ce qui fait le mérite essentiel de quelques hommes ne peut même subsister dans quelques autres comme un faible.

CCLVIII

Nous courons quelquefois les hommes qui nous ont imposé par leurs dehors, comme de jeunes gens qui suivent amoureusement un masque, le prenant pour la plus belle femme du monde, et qui le harcèlent jusqu'à ce qu'ils l'obligent de se découvrir et de leur faire voir qu'il est un petit homme avec de la barbe et un visage noir.

CCLIX

Le sot s'assoupit et fait la sieste en bonne compagnie, comme un homme que la curiosité a tiré de son

élément et qui ne peut ni respirer ni vivre dans un air subtil.

CCLX

Le sot est comme le peuple, qui se croit riche de peu.

CCLXI

Lorsqu'on ne veut rien perdre ni cacher de son esprit on en diminue d'ordinaire la réputation.

CCLXII

Des auteurs sublimes n'ont pas négligé de primer encore par les agréments, flattés de remplir l'intervalle de ces deux extrêmes et d'embrasser toute la sphère de l'esprit humain. Le public, au lieu d'applaudir à l'universalité de leurs talents, a cru qu'ils étaient incapables de se soutenir dans l'héroïque; et on n'ose les égaler à ces grands hommes qui, s'étant renfermés dans un seul et beau caractère, paraissent avoir dédaigné de dire tout ce qu'ils ont tu et abandonné aux génies subalternes les talents médiocres.

CCLXIII

Ce qui paraît aux uns étendue d'esprit n'est, aux yeux des autres, que mémoire et légèreté.

CCLXIV

Il est aisé de critiquer un auteur, mais il est difficile de l'apprécier.

CCLXV

Je n'ôte rien à l'illustre Racine, le plus sage et le plus élégant des poètes, pour n'avoir pas traité beau-

coup de choses qu'il eût embellies, content d'avoir montré dans un seul genre la richesse et la sublimité de son esprit. Mais je me sens forcé de respecter un génie hardi et fécond, élevé, pénétrant, facile, infatigable; aussi ingénieux et aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément que vrai et pathétique dans les autres; d'une vaste imagination, qui a embrassé et pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines; à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni leurs opinions, ni leurs histoires, ni leur langue même, n'ont pu échapper; illustre en sortant de l'enfance, par la grandeur et par la force de sa poésie féconde en pensées, et bientôt après par les charmes et par le caractère original et plein de raison de sa prose; philosophe et peintre sublime, qui a semé avec éclat, dans ses écrits, tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes; qui a représenté les passions avec des traits de feu et de lumière, et enrichi le théâtre de nouvelles grâces; savant à imiter le caractère et à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation par l'extrême étendue de son génie, mais n'imitant rien, d'ordinaire, qu'il ne l'embellisse; éclatant jusque dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, et tel que, malgré leurs défauts et malgré les efforts de la critique, il a occupé sans relâche de ses veilles ses amis et ses ennemis et porté chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé toutes les bornes.

CCLXVI

Si on ne regarde que certains ouvrages des meilleurs auteurs, on sera tenté de les mépriser. Pour les apprécier avec justice, il faut tout lire.

CCLXVII

Il ne faut point juger des hommes par ce qu'ils ignorent, mais par ce qu'ils savent, et par la manière dont ils le savent[1].

CCLXVIII

On ne doit pas non plus demander aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre. C'est faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers n'aient pas le droit de lui plaire, surtout si ces ouvrages peignent les passions. Il n'est pas besoin d'un grand art pour faire sortir les meilleurs esprits de leur assiette et pour leur cacher les défauts d'un tableau hardi et touchant. Cette parfaite régularité qui manque aux auteurs ne se trouve point dans nos propres conceptions. Le caractère naturel de l'homme ne comporte pas tant de règle. Nous ne devons pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit[2].

CCLXIX

Il nous est plus facile de nous teindre d'une infinité de connaissances que d'en bien posséder un petit nombre.

CCLXX

Jusqu'à ce qu'on rencontre le secret de rendre les

1. *Var.* Il ne faut pas juger d'un homme par ce qu'il ignore, mais par ce qu'il sait. Ce n'est rien d'ignorer beaucoup de choses, lorsqu'on est capable de les concevoir, et qu'il ne manque que de les avoir apprises.

2. L'auteur développe cette pensée. *Voyez* nº 552. B.

esprits plus justes, tous les pas que l'on pourra faire dans la vérité n'empêcheront pas les hommes de raisonner faux; et plus on voudra les pousser au delà des notions communes, plus on les mettra en péril de se tromper.

CCLXXI

Il n'arrive jamais que la littérature et l'esprit de raisonnement deviennent le partage de toute une nation, qu'on ne voie aussitôt, dans la philosophie et dans les beaux-arts, ce qu'on remarque dans les gouvernements populaires, où il n'y a point de puérilités et de fantaisies qui ne se produisent et ne trouvent des partisans[1].

CCLXXII

L'erreur, ajoutée à la vérité, ne l'augmente point. Ce n'est pas étendre la carrière des arts que d'admettre de mauvais genres : c'est gâter le goût; c'est corrompre le jugement des hommes, qui se laisse aisément séduire par les nouveautés et qui mêlant, ensuite le vrai et le faux, se détourne bientôt, dans ses productions, de l'imitation de la nature et s'appauvrit ainsi en peu de temps par la vaine ambition d'imaginer et de s'écarter des anciens modèles[2].

1. *Var.* Toutes les fois que la littérature et l'esprit de raisonnement deviendront le partage de toute une nation, il arrivera, comme dans les États populaires, qu'il n'y aura point de puérilités et de sottises qui ne se produisent et ne trouvent des partisans.

2. *Var.* L'erreur, ajoutée à la vérité, ne l'augmente point; au contraire. Ce n'est pas non plus étendre les limites des arts que d'admettre les mauvais genres : c'est gâter le goût. Il faut détromper les hommes des faux plaisirs pour les faire jouir des véritables; et quand même on supposerait qu'il n'y aurait point de faux plaisirs, toujours serait-il raisonnable de combattre ceux qui sont dépravés et méprisables : car on ne peut nier qu'il y en ait de tels.

CCLXXIII

Ce que nous appelons une pensée brillante n'est ordinairement qu'une expression captieuse qui, à l'aide d'un peu de vérité, nous impose une erreur qui nous étonne.

CCLXXIV

Qui a le plus a, dit-on, le moins : cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques[1]. Les bornes de nos talents sont encore plus inébranlables que celles des empires; et on usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.

CCLXXV

La plupart des grands personnages ont été les hommes de leur siècle les plus éloquents. Les auteurs des plus beaux systèmes, les chefs de partis et de sectes, ceux qui ont eu dans tous les temps le plus d'empire sur l'esprit des peuples, n'ont dû la meilleure partie de leurs succès qu'à l'éloquence vive et naturelle de leur âme. Il ne paraît pas qu'ils aient cultivé la poésie avec le même bonheur. C'est que la poésie ne permet guère que l'on se partage et qu'un art si sublime et si pénible se peut rarement allier

1. *Qui a le plus a dit-on, le moins : cela est faux. Le roi d'Espagne, tout puissant qu'il est, ne peut rien à Lucques. Plus* et *moins*, exprimant des rapports de mesure et de quantité, ne peuvent s'appliquer qu'à des objets qu'on puisse mesurer ensemble, afin de juger de leur mesure ou de leur quantité relative. Ainsi, on ne dira pas qu'il y a *plus* ou *moins* de toile dans une pièce de dix aunes, que de grains dans un boisseau de froment, parce qu'il n'existe pas de moyen de mesurer ensemble de la toile et du froment. L'emploi de *plus* et de *moins* suppose donc, dans les objets comparés, une qualité commune que chacun possède plus ou moins et qui offre le point de vue sous lequel on les compare. On dira, par exemple, que *le soleil est plus grand que la terre*, parce que l'étendue est une qualité commune

avec l'embarras des affaires et les occupations tumultueuses de la vie : au lieu que l'éloquence se mêle partout et qu'elle doit la plus grande partie de ses séductions à l'esprit de médiation et de manège, qui forme les hommes d'État et les politiques, etc.

CCLXXVI

C'est une erreur dans les grands de croire qu'ils peuvent prodiguer sans conséquence leurs paroles et leurs promesses. Les hommes souffrent avec peine qu'on leur ôte ce qu'ils se sont en quelque sorte approprié par l'espérance. On ne les trompe pas longtemps sur leurs intérêts et ils ne haïssent rien tant que d'être dupes. C'est par cette raison qu'il est si rare que la fourberie réussisse; il faut de la sincérité et de la droiture, même pour séduire. Ceux qui ont abusé les peuples sur quelque intérêt général étaient fidèles aux particuliers; leur habileté consistait à captiver les esprits par des avantages réels. Quand on connaît bien les hommes et qu'on veut les faire servir à ses desseins, on ne compte point sur un appât aussi frivole que celui des discours et des promesses. Ainsi les grands orateurs, s'il m'est permis de joindre ces deux choses, ne s'efforcent pas d'imposer par un tissu de flatteries et d'impostures, par une dissimulation conti-

à tous deux, par laquelle le soleil et la terre se servent réciproquement de mesure relative. Mais on ne dira pas que *le soleil est plus brillant que la terre*, parce que le soleil est brillant et que la terre ne l'est pas; comme on ne peut dire que le roi d'Espagne est plus puissant en Espagne qu'à Lucques, parce qu'il a de la puissance en Espagne et n'en a point du tout à Lucques. La maxime *qui a le plus a le moins* est donc ici totalement inapplicable, puisque *le plus* et *le moins* sont la mesure relative des objets et qu'il n'existe pas de manière de mesurer quelque chose avec rien. On ne sait ce que veut dire la fin de cette maxime : *On usurperait plutôt toute la terre que la moindre vertu.* On n'usurpe point de vertus; toutes celles qu'on acquiert sont de bonne prise. S.

nuelle et par un langage purement ingénieux : s'ils cherchent à faire illusion sur quelque point principal, ce n'est qu'à force de sincérité et de vérités de détail : car le mensonge est faible par lui-même : il faut qu'il se cache avec soin; et s'il arrive qu'on persuade quelque chose par des discours captieux, ce n'est pas sans beaucoup de peine. On aurait grand tort d'en conclure que ce soit en cela que consiste l'éloquence. Jugeons au contraire par ce pouvoir des simples apparences de la vérité, combien la vérité elle-même est éloquente et supérieure à notre art.

CCLXXVII

Un menteur est un homme qui ne sait pas tromper; un flatteur, celui qui ne trompe ordinairement que les sots. Celui qui sait se servir avec adresse de la vérité, et qui en connaît l'éloquence, peut seul se piquer d'être habile.

CCLXXVIII

Est-il vrai que les qualités dominantes excluent les autres? Qui a plus d'imagination que Bossuet, Montaigne, Descartes, Pascal, tous grands philosophes? Qui a plus de jugement et de sagesse que Racine, Boileau, La Fontaine, Molière, tous poètes pleins de génie?

CCLXXIX

Descartes a pu se tromper dans quelques-uns de ses principes et ne se point tromper dans ses conséquences, sinon rarement. On aurait donc tort, ce me semble, de conclure de ses erreurs que l'imagination et l'invention ne s'accordent point avec la justesse. La grande vanité de ceux qui n'imaginent pas est de se

croire seuls judicieux. Ils ne font pas attention que les erreurs de Descartes, génie créateur, ont été celles de trois ou quatre mille philosophes, tous gens sans imagination. Les esprits subalternes n'ont point d'erreur en leur privé nom, parce qu'ils sont incapables d'inventer, même en se trompant; mais ils sont toujours entraînés sans le savoir par l'erreur d'autrui; et lorsqu'ils se trompent d'eux-mêmes, ce qui peut arriver souvent, c'est dans des détails et des conséquences. Mais leurs erreurs ne sont ni assez vraisemblables pour être contagieuses, ni assez importantes pour faire du bruit.

CCLXXX

Ceux qui sont nés éloquents parlent quelquefois avec tant de clarté et de brièveté des grandes choses que la plupart des hommes n'imaginent pas qu'ils en parlent avec profondeur. Les esprits pesants, les sophistes, ne reconnaissent pas la philosophie lorsque l'éloquence la rend populaire et qu'elle ose peindre le vrai avec des traits fiers et hardis. Ils traitent de superficielle et de frivole cette splendeur d'expression qui emporte avec elle la preuve des grandes pensées. Ils veulent des définitions, des discussions, des détails et des arguments. Si Locke eût rendu vivement en peu de pages les sages vérités de ses écrits, ils n'auraient pas osé le compter parmi les philosophes de son siècle.

CCLXXXI

C'est un malheur que les hommes ne puissent d'ordinaire posséder aucun talent sans avoir quelque envie d'abaisser les autres. S'ils ont la finesse, ils décrient la force; s'ils sont géomètres ou physiciens, ils écrivent

contre la poésie et l'éloquence : et les gens du monde, qui ne pensent pas que ceux qui ont excellé dans quelque genre jugent mal d'un autre talent, se laissent prévenir par leurs décisions. Ainsi, quand la métaphysique ou l'algèbre sont à la mode, ce sont des métaphysiciens ou des algébristes qui font la réputation des poètes et des musiciens, ou tout au contraire : l'esprit dominant assujettit les autres à son tribunal, et la plupart du temps à ses erreurs.

CCLXXXII

Qui peut se vanter de juger, ou d'inventer, ou d'entendre à toutes les heures du jour? Les hommes n'ont qu'une petite portion d'esprit, de goût, de talent, de vertu, de gaieté, de santé, de force, etc.; et ce peu qu'ils ont en partage, ils ne le possèdent point à leur volonté, ni dans le besoin, ni dans tous les âges.

CCLXXXIII

C'est une maxime inventée par l'envie et trop légèrement adoptée par les philosophes, *qu'il ne faut point louer les hommes avant leur mort.* Je dis au contraire que c'est pendant leur vie qu'il faut les louer, lorsqu'ils ont mérité de l'être. C'est pendant que la jalousie et la calomnie, animées contre leur vertu ou leurs talents, s'efforcent de les dégrader, qu'il faut oser leur rendre témoignage. Ce sont les critiques injustes qu'il faut craindre de hasarder, et non les louanges sincères.

CCLXXXIV

L'envie ne saurait se cacher. Elle accuse et juge sans

preuves; elle grossit les défauts; elle a des qualifications énormes pour les moindres fautes; son langage est rempli de fiel, d'exagération et d'injure. Elle s'acharne avec opiniâtreté et avec fureur contre le mérite éclatant. Elle est aveugle, emportée, insensée, brutale.

CCLXXXV

Il faut exciter dans les hommes les sentiments de leur prudence et de leur force, si on veut élever leur génie. Ceux qui, par leurs discours ou leurs écrits, ne s'attatachent qu'à relever les ridicules et les faiblesses de l'humanité, sans distinctions ni égards, éclairent bien moins la raison et les jugements du public qu'ils ne dépravent ses inclinations.

CCLXXXVI

Je n'admire point un sophiste qui réclame contre la gloire et contre l'esprit des grands hommes. En ouvrant mes yeux sur le faible des plus beaux génies, il m'apprend à l'apprécier lui-même ce qu'il peut valoir. Il est le premier que je raye du tableau des hommes illustres.

CCLXXXVII

Nous avons grand tort de penser que quelque défaut que ce soit puisse exclure toute vertu ou de regarder l'alliance du bien et du mal comme un monstre ou comme une énigme. C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

CCLXXXVIII

Les faux philosophes s'efforcent d'attirer l'attention

des hommes, en faisant remarquer dans notre esprit des contrariétés et des difficultés qu'ils forment eux-mêmes, comme d'autres amusent les enfants par des tours de cartes qui confondent leur jugement, quoique naturels et sans magie. Ceux qui nouent ainsi les choses, pour avoir le mérite de les dénouer, sont des charlatans de morale.

CCLXXXIX

Il n'y a point de contradictions dans la nature.

CCXC

Est-il contre la raison ou la justice de s'aimer soi-même? Et pourquoi voulons-nous que l'amour-propre[1] soit toujours un vice?

CCXCI

S'il y a un amour de nous-mêmes naturellement officieux et compatissant, et un autre amour-propre sans humanité, sans équité, sans bornes, sans raison, faut-il les confondre?

CCXCII

Quand il serait vrai que les hommes ne seraient vertueux que par la raison, que s'ensuivrait-il? Pourquoi, si on nous loue avec justice de nos sentiments, ne nous louerait-on pas encore de notre raison? Est-elle moins nôtre que la volonté?

1. *Pourquoi voulons-nous que l'amour-propre*, etc. *Amour-propre* employé encore pour *amour de soi*. S.

CCXCIII

On suppose que ceux qui servent la vertu par réflexion, la trahiraient pour le vice utile. Oui, si le vice pouvait être tel aux yeux d'un esprit raisonnable.

CCXCIV

Il y a des semences de bonté et de justice dans le cœur de l'homme, si l'intérêt propre y domine. J'ose dire que cela est non seulement selon la nature, mais aussi selon la justice, pourvu que personne ne souffre de cet amour-propre ou que la société y perde moins qu'elle n'y gagne.

CCXCV

Celui qui recherche la gloire par la vertu ne demande que ce qu'il mérite.

CCXCVI

J'ai toujours trouvé ridicule que les philosophes aient fait une vertu incompatible avec la nature de l'homme; et qu'après l'avoir ainsi feinte, ils aient prononcé froidement qu'il n'y avait aucune vertu. Qu'ils parlent du fantôme de leur imagination; ils peuvent à leur gré l'abandonner ou le détruire, puisqu'ils l'ont créé : mais la véritable vertu, celle qu'ils ne veulent pas nommer de ce nom, parce qu'elle n'est pas conforme à leurs définitions, celle qui est l'ouvrage de la nature, non le leur, et qui consiste principalement dans la bonté et la vigueur de l'âme, celle-ci n'est point dépendante de leur fantaisie et subsistera à jamais avec des caractères ineffaçables.

CCXCVII

Le corps a ses grâces, l'esprit ses talents. Le cœur n'aurait-il que des vices? et l'homme, capable de raison, serait-il incapable de vertu?

CCXCVIII

Nous sommes susceptibles d'amitié, de justice, d'humanité, de compassion et de raison. O mes amis! qu'est-ce donc que la vertu?

CCXCIX

Si l'illustre auteur des *Maximes* eût été tel qu'il a tâché de peindre tous les hommes, mériterait-il nos hommages et le culte idolâtre de ses prosélytes?

CCC

Ce qui fait que la plupart des livres de morale sont si insipides et que leurs auteurs ne sont pas sincères, c'est que, faibles échos les uns des autres, ils n'oseraient produire leurs propres maximes et leurs secrets sentiments. Ainsi, non seulement dans la morale, mais en quelque sujet que ce puisse être, presque tous les hommes passent leur vie à dire et à écrire ce qu'ils ne pensent point; et ceux qui conservent encore quelque amour de la vérité, excitent contre eux la colère et les préventions du public.

CCCI

Il n'y a guère d'esprits qui soient capables d'embrasser à la fois toutes les faces de chaque sujet : et

c'est là, à ce qu'il me semble, la source la plus ordinaire des erreurs des hommes. Pendant que la plus grande partie d'une nation languit dans la pauvreté, l'opprobre et le travail, l'autre, qui abonde en honneurs, en commodités, en plaisirs, ne se lasse pas d'admirer le pouvoir de la politique, qui fait fleurir les arts et le commerce et rend les États redoutables.

CCCII

Les plus grands ouvrages de l'esprit humain sont très assurément les moins parfaits. Les lois, qui sont la plus belle invention de la raison, n'ont pu assurer le repos des peuples sans diminuer leur liberté.

CCCIII

Quelle est quelquefois la faiblesse et l'inconséquence des hommes ! Nous nous étonnons de la grossièreté de nos pères, qui règne cependant encore dans le peuple, la plus nombreuse partie de la nation; et nous méprisons en même temps les belles-lettres et la culture de l'esprit, le seul avantage qui nous distingue du peuple et de nos ancêtres.

CCCIV

Le plaisir et l'ostentation l'emportent dans le cœur des grands sur l'intérêt. Nos passions se règlent ordinairement sur nos besoins.

CCCV

Le peuple et les grands n'ont ni les mêmes vertus ni les mêmes vices.

CCCVI

C'est à notre cœur à régler le rang de nos intérêts, et à notre raison de les conduire.

CCCVII

La médiocrité d'esprit et la paresse font plus de philosophes que la réflexion.

CCCVIII

Nul n'est ambitieux par raison, ni vicieux par défaut d'esprit.

CCCIX

Tous les hommes sont clairvoyants sur leurs intérêts; et il n'arrive guère qu'on les en détache par la ruse. On a admiré dans les négociations la supériorité de la maison d'Autriche, mais pendant l'énorme puissance de cette famille, non après. Les traités les mieux ménagés ne sont que la loi du plus fort.

CCCX

Le commerce est l'école de la tromperie.

CCCXI

A voir comme en usent les hommes, on serait porté quelquefois à penser que la vie humaine et les affaires du monde sont un jeu sérieux, où toutes les finesses sont permises pour usurper le bien d'autrui à nos périls et fortunes, et où l'heureux dépouille en tout honneur le plus malheureux ou le moins habile.

CCCXII

C'est un grand spectacle de considérer les hommes méditant en secret de s'entre-nuire et forcés néanmoins de s'entr'aider contre leur inclination ou leur dessein.

CCCXIII

Nous n'avons ni la force ni les occasions d'exécuter tout le bien et tout le mal que nous projetons.

CCCXIV

Nos actions ne sont ni si bonnes ni si vicieuses que nos volontés.

CCCXV

Dès que l'on peut faire du bien, on est à même de faire des dupes. Un seul homme en amuse alors une infinité d'autres, tous uniquement occupés de le tromper. Ainsi il en coûte peu aux gens en place pour surprendre leurs inférieurs; mais il est malaisé à des misérables d'imposer à qui que ce soit. Celui qui a besoin des autres les avertit de se défier de lui; un homme inutile a bien de la peine à leurrer personne.

CCCXVI

L'indifférence où nous sommes pour la vérité dans la morale vient de ce que nous sommes décidés à suivre nos passions, quoi qu'il en puisse être : et c'est ce qui fait que nous n'hésitons pas lorsqu'il faut agir, malgré l'incertitude de nos opinions. Peu m'importe, disent les hommes, de savoir où est la vérité, sachant où est le plaisir.

CCCXVII

Les hommes se défient moins de la coutume et de la tradition de leurs ancêtres que de leur raison[1].

CCCXVIII

La force ou la faiblesse de notre créance dépend plus de notre courage que de nos lumières. Tous ceux qui se moquent des augures n'ont pas toujours plus d'esprit que ceux qui y croient.

CCCXIX

Il est aisé de tromper les plus habiles en leur proposant des choses qui passent leur esprit et qui intéressent leur cœur.

CCCXX

Il n'y a rien que la crainte et l'espérance ne persuadent aux hommes.

CCCXXI

Qui s'étonnera des erreurs de l'antiquité s'il considère qu'encore aujourd'hui, dans le plus philosophe de tous les siècles, bien des gens de beaucoup d'esprit n'oseraient se trouver à une table de treize couverts[2].

CCCXXII

L'intrépidité d'un homme incrédule, mais mourant,

1. *Var.* Nous avons plus de foi à la coutume et à la tradition de nos pères qu'à notre raison.

2. *Var.* Quand je vois qu'un homme d'esprit, dans le plus éclairé de tous les siècles, n'ose se mettre à table si on est treize, il n'y a plus d'erreur, ni ancienne ni moderne, qui m'étonne.

ne peut le garantir de quelque trouble s'il raisonne ainsi : Je me suis trompé mille fois sur mes plus palpables intérêts et j'ai pu me tromper encore sur la religion. Or je n'ai plus le temps ni la force de l'approfondir et je meurs...

CCCXXIII

La foi est la consolation des misérables et la terreur des heureux.

CCCXXIV

La courte durée de la vie ne peut nous dissuader de ses plaisirs ni nous consoler de ses peines.

CCCXXV

Ceux qui combattent les préjugés du peuple croient n'être pas peuple. Un homme qui avait fait à Rome un argument contre les poulets sacrés se regardait peut-être comme un philosophe.

CCCXXVI

Lorsqu'on rapporte sans partialité les raisons des sectes opposées et qu'on ne s'attache à aucune, il semble qu'on s'élève en quelque sorte au-dessus de tous les partis. Demandez cependant à ces philosophes neutres qu'ils choisissent une opinion, ou qu'ils établissent d'eux-mêmes quelque chose; vous verrez qu'ils n'y sont pas moins embarrassés que tous les autres. Le monde est peuplé d'esprits froids qui, n'étant pas capables par eux-mêmes d'inventer, s'en consolent en rejetant toutes les inventions d'autrui et qui, méprisant au dehors beaucoup de choses, croient se faire estimer.

CCCXXVII

Qui sont ceux qui prétendent que le monde est devenu vicieux? je les crois sans peine. L'ambition, la gloire, l'amour, en un mot toutes les passions des premiers âges ne font plus les mêmes désordres et le même bruit. Ce n'est pas peut-être que ces passions soient aujourd'hui moins vives qu'autrefois; c'est parce qu'on les désavoue et qu'on les combat. Je dis donc que le monde est comme un vieillard qui conserve tous les désirs de la jeunesse, mais qui en est honteux et s'en cache, soit parce qu'il est détrompé du mérite de beaucoup de choses, soit parce qu'il veut le paraître.

CCCXXVIII

Les hommes dissimulent par faiblesse, et par la crainte d'être méprisés, leurs plus chères, leurs plus constantes et quelquefois leurs plus vertueuses inclinations.

CCCXXIX

L'art de plaire est l'art de tromper.

CCCXXX

Nous sommes trop inattentifs ou trop occupés de nous-mêmes pour nous approfondir les uns les autres. Quiconque a vu des masques dans un bal danser amicalement ensemble et se tenir par la main sans se connaître, pour se quitter le moment d'après et ne plus se voir ni se regretter, peut se faire une idée du monde.

De l'art et du goût d'écrire[1].

CCCXXXI

Les premiers écrivains travaillaient sans modèle et n'empruntaient rien que d'eux-mêmes, ce qui fait qu'ils sont inégaux et mêlés de mille endroits faibles, avec un génie tout divin. Ceux qui ont réussi après eux ont puisé dans leurs inventions, et par là sont plus soutenus; nul ne trouve tout dans son propre fonds.

CCCXXXII

Qui saura penser de lui-même et former de nobles idées, qu'il prenne, s'il peut, la manière et le tour élevé[2] des maîtres. Toutes les richesses de l'expression appartiennent de droit à ceux qui savent les mettre à leur place.

CCCXXXIII

Il ne faut pas craindre non plus de redire une vérité ancienne lorsqu'on peut la rendre plus sensible par un meilleur tour, ou la joindre à une autre vérité qui l'éclaircisse, et former un corps de raison[3]. C'est le propre des inventeurs de saisir le rapport des choses et de savoir les rassembler; et les découvertes anciennes sont moins à leurs premiers auteurs qu'à ceux qui les rendent utiles.

1. *Goût* signifie ic penchant, inclination qu'on éprouve pour une chose; mais il ne peut s'employer en parlant d'une action. On peut dire *avoir le goût de la peinture* mais non pas *le goût de peindre*. Ainsi *le goût d'écrire* est une incorrection. S.

2. *Le tour élevé;* métaphore qui peut paraître incohérente. S.

3. *Former un corps de raison*. Il faut *de raisons*. S.

CCCXXXIV

On fait un ridicule à un homme du monde du talent et du goût d'écrire[1]. Je demande aux gens raisonnables : Que font ceux qui n'écrivent pas?

CCCXXXV

On ne peut avoir l'âme grande ou l'esprit un peu pénétrant sans quelque passion pour les lettres. Les arts sont consacrés à peindre les traits de la nature, les sciences, à la vérité. Les arts ou les sciences embrassent tout ce qu'il y a, dans les objets de la pensée, de noble ou d'utile : de sorte qu'il ne reste à ceux qui les rejettent que ce qui est indigne d'être peint ou enseigné.

CCCXXXVI

Voulez-vous démêler, rassembler vos idées, les mettre sous un même point de vue et les réduire en principes? jetez-les d'abord sur le papier. Quand vous n'auriez rien à gagner par cet usage du côté de la réflexion, ce qui est faux manifestement, que n'acquerriez-vous pas du côté de l'expression? Laissez dire à ceux[2] qui regardent cette étude comme au-dessous d'eux. Qui peut croire avoir plus d'esprit, un génie plus grand et plus noble que le cardinal de Richelieu, qui a été chargé de plus d'affaires et de plus importantes? Cependant, nous avons des *Controverses* de ce grand ministre et un *Testament politique :* on sait même qu'il n'a pas dédaigné la poésie. Un esprit si ambitieux ne pouvait mépriser la gloire la plus

1. *Du goût d'écrire.* On a déjà observé que cette expression était indirecte. S.
2. *Laissez dire à ceux.* Il faut, ce semble, *laissez dire ceux.* B.

empruntée et la plus à nous qu'on connaisse. Il n'est pas besoin de citer, après un si grand nom, d'autres exemples : le duc de La Rochefoucauld, l'homme de son siècle le plus poli et le plus capable d'intrigues, auteur du livre des *Maximes*; le fameux cardinal de Retz, le cardinal d'Ossat[1], le chevalier Guillaume Temple[2], et une infinité d'autres qui sont aussi connus par leurs écrits que par leurs actions immortelles. Si nous ne sommes pas à même d'exécuter de si grandes choses que ces hommes illustres, qu'il paraisse du moins par l'expression de nos pensées, et par ce qui dépend de nous, que nous n'étions pas incapables de les concevoir.

Sur la vérité et l'éloquence.

CCCXXXVII

Deux études sont importantes : l'éloquence et la vérité; la vérité pour donner un fondement solide à l'éloquence et bien disposer notre vie; l'éloquence, pour diriger la conduite des autres hommes et défendre la vérité.

CCCXXXVIII

La plupart des grandes affaires se traitent par écrit; il ne suffit donc pas de savoir parler : tous les intérêts subalternes, les engagements, les plaisirs, les devoirs de la vie civile, demandent qu'on sache parler; c'est donc peu de savoir écrire. Nous aurions

1. Arnaud, cardinal d'Ossat, auteur de lettres regardées comme des chefs-d'œuvre de politique, mourut à Rome le 13 mars 1604. B.

2. Guillaume Temple, célèbre négociateur anglais, auteur d'un grand nombre d'ouvrages historiques, mourut dans le comté de Sussex, en février 1698. B.

besoin tous les jours d'unir l'une et l'autre éloquence : mais nulle ne peut s'acquérir, si d'abord on ne sait penser; et on ne sait guère penser si l'on n'a des principes fixes et puisés dans la vérité. Tout confirme notre maxime : l'étude du vrai la première, l'éloquence après.

Pensées diverses.

CCCXXXIX

C'est un mauvais parti pour une femme que d'être coquette. Il est rare que celles de ce caractère allument de grandes passions; et ce n'est pas à cause qu'elles sont légères, comme on croit communément, mais parce que personne ne veut être dupe. La vertu nous fait mépriser la fausseté et l'amour-propre nous la fait haïr.

CCCXL

Est-ce force dans les hommes d'avoir des passions ou insuffisance et faiblesse? Est-ce grandeur d'être exempt de passions, ou médiocrité de génie? Ou tout est-il mêlé de faiblesse et de force, de grandeur et de petitesse?

CCCXLI

Qui est plus nécessaire au maintien d'une société d'hommes faibles, et que leur faiblesse a unis, la douceur ou l'austérité? Il faut employer l'une et l'autre. Que la loi soit sévère et les hommes indulgents.

CCCXLII

La sévérité dans les lois est humanité pour les peuples; dans les hommes, elle est la marque d'un

génie étroit et cruel. Il n'y a que la nécessité qui puisse la rendre innocente.

CCCXLIII

Le projet de rapprocher les conditions a toujours été un beau songe : la loi ne saurait égaler[1] les hommes malgré la nature[2].

CCCXLIV

S'il n'y avait de domination légitime que celle qui s'exerce avec justice, nous ne devrions rien aux mauvais rois.

CCCXLV

Comptez rarement sur l'estime et sur la confiance d'un homme qui entre dans tous vos intérêts, s'il ne vous parle aussitôt des siens.

CCCXLVI

Nous haïssons les dévots qui font profession de mépriser tout ce dont nous nous piquons et se piquent souvent eux-mêmes de choses encore plus méprisables.

1. *La loi ne saurait égaler les hommes*, pour *les rendre égaux*. Il faut *égaliser*. S.

2. Suivant l'article III des Droits de l'Homme, dans la Constitution française de 1795, *l'égalité consiste en ce que la loi est la même pour tous : soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse, elle n'admet aucune distinction de naissance, aucune hérédité de pouvoirs;* mais l'article V dit *que la propriété est le droit de jouir et de disposer de ses biens, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.* Ces deux droits ne sont pas toujours faciles à concilier et l'homme né sans propriété et sans industrie se croira difficilement l'égal du riche héritier et de l'homme industrieux, même aux yeux de la loi, puisqu'elle est chargée de protéger la propriété et l'industrie (*Note de M. de Fortia.*)

CCCXLVII

C'est par la conviction manifeste de notre incapacité[1] que le hasard dispose si universellement et si absolument de tout. Il n'y a rien de plus rare dans le monde que les grands talents et que le mérite des emplois : la fortune est plus partiale qu'elle n'est injuste.

CCCXLVIII

Le mystère dont on enveloppe ses desseins marque quelquefois plus de faiblesse que d'indiscrétion et souvent nous fait plus de tort.

CCCXLIX

Ceux qui font des métiers infâmes, comme les voleurs, les femmes perdues, s'honorent de leurs crimes et regardent les honnêtes gens comme des dupes. La plupart des hommes, dans le fond du cœur, méprisent la vertu, peu la gloire.

CCCL

La Fontaine était persuadé[2], comme il le dit, que

1. *C'est par la conviction manifeste de notre incapacité que le hasard dispose*, etc. Cette pensée est obscure; l'auteur veut dire, je crois, que c'est la conviction *que nous avons* de notre incapacité qui nous fait abandonner tant de choses au hasard. *Il n'y a rien de plus rare dans le monde*, dit-il ensuite, *que les grands talents et que le mérite des emplois;* le mérite des emplois est une ellipse forcée. L'auteur ajoute : *la fortune est plus partiale qu'elle n'est injuste*, c'est-à-dire qu'entre des concurrents sans moyens elle n'est pas *injuste* en refusant un emploi à tel qui ne le mérite pas, mais *partiale* en l'accordant à tel autre qui ne le mérite pas davantage. S.

2. *La Fontaine était persuadé*, etc. On ne voit pas quelle est la liaison des deux parties de cette maxime : ce qui la rend très obscure. En disant que jamais de véritablement grands hommes ne se sont amusés à tourner des fables veut-il

l'apologue était un art divin. Jamais peut-être de véritablement grands hommes ne se sont amusés à tourner des fables.

CCCLI

Une mauvaise préface allonge considérablement un mauvais livre; mais ce qui est bien pensé est bien pensé, et ce qui est bien écrit est bien écrit.

CCCLII

Ce sont les ouvrages médiocres qu'il faut abréger. Je n'ai jamais vu de préface ennuyeuse à la tête d'un bon livre.

CCCLIII

Toute hauteur[1] affectée est puérile; si elle se fonde sur des titres supposés, elle est ridicule; et si ces titres sont frivoles, elle est basse : le caractère de la vraie hauteur est d'être toujours à sa place.

CCCLIV

Nous n'attendons pas d'un malade qu'il ait l'enjouement de la santé et la même force de corps; s'il conserve même sa raison jusqu'à la fin, nous nous en étonnons; et s'il fait paraître quelque fermeté, nous

dire que c'est un art d'*instinct*, d'*inspiration?* Mais cela pourrait se dire de beaucoup d'autres genres de talents poétiques. Faut-il le prendre dans un sens défavorable? On a peine à le concevoir, d'après les éloges qu'il donne à La Fontaine dans ses *Fragments sur les poètes*. On voit plus vivement encore, dans ses *Lettres à Voltaire*, l'admiration que lui inspirait le talent de La Fontaine, qu'il a même défendu contre Voltaire. Au reste, cette maxime est du nombre de celles qu'il avait retranchées dans la seconde édition; et il voulait probablement la supprimer ou l'éclaircir. S.

1. *Toute hauteur*, etc. Je crois qu'*orgueil* est ici le mot propre. *Hauteur*, pris à l'absolu, ne peut s'entendre dans un sens favorable. S.

disons qu'il y a de l'affectation dans cette mort : tant cela est rare et difficile. Cependant, s'il arrive qu'un autre homme démente en mourant, ou la fermeté, ou les principes qu'il a professés pendant sa vie; si dans l'état du monde le plus faible, il donne quelque marque de faiblesse... ô aveugle malice de l'esprit humain. Il n'y a pas de contradictions si manifestes que l'envie n'assemble pour nuire.

CCCLV

On n'est pas appelé à la conduite des grandes affaires, ni aux sciences, ni aux beaux-arts, ni à la vertu, quand on n'aime pas ces choses pour elles-mêmes, indépendamment de la considération qu'elles attirent. On les cultiverait donc inutilement dans ces dispositions : ni l'esprit ni la vanité ne peuvent donner le génie.

CCCLVI

Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard.

CCCLVII

Il n'est pas libre à un homme qui vit dans le monde de n'être pas galant.

CCCLVIII

Quels que soient ordinairement les avantages de la jeunesse, un jeune homme n'est pas bien venu auprès des femmes jusqu'à ce qu'elles en aient fait un fat.

CCCLIX

Il est plaisant qu'on ait fait une loi de la pudeur

aux femmes, qui n'estiment dans les hommes que l'effronterie.

CCCLX

On ne loue point une femme ni un auteur médiocre comme eux-mêmes se louent.

CCCLXI

Une femme qui croit se bien mettre ne soupçonne pas, dit un auteur, que son ajustement deviendra un jour aussi ridicule que la coiffure de Catherine de Médicis. Toutes les modes dont nous sommes prévenus vieilliront peut-être avant nous, et même le *bon ton*.

CCCLXII

Il y a peu de choses que nous sachions bien.

CCCLXIII

Si on n'écrit point parce qu'on pense, il est inutile de penser pour écrire.

CCCLXIV

Tout ce qu'on n'a pensé que pour les autres est ordinairement peu naturel.

CCCLXV

La clarté est la bonne foi des philosophes.

CCCLXVI

La netteté est le vernis des maîtres.

CCCLXVII

La netteté épargne les longueurs, et sert de preuves aux idées[1].

CCCLXVIII

La marque d'une expression propre est que, même dans les équivoques, on ne puisse lui donner qu'un sens.

CCCLXIX

Il semble que la raison, qui se communique aisément et se perfectionne quelquefois, devrait perdre d'autant plus vite tout son lustre et le mérite de la nouveauté : cependant les ouvrages des grands hommes, copiés avec tant de soin par d'autres mains, conservent, malgré le temps, un caractère toujours original : car il n'appartient pas aux autres hommes de concevoir et d'exprimer aussi parfaitement les choses qu'ils savent le mieux. C'est cette manière de concevoir, si vive et si parfaite, qui distingue dans tous les genres le génie et qui fait que les idées les plus simples et les plus connues ne peuvent vieillir.

CCCLXX

Les grands philosophes sont les génies de la raison.

CCCLXXI

Pour savoir si une pensée est nouvelle il n'y a qu'à l'exprimer bien simplement.

1. *Sert de preuves*, etc. Il faut *de preuve*. M.

CCCLXXII

Il y a peu de pensées synonymes, mais beaucoup d'approchantes.

CCCLXXIII

Lorsqu'un bon esprit ne voit pas qu'une pensée puisse être utile, il y a grande apparence qu'elle est fausse.

CCCLXXIV

Nous recevons de grandes louanges avant d'en mériter de raisonnables.

CCCLXXV

Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire.

CCCLXXVI

Les réputations mal acquises se changent en mépris.

CCCLXXVII

L'espérance est le plus utile ou le plus pernicieux des biens.

CCCLXXVIII

L'adversité fait beaucoup de coupables et d'imprudents.

CCCLXXIX

La raison est presque impuissante pour les faibles.

CCCLXXX

Le courage est la lumière de l'adversité.

CCCLXXXI

L'erreur est la nuit des esprits et le piège de l'innocence.

CCCLXXXII

Les demi-philosophes ne louent l'erreur que pour faire les honneurs de la vérité.

CCCLXXXIII

C'est être bien impertinent de vouloir faire croire qu'on n'a pas assez d'erreurs pour être heureux.

CCCLXXXIV

Celui qui souhaiterait sérieusement des illusions aurait au delà de ses vœux.

CCCLXXXV

Les corps politiques ont leurs défauts inévitables comme les divers âges de la vie humaine. Qui peut garantir la vieillesse des infirmités, hors la mort?

CCCLXXXVI

La sagesse est le tyran des faibles.

CCCLXXXVII

Les regards affables ornent le visage des rois.

CCCLXXXVIII

La licence étend toutes les vertus et tous les vices.

CCCLXXXIX

La paix rend les peuples plus heureux et les hommes plus faibles.

CCCXC

Le premier soupir de l'enfance est pour la liberté.

CCCXCI

La liberté est incompatible avec la faiblesse.

CCCXCII

L'indolence est le sommeil des esprits.

CCCXCIII

Les passions plus vives sont celles dont l'objet est plus prochain[1], comme dans le jeu et l'amour, etc.

CCCXCIV

Lorsque la beauté règne sur les yeux, il est probable qu'elle règne encore ailleurs.

CCCXCV

Tous les sujets de la beauté ne connaissent pas leur souveraine.

CCCXCVI

Si les faiblesses de l'amour sont pardonnables, c'est principalement aux femmes qui règnent par lui.

1. Il faut *les plus vives* et *le plus prochain*.

CCCXCVII

Notre intempérance loue les plaisirs.

CCCXCVIII

La constance est la chimère de l'amour.

CCCXCIX

Des hommes simples et vertueux mêlent de la délicatesse et de la probité jusque dans leurs plaisirs.

CCCC

Ceux qui ne sont plus en état de plaire aux femmes s'en corrigent.

CCCCI

Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme.

CCCCII

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt.

CCCCIII

Rien n'est si utile que la réputation et rien ne donne la réputation si sûrement que le mérite.

CCCCIV

La gloire est la preuve de la vertu.

CCCCV

La trop grande économie fait plus de dupes que la profusion.

CCCCVI

La profusion avilit ceux qu'elle n'illustre pas.

CCCCVII

Si un homme obéré et sans enfants se fait quelques rentes viagères et jouit par cette conduite des commodités de la vie, nous disons que c'est un fou qui a mangé son bien.

CCCCVIII

Les sots admirent qu'un homme de talent ne soit pas une bête sur ses intérêts.

CCCCIX

La libéralité et l'amour des lettres ne ruinent personne; mais les esclaves de la fortune trouvent toujours la vertu trop achetée.

CCCCX

On fait bon marché d'une médaille lorsqu'on n'est pas curieux d'antiquités : ainsi ceux qui n'ont pas de sentiments pour le mérite ne tiennent presque pas de compte des plus grands talents.

CCCCXI

Le grand avantage des talents paraît en ce que la fortune sans mérite est presque inutile.

CCCCXII

On tente d'ordinaire sa fortune[1] par des talents qu'on n'a pas.

CCCCXIII

Il vaut mieux déroger à sa qualité qu'à son génie. Ce serait être fou de conserver un état médiocre au prix d'une grande fortune et de la gloire.

CCCCXIV

Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit[2].

CCCCXV

J'ai cherché s'il n'y avait point de moyen de faire sa fortune sans mérite et je n'en ai trouvé aucun.

CCCCXVI

Moins on veut mériter sa fortune, plus il faut se donner de peine pour la faire.

CCCCXVII

Les beaux esprits ont une place dans la bonne compagnie, mais la dernière.

1. *On tente d'ordinaire sa fortune.* Il faut dire *tenter fortune* ou *tenter de faire sa fortune.* M.

2. *Il n'y a pas de vice qui ne soit nuisible, dénué d'esprit.* Ce n'est pas le vice qui est dénué d'esprit, mais celui qui l'a et à qui il est nuisible. Cette tournure paraît vicieuse. Vauvenargues a dit ailleurs que le vice ne pouvait jamais paraître utile à un esprit bien organisé. S.

CCCCXVIII

Les sots usent des gens d'esprit comme les petits hommes portent de grands talons.

CCCCXIX

Il y a des hommes dont il vaut mieux se taire que de les louer selon leur mérite[1].

CCCCXX

Il ne faut pas tenter de contenter les envieux.

CCCCXXI

L'avarice ne s'assouvit pas par les richesses, ni l'intempérance par la volupté, ni la paresse par l'oisiveté, ni l'ambition par la fortune; mais si la vertu même et si la gloire ne nous rendent heureux, ce que l'on appelle bonheur vaut-il nos regrets[2]?

CCCCXXII

Il y a plus de faiblesse que de raison à être humilié de ce qui nous manque, et c'est la source de toute faiblesse.

1. *Il y a des hommes dont il vaut mieux se taire que de les louer selon leur mérite.* C'est-à-dire, je crois, qu'il y a des gens dont le mérite est dans un genre si frivole et si misérable, que les louer selon leur mérite serait les rendre ridicules. S.

2. On trouva dans le cabinet d'Abdérame Abdalrahman ou Abdourahman III calife de Cordoue, après sa mort, arrivée le 17 octobre 961 de l'ère chrétienne suivant l'*Art de vérifier les dates*, un écrit de sa main ainsi conçu :

« J'ai régné plus de cinquante ans, et le règne a été paisible ou victorieux, j'étais chéri de mes sujets, redouté de mes ennemis, et respecté par mes alliés. La richesse et les honneurs, la puissance et le plaisir accouraient à ma voix;

CCCCXXIII

Le mépris de notre nature est une erreur de notre raison.

CCCCXXIV

Un peu de café après le repas fait qu'on s'estime. Il ne faut aussi quelquefois qu'une petite plaisanterie pour abattre une grande présomption.

CCCCXXV

On oblige les jeunes gens à user de leurs biens comme s'il était sûr qu'ils dussent vieillir.

CCCCXXVI

A mesure que l'âge multiplie les besoins de la nature, il réserve ceux de l'imagination[1].

CCCCXXVII

Tout le monde empiète sur un malade, prêtres, médecins, domestiques, étrangers, amis; et il n'y a pas jusqu'à sa garde qui ne se croie en droit de le gouverner.

CCCCXXVIII

Quand on devient vieux il faut se parer.

« et il semble que rien n'a dû manquer à mon bonheur. Dans cette situation « heureuse en apparence, j'ai compté avec soin les journées de véritable bonheur « qui ont été mon partage : elle se montent à *quatorze*... Mortel, qui que tu sois, « ne compte pas sur le bonheur de ce monde. » (*Note de M. de Fortia.*)

1. *Il réserve ceux de l'imagination. Réserve* n'est pas, je crois, le mot propre. Il faut *diminue*. S.

CCCCXXIX

L'avarice annonce le déclin de l'âge et la fuite précipitée des plaisirs.

CCCCXXX

L'avarice est la dernière et la plus absolue de nos passions.

CCCCXXXI

Personne ne peut mieux prétendre aux grandes places que ceux qui en ont les talents.

CCCCXXXII

Les plus grands ministres ont été ceux que la fortune avait placés plus loin du ministère.

CCCCXXXIII

La science des projets consiste à prévenir les difficultés de l'exécution.

CCCCXXXIV

La timidité dans l'exécution fait échouer les entreprises téméraires.

CCCCXXXV

Le plus grand de tous les projets est celui de prendre un parti.

CCCCXXXVI

On promet beaucoup pour se dispenser de donner peu.

CCCCXXXVII

L'intérêt et la paresse anéantissent les promesses quelquefois sincères de la vanité.

CCCCXXXVIII

Il ne faut pas trop craindre d'être dupe.

CCCCXXXIX

La patience obtient quelquefois des hommes ce qu'ils n'ont jamais eu l'intention d'accorder. L'occasion peut même obliger les plus trompeurs à effectuer de fausses promesses.

CCCCXL

Les dons intéressés sont importuns.

CCCCXLI

S'il était possible de donner sans perdre il se trouverait encore des hommes inaccessibles.

CCCCXLII

L'impie endurci dit à Dieu : Pourquoi as-tu fait des misérables[1]?

CCCCXLIII

Les avares ne se piquent pas ordinairement de beaucoup de choses.

1. C'est demander à Dieu pourquoi il a fait des hommes; car s'il y avait seulement deux êtres parfaitement heureux, il y aurait deux dieux, ce qui impliquerait contradiction. Puisqu'il existe des êtres qui ne sont pas des dieux, il doit exister des malheureux. (*Note de M. de Fortia.*)

CCCCXLIV

La folie de ceux qui vont à leurs fins est de se croire habiles.

CCCCXLV

La raillerie est l'épreuve de l'amour-propre.

CCCCXLVI

La gaieté est la mère des saillies.

CCCCXLVII

Les sentences sont les saillies des philosophes.

CCCCXLVIII

Les hommes pensants sont opiniâtres.

CCCCXLIX

Nos idées sont plus imparfaites que la langue.

CCCCL

La langue et l'esprit ont leurs bornes. La vérité est inépuisable.

CCCCLI

La nature a donné aux hommes des talents divers. Les uns naissent pour inventer et les autres pour embellir; mais le doreur attire plus de regards que l'architecte.

CCCCLII

Un peu de bon sens ferait évanouir beaucoup d'esprit.

CCCCLIII

Le caractère du faux esprit est de ne paraître qu'aux dépens de la raison.

CCCCLIV

On est d'autant moins raisonnable sans justesse qu'on a plus d'esprit[1].

CCCCLV

L'esprit a besoin d'être occupé; et c'est une raison de parler beaucoup que de penser peu.

CCCCLVI

Quand on ne sait pas s'entretenir et s'amuser soi-même on veut entretenir et amuser les autres.

CCCCLVII

Vous trouverez fort peu de paresseux que l'oisiveté n'incommode; et si vous entrez dans un café, vous verrez qu'on y joue aux dames.

CCCCLVIII

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

CCCCLIX

La raison ne doit pas régler, mais suppléer la vertu.

1. C'est-à-dire que, lorsqu'on n'a point de jugement, plus on a d'esprit et plus on déraisonne.

CCCCLX

Nous jugeons de la vie d'une manière trop désintéressée quand nous sommes forcés de la quitter.

CCCCLXI

Socrate savait moins que Bayle[1] : il y a peu de sciences utiles.

CCCCLXII

Aidons-nous des mauvais motifs pour nous fortifier dans les bons desseins.

CCCCLXIII

Les conseils faciles à pratiquer sont les plus utiles.

CCCCLXIV

Conseiller, c'est donner aux hommes des motifs d'agir qu'ils ignorent.

CCCCLXV

C'est être injuste d'exiger des autres qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne veulent pas faire pour eux-mêmes.

1. L'auteur veut dire que Socrate était plus sage, et Bayle plus savant. La vie de ces deux hommes a été si différente qu'elle ne peut guère être mise en opposition et il fallait un fait plus évident pour prouver *qu'il y a peu de sciences utiles.* Sans doute celui qui n'est que savant et qui reste enfermé dans son cabinet sans instruire ses semblables par un ouvrage utile, ne vaut pas l'homme vertueux qui a lu peu de livres, mais qui a consacré sa vie à faire du bien à ses semblables. Si cette vérité est celle que l'auteur a voulu prouver par cette maxime, elle n'avait besoin que d'être énoncée, mais il semble que Vauvenargues avait une sorte d'animosité contre Bayle. (*Note de Fortia.*)

CCCCLXVI

Nous nous défions de la conduite des meilleurs esprits et nous ne nous défions pas de nos conseils.

CCCCLXVII

L'âge peut-il donner le droit de gouverner la raison?

CCCCLXVIII

Nous croyons avoir droit de rendre un homme heureux à ses dépens, et nous ne voulons pas qu'il l'ait lui-même.

CCCCLXIX

Si un homme est souvent malade, et qu'ayant mangé une cerise il soit enrhumé le lendemain, on ne manque pas de lui dire, pour le consoler, que c'est sa faute.

CCCCLXX

Il y a plus de sévérité que de justice.

CCCCLXXI

La libéralité de l'indigent est nommée prodigalité.

CCCLXXII

Il faudrait qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seraient pas sans nos malheurs[1].

1. *Il faudrait qu'on nous pardonnât au moins les fautes qui n'en seraient pas sans nos malheurs. Les fautes qui n'en seraient pas* est incorrect. Il faut *les fautes qui ne seraient pas des fautes.* M.

CCCCLXXIII

On n'est pas toujours si injuste envers ses ennemis qu'envers ses proches.

CCCCLXXIV

On peut penser assez de mal d'un homme et être tout à fait de ses amis; car nous ne sommes pas si délicats que nous ne puissions aimer que la perfection, et il y a bien des vices qui nous plaisent, même dans autrui.

CCCCLXXV

La haine des faibles n'est pas si dangereuse que leur amitié.

CCCCLXXVI

En amitié, en mariage, en amour, en tel autre commerce que ce soit, nous voulons gagner; et comme le commerce des amis, des amants, des parents, des frères, etc., est plus étendu que tout autre, il ne faut pas être surpris d'y trouver plus d'ingratitude et d'injustice.

CCCCLXXVII

La haine n'est pas moins volage que l'amitié.

CCCCLXXVIII

La pitié est moins tendre que l'amour.

CCCCLXXIX

Les choses que l'on sait le mieux sont celles qu'on n'a pas apprises.

CCCCLXXX

Au défaut des choses extraordinaires, nous aimons qu'on nous propose à croire celles qui en ont l'air.

CCCCLXXXI

L'esprit développe les simplicités du sentiment pour s'en attribuer l'honneur.

CCCCLXXXII

On tourne une pensée comme un habit pour s'en servir plusieurs fois.

CCCCLXXXIII

Nous sommes flattés qu'on nous propose comme un mystère ce que nous avons pensé naturellement.

CCCCLXXXIV

Ce qui fait qu'on goûte médiocrement les philosophes est qu'ils ne nous parlent pas assez des choses que nous savons.

CCCCLXXXV

La paresse et la crainte de se compromettre ont introduit l'honnêteté dans la dispute.

CCCCLXXXVI

Les grandes places dispensent quelquefois des moindres talents.

CCCCLXXXVII

Quelque mérite qu'il puisse y avoir à négliger les grandes places, il y en a peut-être encore plus à les bien remplir.

CCCCLXXXVIII

Si les grandes pensées nous trompent, elles nous amusent.

CCCCLXXXIX

Il n'y a point de faiseur de stances qui ne se préfère à Bossuet, simple auteur de prose; et dans l'ordre de la nature, nul ne doit penser aussi peu juste qu'un génie manqué.

CCCCXC

Un versificateur ne connaît point de juge compétent de ses écrits; si on ne fait pas de vers, on ne s'y connaît pas; si on en fait, on est son rival.

CCCCXCI

Le même croit parler la langue des dieux lorsqu'il ne parle pas celle des hommes. C'est comme un mauvais comédien qui ne peut déclamer comme l'on parle.

CCCCXCII

Un autre défaut de la mauvaise poésie est d'allonger la prose, comme le caractère de la bonne est de l'abréger.

CCCCXCIII

Il n'y a personne qui ne pense d'un ouvrage en prose : Si je me donnais la peine, je le ferais mieux. Je

dirais à beaucoup de gens. : Faites une seule réflexion digne d'être écrite.

CCCCXCIV

Tout ce que nous prenons dans la morale pour défaut n'est pas tel.

CCCCXCV

Nous remarquons peu de vices pour admettre peu de vertus.

CCCCXCVI

L'esprit est borné jusque dans l'erreur, qu'on dit son domaine.

CCCCXCVII

L'intérêt d'une seule passion, souvent malheureuse, tient quelquefois toutes les autres en captivité; et la raison porte ses chaînes sans pouvoir les rompre.

CCCCXCVIII

Il y a des faiblesses, si l'on ose dire, inséparables de notre nature.

CCCCXCIX

Si on aime la vie, on craint la mort[1].

D

La gloire et la stupidité cachent la mort sans triompher d'elle[2].

1. Cela paraît hors de doute. Cependant, on rencontre souvent telle ou telle personne qui aime peu la vie et qui craint infiniment la mort. F.

2. *La gloire et la stupidité cachent la mort sans triompher d'elle.* Il faut, je crois, *l'amour de la gloire. Sans triompher d'elle,* c'est-à-dire, je pense sans la faire mépriser. S.

DI

Le terme du courage est l'intrépidité dans le péril[1].

DII

La noblesse est un monument de la vertu, immortelle comme la gloire.

DIII

Lorsque nous appelons les réflexions, elles nous fuient; et quand nous voulons les chasser, elles nous obsèdent et tiennent malgré nous nos yeux ouverts pendant la nuit.

DIV

Trop de dissipation et trop d'étude épuisent également l'esprit et les laissent à sec; les traits hardis en tout genre ne s'offrent pas à un esprit tendu et fatigué.

DV

Comme il y a des âmes volages que toutes les passions dominent tour à tour, on voit des esprits vifs et sans assiette que toutes les opinions entraînent successivement, ou qui se partagent entre les contraires, sans oser décider.

DVI

Les héros de Corneille étalent des maximes fastueuses et parlent magnifiquement d'eux-mêmes et cette enflure de leurs discours passe pour vertu parmi ceux qui n'ont point de règle dans le cœur pour distinguer la grandeur d'âme de l'ostentation[2].

1. *Le terme du courage*, etc. Il semble qu'il faut dire *le dernier terme*. M.
2. L'auteur a développé cette idée dans ses réflexions sur Corneille. B.

DVII

L'esprit ne fait pas connaître la vertu.

DVIII

Il n'y a point d'homme qui ait assez d'esprit pour n'être jamais ennuyeux.

DIX

La plus charmante conversation lasse l'oreille d'un homme occupé de quelque passion.

DX

Les passions nous séparent quelquefois de la société et nous rendent tout l'esprit qui est au monde aussi inutile que nous le devenons nous-mêmes aux plaisirs d'autrui.

DXI

Le monde est rempli de ces hommes qui imposent aux autres par leur réputation ou leur fortune; s'ils se laissent trop approcher, on passe tout à coup à leur égard de la curiosité jusqu'au mépris, comme on guérit quelquefois en un moment d'une femme qu'on a recherchée avec ardeur.

DXII

On est encore bien éloigné de plaire lorsqu'on n'a que de l'esprit.

DXIII

L'esprit ne nous garantit pas des sottises de notre humeur.

DXIV

Le désespoir est la plus grande de nos erreurs[1].

DXV

La nécessité de mourir est la plus amère de nos afflictions.

DXVI

Si la vie n'avait point de fin, qui désespérerait de sa fortune? La mort comble l'adversité.

DXVII

Combien les meilleurs conseils sont-ils peu utiles, si nos propres expériences nous instruisent si rarement !

DXVIII

Les conseils qu'on croit les plus sages sont les moins proportionnés à notre état.

DXIX

Nous avons des règles pour le théâtre qui passent peut-être les forces de l'esprit humain.

DXX

Lorsqu'une pièce est faite pour être jouée, il est injuste de n'en juger que par la lecture.

DXXI

Le but des poètes tragiques est d'émouvoir. C'est

1. C'est-à-dire, en d'autres termes, qu'il n'y a point de mal sans remèdes et que le suicide est un acte de folie. F.

faire trop d'honneur à l'esprit humain de croire que des ouvrages irréguliers ne peuvent produire cet effet. Il n'est pas besoin de tant d'art pour tirer les meilleurs esprits de leur assiette et leur cacher de grands défauts dans un ouvrage qui peint les passions. Il ne faut pas supposer dans le sentiment une délicatesse que nous n'avons que par réflexion, ni imposer aux auteurs une perfection qu'ils ne puissent atteindre; notre goût se contente à moins. Pourvu qu'il n'y ait pas plus d'irrégularités dans un ouvrage que dans nos propres conceptions, rien n'empêche qu'il ne puisse plaire, s'il est bon d'ailleurs. N'avons-nous pas des tragédies monstrueuses[1] qui entraînent toujours les suffrages, malgré les critiques et qui sont les délices du peuple, je veux dire de la plus grande partie des hommes? Je sais que le succès de ces ouvrages prouve moins le génie de leurs auteurs que la faiblesse de leurs partisans : c'est aux hommes délicats à choisir de meilleurs modèles, et à s'efforcer, dans tous les genres, d'égaler la belle nature; mais comme elle n'est pas exempte de défauts, toute belle qu'elle paraît, nous avons tort d'exiger des auteurs plus qu'elle ne peut leur fournir. Il s'en faut de beaucoup que notre goût soit toujours aussi difficile à contenter que notre esprit.

DXXII

Il peut plaire à un traducteur[2] d'admirer jusqu'aux défauts de son original et d'attribuer toutes ses sot-

1. On peut citer, par exemple, le théâtre de Shakespeare et son prodigieux succès en Angleterre depuis plusieurs siècles, malgré les nombreuses irrégularités de ses pièces.

2. Il semble que dans cette remarque l'auteur a en vue M. et Mme Dacier, traducteurs d'Homère et d'autres anciens écrivains grecs et latins. C'est principale-

tises à la barbarie de son siècle. Lorsque je crois toujours apercevoir dans un auteur les mêmes beautés et les mêmes défauts, il me paraît plus raisonnable d'en conclure que c'est un écrivain qui joint de grands défauts à des qualités éminentes, une grande imagination et peu de jugement, ou beaucoup de force et peu d'art, etc.; et quoique je n'admire pas beaucoup l'esprit humain, je ne puis cependant le dégrader jusqu'à mettre dans le premier rang un génie si défectueux qui choque continuellement le sens commun.

DXXIII

C'est faute de pénétration que nous concilions si peu de choses.

DXXIV

Nous voudrions dépouiller de ses vertus l'espèce humaine pour nous justifier nous-mêmes de nos vices et les mettre à la place des vertus détruites : semblables à ceux qui se révoltent contre les puissances légitimes, non pour égaler tous les hommes par la liberté[1], mais pour usurper la même autorité qu'ils calomnient.

DXXV

Un peu de culture et beaucoup de mémoire, avec quelque hardiesse dans les opinions et contre les préjugés, font paraître l'esprit étendu.

DXXVI

Il ne faut pas jeter du ridicule sur les opinions res-

ment Homère dont il paraît qu'il est ici question. Si cela est, Vauvenargues a eu raison de supprimer, dans sa seconde édition, un jugement qui ne fait pas honneur à son goût.

1. *Non pour égaler tous les hommes par la liberté.* Il faut *égaliser.* B.

pectées; car on blesse par là leurs partisans sans les confondre.

DXXVII

La plaisanterie la mieux fondée ne persuade point, tant on est accoutumé[1] qu'elle s'appuie sur de faux principes.

DXXVIII

L'incrédulité a ses enthousiastes ainsi que la superstition : et comme l'on voit des dévots qui refusent à Cromwell jusqu'au bon sens, on trouve d'autres hommes qui traitent Pascal et Bossuet de petits esprits.

DXXIX

Le plus sage et le plus courageux de tous les hommes, M. de Turenne[2], a respecté la religion; et une infinité d'hommes obscurs se placent au rang des génies et des âmes fortes, seulement à cause qu'ils la méprisent.

DXXX

Ainsi nous tirons vanité de nos faiblesses et de nos fausses erreurs. La raison fait des philosophes et la gloire fait des héros; la seule vertu fait des sages.

DXXXI

Si nous avons écrit quelque chose pour notre ins-

1. *Tant on est accoutumé qu'elle s'appuie*, etc. Il faut, je crois, *accoutumé à voir* ou *à croire qu'elle s'appuie*, etc. Il faudrait aussi, je crois, au lieu de *qu'elle s'appuie*, répéter *que la plaisanterie s'appuie;* autrement la phrase n'est pas claire. S.

2. Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, tué d'un coup de canon, le 28 juillet 1675, était né dans la religion protestante; et après avoir refusé de changer de religion lorsque son intérêt s'y trouvait, il embrassa, par l'effet de la simple persuasion, la religion catholique romaine, dans laquelle il mourut. Sa vie a été souvent imprimée. F.

truction ou pour le soulagement de notre cœur, il y a grande apparence que nos réflexions seront encore utiles à beaucoup d'autres : car personne n'est seul dans son espèce; et jamais nous ne sommes ni si vrais, ni si vifs, ni si pathétiques que lorsque nous traitons les choses pour nous-mêmes.

DXXXII

Lorsque notre âme est pleine de sentiments, nos discours sont pleins d'intérêt.

DXXXIII

Le faux présenté avec art nous surprend et nous éblouit; mais le vrai nous persuade et nous maîtrise.

DXXXIV

On ne peut contrefaire le génie.

DXXXV

Il ne faut pas beaucoup de réflexions pour faire cuire un poulet; et cependant nous voyons des hommes qui sont toute leur vie mauvais rôtisseurs : tant il est nécessaire, dans tous les métiers, d'y être appelé par un instinct particulier et comme indépendant de la raison.

DXXXVI

Lorsque les réflexions se multiplient, les erreurs et les connaissances augmentent dans la même proportion.

DXXXVII

Ceux qui viendront après nous sauront peut-être

plus que nous, et ils s'en croiront plus d'esprit, mais seront-ils plus heureux ou plus sages? Nous-mêmes, qui savons beaucoup, sommes-nous meilleurs que nos pères, qui savaient si peu?

DXXXVIII

Nous sommes tellement occupés de nous et de nos semblables que nous ne faisons point la moindre attention à tout le reste, quoique sous nos yeux et autour de nous.

DXXXIX

Qu'il y a peu de choses dont nous jugions bien!

DXL

Nous n'avons pas assez d'amour-propre pour dédaigner le mépris d'autrui.

DXLI

Personne ne nous blâme si sévèrement que nous nous condamnons souvent nous-mêmes[1].

DXLII

L'amour n'est pas si délicat que l'amour-propre.

DXLIII

Nous prenons ordinairement sur nos bons et nos mauvais succès; et nous nous accusons ou nous louons des caprices de la fortune.

1. *Personne ne nous blâme si sévèrement que nous nous condamnons souvent nous-mêmes.* Il faut, je crois, *aussi sévèrement;* et ensuite *que nous ne nous condamnons.* S.

DXLIV

Personne ne peut se vanter de n'avoir jamais été méprisé.

DXLV

Il s'enfaut bien que toutes nos habiletés ou que toutes nos fautes portent coup : tant il y a peu de choses qui dépendent de notre conduite.

DXLVI

Combien de vertus et de vices sont sans conséquence !

DXLVII

Nous ne sommes pas contents d'être habiles si on ne sait pas que nous le sommes : et pour ne pas en perdre le mérite nous en perdons quelquefois le fruit.

DXLVIII

Les gens vains ne peuvent être habiles; car ils n'ont pas la force de se taire.

DXLIX

C'est souvent un grand avantage pour un négociateur s'il peut faire croire qu'il n'entend pas les intérêts de son maître et que la passion le conseille; il évite par là qu'on le pénètre et réduit ceux qui ont envie de finir à se relâcher de leurs prétentions. Les plus habiles se croient quelquefois obligés de céder à un homme qui résiste lui-même à la raison et qui échappe à toutes leurs prises.

DL

Tout le fruit qu'on a pu tirer de mettre quelques hommes dans les grandes places s'est réduit à savoir qu'ils étaient habiles.

DLI

Il ne faut pas autant d'acquis pour être habile que pour le paraître.

DLII

Rien n'est plus facile aux hommes en place que de s'approprier le savoir d'autrui.

DLIII

Il est peut-être plus utile, dans les grandes places, de savoir et de vouloir se servir de gens instruits que de l'être soi-même.

DLIV

Celui qui a un grand sens sait beaucoup.

DLV

Quelque amour qu'on ait pour les grandes affaires, il y a peu de lectures si ennuyeuses et si fatigantes que celle d'un traité entre les princes.

DLVI

L'essence de la paix est d'être éternelle et cependant nous n'en voyons durer aucune l'âge d'un homme, et à peine y a-t-il quelque règne où elle n'ait été renouvelée plusieurs fois. Mais faut-il s'étonner que ceux qui ont eu besoin de lois pour être justes soient capables de les violer?

DLVII

La politique fait entre les princes ce que les tribunaux de la justice font entre les particuliers. Plusieurs faibles ligués contre un puissant lui imposent la nécessité de modérer son ambition et ses violences.

DLVIII

Il était plus facile aux Romains et aux Grecs[1] de subjuguer de grandes nations qu'il ne l'est aujourd'hui de conserver une petite province justement conquise, au milieu de tant de voisins jaloux, et de peuples également instruits dans la politique et dans la guerre, et aussi liés par leurs intérêts, par les arts et par le commerce, qu'ils sont séparés par leurs limites.

DLIX

M. de Voltaire[2] ne regarde l'Europe que comme une république formée de différentes souverainetés. Ainsi un esprit étendu diminue en apparence les objets en les confondant dans un tout qui les réduit à leur juste étendue; mais il les agrandit réellement en développant leurs rapports et en ne formant de tant de parties irrégulières qu'un seul et magnifique tableau.

DLX

C'est une politique utile, mais bornée, de se déter-

1. On sait que les Grecs ont renversé et conquis le royaume de Perse, et que les Romains ont envahi presque toute la partie du monde connue de leur temps. Il est vraisemblable que l'auteur veut mettre ici en opposition avec ces conquêtes l'acquisition de la Lorraine faite par Louis XV, roi de France, en 1736. F.

2. Dans son *Siècle de Louis XIV*, chapitre II, Voltaire développe effectivement cette grande et belle idée. Vauvenargues ne le désignait ici que par la lettre initiale de son nom.

miner toujours par le présent et de préférer le certain à l'incertain, quoique moins flatteur; et ce n'est pas ainsi que les États s'élèvent, ni même les particuliers.

DLXI

Qui sait tout souffrir peut tout oser.

DLXII

Les hommes sont ennemis-nés les uns des autres, non à cause qu'ils se haïssent, mais parce qu'ils ne peuvent s'agrandir sans se traverser; de sorte qu'en observant religieusement les bienséances, qui sont les lois de la guerre tacite qu'ils se font, j'ose dire que c'est presque toujours injustement qu'ils se taxent de part et d'autre d'injustice.

DLXIII

Les particuliers négocient, font des alliances, des traités, des ligues, la paix et la guerre, en un mot, tout ce que les rois et les plus puissants peuples peuvent faire.

DLXIV

Dire également du bien de tout le monde est une petite et une mauvaise politique.

DLXV

La méchanceté tient lieu d'esprit.

DLXVI

La fatuité dédommage du défaut de cœur.

DLXVII

Celui qui s'impose à soi-même impose à d'autres.

DLXVIII

La nature n'ayant pas égalé tous les hommes par le mérite, il semble qu'elle n'a pu ni dû les égaler[1] par la fortune.

DLXIX

L'espérance fait plus de dupes que l'habileté.

DLXX

Le lâche a moins d'affronts à dévorer que l'ambitieux.

DLXXI

On ne manque jamais de raisons lorsqu'on a fait fortune pour oublier un bienfaiteur ou un ancien ami; et on rappelle alors avec dépit tout ce que l'on a si longtemps dissimulé de leur humeur.

DLXXII

Tel que soit un bienfait, et quoi qu'il en coûte, lorsqu'on l'a reçu à ce titre, on est obligé de s'en revancher[2], comme on tient un mauvais marché quand on a donné sa parole.

1. *Égaler;* c'est une faute. Il faut *égaliser.*

2. *De s'en revancher* est une expression défectueuse, et il aurait mieux valu dire *d'en prouver sa reconnaissance.* Mais la pensée, pour être exprimée incorrectement, n'en est pas moins belle et n'en méritait pas moins d'être conservée. F. — *Revancher;* tel est le texte de l'édition donnée en 1797 par M. de Fortia sur les manuscrits de l'auteur. On lit dans l'édition de 1806 et dans celle de 1820, *revenger;* c'est une faute. B.

DLXXIII

Il n'y a point d'injure qu'on ne pardonne quand on s'est vengé.

DLXXIV

On oublie un affront qu'on a souffert jusqu'à s'en attirer un autre par son insolence.

DLXXV

S'il est vrai que nos joies soient courtes, la plupart de nos afflictions ne sont pas longues.

DLXXVI

La plus grande force d'esprit nous console moins promptement que sa faiblesse.

DLXXVII

Il n'y a point de perte qu'on ne sente si vivement et si peu de temps que celle d'une femme aimée.

DLXXVIII

Peu d'affligés savent feindre tout le temps qu'il faut pour leur honneur.

DLXXIX

Nos consolations sont une flatterie envers les affligés.

DLXXX

Si les hommes ne se flattaient pas les uns les autres, il n'y aurait guère de société.

DLXXXI

Il ne tient qu'à nous d'admirer la religieuse franchise de nos pères qui nous ont appris à nous égorger pour un démenti; un tel respect de la vérité, parmi les barbares qui ne connaissaient que la loi de la nature, est glorieux pour l'humanité.

DLXXXII

Nous souffrons peu d'injures par bonté.

DLXXXIII

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges pour n'en avoir pas le démenti et nous nous trompons nous-mêmes pour tromper les autres.

DLXXXIV

La vérité est le soleil des intelligences.

DLXXXV

Pendant qu'une partie de la nation atteint le terme de la politesse et du bon goût, l'autre moitié est barbare à nos yeux, sans qu'un spectacle si singulier puisse nous ôter le mépris de la culture[1].

DLXXXVI

Tout ce qui flatte le plus notre vanité n'est fondé que sur la culture que nous méprisons.

1. Ce mot de *culture* désigne, comme l'on voit, dans cette pensée et la suivante, *l'état d'un esprit cultivé par l'instruction*. F.

DLXXXVII

L'expérience que nous avons des bornes de notre raison nous rend dociles aux préjugés.

DLXXXVIII

Comme il est naturel de croire beaucoup de choses sans démonstration, il ne l'est pas moins de douter de quelques autres malgré leurs preuves.

DLXXXIX

La conviction de l'esprit n'entraîne pas toujours celle du cœur.

DXC

Les hommes ne se comprennent pas les uns les autres. Il y a moins de fous qu'on ne croit.

DXCI

Pour peu qu'on se donne carrière sur la religion et sur les misères de l'homme, on ne fait pas difficulté de se placer parmi les esprits supérieurs.

DXCII

Des hommes inquiets et tremblants pour les plus petits intérêts affectent de braver la mort.

DXCIII

Si les moindres périls dans les affaires nous donnent de vaines terreurs, dans quelles alarmes la mort ne doit-elle pas nous plonger lorsqu'il est question pour

toujours de tout notre être, et que l'unique intérêt qui nous reste, il n'est plus en notre puissance de le ménager, ni même quelquefois de le connaître !

DXCIV

Newton, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon, c'est-à-dire les hommes de la terre les plus éclairés, dans le plus philosophe de tous les siècles, et dans la force de leur esprit et de leur âge, ont cru Jésus-Christ; et le grand Condé[1], en mourant, répétait ces nobles paroles : « Oui, nous verrons Dieu comme il est, *sicuti est, facie ad faciem* ».

DXCV

Les maladies suspendent nos vertus et nos vices.

DXCVI

La nécessité comble les maux qu'elle ne peut soulager.

DXCVII

Le silence et la réflexion épuisent les passions, comme le travail et le jeûne consomment les humeurs.

DXCVIII

La solitude est à l'esprit ce que la diète est au corps.

DXCIX

Les hommes actifs supportent plus impatiemment l'ennui que le travail.

1. Louis de Bourbon, second du nom, prince de Condé, mourut le 11 décembre 1686. Il avait témoigné beaucoup d'indifférence pour la religion dans sa jeunesse; mais les derniers temps de sa vie furent presque entièrement consacrés à la religion et sa mort fut très chrétienne.

DC

Toute peinture vraie nous charme, jusqu'aux louanges d'autrui.

DCI

Les images embellissent la raison et le sentiment la persuade.

DCII

L'éloquence vaut mieux que le savoir.

DCIII

Ce qui fait que nous préférons très justement l'esprit au savoir est que celui-ci est mal nommé et qu'il n'est ordinairement ni si utile ni si étendu que ce que nous connaissons par expérience, ou que nous pouvons acquérir par réflexion. Nous regardons aussi l'esprit comme la cause du savoir, et nous estimons plus la cause que son effet : cela est raisonnable. Cependant, celui qui n'ignorerait rien aurait tout l'esprit qu'on peut avoir; le plus grand esprit du monde n'étant que science ou capacité d'en acquérir.

DCIV

Les hommes ne s'approuvent pas assez pour s'attribuer les uns aux autres la capacité des grands emplois. C'est tout ce qu'ils peuvent, pour ceux qui les occupent avec succès, de les en estimer après leur mort. Mais proposez l'homme du monde qui a le plus d'esprit : Oui, dit-on, s'il avait plus d'expérience, ou s'il était moins paresseux, ou s'il n'avait pas de l'humeur, ou tout au contraire; car il n'y a point de prétexte

qu'on ne prenne pour donner l'exclusion à l'aspirant, jusqu'à dire qu'il est trop honnête homme, supposé qu'on ne puisse rien lui reprocher de plus plausible : tant cette maxime est peu vraie, *qu'il est plus aisé de paraître digne des grandes places que de les remplir.*

DCV

Ceux qui méprisent l'homme ne sont pas de grands hommes.

DCVI

Nous sommes bien plus appliqués à noter les contradictions, souvent imaginaires, et les autres fautes d'un auteur, qu'à profiter de ses vues, vraies ou fausses.

DCVII

Pour décider qu'un auteur se contredit, il faut qu'il soit impossible de le concilier.

TABLE DES MATIÈRES

ŒUVRES DE LA ROCHEFOUCAULD

La Rochefoucauld, par M. Sainte-Beuve..... v

Sur les Maximes, par la Harpe..... xxx

Portrait du duc de La Rochefoucauld, fait par lui-même, imprimé en 1658..... xl

Portrait du duc de La rochefoucauld, par le cardinal de Retz xlv

RÉFLEXIONS OU SENTENCES ET MAXIMES MORALES 1

PREMIER SUPPLÉMENT

Pensées supprimées par l'auteur, avec la date des éditions 87

Avis de l'éditeur..... 87

Avis au lecteur de l'édition de 1665..... 88

Avis au lecteur de l'édition de 1666..... 90

Pensées tirées des premières éditions et replacées dans l'ordre où elles s'y trouvent..... 91

SECOND SUPPLÉMENT

Pensées tirées des lettres manuscrites qui se trouvent a la Bibliothèque nationale 107

TROISIÈME SUPPLÉMENT

Réflexions diverses du duc de La Rochefoucauld.. 119

I. De la Confiance..... 119
II. De la Différence des Esprits..... 122
III. Des Goûts..... 126
IV. De la Société..... 128
V. De la Conversation..... 132
VI. Du Faux..... 137
VII. De l'Air et des Manières..... 139

ŒUVRES DE VAUVENARGUES

Notice sur la vie et les écrits de Vauvenargues.... 145

Discours préliminaire..... 169

INTRODUCTION A LA CONNAISSANCE DE L'ESPRIT MUMAIN

LIVRE PREMIER

I. De l'esprit en général..... 173
II. Imagination, réflexion, mémoire..... 174
III. Fécondité 175

IV. Vivacité 176
V. Pénétration 177
VI. De la justesse, de la netteté, du jugement... 178
VII. Du bon sens..... 180
VIII. De la profondeur..... 181
IX. De la délicatesse, de la finesse et de la force.. 182
X. De l'étendue de l'esprit..... 183
XI. Des saillies..... 184
XII. Du goût 186
XIII. Du langage et de l'éloquence..... 189
XIV. De l'invention..... 191
XV. Du génie et de l'esprit..... 192
XVI. Du caractère..... 196
XVII. Du sérieux..... 197
XVIII. Du sang-froid..... 198
XIX. De la présence d'esprit..... 198
XX. De la distraction..... 199
XXI. De l'esprit du jeu..... 200

LIVRE DEUXIÈME

XXII. Des passions..... 201
XXIII. De la gaieté, de la joie, de la mélancolie..... 203
XXIV. De l'amour-propre et de l'amour de nous-mêmes 204
XXV. De l'ambition..... 207
XXVI. De l'amour du monde..... 208
XXVII. Sur l'amour de la gloire..... 209
XXVIII. De l'amour des sciences et des lettres..... 210
XXIX. De l'avarice..... 212
XXX. De la passion du jeu..... 212
XXXI. De la passion des exercices..... 213
XXXII. De l'amour paternel..... 214
XXXIII. De l'amour filial et fraternel..... 214
XXXIV. De l'amour qu'on a pour les bêtes..... 216
XXXV. De l'amitié..... 216
XXXVI. De l'amour..... 219
XXXVII. De la physionomie..... 220

XXXVIII. De la pitié..... 221
XXXIX. De la haine..... 222
XL. De l'estime, du respect et du mépris..... 223
XLI. De l'amour des objets sensibles..... 226
XLII. Des passions en général..... 227

LIVRE TROISIÈME

XLIII. Du bien et du mal moral..... 229
XLIV. De la grandeur d'âme..... 236
XLV. Du courage..... 239
XLVI. Du bon et du beau..... 243

CONSEILS A UN JEUNE HOMME

I. Sur les conséquences de la conduite..... 244
II. Sur ce que les femmes appellent un homme aimable 245
III. Ne pas se laisser décourager par le sentiment de ses faiblesses 246
IV. Sur le bien de la familiarité..... 247
V. Sur le moyen de vivre en paix avec les hommes... 248
VI. Sur une maxime du cardinal de Retz..... 249
VII. Sur l'empressement des hommes à se rechercher et leur facilité à se dégoûter..... 251
VIII. Sur le mépris des petites finesses..... 253
IX. Aimer les passions nobles..... 254
X. Quand il faut sortir de sa sphère..... 255
XI. Du faux jugement que l'on porte des choses..... 256

RÉFLEXIONS CRITIQUES SUR QUELQUES POÈTES

I. La Fontaine..... 258
II. Boileau 259
III. Chaulieu 261
IV. Molière 262
V, VI. Corneille et Racine 265
VII. J.-B. Rousseau..... 280

VIII. Quinault 287
IX. Sur quelques ouvrages de Voltaire..... 289

FRAGMENTS

Bossuet. — Pascal. — Fénelon..... 299
Sur La Bruyère..... 301
Éloge de Paul-Hippolyte-Emmanuel de Seytres, officier au régiment du roi..... 303

RÉFLEXIONS ET MAXIMES..... 315

CHARTRES. — IMPRIMERIE ED. GARNIER. — 356.9.16.

13482

La Rochefoucauld

Réflexions, sentences et maximes morals....

PQ
1815
.A7